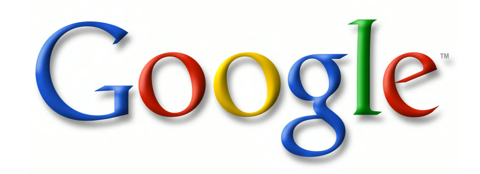
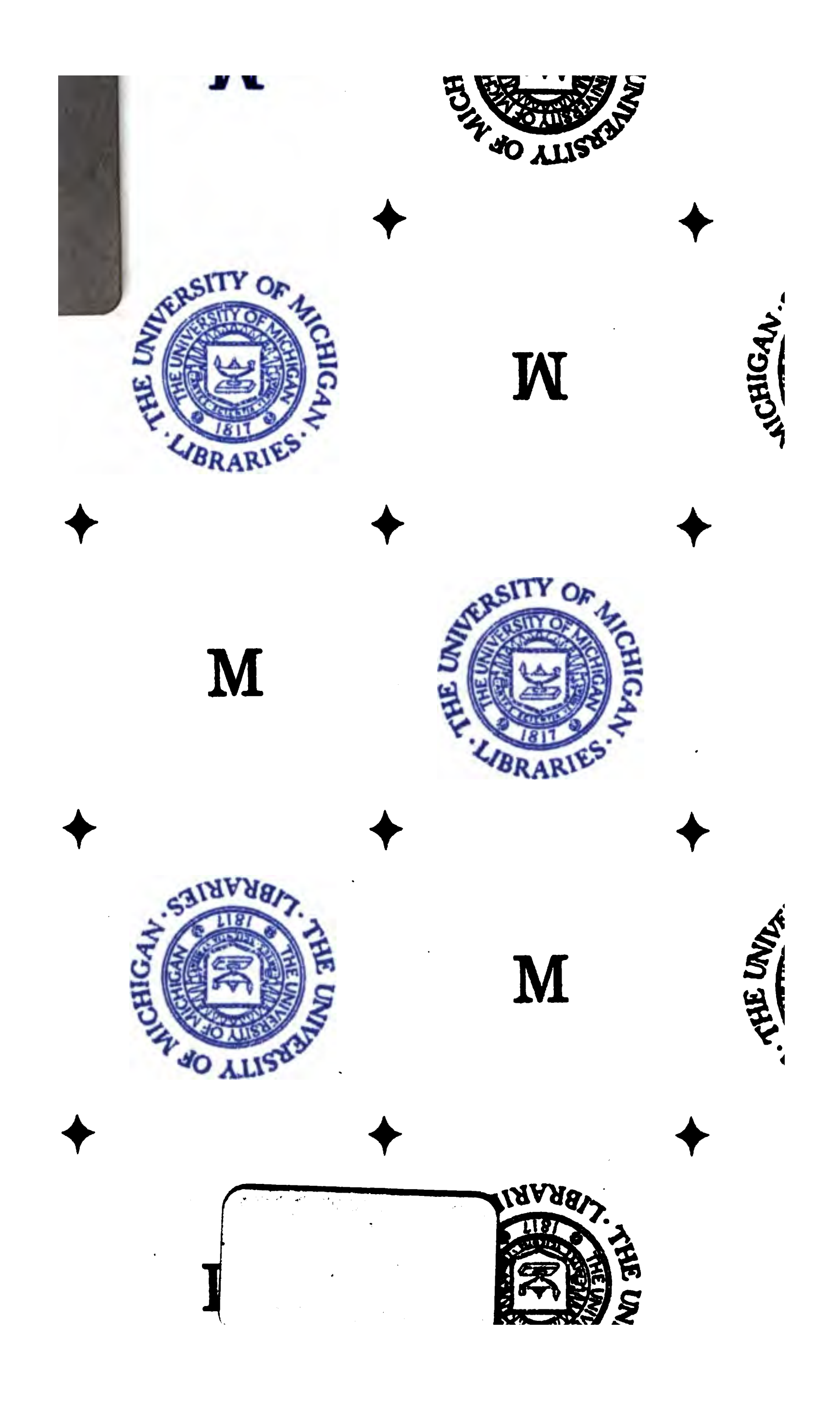
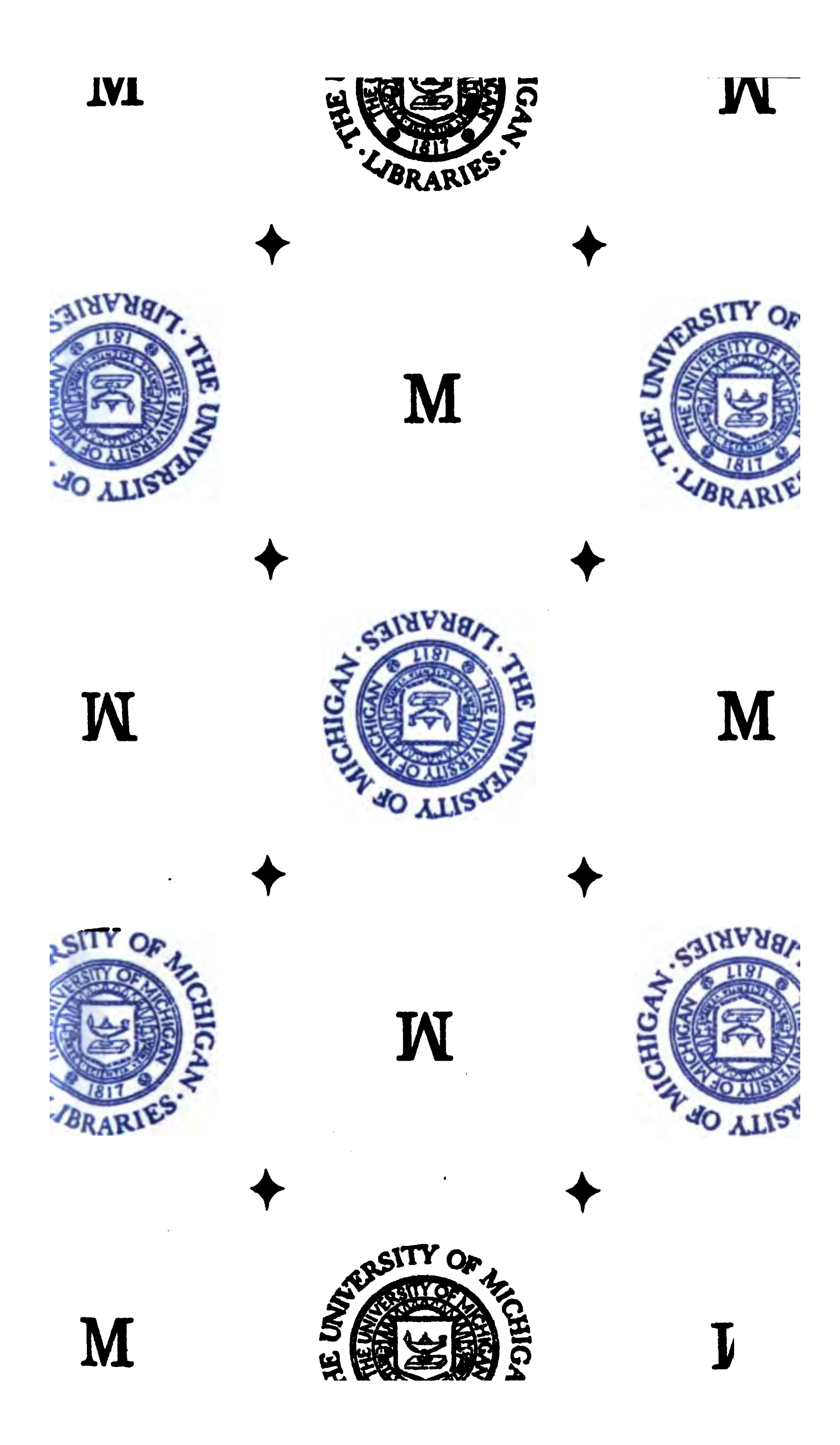
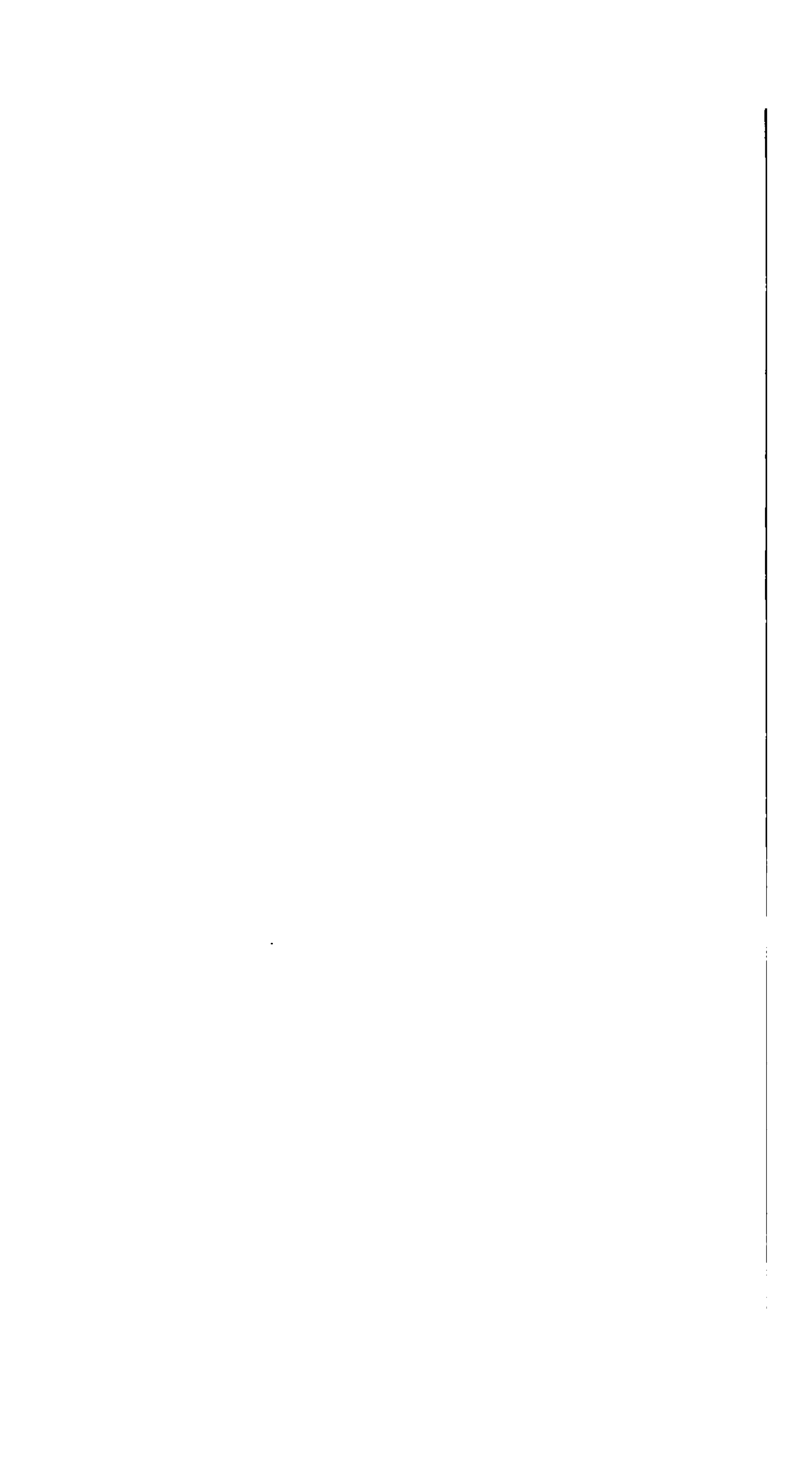



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
1817
M



VIE

DE

M. MOLLEVAUT

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

ANCIEN SUPÉRIEUR DE LA SOLITUDE

PAR

UN PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

Verbum ipsius quasi facula ardebat.
(Eccl., XLVIII, 1.)



PARIS

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS

PARIS — 90, RUE BONAPARTE, 90 | **LYON** — 2, RUE BELLECOUR, 2

1875

MARIÆ

SINE LABE ORIGINALI

CONCEPTÆ

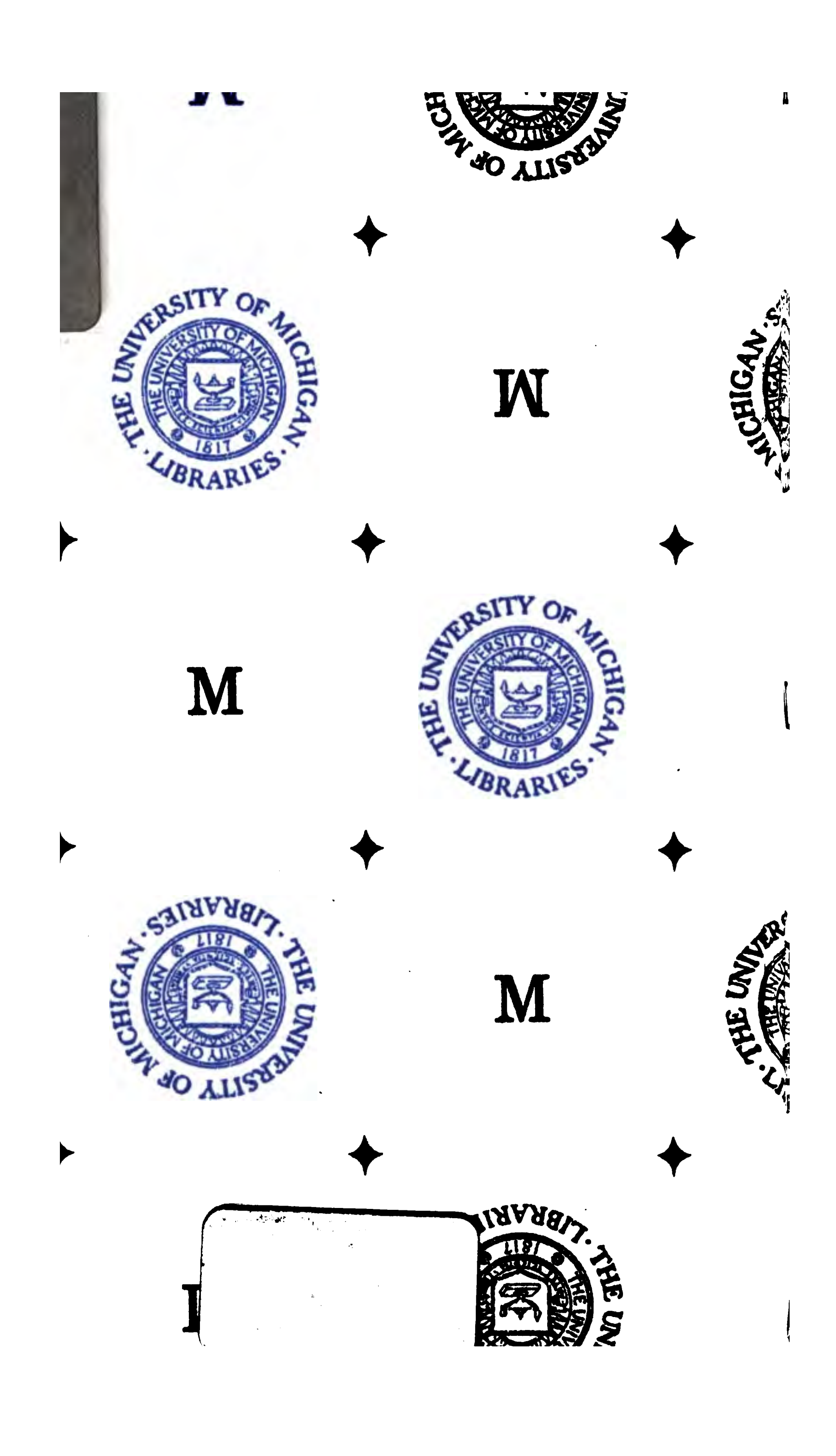
ANGELORUM

ET

APOSTOLORUM

REGINÆ

DIE VIII DECEMBRIS MDCCCLXXIV


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
1817
M

PRÉFACE

Dès le jour où mourut, il y a vingt ans, le vénérable prêtre dont nous donnons la vie au public, des voix nombreuses s'élevèrent, sur tous les points de la France, pour demander que le souvenir d'un homme si remarquable par sa foi, ses lumières et son zèle fût conservé à la postérité. Ce désir n'a été jusqu'ici qu'incomplètement satisfait. M. l'abbé Paulin Duchesne, ancien professeur de rhétorique au petit séminaire de Paris, et alors premier vicaire à Notre-Dame de l'Abbaye-aux-Bois, publia, il est vrai, dans l'*Ami de la Religion*, en 1854, trois articles biographiques sur M. Mollevaut; mais, de l'aveu de son auteur, ce travail, dont nous citons une partie considérable, n'était qu'une rapide esquisse de la vie du saint

MM. Thiel, Justin Lamoureux et Paulin * envoyèrent aussi avec beaucoup de bienveillance d'intéressants mémoires sur leur ancien professeur et collègue au lycée de Metz ou à l'école centrale de Nancy.

Pour les quarante années que M. Mollevaut passa à Saint-Sulpice, M. Caduc n'eut, en quelque sorte, qu'à se rappeler ses souvenirs. Dès 1814, il le connut au séminaire de Paris et fut témoin de ses débuts dans la carrière ecclésiastique; puis, après une courte séparation, il devint son collaborateur à la Solitude, vivant dans son intimité, et ne cessant, pour ainsi dire, d'être à ses côtés. Il ne se contenta pas cependant de ses propres souvenirs, quelque nombreux et précis qu'ils fussent; il interrogea les disciples de M. Mollevaut et leur demanda des notes détaillées sur leur ancien maître. Enfin il réussit à se pro-

* M. Thiel, après avoir été longtemps professeur dans les lycées, fut nommé inspecteur d'académie et porta ce titre jusqu'à sa mort arrivée à Metz le 9 janvier 1869. Il est auteur de quelques ouvrages de philosophie.

Comme M. Thiel, M. Justin Lamoureux fut d'abord élève, puis collègue de M. Mollevaut dans l'Université.

Le docteur Paulin, qui devint plus tard un des médecins distingués de la capitale, était professeur au lycée de Metz en 1814. Il en sera parlé ailleurs.

curer, sinon les originaux, du moins les copies de plusieurs milliers de lettres écrites par ce saint directeur à des ecclésiastiques de tout rang et de tout pays.

En possession de ces utiles matériaux, M. Caduc mit la main à la rédaction. Il s'y livra avec un zèle au-dessus de tout éloge et que pouvait seule expliquer sa grande vénération pour M. Mollevaut. Maïs, malgré le désir qu'il en avait, il ne put mettre son travail en état d'être publié ; ses infirmités toujours croissantes le privèrent de cette satisfaction. Cependant un abrégé de ses cahiers fut rédigé et, chaque année, on le lisait en manuscrit à la Solitude et au séminaire de Paris. Les bonnes impressions que produisait toujours cette lecture faisaient vivement désirer la publication d'un travail plus complet. On le présente aujourd'hui au public, dans l'espérance qu'il sera profitable à plusieurs. Quelques détails paraîtront peut-être minutieux à certains lecteurs; mais il nous a semblé que, dans la vie d'un saint, surtout quand ce saint est un père, les plus petits détails ont leur importance et leur charme.

Pour rendre cette vie plus utile, on y a joint,

par manière d'appendice, un recueil de conseils donnés par M. Mollevaut aux divers ecclésiastiques qui recouraient à lui dans leurs difficultés. Ils sont tirés des nombreuses lettres confiées à M. Caduc. On a mis à la suite quelques *maximes* familières à l'homme de Dieu. Leur forme sentencieuse rendra plus pénétrantes les sages leçons qu'elles renferment ; elles serviront aussi à faire connaître un des côtés les plus saillants de cet esprit si profond et si sage dans ses pensées, si fécond et si original dans la forme qu'il savait leur donner. La lettre morte, il est vrai, ne retracera, pour ceux qui ne l'ont pas connu, ni la finesse du regard, ni l'accent intraduisible de sa parole, ni le charme insaisissable et varié de sa voix ; mais, ajoute M. l'abbé Duchesne à qui nous empruntons cette réflexion, ses disciples l'y retrouveront tout entier et croiront entendre encore les leçons de leur ancien maître [1].

Nous devons une dernière observation au lecteur. En écrivant la vie de M. Mollevaut, on s'est proposé avant tout de le montrer tel qu'il était et que le connurent ses contemporains, sans rien dissimuler de ce qui pouvait mettre en relief son

1. *Ami de la Religion*, t. CLXIV, p. 278.

caractère, son naturel et l'influence de la grâce en lui. C'est dire assez qu'on ne prétend pas le proposer pour modèle et pour règle en toute chose. Sur quelques points on peut faire autrement et faire bien. Les Saints d'ailleurs ont eu quelque défaut; ils ne sont pas imitables en tout, mais ce qu'on doit toujours admirer, c'est l'action merveilleuse de Dieu sur eux : *Mirabilis Deus in Sanctis suis.*

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Si nous donnons quelquefois à M. Mollevaut, ou à d'autres personnages dont il est parlé dans cette vie, le titre de *saint*, nous déclarons que c'est uniquement pour nous conformer à l'usage reçu parmi les fidèles, qui donnent souvent cette qualification aux personnes d'une piété universellement reconnue, et qu'en cela nous n'avons pas eu dessein de prévenir le jugement du Souverain Pontife, à qui nous soumettons de grand cœur nos sentiments et notre personne.

VIE

DE M. MOLLEVAUT

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

Ancien Supérieur de la Solitude

CHAPITRE PREMIER

Premières années de M. Mollevaut. — Son éducation.

La famille Mollevaut est originaire de Normandie. Le bisaïeul de celui dont nous écrivons la vie était fils cadet d'un gentilhomme de cette province. Ne voulant embrasser aucune des carrières ouvertes à la noblesse, il se retira en Lorraine et y perdit son titre de gentilhomme en se livrant au commerce. Il réussit dans cette profession, et sa famille, quoique dépouillée de l'éclat extérieur qui accompagne la naissance, ne laissa pas de s'allier très-honorablement et de compter dans son sein de grands et nobles caractères. Indépendamment de plusieurs bons prêtres qu'elle donna à l'Église, nous devons mentionner ici la grand'mère de M. Mollevaut, femme de tête et d'énergie que l'évêque de Toul et le roi Stanislas disaient capable de *régir un État et*

de commander une armée. Cette force d'âme se trouvait jointe chez elle à une rare sensibilité. Dieu lui ayant enlevé un de ses enfants, la santé et la prospérité des huit autres ne purent jamais la consoler. On verra plusieurs traits de ce beau caractère reproduits dans la personne de son petit-fils.

Le père de celui-ci, Étienne Mollevaut, avocat distingué du parlement de Nancy, joignait à une rare éloquence le plus parfait désintéressement. Il épousa Marie-Thérèse-Françoise Bliart qui se recommandait aussi par de belles qualités personnelles et par les vertus héréditaires dans sa famille*. De dix enfants issus de ce mariage, six furent emportés par les maladies de l'enfance. Gabriel, qui seul va nous occuper, était l'aîné des survivants; Joseph, le second, mourut de bonne heure sous les drapeaux; le troisième, Charles-Louis, devint membre de l'Institut et se fit un nom dans les lettres. Il y avait enfin une fille nommée Rosalie qui mourut en 1812 et dont nous aurons à parler plus tard.

Gabriel-Étienne-Joseph naquit à Nancy, sur la paroisse de Saint-Nicolas, le 10 mars 1774, qui était un samedi. Il fut baptisé le même jour et tenu sur les fonts par son oncle, Gabriel Mollevaut, curé de la paroisse Saint-Vincent de Nancy, et par Jeanne Housselot, sa tante maternelle. Dieu, qui le destinait à voir de bien mauvais jours et à passer par des épreuves terribles pour sa foi, entoura son en-

* La famille Bliart était connue fort avantageusement en Lorraine. Plusieurs de ses membres, entrés aux Gardes-du-Corps, y avaient été honorés de l'estime et de la bienveillance du Roi.

fance des plus beaux exemples de vertu. Il ne permit au souffle de l'impiété de désoler son cœur qu'après y avoir déposé profondément ce germe de vie chrétienne qui peut se flétrir pour un temps, mais qui se ranime presque toujours, dès que les circonstances deviennent favorables. Sa mère était une de ces femmes vertueuses qui, comprenant les devoirs qu'impose la religion, commencent dès le berceau l'éducation de leurs enfants. Son fils Gabriel, comme nous le dirons en son lieu, n'en parlait jamais qu'avec la plus vive reconnaissance et le plus profond respect. Il garda toujours aussi un religieux souvenir de quelques membres de sa famille consacrés à Dieu, dans le cloître ou dans le sanctuaire. Une de ses tantes, religieuse de la congrégation de Neufchâteau, mourut au moment où la Révolution se préparait à fermer les couvents : elle ressentit une douce consolation de quitter la vie avant de quitter la clôture. Une autre de ses tantes, religieuse de la Visitation à Pont-à-Mousson, continua à servir Dieu dans le monde avec la ferveur d'une sainte.

Mais ce fut surtout auprès du curé de Saint-Vincent, son oncle et son parrain, que le jeune Gabriel trouva l'exemple et les leçons de la plus solide piété. Ce prêtre vénérable joignait à des talents éminents des vertus plus éminentes encore. C'est le témoignage que lui ont rendu ses contemporains. « J'ai eu l'avantage, disait l'un d'eux, d'avoir été « l'ami de M. Mollevaut pendant quarante ans. Quand « je désirais les vertus d'un bon prêtre et d'un zélé « pasteur, je pensais à lui ; c'est lui que je me pro-

« posais pour modèle. Il était saintement prodigue « de ses revenus ; il croyait en être plutôt le régis« seur au nom des pauvres que le propriétaire, « comme le prouvent les abondantes aumônes qu'il « faisait aux malheureux[1]. M. Mollevaut, dit-il « encore, était un grand maître, particulièrement « dans ce qui regarde l'art de former la jeunesse à « la piété chrétienne[2]. »

Sous cette heureuse direction, les premières années de Gabriel furent remarquables par une sagesse peu commune dans les enfants. Son cœur, accessible dès lors à de vifs sentiments de piété, le portait comme instinctivement à vouloir imiter son oncle et par suite à embrasser l'état ecclésiastique; car à ses yeux, imiter son saint oncle, c'était être prêtre comme lui. Ces religieux désirs, en préparant son cœur à recevoir Jésus-Christ pour la première fois, ne firent que s'accroître sous les divines influences du sacrement d'amour qui fait la vie et la grandeur du prêtre. Il entrait dans sa treizième année, quand, le 30 avril 1786, il fut admis pour la première fois au banquet eucharistique. Cette grande faveur, dont il inscrivit la date dans un *Mémorial* où sont marquées les principales époques de sa vie, laissa dans son cœur une empreinte qui ne s'effaça jamais; et quand, plus tard, il expliquait ce que produit dans l'âme pure cette première communication de Notre Seigneur, on sentait, à l'accent de sa voix, qu'il avait connu les joies et les grâces dont il parlait si éloquemment.

1. *Vie de M. Manessy*, 316.
2. Id., ibid.

Cette tendre piété se joignait à une ardeur pour l'étude qui semblait donner à sa jeunesse toute la gravité de l'âge mûr. Il aimait déjà la solitude, et, pour se soustraire aux jeux et à la dissipation des autres enfants, il se rendait au collége par des rues détournées, qui lui permettaient de continuer son étude dans le chemin. Une telle application, jointe à de grandes facilités naturelles, fut couronnée de succès rapides; à treize ans et quelques mois, il achevait sa rhétorique, ayant su acquérir en si peu de temps des trésors de science humaine, sans rien perdre de son amour pour la science des saints. Nous le voyons en effet, tout en se livrant activement à l'étude des belles-lettres, conserver toujours la même pureté de cœur et le même attrait pour la piété. Pendant les vacances, il accompagnait volontiers son oncle dans ses retraites annuelles à la Chartreuse de Bosserville, et il y éprouvait un grand bonheur à lire l'*Imitation de Jésus-Christ.* « Je ne conçois guère, disait-il dans sa vieillesse, « comment je pouvais avoir tant d'attrait pour une « lecture où je comprenais bien peu de chose! » C'est que Dieu aime à se communiquer aux âmes pures, et il sait se les attacher par les moyens qu'il lui plaît.

CHAPITRE II

Gabriel accompagne son père à Paris et partage ses dangers. — Il sert dans l'armée. — Son retour à Nancy.

Arrivé à la fin de ses études et se sentant toujours intérieurement pressé d'embrasser l'état ecclésiastique, il voulut entrer au séminaire de Nancy; mais son père, qui voyait les nuages s'amonceler à l'horizon et l'orage près d'éclater, refusa d'y consentir, et, par suite de ce refus, la vie de Gabriel se trouva dès lors enchaînée aux divers événements qui agitèrent celle de son père.

Élevé par le choix de ses concitoyens aux honorables fonctions de maire de Nancy, M. Mollevaut fut bientôt après appelé d'une voix unanime à faire partie du tribunal de cassation, créé à Paris par une loi du 27 novembre 1790, et composé des plus habiles jurisconsultes de France. Tout en demeurant fidèle à la monarchie, cet homme de bien accueillait la Révolution avec confiance, espérant qu'elle ne ferait que des réformes utiles et salutaires. Il emmena avec lui à Paris son fils Gabriel qui fut au comble de la joie de se voir à portée d'entendre les maîtres les plus habiles. Il n'avait que dix-sept ans, mais

son esprit intelligent et précoce, mûri par l'application et le travail, joignait déjà au feu de cet âge la vigueur que demandent les études les plus sérieuses. Aussi sembla-t-il se multiplier pour suivre un plus grand nombre de cours. Les belles-lettres surtout faisaient ses délices, et les relations que la position de son père lui permit d'entretenir avec les littérateurs les plus distingués de la capitale ne contribuèrent pas peu à développer encore le goût marqué qu'il ressentait pour cette partie de la science. Il fut un des meilleurs élèves du célèbre Anse de Villoison *, et c'est à ce savant helléniste qu'il dut le sentiment de préférence qu'il conserva toujours pour la littérature grecque. Mais il voyait et entendait aussi des littérateurs d'un autre genre, surtout depuis qu'en 1792 son père eut été élu membre de la Convention nationale. Dans le désir de se former à l'art de parler et d'écrire, il était avide d'entendre tous les orateurs de cette malheureuse mais célèbre époque : Marat, Danton, Robespierre aussi bien que Barnave, Billaud-Varennes et Vergniaud; il n'est pas un seul de ces hommes marquants qu'il n'allât écouter, soit à l'Assemblée nationale, soit dans les clubs. Il eut même plusieurs fois l'occasion d'en voir quelques-uns à la table de son père. « M. Mollevaut, « dit l'abbé Duchesne, chercha en se rapprochant « des Girondins à dominer la fureur des Jacobins. « Vergniaud, Isnard et Guadet venaient dîner chez

* Jean-Bapt. Anse de Villoison, né à Corbeil, près Paris, avait lu à 19 ans tous les classiques latins et une partie des auteurs grecs. Il mourut en 1805, après avoir publié d'importants et nombreux ouvrages sur la langue grecque.

« lui et son fils assistait à ces conversations solen-
« nelles et terribles, prélude de séances plus ter-
« ribles encore [1]. Ce qu'il vit, dit encore l'abbé
« Duchesne, ce qu'il entendit lui fit horreur : *Ote-toi*
« *de là que je m'y mette;* et surtout : *ni Dieu ni reli-*
« *gion*, voilà, suivant lui, le clair programme des
« républicains d'alors. Il conserva un invincible
« dégoût pour la rusticité de manières, le cynisme
« de langage qui depuis cette époque ont profondé-
« ment altéré les habitudes françaises. Il rendait
« justice au grand talent des Girondins, mais ils
« étaient trop impies, disait-il, pour sauver la
« France [2]. » Cette initiation prématurée à la vie politique ne séduisit ni son esprit ni son cœur ; il admirait dans les orateurs parlementaires non leurs idées, mais leur éloquence qu'il attribuait à la supériorité des études d'autrefois. Il appelait d'ordinaire la république *le règne de la barbarie*, et ne cessait de déplorer qu'elle eût renversé tant d'institutions destinées à perpétuer d'âge en âge le goût des études sérieuses. « C'est un malheur, ajoutait-il
« avec tristesse, qui peut-être ne se réparera ja-
« mais. » Pour sa part, il se félicitait d'être arrivé à temps et d'avoir pu jouir de cet immense avantage.

Cette passion pour l'étude fut la seule, du reste, qui occupa l'âme du jeune Mollevaut pendant ce premier séjour dans la capitale, et quoique nous ignorions l'époque précise où il cessa de pratiquer ses devoirs religieux, on voit, par une lettre à s

1. *Ami de la Rel.*, t. CLXIV, p. 168.
2. Ibid., p. 169.

mère que nous citerons bientôt, qu'il ne se laissa nullement entraîner aux passions honteuses qui perdent tant de jeunes gens à Paris. Son cœur n'y connut d'autre affection que celle de l'amitié, et d'autre entraînement que celui de l'amour filial. Il en donna bientôt des preuves touchantes en partageant la prison, la fuite et tous les dangers de son père.

« Dans le procès de l'infortuné Louis XVI, « M. Mollevaut ne se laissa pas intimider par le cri « de *sa tête ou la tienne*, mais avec les rares amis du « roi il vota pour la chance unique de salut, le ban« nissement, puis enfin le sursis et l'appel au peu« ple, cherchant ainsi à sauver le roi de la fureur « des Jacobins et de la lâcheté des Girondins, vrais « Pilates de la monarchie[1]. » Nommé membre et même président de la Commission des *Douze*, M. Mollevaut ne cessait d'apporter la plus vive opposition au mouvement révolutionnaire et de blâmer les sanglantes exécutions de la Commune. Aussi fut-il compris dans le décret de proscription porté le 31 mai 1793 contre les Girondins; comme les autres, il reçut défense de sortir de ses appartements qui devaient lui servir de prison en attendant qu'on l'envoyât à l'échafaud, ce qui ne devait pas tarder, car Marat, Danton et Robespierre étaient désormais les maîtres*. M. Mollevaut ne l'ignorait pas, mais comment se soustraire au danger? Des factionnaires

* Ce fut le 2 juin 1793 que les principaux députés du parti girondin furent mis chez eux en état d'arrestation. (J. Bousquet, *Hist. du Clergé de Fr.*, t. IV, p. 185).

1. *Ami de la Rel.*, t. CLXIV, p. 168.

placés devant la porte qui seule pouvait lui donner issue avaient ordre de ne la quitter ni jour ni nuit. Malgré ces précautions, Gabriel, qui voyait les jours de son père menacés, eut bientôt trouvé le moyen de procurer son évasion. Aidé de sa mère, il noua des draps de lit au balcon de l'appartement et tandis que les jeux et les bruyants éclats de ses jeunes frères détournaient l'attention des sentinelles, il recevait son père dans ses bras et le mettait en lieu de sûreté. L'établissement des sourds-muets, dirigé par l'abbé Sicard, fut leur premier asile. On sait qu'après avoir été incarcéré à l'Arsenal, à la suite du 10 août, le successeur de l'abbé de l'Épée échappa comme par miracle aux massacreurs de l'Abbaye et, grâce aux généreuses démarches faites en sa faveur, fut enfin rendu à ses élèves auprès desquels il put, pendant la Terreur, continuer assez paisiblement son œuvre de charité. Ce digne ami de M. Mollevaut lui avait confié une clef de sa maison afin qu'il pût s'y réfugier au besoin. Il prit dans ce lieu quelques heures de repos et le lendemain il se dirigeait vers la Normandie, suivi de Gabriel qui le rejoignit à Caen. Mais bientôt cette ville était envahie par les armées de la Convention et M. Mollevaut, déclaré, le 8 juillet, traître à la patrie, et mis quelques jours après hors la loi, dut chercher un autre asile. « La Bretagne, terre féconde en vrais courages, dit Charles-Louis, accueillit et cacha ses misères. Il demeura pendant vingt-deux mois chez M. de La Haye, son ancien collègue : ce digne gentilhomme et ses enfants exposèrent leur vie pour sauver la sienne et montrèrent en cette occasion ce que la vraie

« noblesse porte de grandeur d'âme[1]. » « Où en se-
« rions-nous, écrivait peu après Gabriel à sa mère,
« si nous n'avions trouvé de ces personnes rares qui
« sont sensibles à l'infortune et qui oublient tous les
« périls pour la secourir. Nous avons éprouvé tout
« ce que l'amitié a de plus sublime et de plus géné-
« reux. »

La journée du 9 thermidor, en mettant fin à la dictature de Robespierre, ne rendit pas à la liberté tous ceux que les Jacobins avaient dévoués à la mort. M. Mollevaut, en particulier, demeura toujours proscrit et prolongea son séjour au milieu des royalistes de la Bretagne jusqu'au moment où il obtint sa réintégration à la Convention (mars 1795). Nous ignorons les circonstances qui, avant cette époque, obligèrent Gabriel à s'éloigner de son père, et nous ne savons pas davantage pourquoi, vers ce temps, il dut prendre du service et se rendre sous les drapeaux. Toujours est-il qu'il fut enrégimenté comme simple soldat dans la cavalerie, fit partie de l'armée de Sambre-et-Meuse et passa à Aix-la-Chapelle, en garnison, les six mois que dura son service *.

Pour n'être pas enveloppé dans la disgrâce de son père, il avait dissimulé son éducation et caché le

* M. l'abbé Duchesne ignorait sans doute cette particularité quand il dit, en parlant de la vie de M. Mollevaut sous les drapeaux : « Il fut désigné pour l'armée de Sambre-et-Meuse, et le « futur supérieur de la Solitude fit les premières campagnes de « la république; il connut le bivouac, les marches forcées, la « mauvaise soupe et les coups de fusil. » (*Ami de la Rel.*, t. CLXIV, p. 169.)

1. *Notice biog. sur Ét. Mol.*, par Ch.-Louis. Michaud, *Dict. biograph.*

nom de sa famille ; mais son goût passionné pour la littérature le trahit bientôt. Après avoir soigné ses chevaux, il se cachait à l'extrémité de l'écurie, et, à la lueur d'un faible jour, il se livrait à la lecture de ses auteurs favoris. Son colonel, l'ayant aperçu absorbé dans cette lecture, s'approcha doucement pour voir ce que pouvait lire ce jeune soldat avec tant d'attention : il reconnut les œuvres d'Homère. Gabriel se sentant frapper sur l'épaule se retourna subitement, et demeura tout effrayé à la vue de son colonel. Il fut bientôt rassuré par la bienveillance de son chef qui lui parla avec bonté, tout en lui laissant voir qu'il le soupçonnait de n'être pas un homme du peuple. Se sentant découvert, et encouragé d'ailleurs par l'air de loyauté qu'il voyait en cet officier et par les témoignages d'intérêt qu'il lui donnait, Gabriel répondit avec franchise à toutes ses questions, lui découvrit sa famille et les malheurs qui pesaient sur elle. Le colonel eut dès lors pour lui des égards et des attentions pleines de délicatesse, et nous verrons bientôt tout ce qu'il dut à cette aventure*.

Il a raconté lui-même dans ses dernières années une autre aventure assez singulière qui lui arriva à cette époque. Allant avec ses camarades à la promenade ou à l'abreuvoir, il eut, au moment de s'engager dans un défilé couvert, à modérer les deux chevaux que, selon l'usage, il conduisait par la

* Plus tard, M. Mollevaut étant professeur au lycée de Metz, un de ses élèves décrivit cette anecdote dans une pièce en vers. Elle finissait par ce trait : « L'homme était Mollevaut, le livre « était Homère. »

bride. Cette manœuvre, et un peu de maladresse peut-être, lui firent perdre l'équilibre : il tomba de cheval, et une partie du détachement passa sur lui sans qu'il reçût aucun mal *.

Dieu qui conservait ainsi les jours du fils ne veillait pas avec moins de bonté sur sa vertueuse mère. Retirée à Nancy, madame Mollevaut n'y fut pas à l'abri de la persécution et des peines les plus cruelles. Séparée de son mari et de ses enfants, sans aucune nouvelle sur leur sort, elle se vit bientôt arrêtée et jetée en prison. On la conduisait au tribunal révolutionnaire quand une erreur de nom, peut-être officieusement supposée, lui rendit la liberté. Cependant le bruit se répandit qu'elle avait porté sa tête sur l'échafaud, et cette fausse nouvelle, propagée jusqu'à Nice, frappa si vivement Joseph Mollevaut, alors en garnison dans cette ville, que, trois jours après, une fièvre ardente le conduisait au tombeau ; madame Mollevaut eut la force d'annoncer à Gabriel une si douloureuse nouvelle, et elle en reçut cette belle et touchante réponse : « Ma bonne et tendre « mère, quelle lettre je reçois de vous, après avoir « attendu de vos nouvelles avec tant d'impatience ! « O ma mère, que venez-vous de m'apprendre ! Mon « bon frère, je ne le verrai donc plus. Après avoir

* L'abbé Duchesne, persuadé, comme on l'a dit, que M. Mollevaut connut le bivouac et le coup de fusil, rapporte ainsi, en l'altérant, le trait qu'on vient de lire : « On ne peut savoir s'il « prit part à quelque affaire ; le seul exploit qu'il raconta, c'était « une chute de cheval sur la neige dans une déroute nocturne : « tout un régiment de cavalerie lui passa sur le dos sans qu'il « reçût aucun mal. » (*Ami de la Rel.*, t. CLXIV, p. 168.)

« été si longtemps persécutés par le sort, devions-
« nous nous attendre à ce nouveau coup si cruel ?
« Qu'il a dû en coûter à votre cœur ! Ce pauvre
« enfant que vous aimiez tant ! Hélas ! jusqu'à ce
« moment je vivais d'espoir. C'était pour moi une
« consolation inexprimable de pouvoir, après une si
« longue route, me rapprocher d'un frère qui m'était
« si cher. Je tressaillais de joie d'avance de corres-
« pondre avec lui, de lui faire part de toutes nos
« douleurs, et de verser dans son âme un baume
« consolateur en lui en apprenant le terme. Déjà je
« lui avais écrit ; vous m'avez fait la réponse. Au-
« jourd'hui, je ne puis que mêler des pleurs aux
« vôtres. O ma mère, c'est de vous que je recevrai
« des leçons de courage. Oui, Dieu n'a pas voulu
« qu'il souffrît longtemps ; il n'a pas voulu qu'il bût
« plus longtemps dans la coupe amère de la vie.
« Résignons-nous sans murmurer à sa volonté ;
« c'est le Dieu des infortunés. Si nous sommes per-
« sécutés par les hommes, si nous essuyons leurs
« injustices, il comptera nos persécutions et il nous
« rendra la justice qui est si violée sur la terre.

« Et vous aussi, ma bonne mère, ils ont encore
« épuisé leur rage sur vous, les bourreaux ! Pour
« quel crime ? Est-ce d'aimer trop vos enfants,
« d'avoir gémi sur le sort de mon père ? Je n'en con-
« nais point d'autre. Et vous me laissiez ignorer vos
« maux, vous me priviez du seul plaisir de partager
« vos larmes ? Ma bonne mère, ne me laissez jamais
« plus dans une si cruelle ignorance : l'amertume
« dont je remplirai mon cœur me sera plus douce
« qu'une funeste sécurité. Je me reprocherais toute

ma vie cette sécurité dans un moment où vous êtes livrée aux angoisses, aux chagrins de toute espèce; moi qui n'ai d'autre bonheur que de sentir comme vous, qui n'ai d'autre vie que la vôtre. Dites-moi toujours ce que vous avez souffert, afin que votre joie, dans la suite, soit aussi la mienne. Tout le temps que j'ai suivi mon bon père, il me communiquait toutes ses craintes, toute sa sensibilité. Je pleurais avec lui, et puis je tâchais de l'adoucir de mon mieux en lui faisant entrevoir un avenir plus consolant.

« Quoi! ma bonne mère, au milieu de tant de douleurs, vous vous attendrissez sur mon sort; il vous cause aussi les plus vives inquiétudes? Vous en jugerez bien autrement quand vous le connaîtrez. Depuis que je suis au corps, je n'ai éprouvé aucun service fatigant. Actuellement, je n'en ai plus à faire. Je suis exempt des appels, de la garde, des ordonnances, par une place d'écrivain que j'ai chez le quartier-maître. Je ne suis pas obligé de « coucher aux casernes, et je vis chez le citoyen où « nous avons été logés en arrivant dans cette ville. « Je reçois ma viande avec celle des officiers. Si j'ai « peu d'argent, j'ai peu de besoins. La modération « dont je ne me suis pas écarté m'a fait toujours « jouir d'une bonne santé. Ainsi, cessez d'être « alarmée à cet égard. J'ai cherché à connaître les « causes qui avaient rendu le séjour si funeste à « ceux que nous remplaçons : toutes me sont étran- « gères. Jamais je n'ai aimé les excès, et la débauche « me fut toujours en horreur. Ainsi, plein de con- « fiance en la Providence, j'espère qu'il ne m'arri-

« vera rien dont vous puissiez vous affliger. J'es-
« père qu'un jour nous nous trouverons tous réunis.
« Alors je mettrai tout en œuvre pour faire votre
« joie et votre consolation. »

En terminant, Gabriel donnait des nouvelles de son père. « Je n'ai cessé d'être auprès de lui, disait-il, « tant que les circonstances ont pu le permettre ; je « n'ai cessé de lui écrire et de recevoir ses réponses « lorsqu'il a fallu s'éloigner. Il y a quelques jours « que j'ai reçu de ses nouvelles par un de mes amis « de Rennes, auquel j'ai les plus grandes obliga- « tions. J'aurais un tableau bien touchant à vous « faire des soins que nous avons reçus l'un et « l'autre. C'est dans l'adversité que l'on connaît ses « vrais amis. »

Cette lettre, écrite sur un mauvais papier de caserne et ne portant ni date ni signature, se place naturellement entre le 9 thermidor (27 juillet 1794) et le premier mois de 1795. Gabriel quittait peu après le service militaire et se hâtait d'aller rejoindre son père à Paris. D'après son *Mémorial*, il y demeura depuis le mois de juin jusqu'à celui de décembre 1795, employant à l'étude tout le temps qu'il ne consacrait pas aux relations de famille. Après avoir donné six mois à son père, il se rendit à Nancy, où madame Mollevaut, dont les goûts simples ne s'accommodaient pas du séjour de la capitale, vivait avec ses deux enfants. Là aussi se tenait caché le vénérable curé des Trois-Maisons ou de Saint-Vincent, que son zèle pour le salut de ses paroissiens avait, à la première lueur de liberté, ramené de l'émigration. Le décret du 25 octobre 1795, par lequel la Convention ordon-

ait de nouveau la réclusion ou la déportation des prêtres fidèles, l'obligea bientôt à errer de maison en maison pour se soustraire aux recherches des persécuteurs. L'arrivée de Gabriel fut un grand sujet de consolation pour son saint oncle. Durant près d'une année entière, ils eurent la satisfaction de se voir, de s'entretenir et de goûter les joies de la famille. Un jour cependant, l'irréflexion du jeune homme causa une grande frayeur à cet oncle vénéré. Au moment où celui-ci était à l'autel, entouré de quelques fidèles qui entendaient secrètement la messe, Gabriel, oubliant la recommandation de ne pas entrer dans l'appartement qui servait d'oratoire, ouvre brusquement la porte et se montre avec cet air décidé qui lui était naturel. De tous côtés on pousse un cri d'effroi, et son oncle se croit tombé aux mains des révolutionnaires. Cette étourderie, qui lui valut une sévère réprimande, n'était pas due, comme on le soupçonnerait peut-être, à l'affaiblissement de sa foi. Son *Mémorial* nous apprend que, pendant cette année passée à Nancy, il fit une confession générale de tous ses péchés, preuve évidente que s'il s'était relâché dans la pratique de la vie chrétienne, la foi du moins n'avait pas encore cessé de régner dans son cœur.

La lettre à sa mère que l'on vient de lire dit assez quels durent être les témoignages d'affection qu'il lui donna pendant son séjour à Nancy. Il ne négligea rien pour la consoler de tant d'afflictions amères, et surtout de la mort de son fils qu'elle pleurait encore. C'était une blessure qu'il ressentait vivement lui-même, et il ne l'adoucissait qu'en re-

portant toute son affection sur sa sœur et sur son frère, Charles-Louis. Ce dernier surtout reçut alors de lui des preuves du plus affectueux dévouement. Sa santé chancelante lui rendant nécessaires les eaux de Spa, aux environs d'Aix-la-Chapelle, Gabriel voulut l'y accompagner et ne cessa de lui prodiguer les soins les plus assidus. Non content d'employer tous les charmes de son esprit pour dissiper les ennuis du malade, il usait encore de l'énergie de son caractère pour lui donner l'exemple du courage. Charles-Louis repoussait obstinément un remède dont l'odeur seule lui soulevait le cœur; Gabriel saisit le verre et l'avala d'un trait en lui disant : « Je t'assure que ce n'est pas aussi mauvais que tu « crois. » Un autre jour, son frère refusant de se plonger dans une eau très-froide, il se fit attacher et précipiter devant lui, pour l'enhardir à faire de même.

CHAPITRE III

Il devient secrétaire de Serbelloni. — Séjour à Milan. — De retour à Paris, il tombe dans l'incrédulité.

Le séjour de Gabriel auprès de son oncle ne fut pas un temps de relâche pour ses études ; il profita des connaissances profondes que ce prêtre distingué avait en mathématiques pour faire lui-même de nouveaux progrès dans cette science. Toutefois son goût décidé était toujours pour la littérature, et il ne manqua pas, dès son retour à Paris, de s'y livrer avec une nouvelle ardeur. « Mais à cette époque « désastreuse de notre histoire, dit M. Justin La- « moureux, la science ne conduisait à rien, et il « fallait embrasser un état. Un patriote italien qui, « malgré ses richesses et son origine aristocratique, « avait épousé la cause populaire, se trouvait alors « à Paris, pour engager le gouvernement français « à seconder l'établissement d'une république au « delà des monts. La perspective d'un avancement « rapide dans la carrière diplomatique engagea les « parents du jeune Mollevaut à lui faire accepter le « titre de secrétaire de Serbelloni, qui, bientôt après,

« fut nommé directeur de la République Transpadane « et ensuite ambassadeur en France* [1]. »

Une lettre de Gabriel à sa sœur Rosalie nous montre comment fut accueillie la nouvelle de cette nomination. « Depuis que mon départ est connu de « nos amis et de nos connaissances, lui disait-il, « nous ne cessons de recevoir et de rendre des vi- « sites, où mon père reçoit des félicitations et des « compliments de toute espèce sur le bonheur qu'il « a de me voir placé si avantageusement. Ma mo- « destie y est mise à toute épreuve par les éloges « les plus emphatiques sur mes talents et mes mé- « rites, etc., etc. Mais non, je reçois tout cela sans « que ma modestie ait besoin de s'en mêler; je sais « apprécier tous ces vains compliments et ne suis « vraiment touché que de ce qui vient du cœur. « Ainsi, ma bonne Rosalie, un simple mot de ta pure « et sincère amitié me sera mille fois plus précieux, « surtout si ton sentiment est le même que celui de « nos parents. » Ces derniers mots nous laissent entrevoir que Rosalie, cette sœur si pieuse et si tendrement aimée, voyait dans la nouvelle position de son frère des dangers pour sa foi et pour sa vertu; elle eut assez de courage et d'affection pour le lui dire. Gabriel espéra d'abord dissiper ses alarmes. « Si la moralité et les principes de M. Serbelloni, lui « écrivait-il, ne m'eussent été garants que je puis lui

* Les ancêtres du prince de Serbelloni, dont il est ici question, s'étaient rendus illustres par les plus beaux faits d'armes : quant à lui, il n'eut de remarquables que ses richesses et sa grande ambition.

1. Souvenirs de M. Lamoureux.

« accorder ma confiance et désirer d'obtenir son ami« tié, quelque brillantes qu'eussent été ses proposi« tions, m'eût-il fait des démonstrations mille fois plus « flatteuses, je n'en aurais pas été ébloui : d'ailleurs, tu « penses bien que mon père n'aurait consenti à rien. » Malgré ces assurances dont la sincérité n'était pas mise en doute, la réponse de Rosalie ne fut pas tout ce qu'aurait désiré son frère. A la veille de quitter Paris, il lui écrivait de nouveau : « J'attendais de toi « quelques consolations et tu me fais encore verser « des larmes. Je n'ai jamais rien éprouvé de sem« blable ; et que serait-ce donc si j'avais reçu vos « embrassements et vos adieux ? Ah ! c'était bien là « tout mon désir, mais M. Serbelloni partira mardi « prochain. Plains-moi, je suis le seul à plaindre ! « Vous allez bientôt revoir notre père ; vous allez « bientôt vous trouver réunis ! »

Malgré ces déchirements, le parti de Gabriel était pris : quelques jours après, il s'éloignait de Paris et allait habiter à Milan le palais de Serbelloni, l'un des plus magnifiques de cette grande ville. Il y trouva tout ce qui peut séduire un jeune homme : le luxe, l'opulence et une société toute mondaine qui cherchait à faire oublier son origine par son faste et ses plaisirs. Cette maison devint bientôt le rendez-vous de tous les personnages importants de la nouvelle république. Le général Bonaparte, entré vainqueur à Milan le 15 mai 1796, y passa lui-même quelque temps. Le jeune secrétaire, jeté subitement dans un milieu si peu en rapport avec ses habitudes sérieuses, s'y plia cependant d'assez bonne grâce. Un nom qui n'était pas tout à fait inconnu et que son père, passé

de la Convention au Conseil des Anciens, honorait de plus en plus, une taille avantageuse, une physionomie ouverte et intelligente, des manières aisées, nobles et polies, mais par-dessus tout les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, rehaussées encore par le charme de la jeunesse, le firent bien accueillir partout où il se présenta. Quoique la langue française, qu'il parlait si bien, pût lui suffire pour paraître avec honneur dans la société milanaise, surtout dans un moment où nos troupes se couvraient de gloire dans la haute Italie, il voulut connaître et parler la langue du pays et il entreprit cette étude avec l'entrain et la facilité qu'il avait toujours montrés pour les diverses branches de la littérature. En peu de temps il fut initié à toutes les beautés de l'italien, et il n'est pas sans intérêt de l'entendre s'expliquer là-dessus avec sa sœur qui de son côté s'était mise à l'étude de cette langue. « Tu fais fort bien, lui disait-il; tu ap-
« prends une langue charmante, pleine de grâce et
« ravissante dans la bouche d'une Romaine : c'est la
« prononciation la plus pure, la plus coulante et la
« plus harmonieuse; mets tous tes soins à en appro-
« cher. Ici tous nos Français, qui savent parler en
« peu de temps, déchirent les oreilles d'une manière
« impitoyable par leur accent national qui n'a pas
« l'ombre de rapport avec l'accent italien. Laisse là
« les grammairiens, apprends quelques dialogues,
« lis des comédies : celles de Goldoni te plairont par
« la naïveté du dialogue. Quelques-uns de ces drames
« te feront verser des larmes que tu ne regretteras
« pas. »

On a peu de détails sur le séjour de M. Molle-

vaut à Milan. Le silence qu'il gardait sur tout ce qui pouvait lui faire honneur était plus profond quand il s'agissait des emplois qu'il avait eus dans la maison de Serbelloni. On sait cependant qu'il y fut connu du général Bonaparte; qu'il lui servit de secrétaire pour quelques dépêches; qu'il eut même quelquefois l'honneur d'être invité chez Joséphine et de manger avec le vainqueur de Lodi : « Mais, dit l'abbé Du-« chesne, sans s'occuper des chances qui lui étaient « offertes par le fait seul de sa présence et de son « travail au milieu des grands événements dont l'I-« talie était alors le théâtre, il pensait à la Lorraine, « il regrettait sa famille, son père, sa mère si pieuse, « si alarmée de le voir jeté dans les hasards. Dans « toutes ses lettres il parlait de Nancy, de ses visites « à l'église de Notre-Dame-de-Bon-Secours* et du « bonheur qu'il aurait à échanger ce qu'on appelait « ses espérances pour la vie de famille, les prome-« nades dans le beau parc de Nancy, les lectures « dans les vieux auteurs, les recherches sur l'his-« toire et les antiquités de Lorraine, et pour les pè-« lerinages de son enfance [1]. » La vie de famille, voilà bien en effet ce qui formait alors pour lui l'idéal du bonheur sur la terre. Ne pouvant en jouir encore, il y supplée par une active correspondance

* La chapelle actuelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, située dans un des faubourgs de Nancy, a été construite par le roi Stanislas au milieu du XVIII[e] siècle; mais elle a remplacé un sanctuaire dédié à Marie sous le même titre et singulièrement vénéré dans le pays, à cause du grand nombre de miracles qui s'y sont opérés depuis la fin du XV[e] siècle. (*Notre-Dame de France*, p. 25.)

1. *Ami de la Rel.*, t. 164, p. 170.

avec sa sœur qu'il excite sans cesse à redoubler d'attentions pour rendre heureuse leur bonne mère. « Songe, lui dit-il, que tu fais toute sa consolation « et que, pendant que nous lui donnons encore bien « de l'inquiétude, tu peux, par ta société, par ta con« versation, ton assiduité, tes amusements même, « rendre le calme, ramener la joie et la gaieté, conso« ler enfin cette bonne mère qui n'est occupée que de « nous. » Il se plaint ensuite agréablement de ne pas recevoir de sa sœur des lettres assez longues. « Et « moi, dit-il, tous les jours que je passerai loin de « vous ne seront pas marqués par l'ennui et la tris« tesse, si tu veux bien, lorsque tu es en face de ton « écritoire, ne pas chercher midi à quatorze heures; « et puis c'est le dîner qui presse, c'est une commis« sion qu'il faut faire, une visite à recevoir. Votre « serviteur Gabriel est remis à un autre courrier. »

A la peine que lui causait la séparation de ses proches se joignait l'ennui provenant de la monotonie de ses fonctions. « Toujours les mêmes occupations, « écrivait-il à un ami; toujours à son bureau! » Dans la même lettre, il se plaint aussi du peu de ressources littéraires qu'offrait la ville de Milan, « où l'on ne « connaît, dit-il avec un peu d'humeur, que le grand « luxe, la bonne chère et les plaisirs: le goût des « études est encore à s'y former; j'ai peine à y trou« ver nos auteurs classiques français les plus ré« pandus. Il faut aller à Pavie, à Padoue, à Bologne, « etc., où il y a des savants de premier mérite [1]. » Dans cette situation, il savait trouver cependant

1. Souvenirs de M. J. Lamoureux.

d'utiles et agréables distractions. Tantôt il dessinait, et ce fut alors qu'il exécuta au crayon un portrait de famille qui a été conservé et dont l'idée est tout à fait chrétienne. C'est sa sœur Rosalie figurant la très-sainte Vierge et tenant l'enfant Jésus debout sur ses genoux. D'autres fois il visitait en touriste les anciens monuments de la ville, et ce fut peut-être dans une de ces promenades qu'il lut sur les murs d'une salle voûtée : *Mort aux rois, mort au grand-prêtre, mort au Christ !* inscription qui le remplit d'épouvante et d'horreur. Enfin, dans un palais où il y avait tant de moyens de se procurer des amusements, il sut en trouver un dont il n'eut jamais à rougir. Les écuries du prince de Serbelloni étaient pleines d'excellents chevaux; il en usa pour se livrer à l'exercice du cheval dont il avait pris à l'armée l'habitude et le goût, et ces promenades journalières firent une agréable diversion à l'ennui que lui causait son emploi : peut-être aussi ne furent-elles pas étrangères à la prédilection qu'il eut toujours pour les chevaux *.

Le séjour de M. Mollevaut à Milan ne fut pas de longue durée. Par suite des événements de la guerre, la carte d'Italie dut être remaniée de nouveau ; la République Cisalpine, proclamée le 28 juin 1797, absorba la Transpadane; Serbelloni en devint am-

* Pendant les dernières années de sa vie, on le surprit quelquefois portant du pain au cheval de la maison. Dans ses voyages, il témoignait de la peine quand on frappait les chevaux qui le conduisaient. « Les Français, disait-il alors, n'entendent rien « à conduire les chevaux : ce n'est pas en les accablant de coups, « mais en leur parlant, qu'on les excite. »

bassadeur auprès du gouvernement français, et s
secrétaire l'accompagna à Paris avec le titre de s
crétaire d'ambassade. Les deux années qu'ils y pa
sèrent (1798-1799) furent pour M. Mollevaut l
plus funestes de sa vie. Milan l'avait probableme
rendu infidèle aux pratiques de la religion, mais s
foi était demeurée ferme : elle fit naufrage à Par
Cette ville était alors plongée dans une aveugle i
crédulité ; les savants en particulier poussai
l'impiété jusqu'au délire. Témoin ce qui arriva
1798 à Bernardin de Saint-Pierre, sous le dôme
l'Institut, la tempête qu'il souleva parmi ses c
lègues en prononçant le nom de Dieu, et le serme
aussi insensé qu'impie par lequel Cabanis interv
dans cette scène, l'une des plus scandaleuses de
Révolution*. Plus tard, M. Mollevaut ne parl

* Les circonstances de ce fait ignominieux ont été bien rac
tées par M. Aimé Martin. « On était, dit-il, en 1798. Bernardin
« Saint-Pierre avait été chargé par la classe de morale de fa
« un rapport sur les mémoires qui avaient concouru pour
« prix. Il s'agissait de résoudre cette question : *Quelles sont*
« *institutions les plus propres à fonder la morale d'un peup*
« Tous les concurrents l'avaient traitée dans l'esprit de leurs
« ges. Effrayé d'une perversité qu'il ne pouvait croire sincè
« l'auteur des *Études* voulut ramener les idées du siècle à
« idées plus pures et plus consolantes et il termina par un
« ces morceaux d'inspiration où son âme répandait les dou
« lumières de l'Évangile. Au jour désigné, il se rend à l'Insti
« pour faire approuver son travail. La plupart de ses collèg
« étaient assemblés autour d'un ministre qui avait à sa sol
» des écrivains mercenaires chargés de retrancher des poë
« latins tout ce qui concernait la divinité, afin de les ren
« classiques pour les écoles républicaines. C'est en présence
« cet auditoire que Bernardin de Saint-Pierre commença la l
« ture de son rapport. L'analyse des mémoires fut écoutée as
« tranquillement ; mais aux premières lignes de la déclarat

en gémissant de cette époque malheureuse dont vait été le témoin et la victime. Se trouvant dans milieu où il était de bon ton d'afficher l'impiété de tourner en ridicule les croyances et les praues religieuses, il n'eut pas le courage de braver respect humain. L'orgueil et la vanité prirent sur tant d'empire, qu'après l'avoir empêché de conser sa foi, ils le poussèrent jusqu'aux abîmes de l'indulité : preuve frappante, comme il le répétait ivent plus tard, que l'orgueil de l'esprit est un nemi de la foi aussi redoutable que la corruption s mœurs. Nous ne pouvons croire cependant que tte divine lumière, qui illuminait son âme depuis n enfance, ait alors complétement cessé de briller ur lui ; mais du moins elle fut si affaiblie ou telle-

olennelle de ses principes religieux, un cri de fureur s'éleva e toutes les parties de la salle. Les uns le persiflaient en lui lemandant où il avait vu Dieu et quelle figure il avait ; les utres s'indignaient de sa crédulité ; les plus calmes lui adressaient des paroles méprisantes. Des plaisanteries on en vint ux insultes : on outrageait sa vieillesse ; on le menaçait de le hasser d'une assemblée dont il se rendait indigne, et l'on oussa la démence jusqu'à l'appeler en duel, afin de lui prouver, l'épée à la main, qu'il n'y avait pas de Dieu. Vainement, au milieu du tumulte, il cherchait à placer un mot ; on refusait le l'entendre et l'idéologue Cabanis (c'est le seul que nous ommerons) emporté par la colère, s'écria : *Je jure qu'il n'y a pas de Dieu et je demande que son nom ne soit jamais prononcé dans cette enceinte.* Bernardin de Saint-Pierre n'en veut pas entendre davantage ; il cesse de défendre son rapport et, se tournant vers ce nouvel adversaire, il lui dit : *Votre maître Mirabeau eût rougi des paroles que vous venez de prononcer.* A ces mots, il se retire sans attendre de réponse, et l'assemblée continue de délibérer, non s'il y a un Dieu, mais si elle permettra de prononcer son nom. » (Le nom de Dieu ne put être noncé). (*Essai sur la Vie de Bernardin de Saint-Pierre.*)

ment retenue captive, que ceux qui, en ce temps,
virent de plus près, jugèrent qu'il l'avait tota
ment perdue. L'un d'eux a même cru, et dit av
franchise, que son ancien maître avait poussé l'i
crédulité jusqu'à l'athéisme[1]. Difficilement no
admettrions qu'il fût jamais descendu jusque-là; s
avait eu ce malheur, il en aurait plus tard, dans
soif d'humiliations, laissé percer quelque chose. Ma
sans vouloir sonder la profondeur de l'abîme da
lequel il tomba, on ne peut méconnaître qu'un gra
changement se fit alors dans ses idées et même da
ses habitudes. C'est dans la maison de Serbell
qu'il prit pour la toilette un goût qui allait jusqu'à
recherche. Sa bonne mère avait beaucoup de pein
le satisfaire sous ce rapport. « Jamais, disait-el
« il n'y a pour Gabriel de drap assez beau ni d'éto
« assez chère. » Esclave de la mode, il se pliait sc
puleusement à ses caprices pour les vêtements
coiffure et tout ce qui était à son usage. On ve
comment plus tard il expia ces frivoles mondanit

1. Souvenirs de M. J. Lamoureux.

CHAPITRE IV

I professe successivement les langues anciennes à Nancy, les humanités et la rhétorique au lycée de Metz. — Son retour à la religion.

Le 18 brumaire, qui brisa tant de positions, ra-
nena la famille Mollevaut à Nancy. « Cela servit
ien, dit M. Lamoureux, les goûts de Gabriel. Il y
eprit exclusivement sa vie studieuse. La réputation
le son mérite le fit bientôt appeler, comme second
rofesseur des langues anciennes, à l'école centrale du
lépartement de la Meurthe. En cette qualité, il fut
hargé de prononcer, en l'an IX (1801), le discours
l'usage à l'anniversaire de la fête du 14 juillet. Nous
vons sous les yeux ce discours qui fut imprimé à
n petit nombre d'exemplaires*. Il y célèbre cette
poque chère à la nation, les triomphes de nos ar-
nées et la paix qui les a couronnés. Il termine cette
arangue par une invocation que nous devons citer :
« Arbitre immuable de nos destinées, ô toi qui élèves
« et brises la balance des empires ; si la France n'a
« pas succombé sous les efforts de cette foule de

* Nancy, in-8° de 22 pages.

« conjurés ; s'ils ont été vains, tous ces calculs de la « prudence humaine ; si la tempête n'a pas brisé le « vaisseau de la République ; ô Dieu suprême, nous « le devons à ta bonté. Achève ton ouvrage, détruis « les dernières semences du désordre et daigne « sceller cette paix, si chère aux Français, de ton « sceau immortel [1]. » Dans tous les temps, ces paroles, prononcées en présence des autorités civiles et militaires et devant toute la population d'une grande ville, auraient mérité à l'orateur l'admiration des gens de bien. « En 1801, disait plus tard M. Molle- « vaut lui-même en parlant de la dégradation où « était alors tombée la France, il fallait un courage « héroïque pour faire publiquement profession de « croire en Dieu et à sa Providence. » A cette époque en effet, malgré le rétablissement de l'ordre social et les négociations du gouvernement avec le Souverain Pontife, l'impiété n'avait pas perdu son audace. Qui ne sait que le premier consul, en signant le concordat, souleva contre lui des mécontentements même dans l'armée, et qu'on alla jusqu'à publier des libelles où il était appelé *usurpateur, tyran et capucin* [2] !

Cependant le courage que montra M. Mollevaut en cette circonstance, quoique digne d'éloge, n'était qu'un premier pas vers le christianisme : son retour complet à la religion, si vivement désiré par les membres de sa famille, se fit encore attendre quelque temps, et le vénérable curé des Trois-Maisons, cet oncle qui l'aimait tant, n'eut pas la consolation

1. *Discours prononcé le 12 juillet*, p. 24.
2. Desmarets, *Témoignages hist.*, p. 77.

d'en être le témoin. Ce saint prêtre, qui avait dépensé sa fortune et épuisé ses forces au service de ses paroissiens, soupirait depuis longtemps après la récompense promise par Jésus-Christ au serviteur fidèle. Il écrivait vers la fin de 1802, en apprenant la mort de M. Manessy : « Il était mûr pour l'éternité « et je ne le suis pas : oh ! que j'ai lieu de craindre « d'être comme ces méchants fruits qui pourrissent au « lieu de mûrir [1] ! » Il ne tarda pas à aller rejoindre son saint ami, étant mort le 12 mars 1803. Ses funérailles furent honorées par le concours et par les larmes de ses anciens paroissiens. Son frère, Étienne Mollevaut, alors membre du Corps législatif, s'y trouva et ne fit pas difficulté de prendre la parole et de prononcer l'éloge du défunt : Charles-Louis composa quelques vers qui furent mis au bas du portrait de son oncle. Quant à Gabriel, il conserva jusqu'à la dernière vieillesse le souvenir de ce saint parent, et il s'en entretenait volontiers dans l'intimité quand l'âge et les infirmités l'eurent rendu moins attentif à ne jamais parler de ses proches.

Le remaniement opéré en 1804 dans l'instruction publique fit passer M. Mollevaut de Nancy à Metz. Fourcroy et M. de Fontanes, qui présidaient à la nouvelle organisation, l'honoraient de leur amitié et lui avaient offert une place de recteur : il préféra l'enseignement à l'administration, et fut nommé professeur d'humanités au lycée de Metz. Nous sommes heureux de pouvoir faire connaître cette époque de sa vie au moyen d'une note intéressante que nous

1. *Vie de M. Manessy*, p. 333.

devons à la bienveillance de M. Thiel, l'un de ses élèves les plus distingués.

« Dès son arrivée à Metz, lit-on dans cette note, « il fut entouré de l'estime et de la considération gé- « nérales. Jeune encore et devancé par la réputation « de son savoir, il fut partout accueilli avec faveur « et fréquenta la société des personnes les plus dis- « tinguées. Il s'y fit remarquer par la variété de ses « connaissances, la solidité de son jugement, la pro- « fondeur de son érudition et par les charmes d'une « conversation spirituelle, souvent pleine d'origina- « lité et de saillies.

« Il était lié plus étroitement avec quelques hom- « mes d'un mérite particulier; tels étaient M. de « Félice, ministre protestant, professeur de rhétori- « que ou de belles-lettres, comme on disait alors; « M. Charles de Villers qui essayait de faire con- « naître en France la littérature allemande et la « philosophie de Kant; M. de Vaublanc, ancien « membre de l'Assemblée législative, alors préfet de « la Moselle, puis ministre sous la Restauration; « M. de Serres, encore simple avocat au barreau de « Metz et que l'on a vu depuis occuper avec tant d'é- « clat le ministère de la justice et la présidence de « la Chambre des députés; M. le comte d'Arros qui « fut pendant longues années préfet de la Meurthe « et qui vient de terminer par une mort chrétienne « une honorable carrière administrative, etc. Rap- « prochés par le goût d'études analogues, ces hommes « d'élite avaient formé une sorte de société litté- « raire dont les réunions se tenaient d'ordinaire à « l'hôtel de la préfecture.

« L'enseignement des humanités par M. Mollevaut, enseignement auquel il a joint dès le début « celui du grec et de l'italien, et plus tard celui de « la logique, a produit au lycée de Metz les fruits « les plus heureux. Il a surtout laissé des traces pro- « fondes dans le souvenir reconnaissant de tous ceux « qui ont eu l'avantage de le recevoir. La plupart « de ses élèves se plaisent à proclamer que c'est à « ce digne et zélé professeur qu'ils doivent ce qu'il « y a de plus solide dans leur instruction, et, ce qui « est peut-être plus précieux, l'habitude d'une ap- « plication consciencieuse et d'un travail qui sait « triompher des obstacles. M. Mollevaut aidait peu « ses élèves, mais ferme, imposant et sévère, il pos- « sédait à un haut degré le talent d'exciter l'émula- « tion, d'animer l'ardeur et de faire vaincre ainsi « par eux-mêmes les difficultés qu'il ne leur aplanis- « sait même pas. Jamais il n'infligeait une autre pu- « nition que celle de faire chercher ce qui n'avait « pas été trouvé. Il était sobre d'encouragements et « d'éloges ; le désir d'obtenir de sa bouche un de ces « mots dont il était avare suffisait à faire faire les « plus grands et les plus constants efforts. Ses con- « seils étaient des ordres, ses désirs, plutôt devinés « par ses élèves qu'exprimés par lui, devenaient des « lois que tous respectaient. Qu'on juge par là de la « puissante et salutaire influence qu'il exerçait sur « la jeunesse. »

A ces détails donnés par écrit, M. Thiel en ajouta de vive voix quelques autres dont nous ne devons pas priver le lecteur. Quoique minutieux en eux-mêmes, ils aideront à faire connaître ce qu'était M. Molle-

vaut dans les années qui précédèrent sa conversion.

En classe et même dans sa chambre, à son bureau de travail, il était toujours en costume de soirée : frac noir, jabot en dentelles (c'était la mode alors), boucles aux souliers et à la jarretière, bas de soie blancs qui faisaient ressortir la belle forme de sa jambe, etc. Ordinairement il ne s'asseyait pas en classe, mais allait de long en large, appuyant élégamment le pied et ne perdant rien, malgré l'application qu'il donnait à ses élèves, de cette démarche grave et distinguée dont toute sa vie il conserva quelque chose. Jamais il n'apportait en classe ni livres ni dictées ; tout était dans sa tête, et il entendait qu'à son exemple ses élèves étudiassent de manière à n'avoir pas besoin d'être secourus. Lorsqu'en traduisant un auteur il se trouvait quelque passage difficile et qu'on interpretait mal : « Ce n'est pas cela, » disait-il à celui qui faisait la version ; puis s'adressant à un autre et même à plusieurs successivement : « Ce n'est « pas cela, » répétait-il jusqu'au bout. « Monsieur, di- « saient alors les élèves, quel est donc le sens? — « C'est à vous de le chercher et de le trouver. »

Il n'était jamais content du progrès de ses élèves. M. Thiel, avec quelques condisciples, s'enhardit un jour à aller le trouver dans sa chambre. Il ne fit que tourner la tête : « Que désirez-vous, messieurs? « — Monsieur, nous venons vous assurer que nous « sommes déterminés à vous satisfaire ; nous étudie- « rons avec tant d'ardeur que vous serez content de « nous. — Me satisfaire ! Que je sois content de « vous ! Certes vous aurez bien à faire ! » Cela dit, il retourne la tête et se remet au travail.

Plus tard, l'affection que M. Mollevaut eut toujours pour ses élèves devint expansive et moins austère; non-seulement on ne redouta plus d'aller à sa chambre, mais on s'y porta avec empressement, et tous y étaient accueillis avec le plus tendre intérêt. Du reste, à l'époque même où il tenait sa classe avec cette inflexibilité rigoureuse, sa manière de reprendre fut toujours calme autant que laconique et rarement il lui échappait le moindre signe d'impatience ni la plus légère trace d'émotion. M. Pinault conservait cependant le souvenir d'une occasion où il le vit quelques instants hors de son impassibilité ordinaire. « C'était un jour d'hiver, dit-il ; il recueillait, après « la classe, les copies de ses élèves lorsque, levant « les yeux, il aperçoit plusieurs jeunes gens autour « du poële vers lequel ils étaient accourus. Aussitôt « il descend de chaire et, avec la rapidité d'un vau« tour qui se précipite sur une volée d'oiseaux, il « fond sur eux et les disperse en disant : Quelle lâ« cheté de ne pouvoir endurer un peu de froid ! »

Tel fut M. Mollevaut dans les premières années de son professorat à Metz et dans ses rapports avec ses élèves. Cette sévérité de manières n'était que pour le lycée, car, ainsi qu'on l'a vu, il savait se rendre aimable dans les sociétés, où l'on ne goûtait pas moins son aménité que les charmes de sa conversation. Par un effet de la bonne éducation qu'il avait reçue, non moins que dans le désir de plaire, il pliait sans effort son caractère sérieux aux futiles amusements du monde et à toutes les exigences du bon ton *.

* Lorsque M. de Charbonnel, aujourd'hui archevêque de Sozopolis et prédicateur capucin, faisait son année de solitude à

L'amitié eut encore plus d'empire sur lui que la politesse ; il la cultiva avec fidélité, et malgré une certaine disposition à contredire ses amis, il eut le secret de s'en attacher plusieurs dont l'affection l'accompagna dans sa retraite et ne s'affaiblit jamais. « J'ai voué à sa mémoire, disait l'un d'eux, une vé« nération bien due à celui qui m'honora du titre « d'ami, alors que l'âge et le mérite mettaient entre « nous une si grande distance [1]. » « Celui, disait « un autre, qui est appelé à donner aujourd'hui ces « renseignements sur M. Mollevaut ne saurait dire « combien il lui est redevable sous tous les rapports, « ni acquitter jamais envers un tel maître la dette « de la reconnaissance [2]. »

Parmi les élèves distingués qui honorèrent le professorat de M. Mollevaut, il convient de nommer, outre MM. Thiel et Lamoureux déjà mentionnés, M. Parent, plus tard ministre de l'instruction publique, M. le comte de Brie, mort saintement dans une maison de trappistes où il avait embrassé la vie religieuse, après avoir abandonné une brillante carrière dans les armes, M. Pinault, d'abord professeur de sciences dans l'Université, puis maître de conférences à l'École normale, et enfin modeste prêtre de Saint-Sulpice comme son ancien maître. Mais, outre ces hommes d'élite, bien d'autres durent les progrès qu'ils firent dans les lettres et les sciences à la vigoureuse impulsion que M. Mollevaut savait impri-

Issy, madame de Saint-Ignon, sa tante, aimait à lui dire qu'autrefois, à Metz, elle avait dansé avec son vénérable supérieur.

1. Note de M. J. Lamoureux.

2. Note de M. Thiel.

mer à sa classe. « Lorsque j'étais professeur, dit « M. X..., il daignait quelquefois me parler de ses « années de professorat au lycée de Metz : il me ra- « contait les moyens qu'il employait pour inspirer « l'amour du travail à ses élèves : leur ardeur al- « lait si loin que plusieurs lui avouèrent depuis qu'ils « passaient une partie de la nuit à faire leurs « devoirs. »

Mais reprenons le récit de M. Thiel ; il nous fera assister à l'heureuse transformation qui, sous l'influence de la grâce, s'accomplit peu à peu en M. Mollevaut. « Lorsqu'il eut, en 1809, remplacé « M. de Félice dans la chaire de rhétorique, l'aus- « tère tenue de sa classe se tempéra d'aménité et de « douceur, tout en continuant de donner des résul- « tats aussi satisfaisants. Quelque temps après cette « époque, les habitudes de sa vie privée se modi- « fièrent aussi. Moins répandu au dehors, il se retira « peu à peu des sociétés qu'il fréquentait, et se ren- « ferma dans l'intimité de ceux de ses collègues avec « qui il prenait ses repas au lycée même, où il avait « toujours eu son domicile. Sa mise, jusqu'alors élé- « gante et recherchée, devint plus simple, plus mo- « deste, presque négligée. (Il était toujours en redin- « gote de couleur sombre et descendant jusqu'aux ta- « lons.) Toutes ses allures avaient changé, et il était « facile de voir, quoiqu'il n'en dît rien, qu'une révolu- « tion profonde s'était opérée dans ses idées et ses sen- « timents. Jusqu'alors il n'avait jamais paru à aucune « cérémonie religieuse, même officielle ; bientôt on « le vit assister assidûment aux offices de la cha- « pelle du lycée et prendre sa place dans les proces-

« sions publiques. Les personnes qui fréquentaient « l'église de Saint-Vincent, attenante aux bâtiments « du lycée, purent même le voir chaque matin, pieu- « sement agenouillé derrière un pilier, assister à « l'une des premières messes. La considération dont « il n'avait jamais cessé de jouir, loin de diminuer, « s'en était accrue, et l'influence qu'il exerçait n'en « était que plus salutaire, non-seulement pour les « élèves en général, mais pour plusieurs jeunes « gens qui, après avoir suivi son cours au lycée, y « étaient devenus, sur sa recommandation, maîtres « d'étude ou professeurs de classes élémentaires. Il « était pour eux un conseiller, un guide, ou plu- « tôt un père rempli d'affection, de sagesse et de « bonté. »

A cet important témoignage joignons, en terminant, celui de madame de Vaudrecourt, nièce de M. Mollevaut*. « A Metz, dit-elle, sa conduite fut si « exemplaire, qu'il imposait, non-seulement à ses « élèves, mais aux autres jeunes professeurs et à ses « anciens camarades. L'un d'eux me disait : « Nous « étions soigneusement sur nos gardes quand Mol- « levaut l'aîné était là ; personne de nous n'eût osé « se permettre un mot léger, car on ne lui avait « jamais entendu dire une seule parole qui ne fût « conforme à sa gravité habituelle et à ses mœurs

* Madame de Vaudrecourt était le quatrième enfant de la sœur de M. Mollevaut, et c'est en lui donnant le jour que sa mère mourut. Élevée près de sa grand'mère maternelle, elle en apprit plusieurs traits de l'enfance de son saint oncle, et c'est à elle surtout que nous devons ce qui en a été dit plus haut.

« austères. Je connais encore de ses anciens élèves « qui disent combien il se faisait aimer et respecter « tout à la fois[1]. »

1. *Ami de la Rel.*, t. CLXIV, p. 170.

CHAPITRE V

A la mort de sa sœur, Dieu le détache de tout. — Exemples de vertu qu'il donne à Metz. — Ses connaissances et ses travaux littéraires.

Tel était le changement qui s'était opéré dans M. Mollevaut, quand Dieu acheva de le détacher du monde par la perte de sa sœur Rosalie. Mariée dans les environs de Toul, cette vertueuse dame fut enlevée le 14 juillet 1812, en donnant le jour à son quatrième enfant : elle n'avait que trente-deux ans. Sa mort fut un coup de foudre pour toute la famille ; M. Mollevaut surtout en fut inconsolable. « Sans « vous, écrivait-il à sa mère, je ne sais ce que je « deviendrais ! Ma pauvre sœur ! je pleure à chaque « instant ! Je n'ai plus qu'une consolation, ma chère « mère, c'est de vous aimer ; car sans cela je mour- « rais. Ce n'est plus que pour vous et pour mon père « que je tiens encore à la vie. Que n'ai-je une partie « de la résignation de ma chère Rosalie ! Combien « de vertu elle a montré ! elle en reçoit la récom- « pense. Espérons en la grande miséricorde de notre « Sauveur, et puisque je ne dois plus vivre que d'af- « flictions, priez-le, ma bonne mère, pour qu'elles « me soient profitables. »

Ce fut du sein de cette amère douleur que Dieu fit jaillir le rayon de lumière qui éclaira M. Mollevaut, et la douceur divine qui le dégoûta pour toujours des plaisirs d'ici-bas. « Un chagrin sanctifié par la « foi et l'espérance, dit avec raison l'abbé Du- « chesne, le conduisit à la porte du sanctuaire, et « cet homme, dont tout le monde a admiré le grand « courage, la fermeté d'esprit et de cœur, n'est ar- « rivé à cette allure si sainte qu'en foulant aux pieds, « comme tant d'autres, une affection foudroyée par « la mort[1].

Mais comment se fit cette admirable transformation? Fut-elle l'effet subit d'une touche extraordinaire de Dieu, comme on en voit tant d'exemples dans la vie des saints? ou bien la grâce opéra-t-elle d'une manière plus cachée et moins éclatante? Nous n'avons pu le découvrir sûrement. Voici ce que pensait sur ce point le vénérable M. Caduc, dont nous abrégeons le travail. « La transformation progres- « sive, dit-il, qui s'opérait en M. Mollevaut depuis « 1807 ou 1808, nous autorise à croire qu'il était à « Dieu avant la mort de sa sœur, et que cette der- « nière époque fut le commencement d'une vie par- « faite. Nous verrons avec quelle énergie il a marché « constamment depuis dans cet étroit chemin. Cette « énergie s'est si bien soutenue, l'immolation de lui- « même a été si constante, que nous ne pouvons nous « défendre de hasarder ici une conjecture. Quelque « temps avant la révolution de juillet, il adopta pour « sujet de lecture spirituelle, à la Solitude, un traité

1. *Ami de la Rel.*, t. CLXIV, p. 171.

« de l'oraison mentale. Lorsqu'on en fut venu aux « grâces singulières que Dieu communique quelque- « fois aux âmes, il donna une idée de ces illumina- « tions extraordinaires qui sont comme un rayon de « la divine clarté, et de la parole intérieure qui sou- « vent les accompagne ; il en décrivit la netteté, la « précision, l'impression profonde qu'elles laissent « dans le souvenir, de sorte qu'il semble, après lon- « gues années, que c'est d'aujourd'hui ou d'hier. Il « décrivit enfin l'impulsion que cette grâce donne à « la volonté ; on marcherait sur des charbons ar- « dents et à travers les flammes. *Je connais quel- « qu'un,* ajouta-t-il, *qui a reçu une de ces lumières. Ce « fut aussi rapide que l'éclair, et quoiqu'il y ait dix- « sept ans, l'impression en est également profonde toutes « les fois qu'on y pense, et l'impulsion que ce souvenir « donne à la volonté n'a rien perdu de sa vivacité. Il sem- « ble à cette personne que pour aller à Dieu elle va briser « tous les obstacles.* Le sentiment avec lequel il pro- « féra ces paroles, l'animation de sa voix et de son « regard, le rapprochement qu'il nous était facile de « faire des deux termes de cet espace de dix- « sept ans, tout cela réuni ne nous a jamais permis « de douter que ce ne fût lui-même qui eût reçu cette « faveur. »

Dans son *Mémorial,* M. Mollevaut a inscrit à la même date, et en face l'une de l'autre, la mort de sa sœur et sa propre conversion, et, par la suite, il ne séparait jamais ces deux grands événements de sa vie. Ayant à consoler en 1836 un de ses confrères qui venait de perdre son unique sœur, il lui disait : « Je sens d'autant plus vivement le coup qui vous a

« frappé que je l'ai reçu moi-même et qu'il est dans « ma vie une époque que je ne puis oublier. C'est là « que j'ai vu les desseins de notre bon Maître, dans « ces épreuves déchirantes qui font saigner le cœur « toutes les fois qu'on y pense. C'est depuis cette « époque qu'il m'a fallu aller de sacrifice en sacri- « fice. Voilà toute la vie, mon cher ami; tout est « rempli de peines et de misères, jusqu'à ce qu'en- « fin nous arrivions au dernier sacrifice, celui de « nous-mêmes. »

En attendant qu'il pût aller mêler ses larmes à celles de ses parents, M. Mollevaut soulageait sa douleur en leur écrivant les choses les plus affectueuses. « Combien, leur disait-il, les jours vont me « paraître longs jusqu'au moment où je vous rever- « rai! Si vous souffrez, il n'y a plus de consolation « pour moi. Voilà ma seule et unique pensée; et si « je vous savais plus tranquilles, le calme revien- « drait dans mon cœur. »

L'ouverture des vacances lui permit enfin de se rendre à Nancy où se trouvait toute sa famille. Son père ayant laissé les fonctions législatives pour les fonctions universitaires, qui allaient mieux à ses goûts pacifiques, était, depuis 1807, proviseur du lycée de cette ville, au grand contentement de ses compatriotes [1]. Madame Gabrielle Mollevaut, cette tante religieuse dont nous avons déjà dit un mot, s'y était fixée aussi et par ses éminentes vertus, non moins que par les services qu'elle rendait aux pauvres, y avait mérité l'estime universelle. Joignant un sens

1. *Biograph. de Mich.*

exquis et un esprit cultivé à tant d'autres q
elle avait su, en tout temps, se ménager d'ut
lations avec son neveu, et les lettres qu'elle l
vait n'avaient pas été sans influence sur lui,
avant son complet retour à la religion. Conn
maintenant le prix de l'amour divin qui embra
cœur de sa tante, M. Mollevaut était heure
l'entretenir, de la consulter et de se recommar
ses prières. « Je me rappellerai toujours notre l
« tante la religieuse, écrivait-il à sa nièce en
« c'est la douceur, la sérénité constante, la te
« affection de cette bonne tante qui, après Dieu,
« retiré du monde. »

Avant de quitter Nancy, M. Mollevaut, pou
préparer à la vie nouvelle qu'il voulait mener dé
mais, fit une confession générale de toute sa vie
le lendemain, 4 octobre, il mit le sceau à la nouve
alliance qu'il venait de faire avec Dieu en receva
la divine Eucharistie. On voit par son *Mémorial* q
dater de ce moment il s'approcha souvent de la tab
sainte, et le soin qu'il prit d'inscrire ainsi le jour
tant de communions montre bien l'estime qu'il e
faisait, et sans doute aussi les fruits abondants qu'
en retirait. Dès lors peut-être sa pensée se reportai
vers l'état ecclésiastique pour lequel avait *été* so
premier attrait; mais, à son âge, un pareil dessein
devait être sérieusement examiné. Deux ans s'écoulèrent encore avant son entrée au séminaire. Sa vie,
durant ce temps, fut un apostolat silencieux dans le
lycée de Metz et surtout auprès des jeunes professeurs pour lesquels « il devint de plus en plus, dit
« M. Thiel, une sorte de directeur dont ils consul-

« taient l'expérience, en même temps qu'un pré-
« cieux modèle sur lequel ils essayaient de se for-
« mer. » Mais bientôt son zèle put trouver un plus libre champ et faire prévoir quelle serait plus tard son ardeur dans le sacerdoce.

Dans les derniers mois de 1813, la retraite de nos armées ayant fait affluer à Metz une grande quantité de malades et de blessés, il fallut, pour les abriter, convertir en hôpitaux une partie des bâtiments du lycée, et l'église qui y était contiguë. M. Mollevaut donna un des premiers l'exemple du dévouement pour les y installer, leur procurer des aliments et des remèdes, leur porter des secours et des consolations. Sa charité, loin de se ralentir, ne fit que s'accroître quand le typhus, qui sévissait déjà à Mayence et dans quelques autres villes de guerre, se déclara à Metz et commença d'y faire les plus étranges ravages. Vingt-cinq mille personnes, dit-on, y furent victimes de ce fléau. M. Armand Paulin, un des plus jeunes collègues de M. Mollevaut, le suivit dans cette pieuse mais dangereuse mission. Il l'aidait à transporter les malades de dessus les voitures et leur donnait avec lui des soins pleins d'humanité. C'était au risque de leur vie qu'ils accomplissaient cette œuvre de dévouement : bientôt en effet M. Paulin fut attaqué de la maladie contagieuse et, pendant vingt et un jours qu'elle dura, il passa par toutes ses crises et ses périls. Dès l'apparition du mal, il devint l'objet d'une sollicitude vraiment paternelle de la part de M. Mollevaut qui s'empressa de lui procurer, pour l'âme et pour le corps, tous les secours dont il avait besoin. Dans la vue de le déter-

miner plus efficacement à recevoir les consolations de la religion, il lui parla de ses propres égarements et lui avoua qu'il avait été incrédule. Le malade se rendit à ses exhortations, reçut les sacrements et se disposa à mourir en chrétien. Vint ensuite la dernière période du mal, pendant laquelle on redoutait surtout la contagion; M. Mollevaut s'installa au chevet de son jeune ami et ne cessa plus, ni le jour ni la nuit, de lui rendre tous les services que réclamait son état. Survint enfin la crise décisive; elle fut terrible : pendant quelque temps la respiration parut complétement arrêtée et la chaleur naturelle entièrement éteinte. On le tenait pour mort et on voulait le jeter dans la fosse commune; M. Mollevaut s'y opposa fortement, soutenant qu'il n'était pas mort, et qu'on pouvait espérer encore. Il employa ensuite tous les moyens imaginables pour le réchauffer et, après deux ou trois heures d'efforts, il eut la consolation de voir le malade donner des signes de vie; peu à peu il revint pleinement à la santé.

Une si charitable et si courageuse conduite ravi d'admiration tous ceux qui en furent témoins M. Melcion d'Arc, commissaire des guerres, écri vant le 23 décembre 1813 au père de M. Armand Pa lin lui faisait ce bel éloge de M. Mollevaut : « Vot « fils a été bien malade; vingt et un jours de délire. « Le lycée s'est parfaitement conduit envers lui, ma « je dois surtout nommer avec reconnaissance M. « professeur Mollevaut : c'est un ange qui a pro « gué jour et nuit à votre fils les attentions les pl « tendres, qui l'a veillé comme un frère, a continu « lement affronté la contagion, aidé à tous les d

« tails, et qui a eu pour lui les soins de la meilleure « garde. Armand, qui est l'excès de la délicatesse, en « a été singulièrement touché. Il me dit qu'aupara- « vant ils étaient opposés d'opinions ; mais, depuis sa « maladie, il a meilleure idée des hommes, et cela « lui aura fait du bien sous tous les rapports. » La reconnaissance de M. Paulin fut aussi durable que sa vie. Il était médecin distingué de la capitale quand on lui demanda ses souvenirs sur M. Mollevaut. Il s'empressa de les aller donner de vive voix, et l'une de ses premières paroles fut l'expression de sa reconnaissance. « Je ne suis jamais revenu, dit-il, « de mon étonnement pour une bienveillance que je « n'avais méritée par aucun endroit. »

Le fléau passé, M. Mollevaut continua de partager son temps entre la prière et l'étude; ses longs et continuels travaux lui avaient acquis une science aussi vaste que profonde. Il possédait à fond les littératures grecque et latine jusqu'aux siècles de décadence, et connaissant bien l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand et le russe *, il avait sérieusement étudié toutes les littératures modernes. Il n'est pas jusqu'aux pastorales écrites en provençal ou en patois languedocien qu'il n'ait voulu connaître. Un goût exquis et dégagé de toute influence nationale présidait à ses lectures et guidait ses appréciations. Le mauvais goût le trouva toujours sévère, et si dans son estime la littérature anglaise n'occupait

* « En 1814, dit un jour M. Mollevaut dans l'abandon de l'in« timité, les officiers russes me faisaient la politesse de dire que « je parlais bien leur langue. »

qu'un rang inférieur, « c'était, disait-il, parce que, « à côté de beautés ravissantes, il s'y trouvait pres- « que toujours quelque trait de mauvais goût. » M. Mollevaut joignait à cette connaissance approfondie de la littérature des vues larges et sérieuses sur toutes les autres branches du savoir. « On ne « mérite pas le nom d'homme instruit, disait-il, et « on n'est pas à sa place parmi les professeurs de « sciences à moins de les connaître toutes. « Il était même artiste, dessinait habilement, et quoique dépourvu de voix, il avait sérieusement étudié la musique. Dans les dernières années qu'il passa à Metz, M. Mollevaut, possesseur d'une bibliothèque riche et choisie, se livrait à des travaux de recherches et de composition. « On assure, dit M. Thiel, « qu'il a fait une traduction fort estimée de l'histo- « rien Salluste, qui a été publiée sous le nom de son « frère; il est au moins certain qu'il recueillit et « prépara les matériaux de l'ouvrage classique inti- « tulé : *Excerpta e scriptoribus græcis;* qu'il remit le « tout à M. d'Andrezel, alors inspecteur général de « l'Université, en le priant de publier ce livre sous « son propre nom; et c'est ce qui a eu lieu [1]. »

Ce fut donc au moment où il était dans la force de son talent, où ses connaissances, sa réputation, l'estime du grand-maître de l'Université, et de plusieurs autres personnages considérables, lui permettaient de tout espérer dans la carrière de l'enseignement qu'il forma le dessein de tout abandonner et de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. « Alors

1. Note de M. Thiel.

« disait plus tard un de ses jeunes collègues, les « lettres perdirent ce que la religion gagna [1]. » M. Mollevaut, en quittant le monde, résolut en effet de se séparer complétement des études qui l'avaient si longtemps et si fortement passionné. Il avouait plus tard que renoncer à toute sa littérature avait été le plus grand sacrifice de sa vie. Il le fit généreusement, et c'est par cet acte héroïque qu'il préluda à sa consécration totale au service de Dieu.

1. Note de M. Justin Lamoureux.

CHAPITRE VI

Il se détermine à embrasser l'état ecclésiastique. — Son entrée au séminaire de Saint-Sulpice. — Bonheur dont il y jouit. — Vie édifiante qu'il y mène.

M. Mollevaut était dans sa quarante et unième année lorsque, aux vacances de 1814, il se détermina tout à fait à quitter le monde pour embrasser l'état ecclésiastique. Le désir d'être utile à sa sœur et de lui témoigner son affection au delà du tombeau, par le saint sacrifice offert tous les jours pour elle, donna entrée à la première pensée qu'il eut de s'engager dans le sacerdoce[1]; mais ce ne fut là que l'occasion d'un examen qui fut long, sérieux et digne de la grande résolution qui en sortit. Pendant deux ans il pria, réfléchit, consulta, et connaissant enfin la volonté de Dieu, il se mit en mesure de l'accomplir. Dans la position indépendante où il se trouvait, nulle autorité ne pouvait s'opposer à sa résolution; mais la piété filiale, dont le sentiment avait jusque-là présidé à tous les actes de sa vie, conservait sur son cœur des droits qu'il ne pouvait

1. Lettre de madame de Vaudrecourt.

méconnaître. Sa tante la religieuse connaissait, il est vrai, et encourageait son dessein ; mais son père dont tout le bonheur était d'applaudir à ses succès littéraires, mais sa mère qui l'aimait si tendrement, comment se résigneraient-ils à une séparation si inattendue? Cette pensée le jeta dans une grande inquiétude, et lui fit chercher tous les moyens d'adoucir la douleur que son départ allait causer. Ce fut surtout auprès de M. l'abbé Jacquemin, depuis évêque de Saint-Dié, et intime ami de sa famille, qu'il crut pouvoir trouver les conseils dont il sentait le besoin. Il comptait avec raison que l'influence de ce vertueux prêtre adoucirait bien des froissements et amènerait son père et sa mère à partager ses vues. Il lui fit donc part de son dessein, ajoutant qu'il se proposait de faire sa théologie au séminaire de Nancy. M. Jacquemin le dissuada de rester à Nancy et l'engagea à entrer au séminaire de Saint-Sulpice où, malgré ses quarante ans, l'ancien professeur de Metz ne serait pas déplacé. Il fut donc convenu que M. Mollevaut partirait incessamment et traiterait par lettres cette affaire délicate. Charles-Louis, qui reçut son frère à Paris, connut le premier sa résolution et n'y mit point d'obstacle. Il n'en fut pas de même de ses parents. Madame Mollevaut surtout ne put maîtriser la première douleur que lui causait cette séparation. Bientôt cependant cette âme généreuse trouva, dans la vivacité de sa foi, la force de consentir au sacrifice et d'approuver la noble et généreuse conduite de son fils. « Elle se consolait, disait plus tard « sa petite-fille, en parlant sans cesse de ce fils bien-« aimé qui lui avait donné tant de satisfaction, et

« qui, dès son enfance, avait toujours montré une « raison et une sagesse rares[1]. »

Dès que M. Mollevaut connut le consentement de ses parents, il se hâta d'aller se présenter à M. Duclaux, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, auquel il avait déjà été annoncé par M. Jacquemin. C'était le 29 octobre 1814, la prudente lenteur des négociations ne lui ayant pas permis de faire sa demande plus tôt. Le souvenir d'une petite aventure qui lui arriva en cette occasion s'est conservé au séminaire de Saint-Sulpice, et nous ferons d'autant moins de difficulté de le recueillir ici qu'il a été confirmé par le docteur Paulin, à qui M. Mollevaut lui-même en avait fait confidence. A l'aide d'une certaine redingote marron, d'un air qu'il savait déjà composer et rendre au moins insignifiant, de quelques réponses embarrassées, et, brochant sur le tout, d'un âge peu ordinaire parmi les séminaristes, il fut pris par M. Caron, alors économe, ou par M. Duclaux lui-même, pour un pauvre garçon qui demandait une place de domestique, et il s'entendit répondre qu'en ce moment les serviteurs de la maison étaient au complet. Force lui fut alors de parler plus clairement et de se recommander de la protection de M. Jacquemin. A ce mot, le cœur et les bras de M. Duclaux s'ouvrirent, et il fut convenu que M. Mollevaut entrerait le lundi suivant 31 octobre. C'est ce qu'il annonça immédiatement à sa mère. « J'ai vu hier, lui disait-il, M. le supérieur de « Saint-Sulpice : c'est la bonté et la douceur même.

1. *Ami de la Rel.*, t. CLXIV, p. 171.

« et demain j'aurai le bonheur d'entrer où je désire « vivement me trouver. Mon frère en est content; « je tâcherai de lui être utile pendant mon séjour. « Ma chère mère, je crois suivre la volonté de Dieu « et les desseins de la divine Providence, ce qui « tempère l'amertume de mon éloignement, car « votre chagrin m'avait brisé le cœur; mais l'ap- « probation que vous avez donnée au parti auquel « je m'engage irrévocablement me laisse une conso- « lation qui, je l'espère, ne m'abandonnera pas. » Le lendemain, M. Mollevaut quitta la maison de son frère, et alla prendre possession de sa petite cellule au séminaire de Saint-Sulpice.

Cette maison venait de recouvrer ses anciens directeurs que Napoléon en avait expulsés en 1811. C'étaient, avec M. Duclaux, MM. Garnier, de Saint-Félix, Boyer, Parage, Caron, Teyssère et Carbon que nous n'avons pas à faire connaître ici. Plusieurs d'entre eux étaient remarquables par leurs talents, tous donnaient dans le séminaire les plus beaux exemples de vertu. M. Mollevaut trouva dans cette fervente maison ce que les âmes fatiguées du monde et saintement avides d'être à Dieu y trouvent toujours, la paix et le bonheur. La lettre suivante écrite à son père, quatre jours après son entrée, nous le montre encore sous le charme de l'admiration et heureux de communiquer son bonheur à ses bien-aimés parents :

« Mon très-cher père, je suis ici depuis lundi, et « tellement habitué qu'il me semble n'avoir été nulle « part ailleurs, et d'une manière si agréable que « jamais les journées ne m'ont paru si courtes. La

« première chose que l'on se dit est de se féliciter
« réciproquement de ce que la divine Providence
« nous ait appelés dans cette maison, qui est une
« maison de frères, régie par un saint. C'était à
« qui m'aiderait dans le premier moment pour me
« mettre au courant et me procurer tout ce dont je
« pouvais avoir besoin. On a fait connaissance en un
« moment. Une tendre piété fait régner la plus
« douce cordialité et la plus franche amitié. Cela ne
« peut être autrement, c'est la bonté qui conduit
« tout : un supérieur, M. Duclaux, dont toutes les
« paroles ont l'onction des Fénelon et des François
« de Sales, qui nous appelle tous ses enfants et qui
« a pour chacun des entrailles de mère. On serait
« trop affligé de lui manquer; aussi on n'a sous les
« yeux que les exemples les plus admirables; ce qui
« tient en partie à ce que rien ne se fait que sous
« l'invocation de la très-sainte Vierge, que l'on prie
« dans toutes les circonstances.

« On se rend aux offices de Saint-Sulpice, di-
« manches et fêtes, et nulle part on ne les célèbre
« avec plus de dignité et de majesté. La vie est
« extrêmement douce; huit heures de sommeil,
« nourriture abondante et choisie; on est servi par
« les séminaristes. Deux classes, d'une heure cha-
« cune, puis les exercices de piété, puis des récréa-
« tions où viennent converser et s'amuser les
« maîtres eux-mêmes, qui, à une érudition rare,
« joignent la simplicité et la bonhomie antiques.
« On trouve ici des jeunes gens de toutes les parties
« de la France, différents d'âge, plusieurs ayant
« commencé divers états, médecine, jurisprudence,

métier des armes. J'en ai trouvé un qui a été mon élève dans les commencements que j'étais à Metz. Il est entré à Saint-Sulpice après deux ans de droit; il a une piété angélique et m'a obligé de toutes les manières. Il me semble quelquefois être à cent lieues du monde, tant est profonde la tranquillité et l'éloignement des affaires. Mercredi nous avons fait une promenade à la maison de campagne d'Issy; elle est charmante pour la richesse des chapelles qui sont dans l'enclos, les « promenades et les points de vue. C'est là que sont « les philosophes et que l'on passe les vacances.

« Vous voyez, d'après cela, que je ne manque de « rien : ma chambre est commode et bien éclairée ; on « m'y porte de la lumière tous les matins. On trouve « dans l'intérieur tous les petits objets dont on a « besoin, et des ouvriers se présentent pour ce qu'il « y a à faire. La semaine prochaine, je serai vêtu « comme les autres. Il se présente encore des séminaristes, mais la maison est remplie. Puissé-je « répondre aux grâces que le bon Dieu veut bien « me faire, et qu'il veuille exaucer les vœux ardents « que je fais pour vous, pour ma mère, etc. »

L'estime et l'admiration pour le séminaire de Saint-Sulpice, dont cette première lettre est remplie, nous montrent assez quelle vive impression produisit sur lui cet asile de piété et de recueillement. Ce sentiment, loin de s'affaiblir, ne fit que s'accroître par la suite. « Plus j'avance, disait-il à son père dans « une autre occasion, plus je trouve admirable tout « ce qui se pratique dans cette maison. » Et à sa mère il disait, le 9 février 1815 : « Voilà trois mois

« que je suis ici et il me semble qu'il y a trois jours, « et c'est la même chose pour ceux qui y sont depuis « plusieurs années. La société est si douce et si « unie! je n'ai jamais vu tant de politesse, de pré- « venance, de simplicité et même d'humilité. Ici, « aucune prétention. Un jeune homme, qui a une « place à la trésorerie de sept à huit mille francs, « va la quitter pour embrasser l'état ecclésiastique. « Il vient ici les dimanches pour faire ses dévo- « tions, et il est, dit-il, dégoûté du monde où l'on ne « parle jamais du bon Dieu, si ce n'est pour l'ou- « trager. »

Le séminaire de Saint-Sulpice eut toujours le privilége d'être comme le rendez-vous de ceux qui désirent embrasser l'état ecclésiastique après avoir déjà été engagés dans quelque autre carrière. En 1814, le nombre de ces vocations de la troisième et de la sixième heure était considérable; mais parmi tous ces généreux transfuges du monde, M. Mollevaut ne tarda pas à se distinguer par la ferveur et la perfection avec lesquelles il embrassa l'obéissance et pratiqua les règlements de la maison. Ces règlements, dont plus tard il devait être l'éloquent interprète, n'avaient pas de plus rigide observateur que lui. Il en respectait scrupuleusement toutes les prescriptions, embrassant même de grand cœur les conseils que donne la glose sur la manière de faire les moindres actions de la journée. On pouvait bien lui appliquer la parole de l'Évangile : *Iota unum aut unus apex non præteribit a lege donec omnia fiant.* Par respect pour le désir de la règle, quoiqu'il eût son frère à Paris, il ne demanda pas une seule fois la

permission de sortir pendant tout le temps de son séminaire. Ce lieu de retraite semblait être à ses yeux un tombeau où il devait s'ensevelir. Dès les premiers jours, on le vit, avec admiration et étonnement, cacher les qualités brillantes dont la nature l'avait doué, et chercher, par une sainte et habile affectation, à faire oublier tout ce qu'il avait été dans le monde. Placé, dans les récréations, à l'extrémité de la compagnie que le hasard lui faisait rencontrer, il écoutait, le cou tendu et les lèvres entr'ouvertes, ceux qui l'entouraient, ne parlant que pour répondre en peu de mots, et rentrant aussitôt dans le silence. Ses réponses en classe étaient claires et exactes, mais toujours brièves et données avec un flegme et une monotonie propres à détourner de lui toute attention et toute estime. « Allons, mon cher, « lui disait M. Carbon, alors professeur de dogme, « animez-vous un peu! » Mais c'était temps et paroles perdues; il continuait exactement sur le même ton. C'est que, vivement pénétré des sentiments de confusion que donne l'esprit de pénitence, M. Mollevaut était bien décidé à s'humilier, et il y travaillait avec cette énergie de caractère dont Dieu l'avait doué et à laquelle rien ne résistait.

Parfois cependant son amour pour la mortification trahissait son humilité et soulevait, pour un moment, le voile sous lequel il cachait si obstinément sa vertu. L'absence d'un élève qui occupait une des meilleures chambres avait permis de loger M. Mollevaut convenablement; mais cet avantage ne fut pas de longue durée. Contre toute apparence, cet élève rentra bientôt, et il ne fut possible de lui pro-

curer pour cellule qu'une petite cuisine exposée au nord et ouverte à tous les vents. On racontait qu'un des derniers qui l'avaient occupée y avait brûlé beaucoup de bois sans parvenir toujours à en mettre la température au degré de celle du corridor. On se doute bien que le pauvre retardataire fut vivement contrarié de se voir si mal logé. Plusieurs fois, en récréation, il en exprima son déplaisir à ses condisciples. Il lui arriva un jour d'exhaler sa plainte devant M. Mollevaut. « A cela ne tienne, mon cher « ami, lui dit aussitôt ce dernier; je vous céderai « volontiers ma chambre et j'irai me loger dans la « vôtre, si M. le directeur y consent; d'autant qu'un « appartement chaud ne me convient pas et me « fatigue au contraire. » Il n'en fallut pas davantage à ce jeune indiscret, et l'échange fut bientôt effectué. M. Mollevaut resta par choix dans ce lieu presque inhabitable, tout le temps de son séminaire, n'y faisant jamais de feu, quelle que fût la rigueur de la saison. Tout ce qu'il se permit fut de coller du papier sur les fentes principales. Il employa à cet usage, dit un témoin, l'exemplaire que son frère lui avait donné de sa traduction de l'*Énéide*. Quand l'excès du froid engourdissait ses mains et ne lui permettait plus d'écrire, il se contentait d'allumer quelques chiffons de papier et de réchauffer ses doigts à cette flamme d'un moment. Il était très-légèrement habillé, et l'hiver comme l'été il ne portait aucun vêtement sur la soutane. Il se privait même de parapluie, et quand, le jour de congé, il arrivait mouillé à Issy, loin de se rendre avec les autres dans les salles chauffées, il demeurait dans

e parc ou dans les chapelles. M. Caduc l'ayant vu, lans une de ces occasions, assis en plein air et greottant de froid, lui proposa d'entrer dans la maison t de sécher ses habits. « Non, dit-il, vous êtes trop bon de vous occuper de moi : je ne souffre ni du froid ni de l'humidité. » Et cependant il était iors d'état de changer de soutane en rentrant au éminaire, car, par amour pour la pauvreté, il n'en ut jamais d'autre, pendant la durée de son cours de héologie, que celle qu'il fit faire en le commençant. S'il y survenait quelque déchirure, quoique peu habile à manier l'aiguille, il la raccommodait lui-même le son mieux.

Cet amour des souffrances et des humiliations était chaque jour alimenté et fortifié en M. Mollevaut par la méditation des souffrances de Notre-Seigneur. M. Garnier, son directeur, lui ayant mis l'ouvrage du P. Thomas de Jésus entre les mains, cette lecture embauma son âme; il y puisa les sentiments de la plus tendre piété. « Si vous goûtez le P. Thomas « de Jésus, disait-il plus tard, vous y trouverez tout, « vous serez à la source, vous boirez à la fontaine « des eaux vives[1]. » La vue de Jésus flagellé et couvert de sang le porta bientôt à exercer sur lui-même les saintes rigueurs de la pénitence et de la mortification. Tous les jours, après le dîner, croyant alors n'être entendu de personne, il montait à sa chambre pour prendre la discipline. Dieu permit que l'indiscrétion d'un de ses confrères découvrît et révélât cet acte de mortification. Surpris de le voir tous les

1. Lettre de 1821.

jours demander la permission de monter chez lui, il alla se cacher dans un escalier obscur qu'une simple cloison en bois séparait de la cellule de M. Mollevaut, et de là il entendit tout à son aise les coups de discipline que, pendant un *Miserere*, il déchargea sur ses épaules.

CHAPITRE VII

Il reçoit la tonsure. — Lettres à sa famille. — Éloges que M. Duclaux fait de sa vertu.

De si beaux débuts parurent à tous les directeurs une garantie suffisante de la vocation de M. Mollevaut, et on lui proposa de recevoir la tonsure aux quatre-temps de décembre. Il se rendit à cette invitation et fut tonsuré le 17 décembre 1844, après avoir d'abord reçu la confirmation que les circonstances n'avaient pas permis de lui conférer vers l'époque de sa première communion. Quelques jours après l'ordination, profitant de l'approche du premier de l'an et de la fête de son père, il exprimait de nouveau à ses parents les dispositions de reconnaissance et d'amour dont son cœur était plein : « Jamais, leur disait-il, je n'ai mieux senti le bon- « heur d'aimer mes parents que depuis que le bon « Dieu, m'appelant à son service, m'a fait connaître « combien je leur étais redevable. Je n'oublierai « jamais, dans mes prières, de supplier Notre-Sei- « gneur de vous donner au centuple, en consola- « tions, un dédommagement à toutes les peines que

4

« vous avez souffertes pour moi, et à tous les cha-
« grins que je vous ai causés. J'éprouve chaque jour
« combien il est doux d'être à Dieu tout entier. »
Dans ses lettres à son père, il aimait à parler de l'étude de la théologie et de la solidité avec laquelle on discutait les questions. « Nous avons déjà vu
« plusieurs traités, écrivait-il le 26 février 1815,
« chaque proposition a été développée avec beau-
« coup de sagacité, d'intérêt et de clarté par les pro-
« fesseurs qui réunissent au zèle des connaissances
« très-étendues et beaucoup d'ordre; et des jeunes
« gens fort instruits et pleins d'esprit ajoutent à l'in-
« térêt des discussions. Si les incrédules savaient
« comment, pendant trois ou quatre ans, on pèse, on
« discute et on approfondit tout, et comme on n'ad-
« met que ce qui est fondé sur des preuves invincibles
« et soutenu par toute la rigueur du raisonnement,
« ils ne décideraient pas si légèrement, et respecte-
« raient davantage les décisions de l'Église. Je ne
« vous dirai pas combien cette étude m'est agréable
« et même ne permet pas à mon esprit d'en goûter
« d'autre. » Bien différent était le ton de M. Mollevaut quand il s'adressait à sa bonne mère. Volontiers il l'entretenait des consolations que lui donnaient les exercices de piété; quant à la théologie, il ne lui en parlait que pour s'humilier et se confondre : « Mon père, lui disait-il, s'inquiétait de l'étude
« de la théologie, mais elle ne me fatigue pas; et
« puis on n'est pas tenu à l'impossible : aussi je ne
« sais pas grand'chose. Pour le chant, je commence
« à solfier, ce qui ne m'a pas coûté beaucoup. »

Ce fut vraisemblablement dans le cours de cette

première année qu'arriva l'anecdote assez curieuse dont M. l'abbé Duchesne a fait le récit en ces termes : « Un membre de l'académie impériale de Russie « demande un savant du nom de M. Mollevaut, re- « tiré au séminaire depuis quelque temps. A l'épi- « thète de savant accolée à M. Mollevaut, le con- « cierge du séminaire, en homme capable et qui sait « son monde, sourit négativement. Il y avait bien au « séminaire un monsieur du nom de Mollevaut, mais « pour savant, c'était un erreur. Amené à M. Du- « claux, notre voyageur dit que pendant longtemps il « a été en correspondance avec M. Mollevaut sur des « questions scientifiques; que c'est un homme d'un « rare mérite, d'une instruction solide et variée ; qu'il « est étonné que Saint-Sulpice ignore sa capacité. « M. Duclaux fait descendre M. Mollevaut et lui « demande s'il est vrai qu'il sait le grec. *Qui est-ce « qui ne sait pas le grec?* répond M. Mollevaut ; *je le « lis comme tout le monde!* Pressé de questions en « tout sens, M. Mollevaut fut atteint et convaincu, « outre le grec, de savoir l'allemand, l'anglais, l'es- « pagnol, l'italien, de connaître à fond ces riches « littératures, d'être un protégé, un ami de Fon- « tanes, en correspondance avec les hommes mar- « quants des lettres et des sciences. *Longtemps dans « les colléges*, dit-il pour s'excuser, *il lui avait bien « fallu savoir toutes ces petites drogues-là, pour amu- « ser les jeunes gens*[1]. »

Si, grâce aux soins infinis qu'il prenait de se cacher, le savoir de M. Mollevaut échappa quelque

1. *Ami de la Rel.* t. CLXIV, p. 255.

temps à la sagacité de M. Duclaux, il n'en fut pas de même de sa grande vertu. Maître consommé dans la science des saints, le vénérable supérieur sut bientôt deviner cette âme forte et généreuse, et Dieu les unit dès lors par les liens d'une pure et profonde affection. Redire ici avec M. Mollevaut qu'il n'a jamais eu d'autre désir que d'imiter les vertus de son saint maître et de retracer sa vie dans toutes ses actions, c'est, à notre jugement, faire l'éloge le plus sincère et le plus complet de ces deux grandes âmes. On voit par une lettre de M. Jacquemin à M. Mollevaut père combien, dès cette première année, M. Duclaux estimait la vertu du nouveau séminariste. « Monsieur, lui dit-il, je suis charmé que « votre lettre me donne occasion de vous parler d'un « saint de plus dont votre famille s'enrichit. Il y a « dix jours que j'ai été de nouveau édifié par la vue « et l'entretien de monsieur votre fils. Il faut, pour « votre satisfaction et pour la mienne, que je vous « dise tout ce qui s'est passé. Je venais de dîner « avec M. Duclaux, qui était assez indiposé pour ne « pas manger au réfectoire : « Il faut, nous dit-il, que « nous voyions à présent M. Mollevaut. » Il arrive « avec l'humilité et les expressions d'un saint anacho- « rète. Nous nous embrassons : il me remercie de lui « avoir procuré dans M. Duclaux l'homme que son « cœur cherchait depuis longtemps... Il se félicite « du bonheur dont il jouit, de la maison, et déclare « qu'il ne tremble que d'avoir un jour à en sortir. « Sur ce que je m'informe de l'état de sa santé et « que je témoigne quelque inquiétude sur l'état de « son estomac, il répond gaiement qu'il y a du luxe

« dans la nourriture de la maison. *Ah! cher ami,* re-
« prend M. Duclaux, *cette fois vous êtes un calomnia-*
« *teur!* Et nous de rire sans qu'il en démorde. J'in-
« siste en disant qu'il ne donne pas dans le luxe de
« la table, supposé qu'il y en ait vraiment. Alors il
« se replie et prétend que tous, messieurs les sémi-
« naristes pensent comme lui. *Vous n'avez pas de*
« *chambre à feu, et cela me fait peine,* dit M. Duclaux. —
« *Et cela me fait plaisir,* continue M. Mollevaut, *parce*
« *que je n'ai pas froid, qu'on perd beaucoup de temps à*
« *faire et à entretenir son feu. J'y gagne même en ce*
« *que, au sortir de ma chambre, je me trouve très-bien*
« *dans les salles d'exercices publics, à la chapelle et à la*
« *paroisse. J'ai tant de choses à faire et à apprendre que*
« *le temps me manque toujours.* Je lui demande de vos
« nouvelles et il m'en donne de fort bonnes; il me
« dit qu'il bénit le ciel de ce qu'il vous soutient... et
« après quelques moments de conversation, il se
« retire avec une respectueuse, c'est au moins l'ex-
« pression convenable, avec une respectueuse humi-
« lité, et me laisse dans une admiration indicible.
« *Eh bien! mon ami,* dit alors M. Duclaux, *voilà du bon,*
« *du bon! oh que je vous remercie et que je bénis la Provi-*
« *dence! Vous m'aviez bien dit ce qu'il valait, mais il y*
« *a ici un séminariste qui a été son élève et qui en dit en-*
« *core bien plus...* Ne ne lui parlez, monsieur, que
« légèrement de mes impressions, car il ne voudrait
« peut-être plus venir me parler quand je serais chez
« M. Duclaux. »

Du reste, M. Duclaux lui-même avait rendu à M. Mollevaut père un témoignage bien précieux de la vertu de son fils. « Monsieur, lui écrivait-il, je

« vous assure que je ne puis avoir une plus grande
« jouissance que celle de vous parler de monsieur
« votre fils. Je ne saurais assez vous remercier de
« nous l'avoir envoyé. Il est le modèle de tout le
« séminaire et il est aimé et respecté de tous ses
« confrères, et singulièrement estimé de ses supé-
« rieurs. Ce sont des ecclésiastiques qui lui ressem-
« blent que l'on doit désirer dans les communautés
« destinées à former les jeunes élèves du sanctuaire.
« Je n'ai point d'avis à lui donner, parce qu'il pré-
« vient, par sa régularité et son exactitude à ses de-
« voirs, tous les avis qu'on pourrait lui donner. Des
« milliers de séminaristes aussi fervents que lui ne
« pourraient jamais que consoler un supérieur, loin
« de l'embarrasser. »

CHAPITRE VIII

M. Mollevaut passe ses vacances à Issy. — Mort de son père. — Il reçoit le sous-diaconat. — Sa dernière année de séminaire.

Une vertu si bien affermie ne se démentit pas durant les vacances. En 1815 et 1816, M. Mollevaut les prit à Issy, comme faisaient alors la plupart des séminaristes de Saint-Sulpice ; et là, comme à Paris, sa principale étude fut de cacher son savoir et les rares talents qui étaient en lui. Son plus beau triomphe sous ce rapport eut lieu pendant les vacances de sa première année. Plusieurs séminaristes formèrent une académie et obtinrent la permission de tenir leurs séances dans la bibliothèque. On comptait parmi eux des hommes de mérite qui plus tard ont brillé dans l'Église de France : le cardinal Giraud, Mgr Affre, Mgr Manglar, le P. Levavasseur, mort supérieur des Pères de la Miséricorde, M. Druon de Bruneau, littérateur distingué; avec eux s'en trouvaient d'autres moins connus. M. Mollevaut fut invité à prendre part à ces réunions ; il y vint, mais ce ne fut que pour donner les plus beaux exemples d'humilité. Tout entier à ce qui

se disait, il écoutait comme autant de merveil
plus faibles productions du dernier sémina
on le voyait ravi et ébahi à la moindre ci
d'un vers appris dans la prosodie ou dans le
mières fables de La Fontaine. Il semblait avoi
blié toute sa science pour se faire enfant avec l
fants, et apprendre de leur bouche les premiers
d'une langue dont il avait si bien approfondi
les secrets.

Loin d'avoir des préférences pour les élève
se distinguaient par leurs qualités et la beaut
leur esprit, il semblait surtout se plaire avec c
qu'il voyait moins favorisés sous ce rapport et
délaissés. Très-volontiers il prenait la récréa
avec eux, et sa conversation devenait alors si c
diale que ces jeunes gens le regardaient comme l
meilleur ami. En général, la charité le faisait p
ser sur toutes ses répugnances; il n'est pas jusqu
désir de se cacher qu'il n'ait surmonté quelquef
pour être utile à ses confrères en leur procurant
agréable délassement. Toutefois, nous devons l
vouer, les occasions où il a cru devoir faire taire s
humilité ont été rares, et nous pouvons mentionn
ici tout ce qui nous en a été rapporté.

Il y avait à Issy, près de la chambre du supe
rieur, une carte très-détaillée de la ville de Rome
Plusieurs séminaristes, s'étant arrêtés un jour devan
cette carte, entreprirent d'en étudier les détails
Leur science fut bien vite à court, et ils se perdaien
en conjectures quand M. Mollevaut, voyant leur
embarras, vint de très-bonne grâce à leur secours.
Il leur fit la description de tout ce qu'il y avait de plus

remarquable, indiqua l'époque de la construction des grands édifices, avec le nom des architectes; et puis, passant aux monuments de l'antiquité, il dit les fouilles qu'il avait fallu faire pour les dégager; sous quel pontificat avait été commencé l'ouvrage, et sous quel autre il avait été terminé; quels artistes avaient dirigé les travaux. Il indiqua aussi les plus beaux quartiers de la ville, et parla de l'impression qu'éprouvent les étrangers au coup d'œil qu'ils présentent. « On voit bien, lui dirent ses jeunes audi- « teurs, que vous avez longtemps habité Rome ! — « Eh ! reprit-il, je n'y ai jamais mis le pied. On a « tant écrit sur cette ville que tout le monde la con- « naît. »

Le témoin qui nous a conservé ces détails mentionne aussi une conversation où M. Mollevaut, qui n'avait pas encore étudié en classe le mystère de la Très-Sainte Trinité, parla cependant sur les relations divines, la circuminsession, etc., avec tant de lucidité et une si parfaite propriété d'expressions que les anciens en théologie, et ceux surtout qui avaient remarqué ses réponses en classe, ne revenaient pas de leur étonnement. Mais si, dans ces moments d'abandon ou d'oubli, un mot de louange venait malencontreusement frapper ses oreilles, il retombait aussitôt dans le silence. C'est ce qui arriva à l'occasion de son premier sermon. Il avait choisi pour sujet les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il déploya une force, une vigueur, une onction admirables. On l'écouta constamment avec le plus vif intérêt, et la communauté regretta beaucoup que la fin du dîner ne lui eût pas permis de l'enten-

dre jusqu'au bout. Les directeurs ne furent pas moins satisfaits que les élèves ; M. de Saint-Félix disait : « C'est notre maître à tous ; » à la lecture spirituelle, M. Duclaux, pour toute critique, adressa les plus sincères félicitations au prédicateur. M. Mollevaut, très-contrarié de ces éloges, ne voulut plus s'y exposer, et l'année suivante on n'obtint de lui qu'une simple et modeste homélie.

Il fut promu aux ordres mineurs le 22 décembre 1815, et il était encore occupé à remercier Dieu de cette nouvelle faveur, lorsque la mort de son père vint plonger son âme dans l'affliction la plus amère. Il avait autrefois partagé ses douleurs ; maintenant il partageait les consolations dont sa vieillesse était entourée. Quoique mort aux honneurs du monde, il ne voyait pas sans une douce satisfaction les témoignages d'estime et de confiance donnés à son vertueux père. Nommé à la chaire d'histoire de la Faculté de Nancy quand son âge ne lui permit plus la conduite du lycée, il avait été choisi pour complimenter le comte d'Artois lorsque ce prince visita la Lorraine, et en dernier lieu, quoique éloigné du barreau depuis longtemps, les avocats l'avaient élu à l'unanimité bâtonnier de l'ordre. A cette présidence, il se faisait honneur de joindre celle du bureau gratuit des consultations pour les pauvres. Charles-Louis nous apprend même que, depuis le retour de son père à Nancy, peu de causes importantes s'y plaidèrent sans qu'on eût recours à ses lumières et à la maturité de ses conseils.

Au milieu de tant d'honneurs, M. Étienne Mollevaut, dont le cœur était demeuré sincèrement chré-

tien, n'éprouvait pas de plus douce consolation que celle qui lui venait de son fils aîné. Tout ce qu'il entendait raconter de ses progrès dans la sainteté, tout ce qui s'en reflétait dans ses lettres, le comblait de joie. Avec ses parents, en effet, M. Mollevaut parlait à cœur ouvert et ne dissimulait pas les sentiments de piété qui remplissaient son âme. « Je ne désire « plus autre chose, disait-il à son père, le 26 dé- « cembre 1815, que de me mettre en état de rem- « plir dignement les fonctions auxquelles je sera « appelé, et de faire aimer et servir notre divin Sau- « veur qui a tant aimé les hommes. » Cette lettre, écrite le jour de Saint-Étienne et en vue du nouvel an, fut probablement la dernière qui alla réjouir et consoler ce vieillard vénérable : une hydropisie l'enlevait à l'affection de sa famille et de ses nombreux amis, le 10 janvier suivant, à l'âge de soixante-douze ans. M. Mollevaut sentit vivement ce coup ; il l'accepta cependant en silence et n'épancha sa douleur que dans le cœur de sa mère : « Ma bonne mère, lui « écrivait-il, je n'ai que des larmes à unir aux « vôtres. Mon pauvre père, mon bon père ! ô mon « Dieu, ayez pitié de moi ! Je vivais pour mon père ! « que ferai-je à présent ? Et je suis encore loin de « vous, ma chère mère ; je ne puis être auprès de « vous pour pleurer avec vous. Mon Dieu, combien « de sacrifices vous nous demandez !... Ma bonne « mère qui me restez seule au monde, ne vous « abandonnez pas à votre chagrin ; considérez que « je n'ai plus que vous ; ne m'ôtez pas la seule con- « solation que Dieu me laisse. Laissez-moi vous « rendre par mon affection tout ce que je vous dois

« depuis que vous m'avez donné le jour... Remettez
« à ma tante la religieuse trois cents francs de mon
« argent pour faire dire des messes, en attendant
« que je puisse, si le bon Dieu m'en fait la grâce,
« offrir moi-même le saint sacrifice pour le meilleur
« des pères, qu'il m'avait donné dans sa miséri-
« corde... »

Vingt-cinq ans plus tard, M. Mollevaut conservait encore l'amer souvenir de cette mort. Il écrivait à un de ses confrères qui venait aussi de perdre son père sans avoir la consolation de recevoir ses derniers adieux : « Je m'unis à vos regrets et à votre
« juste douleur que j'ai éprouvée moi-même lorsque
« j'appris, comme vous, que je n'avais plus de père
« sur la terre. La religion peut adoucir seule l'amer-
« tume de ce coup qui n'est pas moins dur, quoi-
« qu'il soit inévitable. »

Ce douloureux sacrifice imprima dans l'âme de M. Mollevaut un désir plus ardent de mourir à tout ce qui n'était pas Dieu, et c'est dans une si sainte disposition qu'il reçut l'ordre du sous-diaconat, le 19 juin 1816. L'irrévocable consécration de lui-même au service des autels, qu'il y fit solennellement, ne pouvait qu'accroître son bonheur en resserrant les liens qui l'unissaient à Dieu. Désormais il se voyait dans le sanctuaire, et à quelques pas seulement de l'autel où bientôt il immolerait la sainte victime : en attendant, la prière publique prendrait un temps notable dans chacune de ses journées.

Les exercices de piété, on l'a vu, furent toujours pour lui, à Saint-Sulpice, *un vrai délassement et sa*

plus douce consolation[1] : cet attrait alla toujours croissant, et la dernière année de son séminaire il y employait la plus grande partie de son temps. Ayant obtenu comme une faveur la charge d'éveiller les excitateurs ordinaires, il se levait tous les jours à quatre heures, et consacrait à la prière ou à la lecture des saints livres tout le temps qu'il gagnait ainsi sur la communauté. Son directeur lui permettant la communion quotidienne, il la faisait suivre d'une longue action de grâces, qui ne se terminait guère avant le déjeuner. Il retournait ensuite à la chapelle pour y réciter, à genoux et dans l'attitude du plus profond recueillement, les petites heures de l'office canonial. Le reste de la journée n'était pas moins bien rempli : la prière, l'étude, la préparation des catéchismes, en absorbaient tous les instants. C'était au catéchisme de persévérance pour les filles, dont l'importance et les heureux fruits ne sont ignorés de personne, que M. Teysserre avait placé M. Mollevaut. Il fut appliqué pendant un an ou deux à cet intéressant ministère, et il y déploya ce zèle et cette ferveur qui plus tard brillèrent en lui d'un si vif éclat. Ainsi s'écoulaient rapidement les années de son séminaire. Les débuts en avaient été si généreux et si parfaits que nous croyons faire suffisamment l'éloge de la dernière année en disant qu'elle ne différa pas de la première. C'était même exactitude en tout, même fidélité au règlement, même ferveur et enfin même soin de cacher ses vertus et ses connaissances : ce ne pouvait être que par

1. Lettre à sa mère, 9 février 1815.

surprise qu'on en découvrait quelque chose. M. Garnier lui-même, son directeur, ignora longtemps son profond savoir en littérature, et surtout en grec : voici à quelle occasion il le découvrit. Constamment appliqué dans son cours d'Écriture sainte à combattre le rationalisme allemand, et lisant avec soin tous les auteurs de cette école, il en trouva un qui, s'appuyant sur la valeur d'une particule grecque, infirmait la force du témoignage rendu par l'historien Josèphe à la divinité de Jésus-Christ. Aussi modeste que savant, M. Garnier ne crut pas devoir s'en rapporter à ses propres lumières ; il transcrivit le passage et alla le soumettre au jugement de M. Boissonnade, célèbre professeur de littérature grecque en Sorbonne et au collége de France. « Quoi ! lui dit aussitôt « M. Boissonnade, vous avez à Saint-Sulpice M. Mol« levaut, et vous venez me consulter pour connaître « le sens d'un passage de Josèphe ! Vous ne savez « donc pas que c'est l'un des plus forts hellénistes « de France ? » M. Boissonnade avait été condisciple de M. Mollevaut à l'école de M. de Villoison, et cet helléniste célèbre disait qu'ils étaient les deux meilleurs élèves qu'il eût formés. Rentré au séminaire, M. Garnier montre le texte à M. Mollevaut, le priant de le lire avec attention et de lui dire quel est le sens naturel. Il le fait connaître aussitôt. « Mais cette particule ne modifie-t-elle pas quelque« fois le sens du verbe ? — Jamais. — En êtes-vous « bien sûr ? — Je mets au défi de trouver un seul « exemple du contraire, à quelque période de la « langue grecque que ce soit. » Et aussitôt il cite de mémoire un grand nombre de passages de poëtes et

d'orateurs où la particule construite de la même manière ne modifie pas le sens du verbe ; c'est-à-dire que, sans y penser, il fit un étalage d'érudition que des professeurs renommés se trouveraient heureux de pouvoir faire après une sérieuse préparation.

CHAPITRE IX

Ordonné prêtre, il demande à être reçu dans la compagnie de Saint-Sulpice. — Son année de noviciat.

Ordonné diacre le 21 décembre 1816, M. Mollevaut reçut le sacerdoce le 31 mai de l'année suivante. Nous ignorons ce qui se passa dans ce grand jour entre Notre-Seigneur et son nouveau prêtre. Le soir de son ordination, désigné pour faire part à la communauté des sentiments qui l'avaient animé pendant cette journée, il se contenta de paraphraser le texte de l'apôtre : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini Nostri.* « Mais, dit un témoin, sa parole profondément « émue ne laissa pas de faire dans ceux qui l'entendi- « rent une impression que le temps n'a pu effacer. »

C'est une coutume immémoriale dans les catéchismes de Saint-Sulpice de célébrer avec beaucoup de solennité les premières messes des catéchistes[1]. M. Mollevaut ne fut pas insensible à ce qu'il y a d'édifiant et de consolant dans cette fête de famille. « Hier, écrivait-il à sa mère le surlende- « main de son ordination, j'ai eu le bonheur de dire

1. *Hist. des catéchismes*, p. 110.

« ma première messe dans un des catéchismes de la « paroisse où je suis occupé, et de donner la sainte « communion à un très-grand nombre d'enfants qui « sont pleines de piété et qui s'approchent tous « les mois de la sainte table. L'usage est de leur « dire quelques mots d'édification avant et après la « sainte communion. Le soir, j'ai chanté les vêpres « et donné la bénédiction. Aujourd'hui j'ai dit la « messe au séminaire, dans une chapelle, au fond du « jardin, sous l'invocation de la très-sainte Vierge. « Je la dirai tous les matins avant l'oraison. Oh! ma « chère mère, comment pourrai-je jamais remercier « le bon Dieu de tant de grâces qu'il me fait? Il m'a « bien fait voir que ce n'est qu'en le servant de tout « son cœur que l'on peut être heureux. »

M. Mollevaut n'avait pas attendu l'époque de son sacerdoce pour examiner devant Dieu à quel ministère il devait se consacrer. « Quant au parti que je « dois prendre, disait-il à son père le 11 septem- « bre 1815, cela demande du temps et de la ré- « flexion; je n'en ai aucune inquiétude, et depuis « longtemps j'éprouve qu'il n'est rien de plus doux « que de s'abandonner à la volonté de Dieu. » Les belles qualités dont il était doué, ses connaissances en littérature et, par-dessus tout, ses éminentes vertus l'auraient fait accueillir à bras ouverts partout où il se serait présenté; mais sa profonde humilité lui donnait des pensées bien différentes : il se regardait comme incapable des moindres ministères. Obligé cependant de se déterminer, et enhardi par la bonté de M. Duclaux, il exprima l'attrait qu'il ressentait pour la Compagnie de Saint-Sulpice, dont

les fonctions mettent peu en relief, et qui n'a d'autre esprit que de rechercher l'obscurité et l'oubli. Sa demande ayant été favorablement accueillie, il ne songea plus qu'à se rendre digne de sa vocation et à se mettre en état d'en bien remplir les devoirs. Mais avant d'entrer dans cette nouvelle carrière, M. Mollevaut devait mettre ordre à ses affaires; il était d'ailleurs attiré à Nancy par le désir de consoler sa pieuse mère en lui faisant goûter le bonheur de voir son fils à l'autel et de recevoir de sa main le pain eucharistique*. Il passa donc dans sa famille les vacances de 1817, vendit ou donna sa bibliothèque d'homme de lettres qu'il avait été trente ans à se former[1], et qui n'était pas moins remarquable par le choix des éditions que par la beauté des reliures. Elle lui devenait inutile, résolu qu'il était, depuis son entrée au séminaire, de ne plus ouvrir un livre de littérature. Dans la visite qu'il fit à Mgr d'Osmond, évêque de Nancy, ce prélat le pressa en vain de demeurer dans son diocèse, lui offrant la supériorité du petit-séminaire de Pont-à-Mousson; M. Mollevaut sentait que la volonté de Dieu l'appelait ailleurs, et ces honorables sollicitations ne le rendirent que plus empressé de terminer les affaires qui l'avaient amené; ayant ensuite embrassé sa mère qu'il ne devait plus revoir, il revint s'enfermer à la Solitude.

* Nous sommes fondés à croire que M. Mollevaut, malgré ses principes sur le détachement des parents, fit toujours une exception en faveur des nouveaux prêtres que leur famille n'avait pas encore vus à l'autel. Nous connaissons du moins plus d'un cas où il donna cette décision.

1. *Lettres de M. Mollevaut*, t. I, p. 117.

Les prêtres de Saint-Sulpice doivent, avant de se consacrer à leurs redoutables fonctions, s'y préparer par une année de retraite et de prière qu'ils passent à Issy. Ce noviciat, vulgairement nommé *Solitude*, était dirigé en 1817 par M. Montaigne, dont la vie de M. Émery fait connaître la belle conduite durant la Révolution ; il était aidé par M. Cartal, que sa mauvaise santé avait obligé de quitter le séminaire de Bordeaux, dont il fut quelque temps supérieur. M. Duclaux, dans les fréquentes visites qu'il faisait aux solitaires, leur expliquait les constitutions et les règlements de la Compagnie. Sous la conduite de ces hommes vénérables, M. Mollevaut fit de nouveaux progrès dans les voies de la sainteté et s'exerça sans relâche dans la pratique de ces vertus sublimes dont bientôt il devait prêcher aux autres l'excellence et la nécessité. « Dieu soit béni à tout jamais, « disait M. Olier, de ce qu'il m'a donné l'intelli- « gence des vertus en suant et en travaillant dans « leur exercice pendant huit ou neuf ans, avant que « d'enseigner quoi que ce fût de ces vertus. Il est « certain que la science des vertus est fille de leur « amour et de leur exercice : il faut aimer avant « que de pratiquer, et il faut avoir pratiqué la vertu « pour la connaître. Il y en a plusieurs qui croient « qu'en sachant les vertus on est dans leur pratique, « ce qui est éloigné comme la nuit du jour. C'est un « grand malheur à l'âme paresseuse que d'entendre « les vertus par une autre voie. » M. Mollevaut connut de bonne heure cet enseignement du fondateur de Saint-Sulpice, il en tira même copie, afin de l'avoir sans cesse sous les yeux et de s'y conformer fidèlement

pendant son noviciat. Lui aussi sua et travailla dans l'exercice des vertus avant de les enseigner aux autres, et l'on peut dire qu'il ne proposa jamais rien à ses disciples dont il ne se fût rendu la pratique familière à la Solitude. C'est le témoignage que lui ont rendu, comme à l'envi, tous ses confrères de noviciat: « Sa conduite, disait l'un d'eux après la mort de son « saint ami, me paraissait surtout remarquable par « une ponctualité et une régularité que je regardais « presque comme inimitables. On admirait encore « son attention à ne se procurer aucun soulagement « dans les petites souffrances et privations de la vie, « comme s'appuyer au dossier du banc, se débar- « rasser de la piqûre d'une mouche, se réchauffer les « mains immédiatement après avoir récité le bré- « viaire en plein air, par un temps piquant; et cela « avec une sévérité qui aurait presque fait soupçonner « qu'il était insensible au froid. Un jour, pendant « la conférence que nous faisait M. Duclaux, M. Mol- « levaut se trouva indisposé au point de faire craindre « un évanouissement. On voulut le transporter hors « de l'appartement, mais il fit signe de n'en rien « faire, et il demeura à sa place, immobile comme « une statue. » — « Je regarde comme une des plus « grandes grâces que Dieu m'ait faites, dit un autre d « ses confrères, l'avantage inestimable que j'ai e « de passer mon année de Solitude avec ce sain « homme et dans son intimité : c'est à lui surtout « après Dieu, c'est à ses touchants exemples, à se « fervents entretiens que je dois d'avoir tiré quelqu « profit de ce temps de noviciat. Dès que je l'eus u « peu fréquenté, je reconnus en lui une vraie passio

« pour se cacher aux yeux des hommes et se faire « mépriser : je compris dès lors que, pour gagner sa « confiance, je devais m'abstenir de toute démonstra- « tion d'estime et de toute louange. Ce système m'a « parfaitement réussi. Plusieurs fois, dans les épan- « chements de son cœur, il m'a fait des aveux qui « manifestaient le riche trésor de son âme ; mais « dès qu'il s'apercevait de son oubli, il ne manquait « guère d'ajouter quelque circonstance propre à le « déprécier dans mon esprit [1]. » M. Ducray, mort supérieur du séminaire de Toulouse, à qui nous devons ce dernier souvenir, ne garda pas pour lui seul une ruse qui lui réussissait si bien. Mgr Soyer, évêque nommé de Luçon, demeurait alors à Issy, attendant ses bulles dont les difficultés faites au concordat de 1817 retardaient l'envoi. Il avait obtenu de prendre part aux exercices des solitaires et d'assister aux classes qu'ils se font mutuellement. Le tour de M. Mollevaut étant venu, il parla près d'une heure sur la question qui lui était échue, s'exprimant en latin avec une rare facilité. Mgr Soyer ne put s'empêcher de témoigner tout haut son admiration. Un témoin oculaire rapporte que M. Mollevaut souffrait si douloureusement qu'il s'agitait sur son banc comme un enfant qui reçoit les étrivières, et le directeur de la Solitude ne put le calmer qu'en rappelant à Mgr Soyer qu'il n'avait pas la permission de parler dans ces conférences. Le prélat comprit et se tut aussitôt ; il voulut cependant prendre sa revanche en récréation, et, se promenant un

1. Souvenirs de M. Ducray.

jour avec M. Mollevaut, il glissa dans la conversation quelques mots de louange pour l'humble solitaire. M. Mollevaut répondit brusquement : « Monseigneur, « je ne suis qu'une grosse bête. » Quoique un peu abasourdi de cette réponse, l'évêque de Luçon fut néanmoins très-édifié et, dans sa vénération profonde pour M. Mollevaut, il recherchait sa compagnie pendant les récréations : celui-ci, craignant quelque nouvelle louange, ne se rendait que d'assez mauvaise grâce aux empressements du prélat. M. Ducray, qui le remarquait, se permit de dire à Mgr Soyer comment il fallait s'y prendre pour gagner les bonnes grâces de M. Mollevaut. Le digne évêque suivit ce conseil et, dès lors, loin de le fuir, M. Mollevaut ne cessa de se montrer très-aimable avec lui.

Citons encore un trait de cette rare humilité. Un élève de philosophie qui ne connaissait pas M. Mollevaut s'avisa d'entamer avec lui une conversation sur les matières les plus relevées de la littérature grecque et latine et de la philosophie, s'avançant jusqu'à porter son jugement sur nos grands hommes modernes qui se sont fait un nom en écrivant sur ces matières. M. Mollevaut l'écouta avec une satisfaction qui mit le jeune philosophe parfaitement à son aise, mais qui le couvrit de confusion lorsque, quelques jours plus tard, il apprit que son interlocuteur avait été M. Mollevaut, dont il connaissait parfaitement la réputation.

Fermé ainsi à tout amour-propre, le cœur de l'humble et fervent solitaire s'embrasait chaque jour plus ardemment du feu de l'amour divin. C'est ce que remarquaient facilement ses confrères lorsqu'on

s'entretenait en récréation de quelque sujet de piété. « Alors, dit l'un d'eux, ses yeux s'enflammaient, une « joie secrète se peignait dans tous ses traits et, quoi- « qu'il ne parlât pas, on voyait que le feu dont il « brûlait était mis en mouvement par les paroles « qui frappaient son oreille. »

Cette ferveur de l'amour divin purifiait, sans l'affaiblir, la tendre affection dont son cœur était pénétré pour sa vertueuse mère. Il lui écrivait à l'approche du nouvel an : « Que puis-je désirer « davantage, sinon que le bon Dieu nous conserve la « meilleure des mères, qui a tout fait pour nous et « qui ne cesse de nous donner tant de marques de « bonté? Que je serais heureux, ma chère mère, si je « pouvais vous témoigner, comme je le dois, ma recon- « naissance de tant de peines que vous avez prises « pour moi! mais je sais que le grand maître qui « m'a appelé à son service, en me faisant une grâce « que je ne méritais pas, est riche en miséricorde, « et je ne cesserai de le supplier de rendre à ma « bonne mère, par ses grâces inappréciables, ce que « je voudrais faire pour elle : et comment pourrais-je « ne pas espérer qu'après m'avoir comblé de si grands « biens, Notre-Seigneur en répandra encore de plus « grands sur ma chère mère, qui a été pour moi la « première source de toutes les faveurs du ciel[1]? »

Au moment où M. Mollevaut donnait à sa mère ce nouveau témoignage de sa vive affection, Dieu ne lui avait pas encore demandé l'héroïque et douloureux sacrifice de ne plus revoir cette mère si ten-

1. Lettre du 26 décembre 1817.

drement aimée : « Puisque Notre-Seigneur, lui disait-« il, veut bien encore nous permettre quelques conso-« lations, j'espère qu'il me fera celle de vous voir « dans l'année où nous allons entrer, après que « j'aurai rempli les intentions de mes chers et « vénérables supérieurs, pour me préparer aux « importantes fonctions qui me seront confiées [1]. » Il ne tarda pas à sentir que Dieu désirait encore de lui cette privation, la plus pénible à son cœur qu'il eût jamais faite. « Je donnerais bien cent louis, disait-« il plus tard à un de ses confrères, pour revoir ma « mère et m'entretenir seulement un quart d'heure « avec elle. » C'est ce qu'il dit aussi, et dans les mêmes termes, un jour qu'il s'entretenait avec madame de Vaudrecour, sa nièce, et qu'il lui énumérait, avec cet abandon que donne la vieillesse, les sacrifices qu'il s'était imposés durant sa vie. Quelque douloureuse que lui fût cette résolution magnanime et tout à fait volontaire, il la prit avec sa générosité habituelle et ne pensa plus qu'à la faire agréer à sa vertueuse mère, qui devait la partager. Il eut le bonheur d'y réussir parfaitement, et madame de Vaudrecour nous apprend que sa grand'mère, dans cette occasion, montra une résignation tout à fait chrétienne. Elle se consolait de l'absence de ce cher fils en lisant ses lettres, en parlant de lui à sa petite-fille et en s'occupant à lui tricoter des bas ou à faire quelque autre pièce pour son vestiaire.

1. Lettre du 26 décembre 1817.

CHAPITRE X

Il professe la morale au séminaire de Paris et dirige les catéchismes de Saint-Sulpice. — Au bout d'un an, M. Duclaux le nomme supérieur de la Solitude.

L'année de Solitude terminée, M. Mollevaut fut appelé au séminaire de Saint-Sulpice pour y professer la morale et y prendre la direction des catéchismes : M. Duclaux pensait avec raison qu'un sujet de ce mérite, et qui avait laissé parmi ses confrères de si beaux souvenirs, pouvait débuter par là. Lui-même, pendant l'année qui venait de finir, donnant libre carrière à son estime et à son affection pour M. Mollevaut, avait plus d'une fois fait son éloge publiquement et dit qu'il était le séminariste le plus régulier et le plus ponctuel qu'il eût jamais connu à Saint-Sulpice. Mais, quelque prévenu que l'on fût en sa faveur, ses premiers entretiens de retraite dépassèrent toutes les prévisions. Le voir en chaire était déjà une prédication à laquelle venaient s'ajouter un accent profondément convaincu et des mouvements d'une éloquence tout apostolique. C'était comme un torrent qui entraîne tout sur son passage, ou, mieux encore, comme on le lit au bas de ses portraits, c'était un flambeau ardent qui embrasait les cœurs : *verbum ipsius quasi facula ardebat.*

Ses succès en classe ne furent pas aussi complets: ses leçons étaient sérieusement préparées, il expliquait chaque chose avec beaucoup de facilité et se faisait écouter avec intérêt; mais dès qu'il s'agissait de répondre à une objection, ce n'était plus le même homme. Il était entré trop tard dans la méthode scholastique pour s'y rompre ; aussi, lorsqu'un de ses élèves lui soumettait une difficulté, il se bornait à répéter ce qu'il avait dit, et, si on insistait, il le répétait encore avec un calme et un aplomb imperturbables. Souvent aussi, à la fin de la classe, pendant le quart d'heure donné à ceux qui désirent des explications, il demeurait en chaire, écoutait tout, et ne répondait rien : et cet acte d'humilité qu'il avait à faire chaque jour, tout en donnant lieu à quelque mécontentement, ne laissait pas d'édifier beaucoup.

La direction des catéchismes était mieux dans les aptitudes de M. Mollevaut : cependant là encore il eut plus d'une fois occasion de pratiquer l'humilité et de laisser éclater le fonds de patience qui était en lui. En le chargeant de cet emploi qui le mettait à la tête de quarante ou cinquante catéchistes très-zélés, mais encore inexpérimentés, M. Duclaux lui avait recommandé de ramener cette institution à sa première simplicité par le retranchement d'un trop grand appareil qui s'était introduit peu à peu. Il n'hésita pas à suivre ces instructions, quelque mécontents que pussent être les séminaristes employés à cette œuvre. L'un d'eux, M. Dumarsais, installé par lui le 3 janvier 1819 chef du grand catéchisme [1]

1. *Hist. des catéch.*, p. 225-26.

se regardant comme plus intéressé dans la réforme, alla plusieurs fois lui faire des observations à cet égard ; M. Mollevaut le reçut toujours avec bonté ; il écoutait tout ce qu'il avait à lui dire, lui promettant d'y réfléchir, et ne laissait pas de poursuivre son dessein. Enfin la patience du catéchiste n'y tient plus ; il va chez M. Mollevaut, éclate en murmures, lui reproche le préjudice qu'il fait à l'œuvre des catéchismes par son obstination à marcher dans la voie où il est entré. M. Mollevaut l'écoute avec la même tranquillité que s'il eût entendu les choses les plus agréables, et ne le laisse partir qu'après lui avoir témoigné la plus cordiale affection. Le jeune séminariste ne fut pas longtemps à reconnaître sa faute, et il retourna aussitôt chez M. Mollevaut pour lui en faire ses excuses. Dans ces occasions, M. Mollevaut ne savait que répéter le mot de saint François Régis : « Mon cher, vous vous repentez bien vite du « service que vous m'avez rendu. »

La régularité, la charité, la mortification, et les autres vertus de M. Mollevaut ne brillèrent pas avec moins d'éclat que son humilité pendant cette année de professorat, mais nous ne pourrions que nous répéter si nous voulions en donner des exemples. Un trait cependant, conservé par un témoin oculaire, montrera comment, dans toute occasion, il savait pratiquer, en les dissimulant, les plus admirables vertus. Le 22 avril 1819, jour où se fit la translation des reliques de saint Denis et de ses compagnons, le séminaire de Saint-Sulpice prit part à cette pompeuse cérémonie ; vingt-deux voitures de remise, envoyées par la cour, transportèrent, dès le matin, la commu-

nauté à Saint-Denis ; un déjeuner abondant et digne de la libéralité royale avait été servi sous une tente, et l'on y fit honneur. Rien n'était plus à propos, car le ciel s'étant couvert, le cortége hésita à partir de Paris, la cérémonie fut retardée, et l'on dut vivre jusqu'au soir sur le repas du matin. Or, pendant ce déjeuner, M. Mollevaut ne fut occupé que des autres, coupant toutes les pièces, servant tout le monde et engageant gaiement ses voisins à se bien précautionner, tandis que lui-même, par esprit de pénitence et motif de religion, ne mangea que du pain.

Pendant son année de professorat, M. Mollevau traduisit et publia le *Systema theologicum* de Leibni auquel M. Émery attachait tant d'importance. Cett traduction, dont M. Picot loua l'élégance et la sim plicité [1], n'a pas cependant, sous le rapport du styl la perfection qu'on pouvait attendre de son auteu Soit défaut de temps, soit désir d'échapper à l'estin des hommes si le voile de l'anonyme était un jo déchiré, M. Mollevaut s'appliqua plutôt à être con et fidèle qu'à être élégant. Peut-être même, en de ou trois passages, a-t-il manqué de la précision rig reuse que demande l'exposition des dogmes. C' là, croyons-nous, le seul ouvrage qu'il ait publié, encore ne s'y détermina-t-il que par obéissance, pour satisfaire le grand désir que M. Garnier lui témoigna. La Providence le destinait à servir l'Égli non en écrivant des livres, mais en dirigeant des clésiastiques, et sa nomination à la supériorité d

1. *Ami de la Rel.*, 5 juin 1819.

Solitude le mit bientôt dans le plein exercice de son principal talent.

La conduite de cette maison avait été confiée en 1818 à M. Chanut *; mais ce vénérable confesseur de la foi, qui avait déjà rempli plusieurs fonctions importantes dans la Compagnie, ne put demeurer qu'un an dans cette nouvelle supériorité. Pénétré de l'importance du choix qu'il allait faire pour le remplacer, M. Duclaux pria longtemps afin d'obtenir de Dieu les lumières dont il avait besoin ; il crut enfin ne pouvoir disposer de personne qui convînt mieux à cette place que M. Mollevaut, et il ne fut plus question que de surmonter doucement les répugnances que son humilité ne manquerait pas d'opposer à cette nomination. Une circonstance inattendue abrégea beaucoup le travail. On était au moment où le supérieur de Saint-Sulpice fait les changements demandés par l'état des séminaires; M. Duclaux devait surtout pourvoir au remplacement de M. Boix, que l'âge et les infirmités rendaient incapable de gouverner plus longtemps le séminaire de Toulouse; son choix s'arrêtait sur M. Ducray, reçu depuis peu dans la Compagnie, mais très-propre à cet emploi qu'il a en effet sagement rempli pendant quarante-quatre ans. Toutefois le bon supérieur, qui ne voulait pas recourir au commandement, éprouvait de vives résistances. M. Mollevaut, présent à cet entretien,

* Ant. Chanut, directeur au séminaire de Tulle avant la Révolution, fut prisonnier pour la foi au fort du Hâ. Rendu à la liberté, il enseigna la théologie à Saint-Flour, fut supérieur du séminaire de Clermont et ensuite de celui du Puy. Il mourut à Paris le 26 décembre 1829.

et très-lié, comme on l'a vu, avec M. Duc
confrère de Solitude, crut devoir prêter son
à M. Duclaux : il se mit à faire l'éloge de l'ob
rappelant à son ami toute la force qu'elle do
qu'elle est humble et confiante en Dieu, et l'a
qu'il n'était rien dont on ne dût se croire cap
que la volonté du supérieur le demandait. «
« vous prêt à soutenir vos leçons par votre ex
« lui demande alors M. Duclaux. — Monsieur l
« rieur, je suis disposé à tout faire sur vos o
« — Eh bien ! autant que je le puis, je vous com
« d'accepter la supériorité de la Solitude. » M.
levaut, anéanti sous un coup aussi imprévu, s
qu'il s'était condamné par ses propres paroles et
ne lui restait qu'à se résigner. Il courba don
épaules et se rendit au désir de son vénéré supéri
Celui-ci s'empressa de le consoler et de l'encoura
lui promettant ses notes sur la direction des soli
res et les conseils de sa vieille expérience. « T
« les mercredis, lui dit-il, je vous verrai pend
« une heure ou deux, et résoudrai les difficultés q
« vous aurez rencontrées dans la semaine. » — « C'e
« dans ces conférences, disait plus tard M. Molleva
« que j'ai appris tous les principes qui m'ont gui
« dans la conduite de la Solitude et la direction de
« âmes. Ce qu'il m'a dit m'en a appris plus que tou
« les livres, et je regarde comme une des plu
« grandes grâces de la divine miséricorde, après la
« vocation de Saint-Sulpice, d'avoir eu pendant plu-
« sieurs années ces rapports intimes avec le plus
« saint prêtre que j'aie connu. »

CHAPITRE XI

État de la Solitude en 1819. — Nouveau local. — Zèle de M. Mollevaut pour le disposer convenablement.

M. Mollevaut était dans sa quarante-sixième année lorsqu'il prit la direction de la Solitude. Cette communauté, établie d'abord au château d'Avron et transférée à Issy en 1676 par M. Tronson, n'avait pu être rétablie dans une maison séparée avant la mort de M. Émery. Ce vénérable supérieur et restaurateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, pour qui les traditions du passé étaient l'objet d'un véritable culte, avait bien, dès l'année 1803, racheté la maison et le parterre d'Issy, mais, comme on le voit dans sa vie, il ne pouvait raisonnablement songer à y former un noviciat avant que les nouveaux séminaires eussent donné un certain nombre de sujets ayant goût et aptitude pour les fonctions de la Compagnie. En attendant, il appelait au séminaire de Paris ceux qui se présentaient et les réunissait de temps en temps dans sa chambre pour leur faire connaître l'esprit et les règles de Saint-Sulpice [1]. Ce

1. *Vie de M. Émery*, t. II, p. 165.

n'est qu'en 1814, à la suite de l'assemblée
M. Duclaux pour successeur à M. Ém
put effectuer enfin le rétablissement de la
et encore, par suite des circonstances, il
lieu dans les conditions d'isolement que ré
nature de cette communauté. L'insuffisance
ments du séminaire de Saint-Sulpice aya
d'envoyer à Issy les élèves de philosophie,
1816, une division de théologiens, les soli
trouvèrent mêlés avec eux et ne purent qu
plètement reprendre les anciens usages. I
cependant, les solitaires furent placés da
maison à part *; mais M. Chanut, leur supérie
jouta rien à ce qui existait déjà, et, au mon
M. Mollevaut lui succéda, la Solitude n'ava
core qu'une forme et des règles peu déterm
On peut dire aussi qu'elle n'avait pas encore de
car l'hôtel qu'elle habitait depuis un an, e
n'était séparé du séminaire que par la rue, d
prochainement servir d'annexe à cette maison
venue insuffisante pour recevoir tous les él
qui se présentaient. Dans cet état de choses
Compagnie de Saint-Sulpice, pour loger les sol
res, venait d'acheter l'ancienne maison de car
gne des philosophes, qui, indépendamment des s
venirs de famille qu'elle rappelait, offrait de p
cieux avantages de position. Située près de l'égl

* Cette maison placée en face du séminaire, et connue al
sous le nom de numéro 15, était un bel hôtel ayant de vas
dépendances. Il existe encore, mais cerné de tout côté par l
constructions qu'on y a ajoutées pour l'œuvre des enfants d
Saint-Nicolas.

paroissiale d'Issy, dans la partie la plus élevée du village, et assez loin des autres habitations, elle était cependant contiguë au parc du séminaire, et pouvait librement communiquer avec la chapelle de Lorette et toutes les parties de l'établissement. Il est vrai que les deux petits corps de logis qui se trouvaient sur ce bel emplacement laissaient beaucoup à désirer. Vendue comme bien national en 1792, après que ses paisibles habitants eurent été dispersés ou massacrés par les septembriseurs, cette maison échut à un médecin qui en fit une maison de santé et, à cette fin, lui fit subir d'étranges changements. Tout était donc à réparer, à disposer et à meubler dans ce nouveau local avant d'y installer la Solitude; M. Mollevaut s'en occupa sans délai, et, non content de fournir la moitié du prix d'acquisition, il n'épargna rien pour faire avancer les travaux, et mettre au plus tôt ces pauvres bâtiments en état de recevoir les solitaires. Toutefois, quelque diligence que l'on fît et quelque impulsion que la présence et la générosité de M. Mollevaut donnassent aux ouvriers, il y avait trop à faire pour espérer que la maison fût habitable au moment de la rentrée. C'est au numéro 15 que le nouveau supérieur commença ses fonctions, et donna à sa petite communauté les premiers élans de son zèle, sans préjudice néanmoins des soins qu'il continua d'apporter chaque jour à la préparation du nouveau local. Il avait à cœur d'en prendre possession sous les auspices de Marie présentée au temple, à qui la chapelle devait être dédiée; l'on y entra en effet dans la soirée du 20 novembre, pour y réciter les

premières vêpres de la Fête, et le
M. Mollevaut dit la messe et plaça le Très
crement dans le modeste oratoire préparé
L'humble et pauvre réduit que l'on avait
de mieux, consacrer à cet usage, était enc
de tout; mais bientôt le grand esprit de re
nouveau supérieur réussit à le transforme
rendre un objet d'admiration pour les solita
local qu'il avait choisi n'était même pas à l'é
il sut dissimuler cette irrégularité au m
meubles qu'il releva par quelques déco
bronzes, bas-reliefs, ou qu'il fit servir de pi
à des statues parfaitement appropriées à la s
du lieu. Les murs de l'ancienne cellule furent
de tableaux de maîtres, et l'alcôve, transform
sanctuaire, eut son autel parfaitement décoré e
monté d'un tabernacle en bronze doré que M. M
vaut avait commandé à l'un des premiers orf
de Paris. C'était toujours aux meilleurs ouv
qu'il s'adressait pour orner sa chapelle, et, loi
gêner le fabricant par le prix qu'il offrait, il l'exc
plutôt à faire mieux encore, en promettant une
munération en rapport avec la perfection de l
vrage. Entièrement mort à ce luxe des habits et
ameublements qui fut la passion de sa jeunesse
avait plus que jamais l'amour du riche et du be
pour tout ce qui appartient à la maison de Dieu
sert au culte de l'Eucharistie. Aussi la petite ch
pelle de la Solitude devint-elle en peu de temps u
des mieux fournies en vases sacrés, reliquaires, o
nements, tapis, etc., qui fussent dans les communauté
de Paris. Nulle part du moins il ne régnait une plu

parfaite propreté. « La chapelle, disait M. Mollevaut « aux solitaires chargés de la fonction de sacristain, « doit être, à tout le moins, dans une communauté, « ce qu'est le salon de compagnie chez les personnes « du monde. On s'attache à y réunir ce qu'il y a de « mieux et de plus brillant, on en éloigne avec soin « tout ce qui pourrait blesser les regards; et parce « qu'à chaque instant peut survenir une visite, « l'ordre le plus parfait, la propreté la plus recher- « chée y règnent constamment. Est-ce trop que nous « fassions de même pour la maison de Dieu? » Ces exhortations portaient leur fruit; chaque jour le parquet et les meubles étaient si soigneusement cirés et époussetés que l'œil n'y pouvait surprendre un grain de poussière,

Il n'y a pas jusqu'à l'huile à brûler devant le Très-Saint-Sacrement qui ne fût pour M. Mollevaut l'objet d'une sollicitude toute particulière : il faisait venir à cette fin l'huile la plus pure de Provence. « Un de « mes confrères, écrivait-il, m'a envoyé un petit baril « d'huile d'olive, et j'ai l'intention de n'en plus « prendre d'autre, parce que nous nous en trouvons « fort bien. A cet égard comme pour tout le reste, « je m'abandonne à notre bonne Mère qui veille ad- « mirablement sur tous nos petits besoins. » Marie veillait en effet sur son nouveau sanctuaire, et les ressources ne faisaient pas défaut au zélé supérieur. Sa générosité provoquait celle de ses confrères et de ses disciples, qui s'estimaient heureux de lui venir en aide quand il n'avait plus rien. Un inventaire fait en 1837 nous apprend qu'il ne se passait pas d'année où la chapelle de M. Mollevaut ne reçût quelque

présent. C'était là une douce consolation pour ce bon supérieur; on ne pouvait rien faire qui lui fût plus agréable que d'aimer le petit oratoire de la Solitude, de l'embellir et d'y venir prier. « Notre cha-« pelle, disait-il à un de ses confrères en 1828, a tel-« lement plu à Mgr le Nonce, qu'il m'en a de-« mandé un dessin et qu'il veut y venir dire la « sainte messe. En y faisant sa prière, il a été péné-« tré d'un si vif sentiment de piété, qui l'a embaumé « tout entier, qu'il en était ravi. M. de Mac-Carty « l'a vue hier avec satisfaction, M. Garnier a ter-« miné sa retraite en y disant la sainte messe et en « y laissant, entre autres dons, le calice de Mgr « d'Aviau. »

Le soin de la chapelle ne fit pas négliger à M. Mollevaut les autres parties de la Solitude : les corridors et les escaliers s'ornèrent de tableaux et de gravures religieuses; on y voyait des esquisses de main de maître, une série de dessins remarquables de Restout, et, de temps en temps, quelque inscription qui rappelait aux solitaires leur devoir et leur bonheur. *Fuge, tace, quiesce. O beata solitudo, o sola beatitudo !*

M. Olier avait dit, en traçant les règles des novices de la Compagnie : « Leurs chambrettes doivent être « très-pauvres et dénuées de tout ornement, tous « devant se contenter du nécessaire, comme de leur « lit, leur chaise, leur table, avec une petite image « pour prier, étant plus à Dieu par la foi que par « tous les secours du monde [1]. » La nouvelle Solitude permettait de pratiquer à la lettre les recommanda-

1. *Vie de M. Olier*, t. III, p. 192.

tions du pieux fondateur, et M. Mollevaut, pénétré des sentiments de son vénéré Père, s'estima heureux de n'avoir à donner que de petites et pauvres chambres et même, en bien des cas, que de misérables et obscurs réduits, aux disciples qui se mettaient sous sa conduite. Quant aux images, il leur permettait de les multiplier, mais elles étaient sans verre ni cadre et simplement collées sur des cartons avec une étroite bordure en papier de couleur.

L'enclos destiné à la récréation des solitaires attira tout particulièrement l'attention de M. Mollevaut, et, après la décoration de la chapelle, il n'eut rien tant à cœur que de le rendre agréable et d'y multiplier les statues et tout ce qui, en frappant les yeux, pouvait suggérer de saintes pensées à l'âme. Au milieu du tapis de verdure qui couvre la plus belle partie de la terrasse, était un bosquet avec une Minerve placée sur son piédestal. Cet ornement, resté là depuis la dispersion de la communauté des philosophes qui l'avait fait placer, ne pouvait plaire à M. Mollevaut; la déesse fut renversée, et une statue de la très-sainte Vierge parut bientôt à sa place. Ce n'était encore que du provisoire; quelque chose de mieux fut obtenu plus tard de M. de Saint-Félix; ce grand serviteur de Marie ne put refuser d'élever un trône à la mère des solitaires (*Mariæ, solitariorum matri*), et, sous l'inspiration de M. Mollevaut, il dut agir généreusement. Aussi consacra-t-il trois mille francs à l'érection de ce petit monument si connu et si aimé de tous les membres de la Compagnie *.

* Cette vierge et le dôme qui la recouvrait ont été détruits

M. Mollevaut n'avait pas réalisé un dessein, que son zèle pour la sanctification des solitaires lui en suggérait quelque autre. Faisant élever, en 1829, un abri sur la terrasse pour s'y réfugier dans les pluies d'orage, il transforma le fond en sépulcre et orna la partie antérieure de très-belles gravures prises sur les chefs-d'œuvre de Raphaël. Vers le même temps, il plaça dans l'autre partie de la terrasse une statue de M. Olier avec cette inscription : *Filioli quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis.* En 1831, une occasion s'étant présentée de faire une bonne œuvre en acquérant une statue de saint Michel, il la fit placer à l'extrémité de l'allée d'hiver avec l'inscription : *Quis ut Deus!* à laquelle il avait grande dévotion.

Indépendamment de ces statues, son zèle lui fit trouver cent autres moyens d'élever vers Dieu les pensées des solitaires qui traversaient l'enclos ou s'y promenaient. Vis-à-vis du puits du jardin, situé près de la principale avenue de la Solitude, il plaça une colonne sur laquelle était un cadran solaire avec cette inscription : *Vigilate quia nescitis diem neque horam.* Il n'y avait pas jusqu'à la porte d'entrée qui, par ses emblèmes et ses inscriptions, ne parlât éloquemment à ceux qui la franchissaient. Et puis, comme tout était propre et bien tenu dans cet en-

par les soldats de la *Commune* en 1871, ainsi que les autres monuments élevés par la piété de M. Mollevaut dans l'enclos de la Solitude (Paul Seigneret, p. 333). La seule statue de saint Michel a échappé aux dévastations impies de ces nouveaux Vandales. Toutefois, les solitaires n'ont rien à regretter ; l'esprit de MM. Mollevaut et de Saint-Félix vit dans leurs successeurs, et de nouveaux monuments, plus riches et plus beaux, ont remplacé les anciens.

clos! avec quel soin les arbres étaient taillés, les plates-bandes cultivées, les allées sablées et ratissées! Pas une herbe, pas une feuille morte n'y échappait à l'œil de M. Mollevaut et au râteau de ses disciples. M. l'abbé Duchesne, qui visita souvent cette modeste retraite, en a fait une description trop brillante peut-être, mais que nous citerons comme un témoignage du pieux souvenir que l'on gardait de la Solitude de M. Mollevaut. « Quand « vous quittez, dit-il, les premiers bosquets d'Issy « que dessina le crayon de Le Nôtre ; quand vous « avez salué la Vierge du Carmel et passé la voûte « du grand parc, vous tournez à droite, près de ces « murs élevés où règne le vieux jeu de paume : « par un sentier légèrement courbé et sous l'om- « brage des lilas et des pommiers, vous gravissez « une colline de pente rapide; bientôt des murs « tapissés de pampres, une grille en fer annoncent « une enceinte plus retirée, un abri plus désert. « Sur la porte, vous découvrez cette inscription : « *Mihi Solitudo paradisus;* une statue de l'Enfant Jé- « sus près de la sainte Vierge et de saint Joseph, « et au bas ces mots, doctrine et consigne de ces « lieux : *Et erat subditus illis.* En face, une construc- « tion monastique, puis au fond, se cachant discrè- « tement derrière les tilleuls, une chapelle gothi- « que. Vous êtes à la Solitude dont M. Faillon a été « l'architecte. Une inscription marque l'emplace- « ment de l'ancienne chapelle de la Solitude de « M. Mollevaut, serviteur, hôte et voisin fidèle du « Dieu de ce sanctuaire *.

* La chapelle, qu'une légère cloison séparait de la chambre de

« C'était un pavillon isolé : qui ne voit encore « cet escalier tournant, en bois, l'antichambre or« née des portraits des supérieurs généraux de « Saint-Sulpice, des cartes de la Judée, des plans de « Jérusalem, de l'image de saint Vincent de Paul? « A gauche, au fond, la porte bleu azur, une statue « dorée de la sainte Vierge avec cette légende : « *Quodcumque dixerit vobis facite*, pieuse préparation « à la prière. Dans ce sanctuaire calme, pieux, « quelles impressions douces, mystérieuses! Un « *Christ au jardin des Olives* par Lebrun, quelques « esquisses de l'Enfant Jésus, de la Vierge, par ce « maître, décoraient ce sanctuaire où reposait le « Saint-Sacrement dans un tabernacle reculé. Des « vitraux sombres, des transparents religieux arrê« taient la lumière et donnaient un demi-jour qui « suffisait à la prière et convenait bien à l'adora« tion silencieuse. Qui ne pria là comme nulle part « ailleurs? Dans le lointain, à travers les arbres, « les dômes, les clochers, les palais de la grande « cité. A ce sommet du temple, près du Dieu du « P. Mollevaut, l'ange de la tentation vous eût vai« nement proposé l'univers et ses richesses contre « votre adoration [1]. »

M. Mollevaut, était dans le pavillon qui fut démoli quand on fit, en 1842, les nouvelles constructions de la Solitude. Pour conserver le souvenir de la présence de Jésus-Christ, durant vingt-quatre ans, dans cette chapelle, M. Faillon fit placer en cet endroit un médaillon avec ces mots :*Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.*

1. *Ami de la Religion*, t. CLXIV, p. 256-257.

CHAPITRE XII

Il remet en vigueur les anciens règlements et usages de la Solitude. — Importance qu'il attache à leur observation.

Le local n'était pas seul à réclamer les soins du nouveau supérieur : la Solitude tout entière, nous l'avons déjà dit, était alors une œuvre, sinon à créer, du moins à restaurer de fond en comble. Son organisation intérieure exigeait d'importantes modifications pour être ramenée à la perfection des premiers temps et à la forme qui lui convenait. M. Mollevaut le comprit et, plein de confiance en Dieu, se mit à l'œuvre sans hésiter. Son premier soin fut de se procurer les règlements et anciens coutumiers de la Solitude, depuis sa fondation au château d'Avron, jusqu'aux temps qui avaient précédé la Révolution, cherchant surtout à se pénétrer de l'esprit qui avait animé les commencements de Saint-Sulpice, afin de le faire revivre dans les règles de la Solitude nouvelle : car, malgré l'activité et les ressources de son esprit organisateur, il voulait, avant tout, reconstituer le passé et rattacher le noviciat actuel à celui qui avait reçu les inspirations de M. Olier. Une fois en possession de ces précieux

6.

manuscrits, il les étudia avec soin, en fit même des copies de sa propre main, et, après s'être parfaitement pénétré du sentiment qui les avait dictés, il en tira le règlement et le coutumier qu'il proposa à l'approbation de M. Duclaux et fit observer à la Solitude. Il est aisé de se convaincre, en comparant l'ancien règlement avec le nouveau, qu'ils ne diffèrent entre eux que par un petit nombre de points sans importance. Tout ce qui était propre à inspirer aux solitaires l'esprit de leur sublime vocation et à les rendre capables d'être bientôt les modèles et les instituteurs des ordinands, M. Mollevaut le conserva soigneusement : « On doit les appliquer, avait dit « M. Olier, aux exercices les plus bas et les plus vils « de l'église, leur donner de l'amour pour la maison « de Dieu, et même les employer à des fonctions qui « les nourrissent dans cet esprit, comme à nettoyer « l'église, surtout le chœur; il faut les appliquer à « frotter les marchepieds de l'autel, les chaires et « les bancs où reposent les prêtres. Il faudra de plus « les employer au soin de la sacristie, leur faisant « ranger et ajuster ce qui peut être tiré de sa place, « afin que chacun apprenne l'ordre qu'il y faut mettre [1]. » Conformément à ce désir du pieux fondateur, le nouveau règlement soumettait tous les solitaires, même les plus âgés, à balayer, cirer et frotter le parquet de la chapelle, à nettoyer les chandeliers, épousseter les tapis et enlever la poussière des meubles et des bancs. Il conservait aussi le travail des mains, tant recommandé aux anciens solitaires, et

1. *Vie de M. Olier*, t. III, p. 192.

que le règlement d'Avron avait adopté comme exercice de pénitence et d'humilité, et comme délassement utile après les travaux de l'esprit. Quant aux exercices de piété qui prenaient environ sept heures de la journée dans les anciens règlements, il n'y fut rien retranché.

Moins il avait mis du sien dans ces règles, plus M. Mollevaut attacha d'importance à les faire estimer, aimer et pratiquer. Il écrivait à un de ses disciples, devenu supérieur d'une communauté de philosophie : « On doit regarder une communauté comme « perdue et funeste à l'Église quand le règlement « n'y est pas en honneur, et il n'y aurait point pour « les supérieurs et directeurs de responsabilité plus « grande et de compte plus terrible que la négligence, « l'indifférence ou la tolérance en ce point : le sort « de Saint-Sulpice y est attaché : nous devons vivre « et mourir dans la règle. Pénétrez vos enfants de « cette vérité ; qu'elle leur entre jusqu'à la moelle des « os, qu'elle s'enracine dans leurs cœurs de manière « à n'en sortir jamais. Je ne parle que de cela à la « Solitude : la coulpe le soir, la monition, la direction, « la retraite du mois et tout le reste s'y soutient. Je « n'y resterais pas vingt-quatre heures si on n'atta- « chait à la règle la plus haute importance. M. Tron- « son versait des larmes quand il parlait au sémi- « naire de la fidélité à la règle *. »

* Le trait cité par M. Mollevaut est ainsi raconté par l'auteur des *Mémoires sur M. Tronson* : « Il parlait un jour à la com- « munauté de la fidélité au règlement avec tant de force et d'une « manière si touchante, que les larmes lui en vinrent aux yeux. « — Pardonnez-moi, messieurs, cette faiblesse, dit-il en s'excu-

On peut comprendre, par ces pressantes recommandations, ce que devait être M. Mollevaut dans l'explication qu'il faisait chaque année du règlement de la Solitude. Sa parole, toujours vive et pénétrante, semblait alors plus pénétrante encore. Dans sa pensée, le seul mot de Solitude disait tout, et il suffisait à un solitaire de le bien comprendre pour savoir ce que Dieu demandait de lui. La Solitude est, avant tout, la fuite et la séparation du monde, un de ces déserts dont parle saint Bernard, où l'air est plus pur, le ciel plus ouvert et Dieu plus familier; un vrai paradis pour ceux qui sont fidèles à en éloigner les souvenirs de la terre et à s'y renfermer avec Dieu. C'était là comme l'enseigne placée sur l'entrée principale : *Mihi Solitudo paradisus*, et il désirait qu'on ne franchît cette porte qu'avec la disposition du psalmiste : *Hæc requies mea in sæculum sæculi; hìc habitabo quoniam elegi eam.* Avec quelle force, dès le commencement des exercices, il développait, commentait ces passages et quelques autres placés en tête des anciens règlements pour servir d'aiguillon aux solitaires : *stimulus solitudinis*. Connaissant par sa propre expérience les avantages et les douceurs de la totale séparation du monde, il leur disait volontiers avec saint Bernard : « *Audi ergo, anima, in silentio Dominum tuum et* « *vide quanta fecerit tibi cum te eripuit ab hoc sæ-*

« sant; c'est me blesser dans l'endroit le plus sensible que de « manquer de respect pour les règles du séminaire. Je sais que « les gens du monde raillent quelquefois cette fidélité; mais ré- « pondez-leur avec le prophète : Que vous n'en faites pas trop « pour gagner le ciel que Dieu promet à votre fidélité : *Respon-* « *debo exprobrantibus mihi verbum quia speravi in sermonibus* « *tuis,* » Psalm. CXVIII, v. 42. (*Mém.* ms. p. 19-20.)

« *culo nequam; ac proinde obliviscere populum tuum* « *et domum patris tui : fuge et ipsos domesticos, re-* « *cede ab amicis et intimis et concupiscet rex deco-* « *rem tuum.* » Jamais il n'a souffert qu'on donnât atteinte à cet esprit de retraite. Si proche de Paris, la Solitude était un vrai désert; les bruits du monde venaient se taire devant son enceinte. Lui-même s'interdisait la lecture des journaux, les regardant comme une perte de temps, et une occasion de distractions, de vaines craintes, de vaines espérances, ou de spéculations politiques plus vaines encore. « A « la Solitude, disait-il avec bonheur, on ne reçoit « que les *Annales de la propagation de la foi;* c'est « la plus intéressante des publications. » En dehors de ces relations lointaines et purement apostoliques, les nouvelles mêmes qui concernaient la religion lui étaient suspectes, par cela seul qu'elles étaient nouvelles : « Ce n'est point par ces curiosités qui n'a- « boutissent à rien, disait-il, que l'on montre du zèle « pour la cause de Dieu : tout ce qu'un solitaire peut « faire pour les choses du monde, c'est de se sanctifier « davantage. » Ce soin lui était si fortement à cœur que les révolutions elles-mêmes ne pouvaient l'en faire départir. Aussi cet homme, si doux en toutes rencontres, devenait terrible pour ceux qui violaient le silence sacré de la Solitude. Un des ecclésiastiques auxquels il a porté la plus constante et la plus tendre affection se souvient encore d'une leçon qu'il reçut en 1833, pour avoir annoncé à un solitaire la prise toute récente de la duchesse de Berry. « Deux « ou trois jours après, dit ce respectable ecclésias- « tique, M. Mollevaut, donnant le sujet d'oraison, fit

« une sortie contre les gens qui s'occupaient des
« nouvelles du monde et sur ceux qui les introdui-
« saient dans la communauté, et il sut donner à sa
« parole une telle vigueur que j'aurais voulu, comme
« l'on dit, être à dix pieds sous terre. »

Ne pouvant fermer entièrement la Solitude aux personnes du monde, M. Mollevaut veillait du moins à ce que leurs visites ne fussent ni fréquentes, ni longues, ni dissipantes. Le parloir était une petite salle, basse, humide, obscure et tout à fait semblable à ce parloir de Saint-Sulpice si cher à M. de Bretonvilliers, à raison même de son incommodité, qui rendait les visites plus courtes et moins fréquentes[1]. Lorsque M. l'abbé Louis, restaurateur de la société du V. P. Eudes, faisait sa solitude, M. Mollevaut lui permit plus d'une fois de se soustraire, en se cachant, à la visite de quelques amis qui ne l'entretenaient que de frivolités. Mais ces cas étaient rares et habituellement le zélé supérieur conseillait plutôt de sanctifier les visites que de les éviter. Ce qui le lui faisait surtout redouter, c'était le dommage qu'elles causent presque toujours au recueillement dans les communautés. « Il n'y eut d'abord à la Solitude, d
« M. Caduc, ni chambre épiscopale, ni rien qui pût e
« tenir lieu : M. Mollevaut, que plusieurs évêques n
« tardèrent pas à honorer de leur confiance, crut d
« voir faire disposer un appartement pour les rec
« voir. A cet effet, il jeta les yeux sur un petit bât
« ment isolé et situé près de la rue : on fit là de
« chambres dont la plus grande, destinée à l'évêqu

1. Introduction à la *Vie de M. Émery*, t. I, p. 13.

« était assez convenable; mais il fallait y monter « par un escalier étroit et droit comme une échelle. « Mgr de Forbin-Janson, qui avait toujours le mot « pour rire, appelait ce logement le poulailler : « M. Mollevaut en riait de bon cœur avec ce digne « évêque, mais il avait atteint son but. Le défaut de « chambre convenable dans le bâtiment principal « n'était que trop réel, mais il ne fut pas le motif dé- « terminant de cet arrangement.» — «Lorsque nous « possédons, dit M. Mollevaut au directeur de la So- « litude, des prêtres ou des évêques qui sont assu- « jettis à recevoir des visites, le silence et le re- « cueillement de notre maison peuvent en être trou- « blés; désormais cet inconvénient n'aura pas lieu. »

Ses soins et sa sollicitude à cet égard ne furent pas vains, et il vit bientôt un silence si complet régner à la Solitude, qu'à peine y entendait-on le bruit des portes se fermer doucement. M. Mollevaut donnait à tous l'exemple de ce recueillement, et il suffisait de le voir pour se sentir porté au calme et à la paix intérieure. Dans les rares occasions où la nécessité l'obligeait à dire quelques paroles, en dehors du temps et du lieu des récréations, l'extérieur plein de respect pour la règle avec lequel il le faisait imprimait l'estime et l'amour du recueillement dans les cœurs, plus efficacement que ne l'eût fait son silence.

Les sorties en ville ne pouvaient être du goût de M. Mollevaut. Le règlement disait à ce sujet : « On « n'ira à Paris que le plus rarement possible; et le « plus rarement possible, ajoutait plaisamment le « vénérable supérieur, c'est pas du tout. » Il ne per-

mettait en effet d'aller à Paris que dans des circonstances exceptionnelles, et des années entières se passaient sans qu'il eût à donner ou à refuser cette permission, tant ses désirs et surtout ses exemples faisaient d'impression sur les solitaires. Lui-même, en effet, ne sortait jamais. « Au mois de novem-
« bre 1833, dit un prêtre qui tous les ans faisait sa
« retraite à la Solitude, j'arrive à Issy sans avoir
« pris la précaution d'écrire à M. Mollevaut. Je dis
« au portier comme par une espèce de formalité :
« *M. Mollevaut est à la Solitude?* — Non, monsieur, il est
« à Clermont en Auvergne *. Ce fut pour moi comme
« un coup de tonnerre. M. Mollevaut absent! M. Mol-
« levaut à Clermont en Auvergne! On savait que
« depuis qu'il était à la Solitude il n'était jamais sorti.
« On parlait, il est vrai, d'une excursion à Conflans
« pour y visiter M. Frère *; mais cela se racontait
« comme une de ces choses extraordinaires qui ne
« se voient pas deux fois. »

Tout ce qui pouvait agiter l'âme et la tirer de sa parfaite tranquillité lui paraissait à craindre ; il voulait même que cette douce récollection ne fût point bannie des récréations, et, tout en les désirant pleines de cordialité et de gaieté, il recommandait de ne pas s'y entretenir de choses qui pussent passionner et laisser dans le cœur des impressions profondes et durables ; il préférait des sujets de conversation qui ne fissent qu'effleurer la superficie de l'esprit, de sorte qu'après cet exercice on se trouvait aussi libre

* Il y prêchait une retraite comme il sera dit ailleurs.

* M. Frère était alors supérieur du petit-séminaire dont la maison de campagne était à Conflans.

it aussi recueilli qu'auparavant. Il ne manquait pas le prémunir les solitaires contre l'empressement naturel qu'on éprouve en écrivant ou en recevant les lettres, et le tour original et évidemment exagéré qu'il donnait à ses avis n'en rendait l'effet que plus frappant et plus durable. « N'ouvrez vos lettres, leur disait-il, que le lendemain et quand vous n'aurez plus envie de les lire. S'agit-il de répondre à une lettre, les convenances en faisant une obligation, un solitaire prend la plume trois mois après, puis il écrit : *Monsieur, je m'empresse de répondre à l'honneur que vous avez daigné me faire.* » Son cœur était trop tendre pour ne pas admettre des exceptions en faveur des parents ; cependant il conseillait, d'après l'exemple des Saints, d'attendre le lendemain, ou au moins quelque temps, pour ouvrir leurs lettres.

M. Mollevaut n'insistait pas avec moins de force sur les autres articles du règlement ; il en exigeait l'observation ponctuelle et courageuse, car avant tout il voulait qu'on fût un homme de devoir et il ne comprenait pas qu'une incommodité, un léger malaise, pût empêcher d'accomplir la règle. « Sainte Thérèse, disait-il en parlant du lever du matin, sainte Thérèse, sujette à la migraine et à de grands maux d'estomac, ne laissait pas dans cet état de souffrance de se rendre à l'oraison. « Mère, lui disaient ses religieuses, donnez-nous la consolation de savoir que vous reposez quand vous avez la migraine. — Mes sœurs, leur répondait-elle, si je repose aujourd'hui parce que j'ai la migraine, je reposerai demain parce que je l'ai eue, et je reposerai après-demain par crainte de l'avoir. » Il est vrai,

« ajoutait ce saint homme, il y a des états de souf-
« france tels que l'on doit demeurer au lit; mais
« voulez-vous n'y être pas trompés? commencez par
« vous lever sans hésitation, et lorsque vous serez
« debout, vous serez mieux en état de juger, et il sera
« temps de vous mettre au lit. »

Il savait que la charité seule donne cette force d'âme et cette obéissance courageuse qui ne se dément jamais. Aussi cherchait-il avant tout à faire aimer le règlement. « Les casernes, disait-il quelque-
« fois, ont aussi leur règlement, et il n'est pas de com-
« munauté où l'on obéisse au signal avec plus de
« promptitude. Faire aimer la règle, voilà la grande
« affaire, qui demande toute la suavité imaginable;
« c'est le devoir et comme le secret des supérieurs
« d'obtenir par amour cette parfaite fidélité. »

Cet important secret, M. Mollevaut l'avait en perfection : le grand amour dont il était lui-même pénétré pour la règle lui inspirait des exhortations auxquelles on ne résistait pas, et ses exemples étaient encore plus éloquents et plus persuasifs que ses paroles. On pouvait dire de lui comme de M. Tronson, qu'il était la règle vivante de la communauté. Malgré ses occupations et le grand nombre de personnes qui recouraient à ses conseils, il quittait tout dès que la cloche se faisait entendre et arrivait toujours des premiers aux exercices de la communauté. « C'était
« une chose convenue, dit un de ses plus chers dis-
« ciples, que M. Mollevaut, accessible à toutes les
« heures du jour, cessait de l'être quand la règle
« l'appelait hors de sa chambre. Quelle que fût la
« qualité, le rang du visiteur, il savait interrompre

« l'entretien et renvoyer de la meilleure grâce du « monde. » Les égards qu'il avait pour M. Garnier n'allaient pas jusqu'à lui faire enfreindre cette règle d'exactitude. Il le laissa un jour seul dans sa chambre pour se rendre au bréviaire, et cela si brusquement, que le vénérable supérieur se méprit sur la cause de sa sortie et attendit quelque temps, pensant qu'il allait rentrer. Les indispositions et la maladie ne l'ont jamais fait manquer aux exercices ordinaires : il les a suivis dans les accès d'une violente fièvre qui le faisait trembler de tous ses membres. C'était pitié de le voir : pour lui, il n'en tenait aucun compte et parlait comme de coutume. Jamais, pendant dix-huit ans, il ne manqua de se lever à son heure ordinaire qui était fort matinale (3 heures ou 3 et demie). Les insomnies, causées par le froid ou par la maladie, ne lui paraissaient pas une raison de déroger à ce point de son règlement : il y demeurait fidèle même quand il avait passé la nuit entière sans fermer l'œil.

Il dirigeait Mgr de Borderies, évêque de Versailles. Ce digne prélat étant tombé malade, et sentant sa fin approcher, pria son grand-vicaire, M. Blanquart de Bailleul, depuis archevêque de Rouen, d'envoyer chercher M. Mollevaut pour en être assisté à la mort. C'était le 3 août 1832 : la voiture part pour la Solitude et arrive entre dix et onze heures du soir. M. Mollevaut se rend aussitôt à Versailles, et dès une heure du matin il était au chevet du vénérable malade. Il l'assista jusqu'au dernier soupir, ayant bien plus occasion, disait-il dans la suite, d'être édifié par le pieux mourant que de l'édifier, tant étaient saintes, humbles et fer-

ventes ses dispositions *. Après que tout fut consommé, M. Mollevaut pria quelques instants prosterné près du défunt et, au lieu de suivre le mouvement de son cœur et de donner des consolations à M. l'abbé de Bailleul, plongé dans la plus amère douleur, il demanda d'être reporté sur-le-champ à la Solitude. Dès cinq heures du matin, on put l'y voir à genoux devant le Très-Saint Sacrement, commençant la demi-heure d'adoration qui lui servait de préparation quotidienne à l'oraison.

* M. Mollevaut l'ayant abordé en l'appelant Monseigneur : « Qu'appelez-vous Monseigneur? reprit le malade; un homme « qui a à peine deux heures de vie! — Voilà, dit M. Mollevaut, « comment passent les grandeurs de ce monde! — Que dites-« vous, mon cher ami, reprit le pieux évêque, les grandeurs! dites « plutôt les bassesses. » Enfin M. Mollevaut lui ayant parlé des fruits de salut produits par son ministère, l'humble prélat l'interrompit en disant : « J'invoquais, il y a un instant, le bon « larron, et je mets plus de confiance en sa protection qu'en tout « ce que j'ai mérité durant ma vie. » M. Mollevaut fut ravi de ces réponses si conformes à ses propres sentiments et il aimait à les répéter. « J'ai vu mourir, ajoutait-il, bien des séminaristes; « c'est bien pieux, ça meurt comme des anges; mais cette mort-« là, c'est héroïque! »

CHAPITRE XIII

Son estime pour le règlement particulier. — Il remet en honneur les maximes de l'ancienne Solitude. — Ses industries pour multiplier les retraites.

M. Mollevaut ne comprenait pas la fidélité au règlement général sans un ensemble de pratiques et de moyens qu'il voulait qu'on déterminât dans un règlement particulier. A ceux qui, peu partisans de ces petites pratiques de piété, objectaient qu'il suffit de demander à un homme de communauté qu'il fasse son règlement : « C'est tout demander, répondait-il, pourvu que l'on y fasse entrer le règlement particulier comme le prescrit la règle : mais je dis qu'il ne fera pas son règlement s'il n'emploie les moyens de le bien observer, qui sont incontestablement ces petites pratiques dont vous ne voulez pas. C'est assez de demander à un prêtre qu'il récite bien le bréviaire et célèbre pieusement les saints mystères, mais il ne fera jamais bien ni l'un ni l'autre s'il n'acquiert l'esprit de prière et d'oraison par une grande vigilance sur ses sens, par la modestie, le silence, l'attention habituelle à la présence de Dieu et un million de pratiques sembla-

« bles. En d'autres termes, les petites pratiques de « dévotion ne sont pas le fond et l'essentiel à exiger « d'un séminariste, pas plus que d'un prêtre, mais « ôtez-les leur pour un certain temps, et puis dites-« moi s'ils se soutiennent dans leurs essentielles « obligations. »

Conformément à ces principes, le règlement particulier entra comme partie intégrante dans l'organisation de la Solitude. « Chacun de MM. les so-« litaires, disait la règle tracée par M. Mollevaut, « écrira son règlement particulier pendant la re-« traite du commencement de l'année ou immédia-« tement après, et le fera approuver par son direc-« teur. Il y déterminera l'ordre et les exercices de « chaque journée et les vertus qui animeront cha-« que action, les moyens qu'il prendra pour conser-« ver le recueillement intérieur, la présence de « Dieu, la pureté d'intention, la fidélité parfaite « à tous les articles, tant de son règlement particu-« lier que du règlement général de la maison. Il « s'attachera à l'acquisition des vertus essentielles « à un directeur de séminaire, telles que l'orai-« son, l'humilité, la douceur, la modestie, le bon « exemple et le zèle de sa perfection. Il mar-« quera le temps où il s'examinera sur ces vertus « et déterminera les prières et les pratiques les « plus propres pour les acquérir. Il insistera spé-« cialement sur la préparation de l'oraison, sur la « mortification intérieure et extérieure, sur l'exa-« men particulier et l'examen journalier [1]. »

1. Règ. de la Solitude.

C'est ainsi que M. Mollevaut entendait un règlement particulier. « Si la retraite, disait-il, n'a-« boutit qu'à mettre par numéros quelques exerci-« ces journaliers, on a presque perdu son temps et « les fruits n'en sont pas durables. Il faut mettre « dans son règlement les principes d'après lesquels « on doit se conduire. Que tel exercice, disait-il en-« core, se fasse à telle ou telle heure, ce n'est pas « l'important : bâtissez-moi votre règlement comme « vous l'entendrez, cela m'est égal ; l'essentiel est « que vous teniez aux occupations et aux heures « que vous y aurez déterminées. » Il avait cette exactitude tellement à cœur qu'il ne permettait jamais aux solitaires de s'en écarter, pas même dans la composition de leurs entretiens. Qu'ils fussent dans une disposition d'esprit favorable à la composition ou non, ce devait être tout un pour ces enfants d'obéissance. L'essentiel de la Solitude, aux yeux du sage supérieur, était d'habituer l'âme à ne pas vivre et agir au gré du caprice et de la propre inclination, mais en esprit de foi et dépendance de la volonté de Dieu.

Pour être du goût d'un maître si pratique, il fallait que le règlement particulier eût toujours le chapitre des réformes. « Proposez-vous en de peti-« tes, disait-il, si vous n'avez pas le courage d'en « déterminer de grandes ; qu'elles soient l'objet con-« tinuel de vos examens et de vos efforts. Sans « cela, on perd son temps et on n'avance à rien. « Attaquer un seul petit défaut, disait-il encore, « et poursuivre avec constance sa destruction, pa-« raît peu de chose ; réprimer en récréation une pa-

« role d'impatience, de vanité, cela n'est pas mer-
« veilleux. Persévérez, extirpez entièrement ce
« défaut et vous deviendrez bientôt un saint : *Nemo*
« *plus agit*, au sentiment de saint Ignace, *quam qui*
« *agit unum*.

« Le soin qu'on prend de faire observer les règles
« d'une communauté, disait M. Leschassier, serait
« fort inutile si les membres qui la composent n'é-
« taient animés de l'esprit dans lequel on doit les ob-
« server. » M. Mollevaut n'ignorait pas cette vérité; aussi quelque importance qu'il attachât aux anciens règlements et à leur mise en vigueur, il en attachait une plus grande encore à conserver l'ancien esprit de la Solitude, et à mettre en honneur les *maximes* qui en étaient la vivante expression. C'est à Avron, et dès les premiers temps de la Compagnie, que fut fait ce recueil de sentences et de maximes spirituelles qui, depuis M. Mollevaut, est si connu dans les séminaires de Saint-Sulpice. Non content en effet de les avoir tirées de l'oubli où elles étaient tombées depuis longtemps et de les mettre en honneur à la Solitude, ce zélé supérieur demanda et obtint la permission de les faire imprimer, afin qu'elles fussent comme un *mémorial* des instructions reçues pendant le noviciat. M. Mollevaut, en effet, avait le talent de tout ramener à ces quelques maximes, et il savait si parfaitement en inspirer l'amour et le respect, que, souvent, pour recommander une chose, il se contentait de dire : « C'est ce que nous
« prescrivent les saintes maximes de la Solitude. »
Ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre savent avec quelle force il expliquait jusqu'aux moindres

particularités de ce petit écrit. « J'ai encore pré-
« sente à l'esprit, dit l'un des derniers disciples
« de ce vénéré maître, l'impression profonde que
« j'éprouvai quand je l'entendis expliquer le pas-
« sage de saint Bernard : *Major persecutionum quas*
« *patitur Christus est ab iis qui alios ad remissius agen-*
« *dum inducunt.* Je me souviens qu'après avoir
« rappelé ce que Néron et les autres persécuteurs
« avaient fait contre Jésus-Christ, en répandant
« le sang de ses enfants, il mit bien au-dessus la
« persécution du scandale, qui fait mourir les
« chrétiens pour l'éternité. Une seule âme fervente,
« ajouta-t-il avec émotion, procure plus de gloire
« à Dieu et donne plus de consolation à Jésus-
« Christ que des centaines de chrétiens ordinaires.
« Quel malheur donc d'empêcher, par les discours
« ou par les exemples d'une vie imparfaite, que des
« âmes de cette trempe se multiplient! quel mal-
« heur plus grand encore d'en faire déchoir quel-
« qu'une de ce bienheureux état! » C'était comme
le commentaire du sérieux avertissement que les
premiers supérieurs de la Solitude avaient placé
en tête des *maximes* d'Avron : « Si quelqu'un ne
« voulait pas vivre dans ces maximes, il ferait grand
« tort à la maison et ferait mieux de n'y point ve-
« nir. *Fieret Christo, in pace ejus, amaritudo amaris-*
« *sima.* »

M. Mollevaut n'était pas moins pressant quand il
développait les maximes elles-mêmes. Avec quel
accent de profonde conviction il proposait aux soli-
taires ces belles sentences : « Dieu seul suffit. – Qui a
« Jésus a tout. — Privation vaut mieux que posses-

« sion. — Ne rien demander, ne rien refuser. — Inter « fratres omnia sunt communia. — Souffrir de tout le « monde et ne faire souffrir personne ; » et enfin cette autre qu'il aimait tant et pratiquait si bien : « In-« trare hanc domum pauperem spiritu, intentione mo-« riendi à cordibus hominum et spe delitescendi tan-« quam vas perditum [1]. »

A ses yeux, le principal moyen de croître chaque jour dans la sainteté et la perfection que demandent ces maximes était de ranimer sans cesse ses résolutions premières. « C'est toujours à recommen-« cer dans cette vie, disait-il ; telle est notre misère : « heureux qui la sent, plus heureux qui est résolu « de sans cesse recommencer. » Il attachait la plus grande importance à tenir toujours la communauté en haleine, et sa continuelle application était d'en trouver les moyens. De là ce zèle ingénieux pour faire naître de nouvelles occasions de reprendre élan et de rallumer sa ferveur. Souvent, aux approches des fêtes, il distribuait des images représentant les mystères ou les saints dont on devait célébrer l'anniversaire : il en parlait dans les lectures spirituelles, suggérait quelque pratique pour s'y préparer : « C'est une pau-« vre petite prière, disait-il, une toute petite mor-« tification faite à cette intention. C'est bien peu ; à « tout le moins, nous dit Notre Seigneur, donnez-« moi quelque chose ; avec cela la fête ne vous sur-« prendra pas et vos cœurs seront ouverts d'avance « à la grâce du mystère. » Il cherchait surtout à maintenir l'observation fidèle de quelques anciens

1. Maximes de la Solitude.

usages mentionnés dans le règlement de la Solitude d'Avron. Nous en donnerons ici l'extrait.

« Le premier et le dernier jour de l'an, on se tiendra plus recueilli qu'à l'ordinaire et l'on fera une « manière de retraite, sans néanmoins rien changer « dans les exercices accoutumés. Les veilles de Pâques « et de Noël, on fait encore une manière de retraite « pour se préparer à ces solennités. Depuis l'Ascension jusqu'à la fête de la Pentecôte, on fera une « manière de retraite pour se préparer, à l'exemple « de la très-sainte Vierge et des Apôtres, à recevoir « le Saint-Esprit; et durant ce saint temps on ne s'entretiendra que des dispositions qu'on doit y apporter. »

Ces temps de recueillement, joints à la pieuse pratique du mois de Marie et aux retraites du mois qui, depuis M. Mollevaut, sont en grand honneur à la Solitude, assuraient le fruit de la retraite générale faite au commencement des exercices. « Gardez-vous « bien, disait souvent l'homme de Dieu après cette « première retraite, de dire : J'ai fait ma retraite; « c'est au bout de l'année, après être entré en compte « avec vous-même, que vous saurez si vous l'avez « faite. »

Pour faciliter cette revue, il donnait une seconde retraite générale à la Trinité. Elle servait pour quelques-uns de préparation prochaine à l'ordination, et pour tous de couronnement à l'œuvre de la Solitude. Aussi les solitaires en suivaient-ils les exercices avec plus de ferveur encore que dans celle du commencement de l'année, et M. Mollevaut de son côté semblait redoubler d'ardeur. Il donnait plus que jamais

libre carrière à la grande activité de son zèle. Aussi désirait-il qu'on vînt à la Solitude avant d'être prêtre et qu'on ne fût ordonné qu'à la Trinité. « Le moyen « le plus puissant pour exciter à la ferveur est, « disait-il, d'avoir en vue les ordinations, et surtout « celle de la prêtrise. Les solitaires qui ont déjà subi « toutes les épreuves préparatoires au sacerdoce se « persuadent aisément qu'il ne demeure plus en eux « grand'chose à réformer. C'est une erreur très- « funeste. Dans presque tous ceux qui sortent prêtres « des meilleurs séminaires, l'homme intérieur est à « peine ébauché. D'ailleurs, ajoutait-il, dans les rap- « ports particuliers de direction, on est moins libre, « on a les coudées moins franches quand on traite « avec un prêtre : fût-il jeune et très-jeune, on lui « doit des égards : *Faciliori ritu sanctificantur levitæ* « *quam sacerdotes* [1]. »

Entrant dans les vues du zélé supérieur, M. Garnier régla donc qu'à la Solitude l'ordination des prêtres n'aurait lieu qu'à la Trinité, et que l'année entière serait employée à s'y préparer. Au comble de ses vœux, M. Mollevaut sut admirablement tirer profit de cet ordre de choses : en public comme en particulier, il savait, d'un mot qui allait au cœur, rappeler la pensée de cette grande action et faire sentir l'importance de s'y disposer. On nous a conservé les avis qu'il donnait aux solitaires la veille de l'ordination, et nous croyons devoir en donner ici quelques fragments. « Comme il faut, pendant la re- « traite, disait-il, se tenir simplement et tranquille-

1. II, *Paral.*, cap. XXIX, 34.

« ment fidèle à tous les détails du règlement en esprit « de foi toute nue, de même aussi faut-il que vous soyez, « aux approches de l'ordination et pendant la céré- « monie. Évitez tout ce qui ressemble à de l'exaltation « d'imagination. Ne vous attendez à rien d'extraor- « dinaire. Ne désirez ni lumières particulières dans « l'intelligence, ni sentiments intimes dans le cœur. « Dieu sait ce qu'il vous faut et cela doit vous suffire. « Voyez l'enfant prodigue accueilli dans la maison « de son père; touché de ses bontés, il ne fait aucune « démonstration extérieure; il se laisse, sans mot « dire, dépouiller de ses haillons et revêtir de la « robe nuptiale; il voit en silence tout ce qui se passe « autour de lui et pour lui. Imitez sa conduite : cette « humble disposition sera plus agréable à Notre Sei- « gneur que tout ce que votre cœur pourrait lui dire. « Pour lui plaire, redoublez ce jour-là de fidélité à « toutes les prescriptions du règlement de la re- « traite... Le temps s'étant ainsi écoulé dans la paix, « votre cœur sera mieux disposé à recevoir la grâce « de l'ordination. Lorsque vous l'aurez reçue, ne sor- « tez plus de votre recueillement : que toute cette « journée et le lendemain continuent à être pour vous « un jour de retraite profonde. »

Il tenait si fort à ce que rien n'altérât dans les solitaires ce fond de recueillement, qu'il se fit autoriser par M. le supérieur de Saint-Sulpice à les faire prendre au sortir de la cérémonie dans des voitures qui les ramenaient immédiatement à Issy, ce qui leur permettait de dîner à la Solitude.

CHAPITRE XIV

Consolations et épreuves de la première année; patience admirable de M. Mollevaut. — Grande influence qu'il exerce sur ses disciples.

La première année de la supériorité de M. Mollevaut, année remarquable entre toutes par la ferveur des solitaires, l'abondance des consolations et la rigueur des épreuves, on fit aussi, dans la dernière semaine des exercices, une petite retraite sur laquelle M. Féret, mort supérieur du séminaire de Nantes, nous a laissé d'intéressants détails. « M. Mollevaut, « dit-il, nous fit terminer l'année par une retraite de « trois jours, dans laquelle il déploya une ardeur, « une activité surhumaines, des ressources dont je « n'avais pas l'idée. Tous les soirs, sujets d'oraison « qu'il répétait le lendemain ; dans la matinée, un entretien ou une lecture glosée aussi laborieuse qu'un « entretien, à cause du feu qu'il y mettait. De même « dans l'après-midi. Avec cela, il présidait tous les « exercices, bréviaire, chapelet, lecture spirituelle « qui était, au fond, un nouvel entretien. Tout le reste « du jour, obsédé par des visites, il nous consacrait « tous les instants qui lui restaient, entendait nos

« confessions, donnait les directions, revisait nos « règlements de vacances. Pour comble de bénédic« tion, la chaleur était extrême. Pour moi, malgré le « suprême contentement que j'éprouvais, j'y pouvais « à peine tenir et je me demandais comment le saint « homme pouvait y suffire. »

Ce suprême contentement dont il ne jouissait que depuis quelques semaines, M. Féret nous apprend qu'en arrivant à la Solitude il le remarqua dans tous les solitaires. « Ils me paraissaient, dit-il dans son « langage original, comme dans une sorte d'état « extatique, sous les inspirations de M. Mollevaut. « La plupart étaient d'une remarquable piété, mo« destie, vie intérieure. Je fus encore très-frappé de « la ponctualité, de la régularité, du silence et des « autres points analogues qui ne pouvaient guère « aller plus loin. »

A ces signes, on pouvait bien juger que Dieu avait béni les prémices du nouveau ministère de M. Mollevaut; cependant, au jugement de M. Olier, quinze jours de maladie en auraient donné un témoignage plus assuré encore *. M. Mollevaut n'avait pas, sur ce point, d'autres pensées que son saint et vénéré père, mais il était loin de s'attendre au coup qui allait le frapper. Parmi ces fervents solitaires qui faisaient la consolation de leur supérieur et l'espoir de la compagnie de Saint-Sulpice, Notre Seigneur se choisit

* Après avoir travaillé dix-huit mois avec le plus grand succès dans les emplois des missions, M. Olier disait à l'un des prêtres qui l'accompagnaient : « Il ne me manque que quinze jours de « maladie pour avoir un témoignage bien assuré que Notre Sei« gneur a béni nos travaux. » (*Vie de M. Olier*, t. I, p. 193.)

une victime, et le choix du divin maître tomba s M. Louis Richard, que ses éminentes qualités se blaient distinguer entre tous les autres, et dont mort devait blesser plus sensiblement le cœur M. Mollevaut. Ce jeune ecclésiastique, né dans le d cèse de Nantes, avait montré dès la plus tendre e fance une horreur extraordinaire pour les moindre fautes : en se donnant à lui pour la première fo Notre Seigneur trouva son âme parée de l'innocen baptismale et l'enrichit des plus précieux dons. Entré au séminaire de Nantes, il y goûta un bonheur si pur, que le temps des vacances lui était insupportable. Son plus vif désir était de se consacrer irrévocablement à Dieu par le sous-diaconat, et dans son impatience il fit le vœu de chasteté perpétuelle dès qu'on le lui permit. Désireux de s'attacher à la Compagnie de Saint-Sulpice, il quitta sa famille et son pays, passa à Chartres pour s'y offrir à la très-sainte Vierge, et arriva à Issy peu de mois avant que M. Mollevaut prît la direction de la Solitude. Sous cet habile et vertueux maître pour lequel il avait une confiance sans bornes, M. Richard fit de nouveaux progrès dans la sainteté. « A la fin de sa solitude, il semblait, dit « M. Féret, ne pas tenir à la terre. » C'était en effet un fruit mûr pour le ciel et que Notre Seigneur allait bientôt cueillir.

Il souffrait depuis quelque temps d'une inflammation d'entrailles et avait consulté le médecin qui, entre autres remèdes, prescrivit une potion que le pieux malade ne pouvait prendre sans se priver de quelqu'un des entretiens de la retraite. Dans sa perplexité, M. Richard consulta son supérieur, tout en

émoignant une grande répugnance à se priver de es exercices. M. Mollevaut, comme on le verra encore illeurs, avait le défaut de ne pas croire à l'efficacité e la médecine; il autorisa le fervent solitaire à ne as prendre la potion et à la jeter par la fenêtre *. Malheureusement l'état du malade empira; le docteur Récamier appelé prescrivit un traitement énergique, mais sans succès, et M. Louis Richard mourut le 3 octobre (1820). Pendant les deux mois que dura sa maladie, M. Mollevaut fut admirable de dévouement envers son cher disciple et de confiance en Dieu. Il espéra jusqu'au dernier jour que la sainte Vierge conserverait à la Compagnie un sujet si précieux. Enfin le 29 septembre il lui administra les derniers sacrements. Son âme énergique, mais extrêmement tendre, fut bouleversée en ce moment. « Je ne puis « vous peindre, dit un témoin oculaire, ce qui se « passa dans cette cérémonie. M. Mollevaut l'admi- « nistrait, mais il ne pouvait achever une oraison « sans sangloter. Tous les assistants étaient impres- « sionnés, saisis. Ceux qui avaient le rituel devant « les yeux ne pouvaient le lire, tant ils étaient émus. »

Cependant M. Mollevaut, en fermant les yeux à son saint ami, n'avait pas épuisé le calice d'amertume que la Providence lui destinait. Il devait voir d'autres douleurs s'ajouter à celle-là et la rendre plus cuisante. « Cet événement, dit M. Féret, me fit découvrir en « lui un degré de vertu dont je n'avais pas encore « vu d'exemple. Son âme était, à la lettre, brisée, et

* « Quand le docteur me demandera l'effet de son remède, avait « dit le candide malade, que lui répondrai-je? — Jetez-le par « la fenêtre, et vous direz qu'il a passé naturellement. »

« pourtant il garda un aplomb, une égalité, une fer-
« meté qui ne se démentirent pas un instant. Sa
« sainteté ressortit encore plus, s'il est possible, par
« la manière dont il porta d'autres tribulations qui
« surgirent de la première. Il se déchaîna, en cette
« circonstance, un orage des plus violents contre
« M. le supérieur. Tous, directeurs et élèves, lui je-
« taient la pierre comme à la cause coupable de ce
« malheur, soit par la retraite de la fin de l'année,
« qu'on supposait trop fatigante en général, et à la-
« quelle, en tout cas, il n'aurait pas dû souffrir que
« le malade prît part, soit par la dispense qu'il lui
« avait donnée de prendre les remèdes, etc. Le bon
« père, dont l'âme d'ailleurs était navrée, ne répondit
« pas un mot. Les impressions s'effacèrent peu à peu,
« mais la retraite fut supprimée pour l'avenir. »

Il n'y a pas d'homme parfait sur la terre, et les saints eux-mêmes ont eu quelques défauts : ces imperfections, comme inhérentes à la nature humaine, n'empêchent pas le respect et l'admiration qui sont dus au mérite éminent et aux vertus de premier ordre, elles ne paralysent pas l'influence que la sainteté exerce toujours dans l'Église. Parmi les reproches qui, en quelques circonstances, furent adressés à M. Mollevaut, il y en eut sans doute de mérités ; il était loin de le méconnaître : « Les autres,
« disait-il quelquefois, voient ce que Dieu met dans
« les actions extérieures que je fais, mais ne voient pas
« comme je gâte tout, ou font semblant de ne pas le
« voir. Je ne vis que pour connaître un peu mieux
« mes misères, mes sottises et mes inepties ; il ne me
« reste qu'à en gémir et demander pardon. — Que de

temps, disait-il une autre fois en parlant de lui-même, que d'expérience il faut pour savoir qu'on ne peut rien dans ses fonctions, qu'on n'y fait rien, qu'on sait peu et mal! » Il s'accusait aussi, dans une ttre que nous avons sous les yeux, de jeter les hauts ris quand on disait le moindre mot qui ne lui revînt as. Évidemment en ce point il se calomniait, car, u jugement de ceux qui l'ont vu de plus près, il sai-issait avidement toutes les humiliations que le ciel ii envoyait et gardait un silence absolu, même dans es circonstances où l'on déversait sur lui les blâmes es plus amers. Il vit quelquefois ses supérieurs, rompés par de fausses indications, lui faire en public es reproches immérités, et cet homme qui pouvait 'excuser d'un mot se contentait de baisser la tête t d'écouter en silence.

La patience et le calme qu'il laissa voir dans une ccasion plus pénible encore méritent surtout d'être nentionnés. Il avait donné à un fervent séminariste uelques conseils qui pouvaient paraître exagérés ı ceux qui n'avaient pas comme lui la sainte folie le la croix. Un prêtre vénérable qui faisait alors sa retraite à Issy en eut connaissance. Ce bon rieillard, doué d'une imagination très-vive, ne sut pas se maîtriser et donna dans un écart qui se-rait inconcevable si on ne savait que, pour épurer les âmes saintes, Dieu les soumet quelquefois à la plus pénible des persécutions, celle des gens de bien. C'était pendant les vacances. Cet ecclésiastique monte à la Solitude quelque temps avant la promenade; il se place au milieu d'un groupe de solitaires sous les croisées ouvertes de M. Mollevaut et dit de lui,

ie voix, les
douloureu-
garder.
itude, et
venir ses
donné,
nd à sou
le bras
me pour
essuyer.
ir. Aussi
ivé, il s'a-
ire, et il ne

l'humilité et
pouvaient
ération que
mière année
continua-t-il.
armi les ecclé-
cette maison
chez plusieurs.
Tous ne goûtaient
les choses et
même sentaient
esprit qu'ils trou-
mais tous su-
que la vertu lui don-
pour la première fois
périeur de séminaire, j'ar-
particulier. Quand M. Molle-
du Nouveau Testament, fit

signe de la croix pour commencer le *Veni Sancte*,
il se passa en moi des choses étranges. Je ne
pense jamais à ce moment sans être profondé-
ment ému. Loin de moi de me comparer aucune-
ment à saint Paul; toutefois il est certain qu'il se
passa alors en moi quelque chose qui me rappelle
la grâce donnée à cet apôtre sur le chemin de
Damas. Que n'ai-je été plus fidèle aux résolutions
que je pris sous l'influence de cette impression
toute céleste ! Dès ce moment, M. Mollevaut fut
maître de moi; je n'ai jamais eu de peine à lui
obéir; il m'eût été impossible de voir et de vou-
loir autrement que lui. » Un jeune homme de ta-
·nt, mais d'un esprit ardent et difficile à dompter,
otint de passer une année à la Solitude pour exa-
iiner sa vocation. M. Mollevaut le subjugua si
ien, qu'il ne pouvait plus penser ni vouloir autre-
:ent que son saint directeur. « S'il me disait de
marcher sur les eaux (ce sont ses expressions), je
n'hésiterais pas un instant, persuadé qu'elles s'af-
fermiraient sous mes pas. » Ceux même qui
vant d'arriver à la Solitude connaissaient, par les
'cits que des admirateurs de M. Mollevaut leur
vaient faits, la merveilleuse sainteté du vénérable
ıpérieur, n'éprouvaient pas en le voyant ces
éceptions si communes en pareil cas. « Lorsque je
le connus et l'eus pratiqué deux ou trois mois, dit
un de ses derniers disciples, je ne pouvais m'em-
pêcher d'exprimer mon admiration par les paro-
les de la reine de Saba : *Major est sapientia tua et
opera tua quam rumor quem audivi. Beati viri tui et
beati servi tui qui stant coram te semper et audiunt*

avec emportement et de grands éclats de voix, les choses les plus offensantes. Les solitaires, douloureusement affectés, ne savaient quelle contenance garder, et M. de Courson, alors en retraite à la Solitude, et qui entendit tout de sa chambre, ne put retenir ses larmes. Le signal de la promenade ayant été donné, le vieillard se retire et M. Mollevaut descend à son ordinaire de sa chambre, le bréviaire sous le bras; les solitaires se pressent autour de lui, comme pour le dédommager des outrages qu'il vient d'essuyer; mais il n'a même pas l'air de s'en apercevoir. Aussi gai, aussi épanoui que s'il n'était rien arrivé, il s'achemine avec eux, commence son bréviaire, et il ne fut plus question de rien.

Des reproches supportés avec tant d'humilité et de douceur, eussent-ils été mérités, ne pouvaient détruire ni altérer la grande considération que M. Mollevaut s'était acquise dès la première année de son ministère à la Solitude. Aussi continua-t-il, pendant dix-huit ans, à exciter parmi les ecclésiastiques qui se succédèrent dans cette maison une confiance et une admiration qui, chez plusieurs, allaient jusqu'à l'enthousiasme. Tous ne goûtaient pas également sa manière d'exposer les choses et de conduire les âmes; quelques-uns même sentaient de l'opposition pour sa tournure d'esprit qu'ils trouvaient trop empreinte d'imagination, mais tous subissaient l'irrésistible ascendant que la vertu lui donnait sur les cœurs. « En entrant pour la première fois « à la Solitude, dit un supérieur de séminaire, j'ar« rivai pour l'examen particulier. Quand M. Molle« vaut, après la lecture du Nouveau Testament, fit le

« signe de la croix pour commencer le *Veni Sancte*, « il se passa en moi des choses étranges. Je ne « pense jamais à ce moment sans être profondé- « ment ému. Loin de moi de me comparer aucune- « ment à saint Paul; toutefois il est certain qu'il se « passa alors en moi quelque chose qui me rappelle « la grâce donnée à cet apôtre sur le chemin de « Damas. Que n'ai-je été plus fidèle aux résolutions « que je pris sous l'influence de cette impression « toute céleste! Dès ce moment, M. Mollevaut fut « maître de moi; je n'ai jamais eu de peine à lui « obéir; il m'eût été impossible de voir et de vou- « loir autrement que lui. » Un jeune homme de talent, mais d'un esprit ardent et difficile à dompter, obtint de passer une année à la Solitude pour examiner sa vocation. M. Mollevaut le subjugua si bien, qu'il ne pouvait plus penser ni vouloir autrement que son saint directeur. « S'il me disait de « marcher sur les eaux (ce sont ses expressions), je « n'hésiterais pas un instant, persuadé qu'elles s'af- « fermiraient sous mes pas. » Ceux même qui avant d'arriver à la Solitude connaissaient, par les récits que des admirateurs de M. Mollevaut leur avaient faits, la merveilleuse sainteté du vénérable supérieur, n'éprouvaient pas en le voyant ces déceptions si communes en pareil cas. « Lorsque je « le connus et l'eus pratiqué deux ou trois mois, dit « un de ses derniers disciples, je ne pouvais m'em- « pêcher d'exprimer mon admiration par les paro- « les de la reine de Saba : *Major est sapientia tua et* « *opera tua quam rumor quem audivi. Beati viri tui et* « *beati servi tui qui stant coram te semper et audiunt*

« *sapientiam tuam.* » Dans leur admiration pour la sainteté du vénéré supérieur, quelques solitaires parvinrent à se procurer des mèches de ses cheveux ; d'autres conservaient religieusement les petits objets qu'ils avaient reçus de lui. « On nous lit, disaient « quelquefois entre eux ces pieux novices, les vies de « saint Vincent de Paul, de saint Charles, de « M. Olier. Les exemples vivants que nous avons « sous les yeux nous retracent tout cela. »

Autant cette admiration était vive, autant elle fut profonde et durable. Rien ne le prouve mieux que cette correspondance prodigieuse dont nous parlerons ailleurs. Sortis de la Solitude, tous voulaient encore mettre leur intérieur sous les yeux de l'homme de Dieu et lui confier les peines et les consolations de leur ministère. Lorsque M. Caduc, pour recueillir les matériaux que nous mettons en œuvre, fit appel aux souvenirs des anciens disciples de M. Mollevaut, les prêtres de Saint-Sulpice ne furent pas seuls à lui envoyer, avec des notes, les lettres qu'ils avaient reçues de l'homme de Dieu : il lui vint de pareils envois de tous les lieux où se trouvaient des ecclésiastiques formés par M. Mollevaut. Un grand-vicaire disait en envoyant toutes les lettres qu'il avait reçues de son saint directeur : « Ces chères lettres sont ma boussole, et de plus je les « regarde comme des reliques. » — « J'ai retrouvé, « disait un autre, une dizaine de lettres du bon et « si vénérable M. Mollevaut; je les ai conservées « pieusement comme des monuments précieux de « sa vertu, de sa prudence dans les avis qu'il don- « nait. Je les ai relues avec un indicible bonheur et

j'en ai tiré un nouveau fruit pour mon cœur. J'ai entendu dire que vous faites la vie de cet homme que le clergé de France vénère comme un saint; si vous le désirez, je mettrai volontiers ces lettres à votre disposition. »

CHAPITRE XV

Ses lumières sur l'importance de sa place. — Comment il forme les solitaires à l'abnégation, l'obéissance et l'humilité.

Pendant que tout le monde admirait sa vertu et les rares talents dont il était doué pour la formation des ecclésiastiques, M. Mollevaut était comme écrasé par la vue des importantes fonctions dont il se trouvait chargé, et par le sentiment de son insuffisance. « Si chaque jour, écrivait-il en 1821, je ne dis pas « avec un sentiment toujours plus vif : Je suis le plus « incapable, le plus indigne et le plus abominable « que Dieu ait pu choisir pour de si grandes choses « que je ne comprendrai jamais ; si je ne reconnais « pas que je ne fais que tout gâter, et que le bien « qui se passe autour de moi ne vient nullement de « moi, je suis perdu, car tous les jours cette vérité « se grave plus vivement dans mon âme. » Pendant les dix-huit ans qu'il passa à la Solitude, M. Mollevaut eut toujours cette disposition dans le fond du cœur, et il ne cessa de désirer qu'on déchargeât ses épaules d'un fardeau que son humilité lui faisait trouver si lourd. « Plus j'y pense, disait-il en 1834, « plus je vois combien c'est chose difficile de faire

« une bonne année de Solitude. Il faudrait un homme !
« Priez beaucoup pour moi. Après quinze ans, je
« reconnais que je n'entends rien à la chose, et que
« je ne suis pas au début. Je ne vois en moi que des
« misères incurables par ma faute. »

La vue de sa propre insuffisance ne l'empêchait pas de regarder d'un œil ferme le but élevé et l'éminente perfection vers lesquels il devait sans cesse diriger ses disciples, et chaque année il se remettait au travail avec l'ardeur qu'inspirent aux Saints l'amour de l'Église et la confiance en Dieu. L'œuvre des séminaires le ravissait d'admiration : il la mettait sans comparaison au-dessus de toutes les autres, disant même que Notre Seigneur semblait être venu sur la terre uniquement pour l'établir, après quoi il était remonté au ciel. « Quelquefois, ajoute M. Féret, il « était ravissant sur cette matière. » Plein de vénération pour les diverses sociétés religieuses ou séculières qui fleurissent dans l'Église, il ne laissait pas de témoigner en toute occasion l'estime qu'il faisait de celle qui l'avait reçu et dans laquelle Notre Seigneur l'avait placé. Il admirait au delà de toute expression M. Olier, M. Tronson et les anciens de Saint-Sulpice; sans cesse il citait les exemples de vertu qu'ils ont donnés, et les principes de conduite qui sont dans leurs livres. « Il faut, disait-il, nous
« pénétrer de plus en plus de la doctrine et des
« exemples de M. Olier, notre fondateur : nous en
« remporterons toujours plus d'attachement et plus
« d'estime pour notre bienheureuse vocation. Il faut
« revenir sans cesse, disait-il encore, aux maximes
« de M. Olier : il est la source et il a puisé dans la

« source divine. Quel est celui qui préfèrerait le « demi-jour à la pure lumière du soleil? Lorsque « l'on veut apprendre une science ou un art, quel « qu'il soit, ne s'étudie-t-on pas à copier les plus « beaux modèles? Quel est l'élève en peinture qui « voudrait copier une croûte? Il doit en être de même « dans notre état : si nous voulons travailler sérieu- « sement et devenir de vrais directeurs de séminaire, « ne regardons pas ce que fait tel ou tel de nos voi- « sins, mais ce qu'ont fait les Saints et en particulier « ceux qui, comme notre vénéré fondateur, ont si « efficacement coopéré à la sanctification du clergé. »

Pour faciliter aux solitaires cette étude des grands modèles, il faisait chaque année lire au réfectoire les vies de M. Olier, de saint Vincent de Paul, de saint Charles, auxquelles on joignait les notices composées par Grandet sur les premiers prêtres de la Compagnie. Ces lectures étaient d'autant plus profitables aux solitaires que M. Mollevaut savait admirablement et avec beaucoup d'à-propos en rappeler, dans les sujets d'oraisons et les gloses de la lecture spirituelle, les traits les plus édifiants et les plus pratiques. Il faisait lire aussi chaque année le *Catéchisme de la vie intérieure* et l'*Introduction aux vertus chrétiennes* de M. Olier; et quoiqu'il n'eût pas peut-être également approfondi tous les points de cette sublime doctrine, il en tirait un excellent parti pour recommander le renoncement à toutes les inclinations de la nature et insister sur la nécessité de la mortification. C'était là, tous ses disciples le savent, le sujet ordinaire de ses exhortations, en public comme en particulier; car il voulait avant tout former des

âmes énergiques, ennemies de toute délicatesse et fortement trempées, disant avec saint Vincent de Paul « qu'un mouton fait un mouton, et que les lâ-« ches font des lâches. » Ce sentiment le rendait exigeant sous le rapport de la règle : il aurait vu avec surprise et déplaisir qu'on y apportât des adoucissements. Les promenades elles-mêmes étaient pour ce zélé supérieur une occasion d'accoutumer ses chers disciples à ne pas caresser leur corps. Elles se faisaient toujours, non pas au premier jour beau, comme le disait le règlement, mais au premier jour libre, et jamais ni la pluie ni la neige ne les firent renvoyer au lendemain; jamais le froid n'empêcha de dire le bréviaire dans les bois ou sur les chemins, et s'il y eut, pendant le rigoureux hiver de 1830, quelques exceptions à cette pratique, si deux ou trois fois M. Mollevaut permit de réciter vêpres et complies avant le départ, et le reste au retour, il exigea, pour que cela n'énervât point la discipline, que le réglementaire indiquât dans son coutumier à quel degré au-dessous de zéro le thermomètre était descendu ces jours-là. Il ne fallait pas lui objecter la difficulté de dire attentivement le bréviaire par des froids si piquants, et émettre l'avis qu'il vaudrait mieux le réciter dans un appartement chaud. « La souffrance, « répondait-il gravement, n'empêche pas la bonne « prière. » Il n'était pas rare que la promenade fût une course très-fatigante par sa durée; mais qui eût osé s'en plaindre en voyant le vénérable supérieur à la tête de la bande, et en pensant qu'il ne se condamnait à des corvées si rudes pour lui qu'afin d'encourager les solitaires à braver la lassitude et l'intem-

périe des saisons, et leur ôter l'idée de pouvoir se dispenser un jour des promenades, quand la fatigue ou le mauvais temps les rendraient pénibles? Du reste, il était persuadé que ces courses avaient encore l'avantage de fortifier les solitaires. « La Solitude va « bien, disait-il en 1821; les promenades y entretien« nent la santé. »

Une des maximes de l'ancienne Solitude portait: « Être en disposition de faire ce que font les plus « austères religieux; » M. Mollevaut développait « souvent la même idée : Les chartreux et les « trappistes, disait-il, ne se sanctifient et ne se mor« tifient que pour eux-mêmes; un directeur de sé« minaire doit le faire pour des âmes destinées à « toute sorte de vocation. Les jeunes gens ont plus « besoin d'exemple que de tout autre chose. » Dans les lectures spirituelles, il lui arrivait quelquefois de faire des tableaux magnifiques sur les mortifications des saints et des anciens de Saint-Sulpice : volontiers, les jours de congé, il faisait lire les vies des Pères du désert, et dans l'occasion il ne manquait pas de rappeler ces grands modèles de renoncement et de mortification. Il allait plus loin encore, et rarement l'année se passait sans qu'il parlât du martyre et s'efforçât d'en inspirer le désir aux solitaires. « Je « me rappellerai toute ma vie, écrit un ancien direc« teur de séminaire, aujourd'hui évêque, cet admi« rable P. Mollevaut, nous donnant un sujet d'o« raison sur le martyre, et nous prouvant que nous « devions le désirer, quoique nous en fussions indi« gnes. Il s'exprimait avec un feu extraordinaire, « tel que je ne pouvais m'empêcher de le regarder.

« Or je vis qu'il pleurait en nous parlant. Sur ses « traits se peignait je ne sais quel mélange d'amour « de Notre Seigneur et de mépris de lui-même. — « Dans notre vocation, disait une autre fois ce saint « homme, nous ne sommes pas exposés à donner « notre vie pour la foi, c'est un malheur !... Mais « toujours est-il qu'un vrai prêtre, un vrai pasteur « des âmes doit vouer toute sa vie à un martyre con- « tinuel par la pratique constante de l'abnégation, « par une aversion formelle du plus commode, du « plus agréable et de ce ménagement perpétuel du « corps qui trompe tant d'ecclésiastiques. »

Pénétré de ces sentiments, M. Mollevaut avait inscrit en tête du règlement de la nouvelle Solitude ce passage tiré de celui d'Avron : « On tâchera de « mettre en pratique ces paroles que saint Bernard « avait coutume de dire à ses novices : « *Si ad ea « quæ intus sunt festinatis, novitii, hìc foris dimit- « tite corpora quæ de sæculo attulistis; soli spiritus « ingrediantur; caro non prodest quidquam*[1]. » Cependant le sage supérieur ne poussait pas ses novices à des austérités extraordinaires et qui auraient pu compromettre leur santé. Sur ce point, il ne pensait pas autrement que M. Olier qui recommandait à tous ses disciples de s'appliquer à la destruction de leurs vices, moins par les macérations que par l'esprit de Notre Seigneur et la pratique des vertus chrétiennes[2]. Ce qu'il avait surtout à cœur et ce qu'il exigeait rigoureusement des solitaires, c'était la mortification du propre jugement, le renoncement à sa volonté et

1. Règl. de la Solitude. — 2. Vie de M. Olier, t. III, p. 125.

le dépouillement de toute intention basse, intéressée ou même purement naturelle. Il voulait qu'à l'exemple du B. Berchmans ils se laissassent conduire avec la simplicité d'un enfant. Parlant à un confrère qui lui avait annoncé un sujet pour la Compagnie, il lui disait : « Entretenez-le beaucoup de l'éminence de « notre ministère, des grâces qui y sont attachées, « de l'importance de venir à la Solitude dans une dis- « position parfaite de docilité. Le reste viendra par « la très-sainte Vierge et les exemples qu'il verra. « Mais ne cessons d'être persuadés qu'il ne faut dans « les séminaires que des saints et des humbles. » Rien ne le peinait comme l'attache à son sens, à ses idées, à sa manière de voir et d'entendre les choses. C'est le seul point peut-être sur lequel il ait, dans sa volumineuse correspondance, laissé échapper une plainte et montré du mécontentement : « Dans « dix-huit ans, disait-il après son départ de la Soli- « tude, j'en ai vu de bien des couleurs, mais j'ai été « moins affligé des maladies et de la mort que quand « j'en voyais quelques-uns ne pas marcher droit et « dont le cœur était en dehors de la Solitude. Ç'a été « ma plus grande peine, et les autres n'y sont pas « comparables. — J'ai bien souvent traité ce sujet à la « Solitude, disait-il encore en 1838, mais j'en ai vu, « au bout d'une année, aussi suffisants, aussi entêtés, « aussi pleins de mépris pour tout ce qui ne cadrait « pas avec leurs idées que si on ne leur avait rien dit. « J'en vois aussi comme cela dans le ministère. Il « n'y a pas moyen de les diriger ; aussi je répète sou- « vent qu'un séminariste qui n'a pas établi sa piété « sur l'obéissance, l'abnégation et l'humilité, a perdu

son séminaire et s'en ressentira toute la vie. » Il ne signalait pas avec moins de force l'attache à l'étude. « Il n'y a rien de plus égoïste et de plus immortifié, disait-il souvent, que ces gens qui aiment l'étude pour l'étude : ce sont des directeurs bien dangereux pour les séminaires où ils se trouvent. On peut décider les questions les plus difficiles, être un profond théologien, et avec tout cela être le plus pauvre prêtre du monde, ne pas même être chrétien. Avec cette passion de l'étude, on s'éloigne de Dieu peu à peu et on en vient jusqu'à ne plus penser à lui. Et quel profit nos pauvres enfants retirent-ils de tout cela? On ne leur apprend pas ce qui leur serait vraiment utile : ils sont victimes de recherches scientifiques qui ne conviennent qu'à ceux qui ont du temps à perdre; et que leur reste-t-il de tout ce tapage? Une bibliothèque renversée dans la tête. Croyez-moi, n'étudiez que ce qui peut être utile : si vous étudiez par curiosité, vous vous noierez. Avant tout, étudiez pour vous-même, pour devenir des saints, et vous aurez du surabondant pour les autres. » C'était en effet à la science de l'abnégation et de l'obéissance qu'il initiait sans cesse les solitaires. « Dans notre ministère,
« disait-il quelquefois, sans l'obéissance on se crée
« un beau lit d'épines. Le véritable obéissant dans
« les communautés porte souvent le fardeau, c'est sa
« gloire ; il est souvent humilié, c'est par là qu'il est
« utile au séminaire. Retenez bien qu'une humilia-
« tion reçue avec joie et avec amour vaut mieux que
« d'avoir fait le plus parfait commentaire sur l'Écri-
« ture sainte en dix volumes in-folio, ou d'avoir aug-

« menté les revenus du séminaire de dix mille livres « de rente. » — « Soyons, disait-il encore, les enfants « de M. Olier qui ne nous a rien tant recommandé que « de travailler sans cesse à nous dépouiller de nous-« mêmes, nous promettant toutes les richesses di-« vines si nous étions bien petits à nos propres yeux, « nous méprisant en toute chose et ne désirant que « le mépris. Avec cela vous trouverez une grande « paix, vous chérirez de plus en plus votre vocation, « vous reconnaîtrez clairement que c'est le bon Dieu « qui fait tout, que nous ne sommes que des misé-« rables, de la boue, et que le mieux est de nous « laisser conduire. »

M. Mollevaut revenait souvent à ce sujet dans ses instructions, et sa parole énergique n'était jamais plus pénétrante que lorsqu'il s'agissait de l'amour-propre et de l'orgueil. « C'est en nous, disait-il, une tumeur « pleine d'un pus infect dont l'action entretient le « malade dans un état de souffrance continuelle, et « cependant il ne veut pas qu'on y enfonce le fer. « C'est un pauvre misérable étendu dans sa cabane « sur une paille à demi-pourrie : il est couvert de « haillons, son visage et ses mains sont d'une saleté « repoussante.—Vraiment, monsieur, j'admire la ma-« gnificence de votre habitation ; quelle richesse dans « vos vêtements, quels agréments dans votre physio-« nomie, quelle grâce et quelle dignité dans toutes « vos manières ! — Pourquoi venez-vous insulter à « ma misère? Telle serait notre réponse et nos sen-« timents, si à une détresse toute semblable ne se joi-« gnait un aveuglement plus déplorable encore. « Chose incroyable, prenez-moi l'homme le plus

triste, le plus abattu, donnez-lui deux mots de compliments faux, voilà un homme disposé à faire tout ce que vous voudrez. Aveugles que nous sommes, si on nous disait : Monsieur, je sais que vous aimez les éloges, c'est pourquoi je vais vous en donner, nous nous sentirions profondément blessés ; n'est-ce pas là, cependant, le sous-entendu de tout ce que l'on nous dit d'agréable? Croyez-moi, si vous voulez rendre un homme heureux, faites-le humble ; le cœur humble dompte le cœur de Dieu et le force de lui donner toutes les grâces qu'il demande. Dans le ciel, on ne récompensera que les humiliations ; c'est donc une folie de ne vouloir pas être humilié, et c'est le plus grand des malheurs de ne l'avoir jamais été. La nature criera, elle expirera de rage ; laissez-la se débattre, recherchez toujours et demandez des humiliations, sans cela vous n'avancerez à rien. »

Les moindres recherches de l'amour-propre n'échappaient pas à la pénétration de son esprit, et il 'en tolérait aucune. A ses yeux, ce n'était pas as-ez qu'un directeur de séminaire fût exempt de oute recherche d'avantages grossiers et temporels ; regardait comme un grave défaut qu'on s'arrêtât u désir de trouver des cœurs reconnaissants, affectionnés et sensibles aux services qui leur sont ren-us. « Le prêtre, disait-il, ne s'appartient plus à lui-même, il est à la lettre le serviteur de tous. C'est une fontaine qui invite les passants à se désaltérer par la fraîcheur et la limpidité de ses eaux : on va y étancher sa soif, puis on ne pense plus à elle. C'est une borne placée sur le

« bord du grand chemin; chacun peut s'y asseoir « et se reposer tout le temps qu'il lui plaît; puis on « lui tourne le dos et on continue sa marche. » C'était à ce haut degré de perfection qu'il cherchait sans cesse à élever les âmes; il ne connaissait aucun tempérament quand il parlait aux solitaires de la sublimité de leur vocation et de l'étendue des devoirs qu'elle impose.

CHAPITRE XVI

Il profite de tout pour instruire les solitaires, joint quelquefois les épreuves aux leçons, et donne toujours l'exemple de ce qu'il enseigne.

Dans les allocutions fréquemment adressées à la communauté, M. Mollevaut lui montrait la voie et donnait la première impulsion pour l'y faire avancer : mais là ne se bornaient pas les efforts de son zèle. Comme le grand Apôtre, il avait des entrailles de père pour chacun de ses disciples et ne goûtait point de repos qu'il ne les eût conduits à la plénitude de l'homme parfait, employant à cela toutes les industries qu'inspire la charité, et profitant habilement des occasions que lui ménageait la Providence. On a déjà dit que pour mieux faire entrer ces maximes de perfection dans l'esprit des solitaires, il affectait de leur donner un tour original et visiblement forcé ; on ne s'y trompait pas, et cette originalité n'avait chez lui aucun inconvénient. Un solitaire malade, voyant son vénérable supérieur et ses confrères empressés et assidus à lui donner leurs soins, s'attristait de la peine qu'il leur occasionnait et se confondait en excuses. « Mon très-

« cher, lui dit M. Mollevaut, croyez-vous donc que « c'est pour vous que nous faisons tout cela? » En 1830, une ouvrière vint offrir une très-belle garniture de nappe d'autel au sacristain de la Solitude. « J'al- « lai, dit celui-ci, la faire voir à M. Mollevaut qui me « dit : Achetez-la, coûte que coûte ; elle vaut bien les « quatre-vingt francs que l'on demande. A force de « marchander, je l'obtins pour soixante-cinq francs, « ce que j'allai annoncer avec satisfaction à M. Mol- « levaut, comptant qu'il me ferait compliment sur « mon savoir-faire. J'en reçus cette réponse : Le « quart d'heure que vous avez perdu à marchander « était infiniment plus précieux que ces misérables « quinze francs; d'ailleurs cette pauvre ouvrière « pouvait en avoir besoin. » Quelques années plus tard, il fit une réponse analogue à un solitaire qui lui demandait la permission de retourner au bois de Fleury où la veille il avait oublié ses lunettes. « Cela n'en vaut pas la peine, » lui dit d'abord M. Mollevaut ; mais le solitaire ayant fait remarquer que la monture de ces lunettes était en argent et qu'elles lui avaient coûté douze francs : « Douze « francs, reprit-il aussitôt, cela ne vaut pas douze « pas. » — « Pendant l'été de 1837, dit un des novices « de cette année, M. Mollevaut m'envoya tailler les « petits sapins plantés sur la terrasse, me recom- « mandant de couper les branches les plus près de « terre. Comme j'étais à l'œuvre, un de mes confrè- « res m'apercevant : Que faites-vous? me dit-il; « vous ferez périr ces arbres en les taillant ainsi ; « vous pouvez m'en croire, je suis d'un pays où la « culture des sapins est parfaitement connue. Je

« cessai donc aussitôt et allai communiquer ce ren-
« seignement à M. Mollevaut, qui me répondit :
« Vous n'entendez rien à l'obéissance ; un acte de
« cette vertu vaut mieux que tous les sapins du
« monde. J'ai visité souvent depuis, ajoute ingé-
« nument l'auteur de la note, les arbres que j'avais
« ainsi taillés, et ils sont tout aussi beaux que les
« autres. »

Fort de l'ascendant que sa vertu lui donnait sur ses disciples, M. Mollevaut joignait quelquefois les épreuves aux leçons, et profitait des circonstances pour les humilier, quand il les jugeait capables d'en profiter. Un solitaire qui manquait de facilité pour parler en public fut désigné pour faire la conférence spirituelle, un jour qu'elle avait lieu en présence d'un évêque et de quelques prêtres étrangers. Il n'en fallut pas davantage pour le condamner à un mutisme complet. Après avoir cherché inutilement quelques mots à dire, il s'excusa de son mieux en avouant son impuissance. « C'est bien, répond dou-
« cement M. Mollevaut, continuez, mon très-cher. » Au bout d'un nouveau silence assez long, même excuse de la part du solitaire et même encouragement de la part du supérieur qui n'en désigna un autre qu'après le demi-quart d'heure écoulé. Quelqu'un de ces fervents novices lui ayant dit en direction qu'il n'avait pas encore satisfait à la 21ᵉ maxime de la Solitude : *Être ravi qu'on contredise à notre humeur et prier notre directeur de le faire ;* « cela suf-
« fit, » lui répondit-il, sans paraître y attacher de l'importance; mais à deux mois de là vint la critique du second sermon donné, selon l'usage, par ce

solitaire : M. Mollevaut y montra tant de sévérité et si peu d'indulgence, que le bon jeune homme ne savait où se mettre. Cela lui fut d'autant plus sensible que dans ses critiques le vénérable supérieur était ordinairement d'une modération et d'une réserve étonnantes. C'était un père qui oubliait en ce moment toute sa littérature, et qui cherchait avant tout à encourager les premiers efforts de ses enfants.

Il serait aisé de multiplier ces citations, car quoique cette manière de conduire les novices ne soit pas d'un usage commun à la Solitude, il ne se passait pas d'année où ce zélé supérieur n'usât ainsi de son grand ascendant pour exercer les solitaires aux pratiques de l'humilité, de la mortification et surtout de l'obéissance. Quelquefois c'était une permission nettement refusée sans qu'on vît aucun motif de ce refus ; dans d'autres circonstances, c'était l'injonction de prendre certains soulagements dont on ne se sentait nul besoin et qui paraissaient étranges : ayant parmi les solitaires un ancien professeur en faculté de théologie et le voyant très-mortifié dans ses repas, il lui prescrivit de manger tout ce qui lui était servi : à d'autres, chez qui peut-être il voyait trop d'ardeur pour l'étude, il donnait à faire des écritures et des travaux manuels qui prenaient la plus grande partie de leur temps. Ajoutons que, plus on était selon son cœur, moins il se montrait réservé pour imposer des sacrifices. Un de ses plus chers disciples, directeur depuis un an ou deux au séminaire de Saint-Sulpice, sortait un jour en manteau long au moment où M. Mollevaut entrait au séminaire. « Où allez-vous

donc? lui dit-il. — Monsieur, je vais faire chez un ministre une visite dont je ne puis me dispenser avant d'aller en vacances ; c'est mon compatriote... — Mon cher, il ne nous convient pas d'aller dans la maison des grands. — C'est pour moi, reprend le jeune directeur, une sorte de nécessité ; les rapports de ma famille avec lui, ceux que j'ai eus moi-même, me font un devoir de ne point partir sans lui faire une visite et sans prendre ses commissions. — Mon très-cher, il ne nous convient pas d'aller dans la maison des grands. » Sans insister davantage, l'humble disciple s'incline, va déposer son manteau long et supplée de son mieux par une lettre à la visite qu'il renonçait à faire.

« Notre Seigneur, disait M. Olier, m'a montré qu'il « ne fallait pas gouverner en commandant, mais en « donnant l'exemple de la douceur et de l'humilité, « et que c'était le moyen qui m'était donné pour faire « profiter les âmes. » Les disciples du fondateur de Saint-Sulpice ont recueilli avec amour cette parole de leur père, et dans le gouvernement des séminaires ils se font un devoir d'en faire la règle de leur conduite. « Se mettre aux pieds de tout le monde, « disait M. Baudrand, et principalement des ecclé- « siastiques à la sanctification desquels on travaille, « conserver à leur égard l'esprit d'une amoureuse et « continuelle servitude : voilà quelque chose de ce « qui est requis pour être un prêtre de Saint-Sul- « pice [1]. » M. Mollevaut ne pensait et ne faisait pas autrement. « Pour la conduite des séminaristes, di-

1. *Vie de M. Olier*, t. III, p. 199.

« sait-il, bonté, douceur, prévenance, patience; on « n'en aura jamais assez et on n'y arrivera que par « un continuel renoncement à soi-même et un grand « esprit de foi, se disant en chaque occasion : Je suis « le serviteur; chaque séminariste est mon maître, « donc il a le droit de ne pas se gêner, et moi, le de- « voir de le servir parfaitement, avec grande satis- « faction et m'oubliant entièrement comme un servi- « teur à l'égard de son maître qui lui commande « quelque chose. Sans cela, on n'a pas même l'idée de « sa place et de celui qu'on représente, *qui non venit* « *ministrari, sed ministrare.*

M. Mollevaut avait le droit de parler ainsi : pendant les dix-huit ans qu'il gouverna la Solitude, il sembla n'avoir le titre de supérieur que pour se faire plus parfaitement le serviteur de tous. Constamment il voulut être l'*excitateur* de ceux qui habitaient le même pavillon que lui, y compris le domestique, logé dans une des mansardes. Il remplissait encore cet office de charité envers ceux qui avaient la permission de se lever plus tôt que la communauté, et, ce qui dépasse l'exactitude des serviteurs les plus fidèles, il arrivait à la porte quelques instants avant l'heure et attendait, pour entrer et donner le *Benedicamus Domino*, que le coup de l'horloge se fît entendre. Il en usa ainsi tous les jours, durant une année entière, en faveur d'un solitaire auquel il avait permis de se lever à quatre heures du matin. Dans ce même esprit de servitude, il prenait ses mesures pour être toujours, autant que possible, à la disposition de ceux qui voulaient lui parler. Il récitait tous les jours ses petites heures avant le lever de la communauté

Lorsqu'on est au service du prochain, disait-il quelquefois, il est permis et même à propos de dire *Jam lucis orto sidere* longtemps avant le lever de cet astre. » M. Mollevaut, en effet, à peine rentré dans sa chambre, voyait sa porte assiégée par les solitaires, des séminaristes d'Issy, ou des étrangers qui voulaient l'entretenir, et souvent il y en avait pour toute la matinée. Or, dès que quelqu'un se présentait pour lui ouvrir son âme et lui demander conseil, il le regardait comme son maître et attendait humblement que de lui-même il se retirât. « J'ai entendu dire, écrit un respectable ecclésiastique, et je crois la chose vraie, qu'un séminariste, allant chez M. Mollevaut en direction tous les huit jours, s'était mis dans l'esprit qu'il fallait y demeurer une heure et il y était très-fidèle, se battant les flancs pour occuper le temps après qu'il avait fini ses affaires. Enfin un jour qu'il ne trouvait plus rien à dire et que, malgré toute sa bonne volonté, il était réduit au silence, comme il paraissait embarrassé, M. Mollevaut lui demanda s'il avait encore besoin de lui; à quoi le jeune homme ayant répondu qu'il attendait que l'heure fût écoulée, M. Mollevaut le mit au large et lui dit que le temps de la direction n'avait pas de limites déterminées. » — « Un jour d'automne, dit M. Caduc, la communauté arriva de promenade tellement mouillée, que tous étaient à peu près dans l'état d'un homme qu'on aurait retiré de l'eau. Ayant eu besoin d'aller après la prière du soir chez M. Mollevaut, je fus étrangement surpris de voir qu'il n'avait pas même changé de souliers. — Eh! monsieur, lui dis-je, comment

« est-ce possible! — Je n'ai pu faire autrement, me « répondit-il : M. N. (c'était un prêtre qui faisait sa « retraite) est entré chez moi pour se confesser au « moment même de mon arrivée. Il était encore dans « ma chambre quand la lecture spirituelle a sonné. « Ensuite est venu le souper, et après l'angelus ce « même ecclésiastique et quelques autres personnes « ont eu besoin de me parler. Vous voyez qu'il n'y a « pas de ma faute!... »

Voici des traits moins héroïques, mais non moins édifiants, car, quoique petits en eux-mêmes, ils sont l'expression d'une grande vertu. Un jeune séminariste de Saint-Sulpice devant passer les vacances à Issy et ne pouvant être logé au séminaire, obtint une chambre à la Solitude. N'y trouvant pas différentes choses dont il avait besoin, il se rendit chez M. Mollevaut pour l'en informer. Le saint homme lui répondit qu'il pouvait être tranquille et que tout ce qu'il réclamait lui serait procuré. Puis, laissant de côté toute autre occupation, il alla lui-même au puits du jardin, nettoya un pot à eau, un vase de nuit, et porta ces objets au jeune séminariste en lui disant : « Tenez, mon très-cher, voilà ce que vous deman- « diez. » Que de fois, pendant la maladie des solitaires, il a fait leur lit, allumé leur feu et s'est plié comme une mère à tous les services que réclamait leur état. Il alla même plus loin dans quelques circonstances. « Un jour de congé, lit-on dans une note « citée plus haut, il vint nous voir jouer aux quilles, « et disparut bientôt après. Un ecclésiastique l'étant « venu demander, on le chercha de tous côtés, mais « inutilement. Je pensai alors qu'il pouvait être oc-

« cupé à nettoyer les lieux d'aisances qui sont à l'ex-
« trémité de l'enclos. J'y allai et le trouvai armé d'un
« balai, tout occupé à rendre propres ces lieux dont
« personne n'avait soin. »

CHAPITRE XVII

M. Mollevaut modèle des solitaires dans la pratique de la pauvreté, de la mortification et de l'humilité.

L'amour de la pauvreté évangélique, dont M. Mollevaut avait donné de si beaux exemples dès son entrée au séminaire, n'avait fait que s'accroître depuis qu'il était supérieur de la Solitude. Il faisait lui-même son lit, balayait sa chambre, allait chercher l'eau, le bois et les autres objets nécessaires, sans jamais permettre, même quand il était indisposé, que le domestique ou un solitaire lui rendissent ces petits services. Il en usait de même pour son linge et ses vêtements quand ils avaient besoin d'être blanchis ou raccommodés : il allait, comme un simple novice, les porter aux ouvriers et les remportait de même quand ils étaient en état. Son humilité lui faisait croire qu'il était indigne de recevoir aucun service des créatures, et quand il ne pouvait se dispenser de leur en demander, il semblait vouloir s'en dédommager en se montrant, à l'égard des domestiques et des commissionnaires, d'une générosité qui allait jusqu'à la prodigalité. Dans les premiers temps de sa supériorité, il laissait au domestique de la Soli-

tude le soin de nettoyer ses souliers, surtout au retour des promenades, mais bientôt il lui défendit de s'en occuper davantage. Ce brave homme, affligé d'une défense dont il ne soupçonnait pas le motif, confia sa peine à un solitaire qui en parla à M. Mollevaut : « Un misérable tel que moi, répondit-il, ne « mérite pas que ses souliers soient décrottés par « un chrétien. »

L'ameublement de sa chambre était de la plus rigoureuse simplicité : une table-bureau des plus modestes, quelques chaises en paille (il n'eut jamais de fauteuils), des images, pour la plupart non encadrées, mais collées sur des cartons, un Christ placé dans l'alcôve de son lit, pour se rappeler le mystère de la flagellation; un autre Christ fort commun au-dessus de la cheminée, tel était, avec une bibliothèque sans ornements, le mobilier de l'unique pièce occupée par M. Mollevaut. « Encore, dit un de ses « plus familiers disciples, l'eût-il rendue plus pau« vre si l'amour d'une vie commune ne l'avait em« porté sur son attrait pour le dénûment. » Il ne garda pas d'abord la même retenue à l'égard de ses vêtements. Confus et repentant d'avoir, dans sa jeunesse, attaché tant d'importance à la richesse et à l'élégance des habits, il se négligea tellement dans les premières années de sa supériorité, sous le rapport de la toilette, qu'un prêtre en retraite à la Solitude en fut choqué. La confidence qu'il fit de son impression détermina M. Mollevaut à se moins abandonner aux mouvements de l'esprit de pénitence; cependant, malgré cette réforme, tous ceux qui l'ont vu de près savent que personne n'avait de

9.

soutanes plus vieilles et plus usées que les siennes. Elles étaient toujours d'un drap très-commun qu'il faisait acheter exprès, disant que c'était encore trop beau pour lui; le reste de ses vêtements portait le même cachet de pauvreté et, à l'exemple de saint Thomas de Villeneuve, de saint François de Sales, etc., il aimait à les racommoder lui-même quand la chose n'était pas trop difficile. Il conseillait aux solitaires cette pratique de pauvreté, et plus d'une fois il eut à modérer le zèle dont ses paroles et ses exemples avaient, sur ce point, enflammé quelques-uns de ses enfants. Pendant longtemps il se refusa à mettre aucun vêtement sur la soutane quand il sortait. « Je connais deux choses « inutiles dans le monde, disait-il en riant, le déjeu- « ner et la houpelande. » Plus tard cependant on le vit sortir avec une vieille houpelande couleur marron qui ne devait pas trop fatiguer son humilité. Après la mort de M. Richard dont on a parlé précédemment, il se trouva que son chapeau, déjà très-usé, allait fort bien à la tête de M. Mollevaut; il s'en empara. Quelques années après, comme il était allé, selon sa coutume, faire sa retraite de dix jours au séminaire de Paris, celui de ses confrères qui était chargé du vestiaire ayant remarqué que ce chapeau méritait à peine d'être recueilli dans les balayures, fit venir secrètement le chapelier et en substitua un neuf. M. Mollevaut s'étant aperçu de la supercherie, ne manqua pas, dès la récréation suivante, de redemander son chapeau, protestant avec énergie qu'il n'en voulait pas d'autre. Son confrère n'ignorant pas que le seul moyen de fléchir sa

volonté était de lui dire quelque parole humiliante : « En ce moment où vous êtes en retraite, lui dit-il, « soyez un peu plus docile, faites un acte d'obéis- « sance, au moins une fois en votre vie. — Eh « bien! reprit-il, je consens à garder ce chapeau, mais « à la condition que vous me rendrez l'autre. » Le directeur chargé du vestiaire fit donc retaper ce vieux chapeau et le lui rendit ensuite, ce qui termina le différend. Quant au chapeau neuf, M. Mollevaut le laissa huit ou neuf ans dans sa boîte, disant qu'il le réservait pour les grandes occasions.

C'est encore par voie de succession qu'il fut pourvu d'un parapluie. M. Parage, mort directeur au séminaire de Saint-Sulpice, en avait laissé un du siècle dernier dont la forme surannée plut beaucoup à M. Mollevaut. Il le demanda pour son usage et pendant longtemps il n'en posséda pas d'autre; encore le mettait-il ordinairement au service de quelque solitaire qui n'en avait pas. Enfin tout ce qu'employait ce saint homme devait, pour lui plaire, porter l'empreinte de la pauvreté; il était dans un état violent lorsque les circonstances ne lui permettaient pas de suivre son attrait. C'est ce qu'il éprouva pendant quatre à cinq ans à l'égard de l'argenterie de table, dont il était d'usage de se servir à la Solitude, comme au séminaire d'Issy et ailleurs. En 1825 ou 26, un couvert ayant disparu et ne s'étant retrouvé qu'au bout de quelques jours, il profita de ce léger incident pour faire disparaître de la maison tous les couverts en argent et se réduire à n'user, ainsi que les solitaires, que de fer ou d'étain. Lorsque des évêques ou autres personnages

distingués mangeaient à la Solitude, on apportait du séminaire l'argenterie dont ils devaient se servir et on la remportait ensuite.

A ces pratiques de pauvreté M. Mollevaut ne manquait pas de joindre des pratiques de mortification corporelle, et quoique appelé à servir Dieu dans une compagnie où les austérités ne sont pas commandées par la règle, l'esprit de pénitence l'a toujours porté à traiter sa chair avec beaucoup de rigueur. Ce qu'il avait pratiqué en ce genre étant séminariste, il n'était pas homme à s'en dispenser devenu prêtre et supérieur de noviciat. Pour châtier son corps, il ne recourait pas seulement à la discipline; on a bien des preuves qu'au moins en certains temps il usait aussi du cilice, et l'on voit par sa correspondance que nul des instruments de pénitence en usage dans les communautés les plus austères ne lui était inconnu. Mais ce n'était là que la moindre partie de ses mortifications. Il semblait se faire un plaisir de supporter sans aucun soulagement les incommodités et les souffrances qu'occasionne l'intempérie des saisons. Il avait disposé sa table de travail de manière à avoir toujours le visage vers le Saint-Sacrement, de sorte qu'il tournait le dos au foyer de sa cheminée, et s'en trouvait même à une distance assez considérable. Lorsqu'on venait le voir, il retournait sa chaise, se tenant sans affectation aussi éloigné du feu qu'il lui était possible, et encore avait-il soin de retirer un peu les pieds afin de ne point tant se soulager du froid. Il lui est échappé de dire à quelques-uns de ses plus intimes que tout l'hiver il se couchait constamment les pieds froids, à l'exception des

jours de congé où la promenade l'avait suffisamment réchauffé. Il sortait toujours tête nue, portant son chapeau sous le bras, dans les chaleurs les plus ardentes aussi bien que par les plus grands froids. Pendant le rude hiver de 1830, il ne changea rien à son usage ; aussi le voyait-on quelquefois rentrer le soir les cheveux couverts de givre. Aux représentations qui lui étaient faites sur le préjudice qu'il causait à sa santé, il répondait par une plaisanterie, disant que c'était là son grand secret pour ne pas s'enrhumer ou pour se délivrer du rhume quand il en avait été pris. Un pensionnaire de la Solitude lui faisant observer que l'habitude où il était de se raser à l'eau froide l'hiver comme l'été pouvait lui occasionner des maux de dents ou des fluxions : « Vous êtes dans une grande « erreur, lui répondit-il ; c'est au contraire par motif « de santé que j'agis ainsi. En passant brusquement « d'une température à une autre, on est à la vérité « exposé au danger de prendre des fluxions ; mais « l'eau qui est chez moi est à la température de ma « chambre : je suis donc plus prudent que vous. »

M. Mollevaut n'était pas moins fidèle à mortifier la soif : non-seulement dans les chaleurs les plus brûlantes de l'été il ne but jamais hors de ses repas, ce qui est d'une vertu commune, mais à table même il s'imposait sur ce point de très-sensibles privations. « Lorsqu'au retour des promenades, dit M. Caduc, « les solitaires soupiraient après le moment de se « désaltérer et se sentaient disposés à épuiser les « pots d'eau placés sur la table, ce saint homme ne « changeait rien à son usage et ne buvait ni plus tôt « ni plus abondamment que les jours ordinaires. »

Tout le temps qu'il passa à la Solitude, son déjeuner consista, suivant l'ancienne coutume de Saint-Sulpice, en un morceau de pain et un demi-verre de vin. Il s'en privait régulièrement deux fois la semaine, le mercredi et le vendredi. Malgré le soin qu'il prenait de les dissimuler, on remarquait plusieurs autres mortifications qu'il s'imposait journellement dans ses repas; il ne s'en dispensait jamais, même quand les indispositions dont il souffrait auraient demandé un régime plus doux que celui de la communauté.

Nous avons dit plus haut que ces indispositions ne le firent jamais s'absenter des exercices communs. Cette régularité était d'autant plus admirable que la manière dont il s'y tenait en faisait pour lui de longues mortifications. Jamais il ne s'appuyait contre le lambris, et à peine semblait-il toucher au banc sur lequel il était assis. Une fois cette position prise, il demeurait immobile, ne se permettant pas le plus léger mouvement de tête ou de corps. Souvent, dans les plus fortes chaleurs de l'été, on voyait les mouches s'obstiner sur le bord de ses yeux sans que le moindre mouvement, même des paupières, trahît l'incommodité qu'il ressentait.

Cette constante et admirable mortification avait sa principale source dans la dévotion à la Passion de Notre Seigneur, qui paraît avoir été celui des mystères de notre sainte religion qui fit sur son cœur les impressions les plus profondes et les plus durables. Pour se rappeler plus vivement le souvenir des souffrances de Jésus-Christ, il tenait, comme on l'a dit, dans l'alcôve de son lit, un Christ colorié qui se faisait remarquer par la singularité de l'exécution : le corps

de Notre Seigneur était tout sillonné par les coups de la flagellation, et le sang dégouttait de tous côtés. Lorsque ses infirmités l'obligèrent de rentrer au séminaire de Paris, il plaça ce Christ au-dessus de sa cheminée, et en fit faire un autre plus horriblement déchiré qu'il mit auprès de son lit, pour faciliter à ses sens affaiblis le souvenir de la Passion de Notre Seigneur. Cette dévotion ne fit en effet que s'accroître pendant toute sa vie, et dans les dernières années qu'il passa à la Solitude il en faisait la matière presque continuelle des sujets d'oraison. Il eût désiré que les prêtres méditassent ordinairement ces touchants mystères, persuadé qu'ils y trouveraient une source inépuisable d'esprit de pénitence, d'humilité et de ferveur : « Pour faire quelques progrès dans « l'humilité, écrivait-il, il faut étudier continuel- « lement la très-sainte Passion, et désirer de vivre « dans les plaies du Sauveur jusqu'à ce qu'on ait du « goût pour les humiliations et les rebuts. »

M. Mollevaut s'était rendu familière cette pieuse pratique avant de la conseiller aux autres; c'est aux pieds de Jésus crucifié entre deux voleurs qu'il a puisé cette admirable humilité qui, aux yeux des personnes les mieux placées pour le connaître, a été la plus éminente de ses vertus. Nous en rapporterons quelques traits seulement. « Je blanchis, je pourris, « écrivait-il, je ne fais rien de bon. Toute ma vie se « passe à dire et à ne pas faire ; c'est là mon épitaphe ; « *dixit et non fecit*: voilà tout mon ministère. J'ai le « plus grand besoin des miséricordes du Seigneur, « qu'il me tienne plus constamment attaché à la vue « de mes misères, de mes inepties et de ma

« profonde indignité. C'est un cloaque que l'on n'a « pas curé depuis cinquante ans et qui renferme « toute sorte d'immondices et d'infections. » La sublimité de sa vocation ajoutait beaucoup à la confusion que lui donnait la vue de ses misères. « Je « frémis, disait-il, quand je pense à ce que devrait « être un sulpicien, un homme qui possède et prati- « que constamment toutes les vertus chrétiennes et « ecclésiastiques dans leur perfection, qui ne vit que « d'oraison, qui voit tous les ressorts de la grâce « pour n'en négliger aucun, qui compte pour rien « tout ce qu'il fait, parce qu'il voudrait toujours en « faire cent mille fois plus. Mais je vois que je parle « de ce que je ne sais pas, et de ce que je ne fais « pas. Ainsi, mon très-cher ami, plaignez-moi et « priez pour que le bon Dieu ait pitié de moi selon sa « très-grande et incompréhensible miséricorde. « Priez notre bonne Mère qui est ma dernière et « unique ressource. »

Ce sentiment profond et continuel de son indignité lui rendait insupportables les moindres témoignages d'estime ou de considération. Le directeur de la Solitude, s'étant cru dans l'obligation de faire une démarche qui l'affligea profondément, alla ensuite lui demander pardon de la peine qu'il lui avait causée. « Vous demandez pardon à un fumier, » lui dit-il aussitôt, proférant ces paroles avec une énergie qu'aucune expression ne saurait rendre. Les louanges, sous quelque forme qu'on les donnât, le mettaient hors de lui. « Si vous saviez ce que je suis, disait-il « en ces occasions, vous me cracheriez au visage. » Il aimait à répéter qu'il serait trop heureux d'aller

en purgatoire jusqu'à la fin du monde. « S'il a trouvé « grâce devant Dieu, disait-il en parlant du prince « de Talleyrand, je voudrais bien être à sa place. » Un jour les solitaires s'entretenaient en récréation de l'entrée dans le séjour de la gloire : chacun disait quel serait, à ce qu'il lui semblait, son premier sentiment s'il avait le bonheur d'entrer au ciel. M. Mollevaut écoutait tout et gardait le silence. Pressé de dire son avis : « Si j'obtiens ce bonheur, dit-il, mon « premier sentiment sera une grande admiration de « la toute-puissance de Dieu qui sera venu à bout « de faire entrer dans le paradis un coquin tel que « moi ! »

Nous avons vu les saintes industries qu'il sut employer pendant son séminaire pour laisser ignorer ce qu'il avait été dans le monde : cette fidélité à se tenir caché ne fut pas moins constante pendant le reste de sa vie. C'était un silence absolu sur tout ce qui le concernait. Obligé d'écrire à son frère, membre de l'Institut, il savait rendre ce titre illisible afin que le solitaire chargé de porter les lettres ne connût pas cette particularité. M. Burnouf l'helléniste, ayant entendu parler des connaissances de M. Mollevaut, vint à Issy dans l'espérance d'en obtenir d'utiles renseignements. Il le trouva dans le jardin, la bêche ou le rateau à la main. M. Burnouf indiqua le motif de son voyage : il venait consulter un savant helléniste. — « Mollevaut un helléniste ! Ah ! mon cher « monsieur, je le connais bien, et je vous assure que « les personnes qui vous ont adressé à lui se sont « lourdement trompées. C'est un gros homme qui « mange la soupe du séminaire. Il s'entend bien

« mieux à cela qu'au grec. » M. Burnouf s'en retourna, convaincu qu'il avait mal entendu le nom de celui qui lui avait été désigné. « Ce ne fut jamais « que par surprise, ajoute M. l'abbé Duchesne, qu'on « put arracher au littérateur d'un goût si pur et si « fin quelques lambeaux de sa science [1]. »

Cacher ses connaissances était trop peu à ses yeux; il eût voulu faire oublier jusqu'à son nom. « Lorsqu'il était supérieur de la Solitude, rapporte « M. Caduc, il reçut de Nancy un manuscrit qu'il « lut avec un vif intérêt : c'était la vie de son saint « oncle, curé des Trois-Maisons. L'auteur ne vou- « lait pas la faire imprimer sans son agrément. « — Cette vie, me dit-il, était bien écrite, intéres- « sante et très-édifiante; après l'avoir lue avec « beaucoup de plaisir, je la jetai au feu. — Et com- « ment, m'écriai-je, avez-vous pu faire cela? — C'est, « dit-il, parce que mon oncle portait mon nom : si « c'eût été mon oncle maternel, j'aurais laissé vo- « lontiers imprimer. »

Ces leçons vivantes d'humilité étaient généralement suivies. « La Solitude, écrivait-il avec bon- « heur, se porte en masse vers cette divine vertu, « et la miséricorde de Dieu nous en donne des « exemples bien consolants. Plus vous tendrez au « saint amour, plus vous goûterez l'humilité, parce « qu'il suffit de bien connaître notre doux et hum- « ble Sauveur pour se sentir attiré vers ces états « admirables dans lesquels il nous témoigne une « tendresse qui ravit le cœur : *Ego sum vermis et*

1. *L'Ami de la Rel.*, t. CLXIV, p. 275.

« *non homo*. Nous avons un de nos confrères qui, de-
« puis bien longtemps, ne médite presque plus que
« ces paroles, et quelquefois il se trouve la journée
« entière dans des états d'anéantissement dont il
« ne peut sortir. Anéantissement, ce mot dit tout ;
« le reste n'est qu'amusement d'esprit et pure ima-
« gination. Mais qui aura le courage de se précipiter
« dans ce gouffre où l'on ne voit plus rien, où l'on
« ne trouve plus d'appui, ni au dedans ni au dehors,
« où l'on est perdu sans ressource et sans vouloir
« se retrouver ? Sans l'anéantissement, tout ce que
« l'on fait sent l'humanité ; enfin il faut y être pour
« le comprendre et le goûter, et pour y arriver il
« faut désirs, prières et mortification universelle...
« Depuis la rentrée des solitaires, tous leurs sujets
« d'oraison ont roulé sur cette vertu. Il n'y a que
« moi qui mette obstacle au bien, parce que je ne
« suis que pourriture, lâcheté et abomination. »

CHAPITRE XVIII

M. Mollevaut modèle des solitaires dans les exercices religieux, au réfectoire, en récréation et dans toutes les rencontres.

A la méditation fréquente des mystères de la Passion, M. Mollevaut joignait celle de l'adorable sacrement de nos autels, et c'est surtout près de Jésus vivant dans l'Eucharistie qu'il allait se consoler des peines de la vie, chercher la lumière dont il avait besoin, et solliciter pour lui et pour les autres les vertus apostoliques dont il désirait tant la diffusion. La dévotion envers le Très-Saint-Sacrement lui avait, comme on l'a vu, fait rechercher tous les moyens d'honorer Jésus-Christ dans la petite chapelle de la Solitude. Ce zèle pour la décoration de la maison de Dieu, loin de s'affaiblir en lui avec l'âge, sembla prendre chaque année de nouveaux accroissements, et lui fit dépenser des sommes considérables, comme nous aurons occasion de le dire ailleurs. Sa tenue à l'autel, dans l'action de grâces et durant les visites au Très-Saint-Sacrement, donnait de la dévotion à ceux qui en étaient témoins : « Tous les « jours, dit M. Caduc, il passait une pleine demi-

« heure en action de grâces dans l'attitude du re-
« cueillement le plus profond. Alors son visage pa-
« raissait enflammé et laissait voir les saintes ar-
« deurs qu'il éprouvait intérieurement. Si quelqu'un
« venait dans ce moment le prier de l'entendre en con-
« fession, il semblait d'abord ne pas comprendre, lui
« qui, en toute circonstance, était si prompt à servir
« le prochain. C'était comme l'enfant qu'on veut ar-
« racher à la mamelle. Il fallait quelquefois lui ré-
« péter la même demande. Enfin il se levait en de-
« meurant dans l'attitude du plus profond recueil-
« lement, passait ordinairement dans sa chambre qui
« était attenante, entendait la confession comme un
« homme tout absorbé en Dieu, adressait au péni-
« tent quelques paroles d'une suavité toute céleste,
« et, l'action achevée, il retournait à la chapelle, tou-
« jours dans l'attitude du plus profond recueille-
« ment. »

Pour la visite au Très-Saint-Sacrement, qu'il faisait d'un quart d'heure, matin et soir, il se plaçaitd evant l'autel, les bras croisés, la tête un peu avancée et inclinée, et si absorbé en Notre Seigneur qu'il semblait étranger à tout le reste. « Étant allé le voir, disait M. Jacquemin, je le trou-
« vai priant à la chapelle, et lui ayant frappé sur
« l'épaule, il ne sentit rien, tant il était en Dieu. Je
« fus obligé de frapper de nouveau : il se retourna
« alors, et en me regardant il avait plutôt l'aspect
« d'un séraphin que celui d'un homme [1]. »

Nous ne dirons rien de l'air dévot et du ton pénétré que M. Mollevaut laissait voir dans toutes les

1. Lett. de M. Comteaux.

prières qu'il faisait avec la communauté. Son signe de croix était à lui seul une prédication. La récitation du bréviaire, qu'il se fit un devoir de présider tant que ses forces le permirent, était, grâce à la direction qu'il lui donnait, un exercice très-édifiant : « Je bénis Dieu, disait un vénérable prêtre en re- « traite à la Solitude, de ce qu'il y a au monde une « communauté d'ecclésiastiques où ses louanges « sont célébrées si parfaitement. » Le serviteur de Dieu ne négligeait rien pour obtenir cette pieuse et grave récitation : il expliquait en détail les règles de la psalmodie, veillait avec soin à leur observation et faisait effort pour dominer le chœur, quand les pauses et les médiantes n'avaient pas lieu à son gré. « La bonne récitation du bréviaire, « disait-il souvent, est chose capitale, vu qu'il rem- « ferme tout ce qu'on peut désirer pour nourrir la « piété, qu'il apporte beaucoup de grâces; et cepen- « dant c'est l'exercice que l'on remplit le moins « bien. »

M. Mollevaut était encore un sujet de grande édification pour les solitaires dans les repas et les récréations : partout on retrouvait l'homme de Dieu avec cet air humble, modeste, surnaturel qui ne l'abandonnait jamais. Il avait une particulière dévotion à cette parole de saint Vincent de Paul : « Malheureux, as-tu gagné le pain que tu vas manger ? » Ce sentiment qui l'accompagnait dans tous ses repas, fréquemment il le suggérait à ses disciples ; il leur recommandait aussi de se tenir, au moyen de la lecture et des saintes pensées, comme étrangers à cette action grossière, disposition que plusieurs

ont souvent remarquée en lui : « Son air impassible « pendant les repas, dit M. Féret, me frappait « beaucoup : on eût dit qu'il ne goûtait pas ce qu'il « mangeait. » Ceux qui ont fréquenté la Solitude savent que le rire, même pendant les repas, n'y est pas aussi rare qu'on le supposerait d'abord. M. Mollevaut le voyait sans peine : « Réjouissez-vous, « écrivait-il à un supérieur de communauté, de ce « que vos novices sont enfants et aiment à rire ; « c'est un bon signe. L'esprit de communauté de- « mande que l'on fasse tout gaiement, et surtout les « choses difficiles. » Jamais cependant il ne se laissait entraîner par l'exemple, mais jamais aussi il ne témoignait de mécontentement. La seule punition qu'il infligeât aux rieurs était, quand ils tenaient le livre de la lecture, de ne pas les en délivrer qu'ils n'eussent surmonté leur rire involontaire[1].

Dans la vue d'intéresser aux lectures du réfectoire, il en parlait souvent dans ses entretiens à la communauté. On nous a conservé ce qu'il dit, en une occasion, au sujet du martyrologe : « Tous les « jours on nous dit : Aujourd'hui tel saint est entré « dans la gloire, après avoir passé sa vie dans la « pratique d'effrayantes austérités, tel autre a tout « quitté pour se dévouer au salut des âmes, en « s'oubliant lui-même, celui-ci a eu la tête tran- « chée, celui-là a été écorché vif, a enduré les tor- « tures les plus recherchées; et, après avoir fait

1. Il est d'usage à la Solitude qu'il n'y ait pas un lecteur unique : cinq ou six lisent à chaque repas et se font passer le livre au signal du supérieur.

« une longue énumération, on termine en disant « qu'il y en a une multitude d'autres qui ont souf- « fert de la même manière et conquis ainsi la cou- « ronne d'immortalité. Nous entendons tout cela, « et peut-être n'en est-il aucun parmi nous qui se « demande à lui-même : Qu'ai-je fait pour Dieu jus- « qu'ici? Comment ai-je passé la moitié de ce jour? « Dans quelles dispositions intérieures ai-je pris « ce repas? »

M. Mollevaut assistait fidèlement aux récréations, et sa présence, non moins que ses paroles, consolait et édifiait les solitaires. Les règles qu'il donnait aux autres pour ce temps de délassement nous font assez bien connaître la conduite qu'il y tenait lui-même. « Il voulait que l'on entrât dans cet « exercice comme dans une atmosphère de charité, « que l'on s'y tînt dans un oubli continuel de soi- « même et de ses fantaisies, pour ne penser qu'au « délassement de ses frères, s'estimant trop honoré « d'avoir à récréer les enfants du Roi des rois, « comme on tient à honneur d'être chargé d'amuser « l'héritier d'un trône. Il désirait une gaieté douce, « une sérénité de visage qui fût propre à dilater les « cœurs : il recommandait aussi d'éviter dans la « conversation les sujets affligeants, même quand « ils se rattachaient à la religion et à l'Église ; il « n'aimait pas que l'on parlât des désordres qui rè- « gnent dans le monde, de la multitude d'âmes qui « se perdent, de l'état déplorable où est la foi dans « telle et telle contrée, etc. Mais il voyait avec un plai- « sir singulier que l'on citât des traits édifiants, et « lui-même avait un saint empressement à communi-

« quer tout ce qu'il apprenait en ce genre : tantôt « c'était une conversion généreuse, tantôt une « mort sainte après une vie passée dans le déré- « glement ; d'autres fois c'était un grand personnage « qui renonçait à tout pour entrer dans le cloître, « une pauvre femme ou un pauvre ouvrier qui avait « fait un acte de vertu héroïque, etc. Le succès des « missions, dans l'intérieur de la France ou à « l'étranger, était aussi l'un des sujets favoris de « ses entretiens avec les solitaires. Il était toujours « éloquent lorsqu'il parlait du zèle des hommes « apostoliques voués à ce sublime ministère. »

M. Mollevaut avait au suprême degré le talent d'intéresser la conversation, mais son humilité et l'horreur qu'il avait pour les louanges lui faisaient souvent prendre le parti de se taire, et même quelquefois de se donner des airs de stupidité qui en ont trompé plus d'un. Cette manière d'agir, qu'il n'a jamais complétement abandonnée, lui était cependant plus familière dans les premières années de sa supériorité, et les solitaires en étaient quelquefois un peu fatigués. Sur un mot de M. Duclaux, qui n'approuva pas cette conduite, il promit de la modifier. « On ne peut assez regretter, dit M. Féret, « certains principes que M. Mollevaut s'était faits « pour la conversation. Quand il suivait l'inspira- « tion d'intéresser, c'était à ravir. Je l'ai entendu « quelquefois raconter des histoires de la Révolu- « tion et de l'Empire, mettre en scène et apprécier « les hommes de ces époques, parler de la littéra- « ture ancienne, moderne et contemporaine, sacrée « et profane, juger les auteurs et les livres avec

« un tel prestige, qu'on aurait passé volontiers deux « heures entières à l'écouter. Un jour de promenade « la conversation tomba, je ne sais comment, sur « Sophocle, Euripide et ensuite sur Démosthène; « il nous tint une heure auprès de lui, nonobstant « l'extrême froid, sans que cet entretien nous pa- « rût durer plus d'un quart d'heure. Mais s'étant « aperçu qu'il oubliait sa résolution, il garda brus- « quement le plus profond silence et fut taciturne « jusqu'à la Solitude. »

Quand aux objets sérieux, aux questions de théologie ou de philosophie, il désirait qu'on ne s'en occupât point pendant les récréations, voulant, comme on l'a déjà dit, que les solitaires, au sortir de la conversation, pussent rentrer immédiatement dans leur état ordinaire de récollection et d'union à Dieu. Si, en parlant de spiritualité ou autre sujet analogue, quelqu'un émettait des principes qui ne lui parussent pas puisés à la bonne source, il citait aussitôt, comme correctif, les maximes les plus pures de la foi, et alléguait sans adoucissement les préceptes de l'Évangile que l'on avait semblé perdre de vue, ce qui faisait dire à M. de Courson que le vénérable supérieur était un vrai *brise-raison*. « Si les discussions étaient trop vives, « dit encore M. Féret à qui nous empruntons ces « détails, il prenait un air sérieux, taciturne, mé- « content, et il était difficile de continuer. » En dehors de ces occasions, fort rares d'ailleurs, il laissait une grande liberté de parler et assaisonnait même d'agréables plaisanteries les histoires qu'on racontait ou les questions qui venaient sur le tapis.

Si devant lui on plaisantait quelqu'un, rarement il se mettait de la partie, si ce n'est pour défendre par un mot agréable celui que la plaisanterie aurait pu embarrasser.

La conversation n'était pas la seule récréation des solitaires; ils pouvaient travailler au jardin, approprier les allées, arroser les fleurs, etc. M. Mollevaut partageait très-volontiers ces modestes occupations, et M. l'abbé Duchesne l'a peint au naturel quand il a dit: « Il aimait le grand air, le « jardin, la bêche et le rateau : aux jours d'hiver, de « la Solitude à Lorette, pionnier infatigable, il tra-« çait la route dans la neige pour les jeunes sémina-« ristes, comme un habitant du mont Saint-Ber-« nard [1]. » — « M. Mollevaut, ajoute l'abbé Duchesne, « n'était pas une de ces natures dolentes et cita-« dines, s'alarmant à la pluie, au soleil, à la bise : « c'était (je parle de ses fortes années et non des « dernières) un homme haut de taille, à larges « épaules, à forte poitrine, d'un pied infatigable, « d'un bras vigoureux, le front élevé, l'œil bleu, « doux, le regard plein de calme et de piété : il y « avait répandu sur toute sa physionomie je ne « sais quoi de reposé, de saint, de céleste : c'était « un merveilleux assemblage d'aménité, d'affabilité, « de douceur intime, s'alliant à la plus haute auto-« rité [2]. »

Pendant les récréations et les promenades, comme dans les exercices plus sérieux, le vénéré supérieur, nous l'avons dit, se faisait un devoir de ne jamais

1. *Ami de la Rel.*, t. CLXIV, p. 258.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 258.

être absent. Toujours à la tête de son petit troupeau, toujours accessible au moindre et au plus timide de ses enfants, et cependant toujours uni à Dieu, il savait s'inspirer des moindres circonstances pour saisir les âmes, les amener à lui, les encourager et les consoler. Des exemples si admirables faisaient une grande impression sur l'esprit et le cœur des solitaires : ils se disaient les uns aux autres : « Nous pourrons oublier ce que nous a dit « M. Mollevaut; mais ce que nous lui avons vu faire, « jamais. » Ils étaient d'autant plus touchés que le vénérable supérieur ne se montrait pas exigeant à l'égard des autres. Comme le bon pasteur, il marchait devant, désireux d'être suivi, mais la douceur et l'humilité de son âme l'empêchaient de reprendre et de presser les retardataires. « Quand on lui de-« mandait conseil, dit M. Féret, il était assez sé-« vère et se tenait dans le règlement; mais il ne « disait rien ou presque rien à ceux que ses exem-« ples et ses instructions n'amenaient pas à une « parfaite régularité. Quelques-uns d'entre nous le « trouvaient trop mystique et pas assez théolo-« gien. Le bon père savait tout cela; je ne l'ai ja-« mais vu sortir de son impassibilité, de sa pa-« tience, de sa douceur et de sa bonté envers tous. « Je ne l'ai jamais entendu y faire une seule fois « allusion en public. En particulier, quand il avait « à prémunir les autres, il disait : Voyez-vous, mon « très-cher, ce n'est pas à la source des hommes « qu'il faut puiser, c'est à la source de l'Évangile « et de l'Imitation. Là est la source pure des in-« spirations pour le fond et pour la forme. »

M. Mollevaut n'usait pas de cette réserve quand il s'agissait de fautes contre le règlement, il était même alors d'une grande rigueur; mais hors de là sa longanimité et sa patience étaient sans bornes. Bien des solitaires l'ont prié de les avertir de leurs défauts extérieurs, désirant être corrigés, par un aussi habile maître, des manquements qui pouvaient leur échapper contre les règles de la prononciation ou de la tenue ecclésiastique; toujours il s'y refusait; non qu'il jugeât ces avertissements sans importance, mais il priait de les demander au moniteur que chacun se devait choisir parmi ses confrères. Quant aux petites maladresses, gaucheries, oublis, inadvertances et autres détails sur lesquels on dit facilement son avis, son grand esprit d'ordre l'y rendait très-sensible, mais rarement il en témoignait quelque chose. Un jour le sacristain, en renouvelant la mèche de la lampe du sanctuaire, laissa tomber de l'huile sur le plus beau tapis que possédât la chapelle de la Solitude. Désolé, il va faire l'aveu de cet accident à M. Mollevaut qui se contente de lui répondre : « Mon très-cher, cela peut « arriver à tout le monde. »

Avant tout, M. Mollevaut était un homme de grand cœur et sa charité ne connaissait pas de bornes. Les solitaires, on l'a vu, en ressentaient chaque jour les effets; mais ils n'étaient pas l'unique objet d'une bonté si expansive. Tous les membres de la Compagnie le trouvaient, dans l'occasion, disposé à se sacrifier pour eux. Quelle tendre affection ne témoigna-t-il pas au vénérable M. Duclaux dans les infirmités des dernières années de sa vie! Il le visi-

tait aussi fréquemment que le permettaient les devoirs de sa place, et quand ce bon père venait à Issy, il l'accueillait avec la joie d'un fils et l'entourait de tous les soins imaginables. L'intérêt qu'il prenait à une santé si chère se trahit fréquemment dans sa correspondance : il en parlait volontiers et toujours dans les termes les plus affectueux. « J'ai « vu hier à Issy notre très-honoré père, écrivait-il « en 1825; il y est venu en voiture et compte y ve- « nir tous les deux jours. Vous sentez que je re- « garde comme une grande faveur de Dieu de pou- « voir causer plus fréquemment avec lui. Il a eu « une faiblesse qui a beaucoup alarmé, mais on es- « père que, s'il se soutient comme il fait à présent, « nous pourrons conserver un si riche trésor et un si « parfait modèle... » — « Ah! mon cher ami, disait- « il à un autre, quel père nous avons, quel modèle, « quelle source de bénédiction pour chacun de nous! « Heureux ceux qui le connaissent et veulent mar- « cher sur ses pas! » Enfin, quand il plut à Dieu de récompenser ce saint prêtre, M. Mollevaut ressentit sa mort comme celle d'un père. Il en inscrivit la date dans son *Mémorial* et en conserva fidèlement le souvenir dans son cœur. « Notre bon père n'est « plus de ce monde, écrivait-il le 9 décembre 1827; « jeudi dernier nous avons déposé son corps à côté « de celui de M. Émery. Il nous a donné à tous, en « héritage, ses vertus, cinquante ans d'un ministère « sans reproche, une vie d'abnégation continuelle, « humilité et souffrances, véritable chemin du « ciel. Ah! n'oublions jamais la plus grande des « grâces de Dieu, l'exemple d'un saint prêtre:

« il suffit pous nous soutenir toute notre vie. »

M. Mollevaut n'avait pas de moins grandes tendresses pour les autres prêtres de la Compagnie, quand ils étaient malades. On le vit bien en 1835, lorsque M. Dorveau, professeur de philosophie au séminaire d'Issy, fut atteint de la petite-vérole. Le corps du malade n'était qu'une plaie et il exhalait une puanteur si grande, qu'il ne pouvait la supporter lui-même, malgré les fumigations prescrites par le médecin. M. Mollevaut semblait prendre ses délices auprès de ce cher malade; tantôt il inclinait l'oreille à sa bouche pour saisir ses moindres paroles, tantôt il collait sa joue à la sienne afin de le confesser ou de lui parler plus commodément, et il ne discontinua cet office d'héroïque charité que quand il eut reçu le dernier soupir de ce saint confrère.

La tendre charité du bon supérieur veillait également sur les besoins de toutes les personnes qui avaient des rapports avec la Solitude : les ouvriers qui y travaillaient n'étaient pas oubliés, et il a souvent fait faire, dans les temps de détresse, des travaux considérables, afin de leur procurer des ressources. Chaque année il faisait remettre une somme d'argent à la sœur chargée de visiter les pauvres et les indigents de la paroisse. Mais sa compassion a surtout été admirable à l'égard d'un domestique qu'il garda presque tout le temps qu'il fut à la Solitude.Cet homme sujet à s'enivrer joignait à ce grave défaut une paresse qui le rendait incapable de remplir son emploi. Ce fut en vain que les économes du séminaire voulurent le remplacer; M. Mollevaut déclarait que si on le renvoyait il par-

tirait avec lui ; puis son cœur savait lui trouver des excuses : « Qui sommes-nous, disait-il, pour que « d'autres hommes soient destinés à passer leur vie « à nous servir, nous honorer, nous respecter? Nous « servons si mal le bon Dieu, que nous ne méritons « pas que les domestiques nous servent bien. Que « voulez-vous, ajoutait-il, ce n'est pas pour s'eni- « vrer que le pauvre Antoine va au cabaret, c'est « le besoin de causer avec des gens de sa condition. « Aux personnes d'un rang plus élevé il faut les « soirées du salon et les entretiens sous le portique ; « pour ces gens-là, les tavernes et leurs bosquets sont « leur salon et leur portique. Hélas! les personnes « comme il faut trouvent dans leurs réunions l'occa- « sion d'autres excès, et plus criminels encore. »

Tel fut M. Mollevaut dans la supériorité de la Solitude et la formation des novices de la Compagnie. On peut hardiment dire de lui ce que saint Bernard a écrit de saint Malachie : « Il était à la « fois le guide et le modèle de ses frères ; sa vie « était pour eux un livre où ils apprenaient com- « ment ils devaient se conduire ; car il marchait « à leur tête *en justice et en sainteté devant Dieu.* Mais « outre les observances communes, il pratiquait « plusieurs choses extraordinaires dans lesquelles « il précédait tout le monde sans que personne fût « capable de l'y suivre*. »

* Ipse rector, ipse regula fratrum : legebant in vita ejus quomodo conversarentur et ipse ante illos præibat *in justitia et sanctitate coram Deo :* nisi quod præter instituta communia multa singulariter faciebat in quibus potius præibat omnes et aliorum nemo illum potuit ad tam ardua sequi.

CHAPITRE XIX

M. Mollevaut directeur des âmes; tendance générale de sa direction.

M. Mollevaut achevait dans le tête à tête de la direction ce que ses instructions et ses exemples avaient commencé, et l'on ne connaîtrait pas son action à la Solitude si on ne l'envisageait comme directeur des âmes. Avec les talents et les qualités qui font les bons supérieurs, Dieu lui avait donné, et dans un degré plus remarquable encore, les dispositions et les vertus qui font les vrais directeurs. M. l'abbé Duchesne n'a pas exagéré quand il a dit : « La connaissance des voies intérieures, du cœur « humain et des secrets de l'Esprit saint étaient à « un haut degré en M. Mollevaut : de là l'influence « qu'il a exercée sur tous ceux qui l'approchaient, de « là la confiance qui lui fut témoignée par tout le « clergé. Cardinaux, archevêques, évêques, aussi « bien que les prêtres les plus humbles ou le sémi- « nariste le plus fervent, pendant quarante ans, « l'honorèrent comme un homme de grand esprit et

« de bon conseil, le vénérèrent comme un serviteur « de Dieu et l'aimèrent tendrement. Si quelque « chose de notre temps peut donner une idée de ce « qu'on lit dans les histoires des saints, du concours « des peuples et du clergé autour de la cellule d'un « saint Antoine, d'un saint Hilarion, d'un saint Pa- « côme, c'est le concours assidu d'hommes de toute « condition et fonction dans l'Église qui gravissaient « la montagne de M. Mollevaut, s'en allaient là « chercher un mot qui était toujours un oracle, et qui « ne sortaient de sa cellule que tout imprégnés de « cette atmosphère où rayonnaient avec la science la « piété et la lumière [1]. » — « Que de fois, dit un autre « disciple de M. Mollevaut, j'ai eu occasion d'éprou- « ver, à mon grand avantage, la sagesse que Dieu « avait mise dans ce saint homme! Il semblait sou- « vent que ses décisions fussent prises sans réflexion « et comme au hasard, et puis il se trouvait qu'elles « étaient juste ce qu'il fallait, et qu'une conduite « opposée aurait eu des suites funestes. J'ai pensé « bien des fois qu'il était éclairé surnaturellement « pour le bien et pour la sanctification non-seule- « ment de celui qui le consultait, mais souvent de « beaucoup d'autres. »

Cette sûreté de coup d'œil et cette sorte d'intuition divine étaient surtout remarquables en M. Mollevaut dans les questions de vocation. Très-souvent, après un entretien ou deux, il a tranché sans hésitation, et d'une manière que la suite a parfaitement justifiée, des difficultés qui paraissaient insolubles.

1. *Ami de la Rel.,* t. CLXIV, p. 166.

Combien de jeunes gens du monde ont trouvé dans ses lumières un terme à leurs incertitudes! combien d'autres auxquels il dit d'entrer dans l'état ecclésiastique ou d'embrasser la vie religieuse, dans un moment où l'exécution de ce dessein paraissait humainement impossible, et qui n'ont pas dû se repentir d'avoir eu foi en sa parole! C'est ce qui s'est vu en particulier dans quelques vocations dont nous parlerons plus loin.

A ces vives lumières de l'esprit, M. Mollevaut joignait les qualités du cœur qui attirent la confiance, donnent de l'ascendant et mettent en pleine possession des âmes. Cet homme si énergique alliait une tendresse de mère à cette force de volonté qui semblait indomptable. « C'est surtout ce « cœur paternel qui me ravit, disait après sa mort « un de ses chers disciples; c'est toujours à ce cœur « que j'en reviens. Je ne crois pas qu'il y ait jamais « eu personne au monde plus tendre et plus affec- « tueux, ce qui n'est pas étonnant puisqu'il était si « véritablement saint. S'il m'était permis de parler « de moi-même, si j'osais vous dire les paroles si « bonnes, si affectueuses dont ses lettres abondent, « oh! combien vous admireriez la bonté de son « cœur! » La tendresse de M. Mollevaut éclatait d'une manière spéciale à l'égard de ceux qui étaient dans la peine. L'affliction de ses frères le trouvait toujours sensible et donnait à sa parole un accent particulier de bonté. « Depuis que j'ai lu votre lettre, « disait-il à un jeune directeur qui lui avait fait « part d'une inquiétude dont il souffrait, j'en ai le » cœur rempli d'affliction et je regrette, plus que ja-

« mais, de ne pouvoir vous dire de vive voix tout ce « que l'amitié m'inspire, et combien je désire que le « bon Dieu vous donne ses consolations et rende la « paix à votre âme. » La peine que lui donnaient les scrupuleux n'altérait aucunement la tendresse et la douceur de sa charité. « Je ne puis me rappeler sans « en être confus, dit un vertueux prêtre qui a passé « par ces épreuves, combien j'ai été importun à son « égard pendant ma solitude. J'étais sans cesse à sa « porte pour le consulter, lui proposer quelque nou- « velle peine. Au lieu de témoigner de l'ennui, il me « disait avec une espèce de tressaillement qui ac- « compagnait d'ordinaire ses communications pater- « nelles : Vous ne me fatiguez pas, mais au contraire « je suis inquiet quand je passe un ou deux jours sans « vous voir. » Un jeune directeur se trouvant dans un état de surexcitation qui ressemblait à de la folie, on le fit venir à la Solitude, dans l'espérance que, par son ascendant et ses douces insinuations, M. Mollevaut parviendrait à calmer son imagination. On ne saurait dire jusqu'où ce saint homme porta le dévouement en cette rencontre. On s'étonnait qu'étant surchargé d'occupations il semblât n'avoir à penser qu'à ce pauvre malade.

Doux par tendresse et par vertu, comme saint François de Sales, M. Mollevaut l'était aussi par principe et par cette conviction profonde qu'on ne fait de bien aux âmes qu'à force de douceur [1]. « Si « nous sommes d'accord sur la manière de conduire « les âmes, disait-il en 1838, nous devons l'être sur

1. *Vie de sainte Chantal*, t. I., p. 122.

les incomparables effets de la douceur, de la miséricorde, de la mansuétude et bénignité. Voilà vingt ans que l'expérience me confirme cette vérité; et puis notre adorable Maître a tout dit et tout montré à cet égard; il est même inconcevable que l'on puisse douter un instant de l'excellence de cette pratique. Répétons sans cesse : *Beati mites.* Combien de fois j'ai dit à la Solitude : Vous commencerez à être directeurs quand on dira de vous : *C'est un bon homme.* Condescendance, compassion, patience : voilà tout le cœur de Notre Seigneur et de sa divine Mère, et pourquoi les Saints ont opéré tant de conversions merveilleuses. C'est une théologie qu'ils ont et que tout le monde ne goûte pas, et cependant c'est le moyen d'élever les âmes à une haute perfection, parce que quand on a le cœur on a tout l'homme. » Fidèle à ces principes, t les yeux toujours fixés sur Jésus-Christ, M. Molevaut, quoique d'un caractère ardent, ne laissait voir n direction que bonté, douceur et tranquillité; grâce aux efforts qu'il avait faits sur lui-même, il upportait avec paix et tranquillité les choses les lus opposées à son humeur. « Il y a de la peine, « disait-il, à supporter tout le monde, en particulier « les *insupportables;* mais il y en a plus encore à s'en « laisser affecter et vouloir l'impossible qui est que « tout le monde revienne à notre humeur; et puis, « c'est une affaire d'habitude. Quand on s'est fait « violence quelque temps, cela ne coûte pas autant « qu'on se l'imaginait, surtout si l'on appelle à son « secours l'humilité qui est toujours accompagnée de « la paix. »

Ces qualités et vertus fondamentales qui, mises au service du zèle et du dévouement, font les vrais directeurs, étaient rehaussées en M. Mollevaut par un tact exquis et une délicatesse merveilleuse : il discernait du premier coup d'œil comment il fallait s'y prendre à l'égard de chacun. Prudemment réservé pour ne pas devancer le mouvement de confiance qui allait lui dévoiler tous les secrets, il mettait à l'aise par l'air de bonté et de liberté avec lequel il entrait en conversation, témoignait de l'intérêt et au besoin laissait voir des connaissances variées, que son humilité retenait ordinairement cachées, mais qu'il retrouvait sans effort et montrait sans scrupule, dès que l'honneur de Dieu semblait le demander. Il accueillait les premiers épanchements de la confiance avec la même délicatesse, savait se proportionner avec aisance à la portée de chacun, s'identifiait en quelque sorte avec ceux qu'il dirigeait, ménageait leur faiblesse, encourageait leur timidité et se faisait tout à tous, à l'exemple de l'Apôtre. Rien de plus divers que sa manière de traiter avec les personnes qui l'abordaient; il ne manquait jamais à ce que demandait la foi, mais il usait de toutes les condescendances qu'elle autorise dans les différentes circonstances. Il se faisait petit avec les petits, homme fait avec les âmes plus fortes : si on le voulait, on avait le mot pur et net de l'Évangile, mais il ne le livrait pas d'abord. « Je l'éprouvai un « jour, dit un de ceux qu'il dirigeait, en me ren- « contrant avec lui à Orléans. Je lui fis part de pei- « nes réelles; il les écouta, me fit ses observations, « et sur mes instances pour avoir le fond de sa pen-

« sée, il trancha par ces mots : *Chose étonnante!*
« *personne ne veut souffrir pour Notre Seigneur!* Com-
« bien de fois chose semblable m'est arrivée! J'y
« étais accoutumé et dans l'occasion je lui deman-
« dais son dernier mot. Mais je m'apercevais bien
« qu'il n'en agissait pas toujours de la sorte. Il se
« plaignait souvent de ce que l'on n'était pas capable
« d'entendre le mot de Notre Seigneur, de ce qu'on
« ne le voulait pas. Il en citait quelquefois des
« exemples, et l'on sentait combien il souffrait de voir
« que le règne de Jésus s'établissait si difficilement
« dans les âmes. »

On sait que deux causes doivent nécessairement concourir à la conversion et à la sanctification des âmes, l'action de la grâce sur les cœurs et la libre adhésion de la volonté : de là, parmi les maîtres de la vie spirituelle, deux écoles qui correspondent assez bien à ce qu'on a désigné de tout temps sous le nom de vie contemplative et de vie active. Les contemplatifs, en effet, sans négliger entièrement les moyens directs d'exciter la volonté, mettent leur principal soin à élever la pensée de ceux qu'ils conduisent vers l'Auteur de tout bien; tandis que ceux de l'école opposée, sans méconnaître la nécessité de la grâce, dirigent particulièrement leurs efforts sur la volonté qu'ils cherchent à exciter et à soutenir par de vives exhortations, de fortes résolutions, de fréquents examens de conscience et plusieurs autres exercices de piété. C'est ce qu'un écrivain de nos jours a voulu exprimer quand il a dit : « La renais-
« sance catholique de la fin du XVIe siècle et de la
« première moitié du XVIIe se partagea en deux cou-

« rants : l'un contemplatif et mystique qui venait « de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, « et l'autre actif et pratique qui procédait de saint « Ignace. » Quoi qu'il en soit de l'origine de ces deux courants qui nous paraissent remonter bien au delà du XVIe siècle, nous y rattacherons ce que nous avons à dire de la spiritualité de M. Mollevaut. Tous ceux qui ont été sous la conduite de ce saint maître savent qu'il était de l'école pratique et qu'il conduisait par cette voie non-seulement les commençants, mais tous ceux qui s'adressaient à lui. « Vraiment, dit un de ses « plus chers disciples, nul directeur n'eût mieux ré- « primé la vanité de ceux qui auraient été portés à « affecter une sainteté extraordinaire ou à donner « dans les idées d'un mysticisme amollissant. Tout « en inspirant l'estime et le respect pour les diffé- « rentes voies par lesquelles il plaît à Dieu de con- « duire les Saints, il s'éloignait, sans paraître se le « proposer, des sentiers détournés dans lesquels « plusieurs se sont perdus. Il était par excellence « l'homme de la pratique, et il aurait pu prendre « pour devise ce mot du grand saint Grégoire, si « cher à saint Vincent de Paul qui le citait souvent « et le pratiquait encore plus volontiers : *Totum opus* « *nostrum in operatione consistit.* » — « Vous avez bien « raison de croire, disait M. Mollevaut à un direc- « teur de séminaire, que tout tient aux petits exer- « cices de piété, que c'est là notre grande affaire, « qu'il faut y revenir sans cesse, à tout âge, en tout « temps, que c'est le seul moyen de se soutenir dans « les sécheresses, tristesses, dissipations, et enfin que « ce sera le fond de tous nos mérites. » Fidèle à ces

principes, il n'entretenait personne sur les affaires de sa conscience qu'il ne lui proposât de se tracer un règlement de vie et de se déterminer quelques pratiques de piété. « Quand j'étais à la Solitude, « écrivait-il en 1846, plusieurs jeunes gens des mis- « sions venaient me voir : à leur départ, je leur pro- « posais un règlement pour la traversée. »

Ce n'est pas que M. Mollevaut fût étranger à aucune branche de la théologie ascétique et qu'il n'eût pas lu les auteurs mystiques. Il les connaissait, mais de préférence il suivait et conseillait ceux de l'école positive et pratique. De là le cas qu'il faisait du P. Pinamonti, de Rodriguez, du P. Judde et par-dessus tout de saint Vincent de Paul. De là encore l'estime particulière qu'il accordait à l'ouvrage manuscrit de M. Bertin sur les devoirs d'un directeur de séminaire. Non content de l'introduire comme livre de lecture spirituelle à la Solitude, il en fit faire des copies pour tous les séminaires de la Compagnie. Cependant il recommandait aussi la lecture de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix; de temps en temps il invoquait leur autorité et citait quelques-unes de leurs paroles; mais en général il n'insistait pas sur le fond de leur doctrine, et c'était plutôt par le dehors que par le dedans qu'il mettait ces maîtres incomparables de la vie spirituelle sous les yeux de ses disciples.

Quant à M. Olier qui a tant d'affinité avec l'école mystique, personne peut-être, avant le grand travail de M. Faillon, n'a autant contribué que M. Mollevaut à faire connaître ses ouvrages, soit à Saint-Sulpice, soit en dehors de la Compagnie. S'il ne fut pas l'au-

teur de la première réimpression du *Catéchisme de la vie intérieure*, il s'en fit du moins l'ardent propagateur ; il en fut de même des autres ouvrages du fondateur de Saint-Sulpice, ainsi que nous aurons occasion de le dire ailleurs. « Vous savez, écrivait-il à « un de ses plus chers disciples, qu'une de mes joies « est de répandre, autant que possible, la connais- « sance et le goût des ouvrages de M. Olier. Aidez- « moi dans cette vue. Quel bonheur d'être les en- « fants d'un si saint prêtre, si uni à Dieu, si éclairé « sur tous les devoirs de la vie chrétienne et ecclé- « siastique ! » Non content de répandre partout ces ouvrages, dans lesquels, selon son expression, les séminaristes trouvaient les fondements d'une solide spiritualité, il sollicita M. Garnier de les faire lire et de les expliquer au séminaire de Paris, et plus tard il le pressa de faire imprimer l'explication du *Catéchisme de la vie intérieure* qu'il avait faite à cette occasion. Le travail du vénérable et savant supérieur est resté manuscrit, il est même presque entièrement oublié parce qu'on n'y trouve qu'imparfaitement expliquée la doctrine de M. Olier. Peut-être M. Mollevaut lui-même mérita-t-il un peu ce reproche. Il insistait beaucoup sur la pratique du renoncement, mais des fondements et des principes sur lesquels le pieux fondateur de Saint-Sulpice édifie toute la perfection chrétienne, il en parlait peu et semblait n'y attacher qu'une médiocre importance : preuve nouvelle que ce saint directeur était avant tout l'*homme de la pratique*.

Du reste, M. Mollevaut n'était pas dans l'usage de parler beaucoup en direction ; rarement il y donnait

des instructions détaillées sur la spiritualité, plus rarement encore il y indiquait les motifs de ses décisions. Convaincu, comme saint François de Sales, que les âmes ont plus besoin de soumission que de raisons, il se refusait ordinairement à toute explication qui n'était pas nécessaire, et sa direction était bien moins une école de doctrine qu'un exercice de foi et d'obéissance. « Dès mon entrée à la Solitude, « dit un supérieur formé par lui, je n'ai jamais eu « de peine à lui obéir; il m'eût été impossible de « voir et de vouloir autrement que lui, et il enten- « dait bien qu'il en fût ainsi. Pour peu qu'il m'arrivât « d'aborder une observation : *Vous êtes trop théologien,* « me disait-il, *la théologie vous tuera.* Ce mot me va- « lait mieux que toutes les démonstrations ; je croyais « et je voulais. Il en a été ainsi jusqu'à la fin. C'était « un homme de foi par excellence. Il m'a toujours « semblé qu'il avait un profond mépris pour la rai- « son ; il est vrai du moins que je ne l'ai vu dans « aucun cas user de la raison pour me diriger : elle « avait si peu de part dans ses conseils que l'excellent « M.X., un jour que je lui rendais compte d'une de ses « décisions, me dit : — Mon enfant, je ne comprends « rien à cela, je suis même persuadé que c'est contre « toutes les règles de la sagesse : cependant ne sui- « vez pas mon avis, mais tenez-vous-en à ce que « vous dit M. Mollevaut, car M. Mollevaut est un « saint. Tous ses avis étaient empreints de ce même « surnaturel, et ce qui m'étonnait, c'est que ma mau- « vaise et opiniâtre raison n'y trouvait pas à redire. « J'admirais en cet homme cette vue directe des « choses divines qui lui fournissait ses principes de

« conduite, et j'allais malgré moi sous son impulsion, « en fermant les yeux. Je n'ai pas connu un homme « moins homme que M. Mollevaut. Quel dégagement! « quelle élévation de sentiments ! Il m'apparaissait « partout comme un ange de Dieu revêtu d'un corps « mortel. Il m'a fait passer par des chemins diffi-« ciles, mais rien ne me coûtait ; c'était une influence « toute secrète à laquelle il me fallait obéir irrésis-« tiblement. » Bien d'autres que l'auteur de ces lignes ont expérimenté le pouvoir merveilleux qu'a-vait M. Mollevaut sur ses disciples. D'un mot, il cal-mait leurs inquiétudes, surmontait leurs répugnances et les tirait de toute indécision. « Après avoir été « ordonné prêtre, dit l'auteur d'une note déjà citée, « je le vis très-souvent; il me semblait que tout « dût me manquer avec lui : *Monsieur*, lui dis-je vers « ce temps-là, *il me semble que quand il me faudra « mourir je serai saisi d'une grande crainte, surtout ne « vous ayant plus; je serai en grand danger de tomber « dans le désespoir. — Mon très-cher*, me répondit-il, *il « y a des grâces pour mourir comme il y en a pour vivre!* « Ce mot ne m'est jamais sorti de la mémoire, et il « est encore ma plus grande ressource dans les mo-« ments où cette crainte excessive me tourmente « davantage. »

CHAPITRE XX

Son zèle et sa conduite dans la direction des solitaires. — Sa sollicitude les accompagne dans leurs premiers emplois.

M. Mollevaut attachait une grande importance à la pratique de la direction, surtout pour les solitaires : « Six semaines d'une bonne direction, disait-il quel« quefois, avancent plus une âme que trois ans de sé« minaire, quelque bonne volonté qu'on y ait apportée « et quelques efforts que l'on fasse. » Dès la seconde ou la troisième année de sa supériorité, il eut tous les solitaires à diriger, et la plupart le voyaient tous les huit jours. Loin de s'en plaindre, il les encourageait à ne pas négliger ce moyen de perfection. « Nous prenions une grande partie de son temps, « dit M. Féret; pour moi, je dois avouer que j'allais « le visiter souvent et que je restais avec lui le plus « que je pouvais. Tous ne l'exploitaient pas au même « degré, mais j'affirme que le plus grand nombre « faisait comme moi. Il n'avait jamais l'air pressé « ni préoccupé, il témoignait même un vif intérêt à « ce qu'on lui disait; jamais il ne renvoyait, et j'ai « vu des solitaires qui ont affecté de lui faire perdre « du temps pour l'éprouver, sans avoir jamais été

« expédiés. — Je m'impatientais, dit encore M. Féret, « d'aller quinze ou vingt fois sans pouvoir lui parler. « Enfin je réussissais, j'entrais et quand j'étais près « de sa table, je le voyais lever les yeux, se dérider « un peu, baisser la tête et dire : *Bonjour, mon très-« cher*, puis la conversation s'engageait aussitôt. Dès « qu'elle était finie, on l'apercevait les yeux déjà « sur son objet de travail. »

Pendant la direction, M. Mollevaut tenait ordinairement les yeux baissés : rarement il regardait celui qui le consultait. Il parlait comme d'inspiration, par sentences courtes, vives et pleines d'énergie. Cependant, avec ceux qui étaient dans la peine ou qui ouvraient plus parfaitement leur cœur, il ne cachait pas la tendresse du sien. « Je l'ai « vraiment connu, disait plus tard un de ses chers « disciples, et dans quelques occasions où je lui « donnais les preuves d'un enfant dévoué, il me « traitait en père débonnaire et plein d'abandon. « Je vivrai de lui toute ma vie, avec la grâce de « Dieu, et ce sera, je l'espère, ma gloire dans le « ciel. En le fréquentant, j'ai appris à moins m'ar-« rêter à sa parole, à entrer plutôt dans son esprit; « je m'en suis bien trouvé. » A peu d'exceptions près, tous les solitaires qui eurent l'avantage de sa direction entrèrent plus ou moins dans l'intimité de ce bon et vénérable supérieur, car c'était surtout pour ses enfants de la Solitude qu'il éprouvait cette tendresse dont on a déjà parlé. Toutes leurs peines trouvaient un écho dans son cœur et recevaient de sa bouche une parole de consolation : mais c'était toujours dans la foi qu'il allait la puiser. Un solitaire

nouvellement arrivé, lui faisant connaître la peine u'il éprouvait au souvenir des larmes que son départ avait fait répandre à sa mère, il l'écouta avec ffection, et lui dit d'un ton pénétré : « Les sacrifices « que Dieu impose aux parents, en appelant leurs « enfants à son service, sont une source de bénédic- « tion pour les familles. » Dans les maladies, les découragements, les troubles ou les sécheresses de l'âme, son grand secret pour les adoucir était de les faire accepter en esprit d'humilité et de pénitence. « Ces alternatives d'obscurité et de lumière, disait- « il, nous montrent clairement notre néant, notre « stupidité et notre impuissance. Il est utile d'avoir « ces épreuves pour ne pas se glorifier et ne pas « s'abattre. »

M. Mollevaut, si mortifié et si dur pour lui-même, ne conduisait pas les solitaires par cette voie. « Élargissez les estomacs, » lui avait dit un vénérable religieux quand M. Duclaux le mit à la tête de la Solitude; il fut fidèle à la recommandation; du moins il ménagea toujours beaucoup la santé des solitaires. « Dans les directions, dit M. Féret, il insistait peu « sur l'abstinence corporelle, il autorisait à peine « quelques privations du déjeuner, mais sa préfé- « rence était très-marquée pour l'usage modéré, « pour la pratique de quelque mortification peu ap- « parente, peu considérable et souvent très-sensible « à la nature. Surtout il exaltait sans fin et sans me- « sure la mortification intérieure qui use des choses « librement et sans attache. Il lui arrivait bien de « faire en lecture spirituelle des tableaux magnifi- « ques sur les mortifications des Saints et des an-

« ciens de Saint-Sulpice; quand on allait en direction.
« on se figurait qu'il allait exciter ou du moins auto-
« riser à faire des macérations extraordinaires. Tout
« se réduisait, comme je l'ai appris de plusieurs, à
« quelques permissions restreintes d'employer la
« discipline, les bracelets ou chaînes de fer, les
« cilices ; et encore était-ce plus pour exciter que
« pour satisfaire l'appétit. D'autres n'en faisaient
« aucun usage et il ne leur en parlait pas ; quelques-
« uns même faisaient profession de n'avoir pas d'at-
« trait pour ces observances et il ne leur en faisait
« pas de reproche : il en revenait sans cesse à la
« mortification intérieure et à la maxime du B. Berch-
« mans : *Mea maxima pœnitentia vita communis.* »

Quant aux humiliations et mortifications par lesquelles les directeurs exercent et éprouvent quelquefois ceux qu'ils ont sous leur conduite, M. Mollevaut en considérait la pratique comme très-délicate et conseillait généralement de s'en abstenir. « Préférons dans notre état, disait-il, d'employer « constamment l'humilité et la douceur, afin d'im- « primer ces vertus dans le cœur de ceux que nous « formons au ministère, où ils en auront grand « besoin. » Lui-même ne s'écartait que bien rarement de cette règle. Jamais le ton du maître, jamais les formules du commandement, et cependant quelle force, quelle fermeté et quel ascendant! Un solitaire désireux de passer une seconde année auprès de son saint maître n'imagina rien de mieux, pour obtenir cette faveur, que de différer la réception de la prêtrise à laquelle il venait d'être appelé. Dès la première direction qui suivit l'appel, il amena

adroitement la question, témoigna un grand désir de prendre encore quelque temps pour se préparer à une ordination si importante, allégua le peu de progrès qu'il avait fait dans la vertu, etc.; M. Mollevaut l'écouta jusqu'au bout, et pour toute réponse lui dit de se préparer à l'ordination. Le solitaire insista, apportant de nouvelles explications ; M. Mollevaut réitéra avec calme sa première réponse ; enfin après une nouvelle instance il se leva en disant : « Oui, « mon très-cher, c'est cela, on vient à la Solitude « pour y faire sa volonté, on y est libre comme l'air ; « en conséquence, vous pouvez faire ce que vous « voudrez. » L'humble solitaire comprit qu'il était allé trop loin, fit ses excuses et alla se préparer à l'ordination. Rarement la volonté de M. Mollevaut eut à se manifester ainsi, du moins avec les solitaires.

Ce bon pasteur ne perdait pas son petit troupeau de vue quand le temps du noviciat était achevé : chaque année sa sollicitude l'accompagnait dans les séminaires de province, et son zèle lui suggérait mille moyens pour assurer sa persévérance dans les dispositions parfaites qu'il s'était efforcé de lui inspirer. C'est ce désir qui lui donna la pensée de faire lithographier la Vierge de la Solitude, *Maria solitariorum mater*, et un paysage représentant la Solitude elle-même. Il pensait avec raison que la vue de ces lithographies ne rappellerait pas inutilement le souvenir d'un lieu où l'on avait été si heureux, en pratiquant la vertu et en aimant Marie, et qu'elle rendrait plus efficace la résolution de vivre toujours comme au noviciat. « C'est une bien bonne chose, « disait-il, de conserver le goût, le souvenir et les

« habitudes de la Solitude; cela fait que l'on aime « le recueillement, l'humilité, l'obéissance, et que « l'on ne perd pas de vue sa propre sanctification. » La visite d'adieu était le moment qu'il choisissait de préférence pour offrir ces pieux souvenirs aux solitaires devenus directeurs ; il terminait par là les encouragements et les conseils que son zèle lui inspirait encore dans ces derniers moments. Avec quelle bonté il consolait alors ceux à qui leur mission paraissait pénible ou difficile : d'un mot puisé dans la foi il leur rendait la confiance. Mais quelle pureté dans ses vues et toutes ses paroles! Quelqu'un lui disant qu'il espérait trouver dans ce qu'il avait fait autrefois un secours pour réussir dans son nouvel emploi : « Ce n'est pas là-dessus, reprit aussitôt « M. Mollevaut, c'est sur Dieu seul qu'il faut s'ap- « puyer et prendre confiance. »

Les solitaires, en s'éloignant de leur saint directeur, étaient surtout consolés par la permission qu'il leur donnait, nous dirions presque par la prière qu'il leur faisait, de lui écrire et de recourir à lui dans leurs besoins. A tous, en effet, il exprimait combien il lui serait agréable de recevoir fréquemment de leurs nouvelles, et si quelqu'un tardait à lui écrire, il prenait l'initiative avec une délicatesse et une tendresse de charité dont il n'était pas possible de se défendre. C'était l'expression de la plus tendre amitié, de la sollicitude, de l'inquiétude. « Je me de- « mande comment il se trouve dans cette nouvelle « position; est-il content? a-t-il des peines? trouve-t-il « des embarras? » — « Je vous sais bon gré, écrivait- « il à un de ses jeunes confrères, de m'avoir donné

« un petit souvenir; c'est un témoignage d'amitié au« quel je suis bien sensible. Je pense souvent à mes « chers frères de solitude et je me demande : sont« ils contents? Puis je les offre à Notre Seigneur « qui est toute notre joie, notre tout, comme on le « voit sur le médaillon qui est à la porte de la Soli« tude et dont je joins ici une gravure. Vous y ver« rez nos grandes dévotions : la Croix, la divine Eu« charistie et le saint Évangile. On y voit aussi la « devise de M. Olier : *Qui a Jésus a tout*. Voilà notre « fin; puis : *Tout à Jésus par Marie*. Voilà notre esprit « propre, de tout offrir à Jésus par Marie et d'étu« dier sans cesse Jésus vivant en Marie. » — « Si vous « saviez le plaisir que me font vos lettres, disait-il à « un autre, et combien mon cœur vous est attaché, « vous laisseriez de côté les préambules, les de« mandes de permission pour aller droit à un ami « qui n'oubliera jamais le bonheur d'avoir passé « une année avec vous, et qui aurait bien voulu « n'en être pas si éloigné. »

Des manières si humbles, si bonnes, si cordiales enhardissaient les plus timides : de tout côté on recourait aux lumières d'un guide si éclairé et aux encouragements d'un si tendre père. Les expressions manquent pour décrire avec quelle constance et quelle touchante charité il répondait à tous. « Quand vous écrivez à vos enfants, disait-il à un « confrère, que ce soit avec effusion de tendresse et « de bonté; toujours prêt à excuser, à encourager, « à insinuer, et jamais de reproches directs. » Ainsi faisait-il toujours lui-même : nous en avons la preuve dans le volumineux recueil qui est entre nos

mains *. On l'y voit répondant à tous avec une charité inépuisable, condescendant aux faiblesses, quelquefois aux bizarreries d'une imagination déréglée, pendant quinze et dix-huit années consécutives. Cette tendre et constante affection savait prendre toutes les formes pour empêcher des écarts, prévenir des démarches dont on aurait eu à se repentir, sans qu'il lui échappât jamais un mot qui décelât l'impatience, ou le plus léger mécontentement de ce qu'on n'avait pas suivi son avis. Cette correspondance forme un ensemble d'instructions précieuses sur les devoirs des ecclésiastiques, et nous ne voulons pas en priver totalement le lecteur; mais pour ne point interrompre le fil de la narration, nous renvoyons ces citations à la fin de l'ouvrage, n'en plaçant ici que ce qui vient plus particulièrement à notre sujet.

* Il renferme plus de deux mille lettres.

CHAPITRE XXI

Heureux effets de sa correspondance et des retraites que les directeurs de province faisaient à la Solitude.

Il n'était pas rare que, dans leurs premières lettres, les jeunes disciples de M. Mollevaut eussent à lui exposer des inquiétudes, des appréhensions pour l'avenir, ou quelques difficultés inattendues, etc. Il excellait à dissiper les craintes et à relever le courage. « Demandez bien au bon Dieu, disait-il en « 1832 à un jeune directeur, de ne pas vous laisser « aller à la tristesse, au dégoût, au découragement. « C'est une disposition qui tient au tempérament « et qu'il faut tâcher de combattre par les vues de « la foi, lesquelles sont bien propres à vous fortifier « et à vous inspirer la confiance. Vous voudriez « faire mieux votre classe. Remerciez le bon Dieu « de ne pas avoir des talents transcendants qui « en perdront un si grand nombre. Contentez-vous « de ce qu'il a plu à Dieu de vous donner, lui de-« mandant simplicité, pureté d'intention, humilité « surtout et amour du conseil. Après cela on fait « ce que l'on peut, on se tient en paix et on se ré-« jouit de n'avoir pas de quoi se faire une réputa-

« tion et se perdre dans la complaisance et l'estime.
« Vous n'avez pas les connaissances accessoires à
« notre état ; on s'en passe fort bien. On peut être
« saint et faire des saints sans cela et même plus
« facilement qu'avec cela. Un acte d'amour de
« Dieu et de mépris de soi-même vaut mieux que
« toute la science des savants. Quand on pense
« sérieusement au salut, combien on désirerait pas-
« ser pour imbécile et incapable de tout. Comme alors
« les talents paraissent dangereux et misérables!
« Nous en aurons toujours assez pour avoir à com-
« battre la vanité toute notre vie. Quant à la peine
« de la composition, c'est la charge imposée aux
« enfants d'Adam, et faire les choses difficilement
« n'est pas une preuve qu'elles ne nous convien-
« nent pas. Vous voyez donc, mon cher ami, que
« vous n'avez aucune raison solide de vous affliger;
« ayez confiance au bon Dieu, il ne vous abandon-
« nera jamais. »

Il écrivait à un autre qui lui avait confié des peines d'un autre genre : « Ne voir plus que Dieu en
« toutes choses est le vrai et unique moyen d'être
« toujours content et de contenter tout le monde.
« Pour votre séminaire, persuadons-nous bien qu'il
« n'y a que deux choses à faire : beaucoup prier
« et laisser faire votre supérieur. Le désir du bien
« fait qu'on grossit les misères attachées à l'hu-
« manité, et que l'on voudrait voir se réaliser des
« plans de perfections si faciles à l'imagination. Je
« désire beaucoup qu'on mette tout cela de côté,
« qu'on ne s'en entretienne pas avec vivacité et
« aigreur et que nous en revenions toujours à

cette très-unique question : Fais-je tout ce qu'il faut pour être un parfait directeur? »

M. Mollevaut n'était jamais plus tendre dans ses ettres que quand il s'adressait à des confrères tenés d'abandonner les emplois de la Compagnie. Personne n'approuvait plus que lui la facilité que l'on a à Saint-Sulpice de se retirer quand on ne peut plus y travailler avec fruit, mais il n'en sentait que plus vivement le désir de préserver d'une fausse démarche ceux qui lui paraissaient être dans la voie de la Providence. Les infirmités dont M. Garnier souffrit presque tout le temps de sa supériorité l'ayant mis dans l'impuissance de gouverner par lui-même, il en résulta, malgré le zèle de ceux qui le suppléaient, un état de malaise qui fut vivement senti par plusieurs membres de la Société ; si, dans ces conjonctures, M. Mollevaut n'eût été là, exerçant sur la plupart de ses confrères une grande influence, il n'est pas douteux que Saint-Sulpice aurait perdu un certain nombre des ses meilleurs sujets. Il fut, de 1830 à 1845, le grand lien de la Compagnie, et sa parole calma bien des inquiétudes. « Je pense souvent à vous, écri-
« vait-il en 1835, et je demande à notre bon Maître
« que nous ne cessions d'être unis par les liens de
« la divine charité, et que vous ne succombiez pas
« à une tentation qu'il ne permet que pour vous
« exciter à être à lui plus entièrement. Je suis d'a-
« vis que vous devez rester avec nous, après plu-
« sieurs années de ministère, parce que, comme dit
« saint François de Sales, ce n'est pas la peine de
« changer de barque dans le passage de l'éternité.

« D'ailleurs, soyez bien assuré que vous ne seriez « pas plutôt parti que vous en auriez les plus vifs « regrets, et que vos illusions tomberaient tout à « coup. Ainsi, mon cher ami, n'y pensez plus, te- « nez-vous en paix et confiez le tout à la divine « Providence. Je sais que ces tentations sont très- « violentes, poursuivent et fatiguent continuelle- « ment. Le moyen de s'en débarrasser est de faire « des actes d'humilité et de renoncement à sa pro- « pre volonté. Une fois qu'on s'en rapporte à son « supérieur qui nous connaît bien, qui a grâce pour « nous conduire, qui sait si nous convenons à l'œu- « vre des séminaires, il n'y a plus à délibérer, il « ne s'agit que de se laisser conduire. » Il disait à un autre en 1836 : « Nous ne faisons pas de vœux, « mais nous devons dire chaque jour : Je veux vi- « vre et mourir sulpicien, ne rien désirer, ne rien de- « mander, ne rien craindre, quelque dur qu'il soit. « Ne penser qu'à une seule et unique chose, la fin de « notre vocation, et croire qu'on travaillerait cin- « quante ans à la même place qu'on ne la ferait « jamais que très-imparfaitement, n'eût-on à for- « mer dans toute sa vie que trois ou quatre sémi- « naristes, puisqu'on regarde comme digne de tous « les soins de l'homme le plus capable de former « l'héritier d'un trône temporel. » — « Personne, di- « sait-il à un autre, n'estime plus que moi la Char- « treuse que je connais depuis cinquante ans, et je « conseille à mes confrères d'être chartreux dans « leur intérieur et apôtres dans leur ministère. »

Il aimait à répéter, avec saint François Xavier, que la Compagnie n'a pas besoin de nous, mais

que nous avons besoin de la Compagnie. Un de ses confrères lui ayant écrit quelque chose qui semblait s'écarter de cet esprit, il lui en fit reproche dans sa réponse. « Vous me dites, lit-on dans sa lettre, un « mot qui probablement vous est échappé; c'est « que M. X. nous fait l'honneur d'être de la Com- « pagnie. Je pense, au contraire, que la Compagnie « fait honneur à tous ceux qu'elle reçoit, et que « tous nous avons besoin d'elle et qu'elle n'a pas « besoin de nous. Nous entendons chaque année « lire à la Solitude la vie de M. Olier et de M. de « Lantages. Que sommes-nous en comparaison de « ces prêtres admirables? »

Pour raffermir ceux qui chancelaient dans leur vocation, M. Mollevaut ne faisait pas difficulté de leur apprendre que lui-même avait été rudement battu de cette tentation. « Quand j'y pense, ajoutait- « il, je tremble encore, et si on me mettait dans l'al- « ternative de quitter la Compagnie ou de recevoir « tous les jours trente coups de bâton, oh! que je les « recevrais volontiers. » Puis il insistait sur les avantages d'une vie de règle et les secours sans nombre que l'on a dans un séminaire pour marcher dans la bonne voie. « Si nous avons tant de peine, di- « sait-il, à nous soutenir dans le séminaire, que « ferons-nous, abandonnés à nous-mêmes et dans un « tourbillon? S'interdire donc toute délibération ul- « térieure et ne pas regarder en arrière après avoir « mis la main à la charrue. » Ces citations suffisent à faire comprendre de quel secours les lettres de M. Mollevaut furent pour les prêtres de la Compagnie. On pouvait à bon droit lui appliquer ce qui a

été dit de Job : « *Ecce docuisti multos, et manus lassas roborasti, vacillantes confirmaverunt sermones tui et* « *genua trementia confortasti* [1]. Un ancien disciple de « ce bon père disait, en parlant de sa sortie de « Saint-Sulpice, que probablement il n'aurait pas pris « cette grave détermination si M. Mollevaut avait « encore vécu. »

Il est cependant une résolution de ce genre que tous ses efforts ne purent empêcher, mais il fut le premier à reconnaître qu'il s'était trompé en s'y opposant. Nous parlons du P. Couturier, mort abbé de la Trappe de Port-du-Salut, près de Laval. Ce vertueux prêtre professait depuis cinq ans le dogme au séminaire d'Issy, lorsqu'en 1828 il se sentit fortement pressé de quitter ses fonctions qui étaient un tourment pour lui, et de se retirer à la Trappe. M. Mollevaut, qui avait toute sa confiance depuis longtemps et dont il réclama les conseils sur cette détermination, ne voulut y entendre en aucune façon. Après quelques délais, l'attrait devenant chaque jour plus fort et les oppositions de son directeur plus formelles, M. Couturier consulta deux religieux fort prudents, et sur leur décision quitta sans rien dire le séminaire d'Issy, pour se rendre à l'abbaye de Port-du-Salut. Il avait en sortant laissé une lettre d'excuse pour M. Mollevaut, et il s'attendait à ce que la réponse serait un blâme des plus sévères. Loin de là; l'homme de Dieu, toujours prêt à se mettre au-dessous des autres, ne lui écrivit que ces mots : « Puisque « le père abbé a autorisé votre entrée, je n'ai qu'à

1. Job, c. IV, v. 34.

« vous demander pardon de la mauvaise direction « que je vous ai donnée. Persévérez. »

Au moment de prendre l'habit, M. Couturier, comme tant d'autres saints religieux, éprouva une violente tentation de dégoût. Il obtint, du père abbé, d'écrire à son ancien directeur qui, voulant d'un mot bannir toutes ses craintes, lui répondit : « Pour vous à pré« sent, la Trappe ou l'enfer ! » Cette énergique parole mit fin à la tentation : le P. Couturier devint novice et puis profès dans le monastère de Port-du-Salut qu'il a longtemps gouverné et constamment édifié. Il y mourut saintement le 28 juin 1854, dans la 57e année de son âge et la 25e de sa profession. Revenons à la correspondance de M. Mollevaut.

Rien ne fait mieux connaître les bénédictions attachées aux lettres de ce saint homme que le soin avec lequel on les conservait et le goût que l'on éprouvait à les relire. « Je fais souvent ma lecture spirituelle, « dit l'auteur d'une note déjà citée, dans les lettres « que ce bon père m'a fait l'honneur de m'écrire et « que je conserverai comme mes yeux. C'est surtout « dans ces lettres qu'il est admirable ! Oh ! que son « cœur exhorte bien à se sanctifier ! on croirait en« tendre saint Jean l'Évangéliste. » — « J'ai lu et relu, « dit un autre, plusieurs de ses lettres de direction, et « en les comparant avec celles de saint Vincent de « Paul, de saint François de Sales, j'y vois les « mêmes principes, la même méthode, la même dou« ceur de conduite. »

A ces relations par lettres s'ajoutaient pour plusieurs, pendant les vacances, des rapports plus intimes et d'une plus grande utilité. Il ne se passait pas

d'année où dix, quinze, vingt directeurs des séminaires de province n'obtinssent la permission de faire leur retraite à la Solitude sous la direction de M. Mollevaut. C'était pour ce saint homme un très-pénible assujettissement; il lui rendait impossible toute espèce de délassement après les incessants travaux de l'année; mais son zèle était infatigable et, loin de se refuser à ce surcroît de fatigue, il cherchait par tous les moyens à multiplier le nombre des retraitants. Invitations cordiales, accueil paternel, soins empressés et continuels, tout concourait à rendre ces retraites aussi nombreuses que consolantes. « Si vous ne pouvez venir, écrivait-il en 1832 à un di-« recteur de séminaire, engagez tous ceux que vous « pourrez à venir respirer l'air de la Solitude. L'expé-« rience convainc de plus en plus qu'il produit des « impressions admirables, attache fortement à notre « vocation, excite puissamment aux vertus de « notre état, resserre les liens de la charité, et « dissipe les misères dont nous sommes tous envi-« ronnés. »

Les infirmités dont souffrait M. Garnier, lui faisant redouter les visites et les affaires, le rendaient un peu difficile pour ces sortes de permissions. Plein de respect pour l'autorité et d'égards pour la personne du vénéré supérieur, M. Mollevaut ne se permit jamais d'observation sur une manière d'agir si contraire à ses vues, mais il suggéra plus d'une fois l'idée d'attendre l'absence de M. Garnier pour obtenir plus aisément de son remplaçant la permission de faire retraite à la Solitude. Il écrivait le 1er mars 1836 à M. de Courson, de douce et sainte

mémoire : « Vous savez combien je désire que vous « preniez du repos; si j'en étais le maître, j'irais « moi-même vous arracher de force. Pour venir à « Paris, écrivez à M. Carbon au moment où M. Gar- « nier sera en voyage; le moyen a réussi l'année « dernière et aucun de nos confrères n'a été refusé, « et voilà justement ce qui fait ma joie. »

Ces retraites se faisaient d'ordinaire en particulier; cependant, de 1824 à 1830, M. Mollevaut, toujours industrieux pour les œuvres de zèle, trouva moyen de se faire autoriser plusieurs fois à en donner de publiques. Il profitait pour cela de l'ordination de quelque ecclésiastique de la Solitude ou du séminaire d'Issy, mais il y admettait les directeurs qui désiraient en profiter. « Je faisais ma retraite à la « Solitude, nous dit un de ceux qui assistèrent à « celle de 1829, lorsque M. Mollevaut en ouvrit une « publique pour les messieurs qui désiraient la sui- « vre. Je lui demandai la permission d'assister aux « instructions : — Vous savez, me répondit-il, que « je ne suis qu'un robinet d'eau tiède. Je repartis « que j'aimais surtout à entendre la parole de Dieu et « ma cause fut gagnée. J'avoue que je vis avec éton- « nement qu'il débutait par ce qu'il y avait de plus « intime dans la vie spirituelle; il se soutint jus- « qu'au bout : tout le monde en était ravi. Je ne « l'admirai jamais davantage. »

Publiques ou particulières, les retraites conduites par M. Mollevaut avaient toutes un règlement approuvé dont il ne fallait négliger aucun article, pas même celui du délassement. Lorsqu'aux vacances de 1836 M. Billaudelle, sur le point de partir pour

le Canada, fit sa retraite à la Solitude, il dut inscrire, parmi les exercices de la journée, une demi-heure de travail manuel pour la matinée et autant pour l'après-midi. Ne se sentant pas fatigué de ses méditations, il crut entrer suffisamment dans la pensée du vénérable supérieur en enlevant, pendant un quart d'heure ou une demi-heure seulement, les feuilles qui couvraient les allées du parterre; mais il ne tarda pas à s'entendre reprocher sa désobéissance : « Vous faites une bonne retraite, lui dit M. Mollevaut, mais elle serait meilleure encore si vous « consacriez l'heure entière au travail prescrit par « votre règlement. »

Pour être toujours à la disposition des retraitants, ce saint homme ne quittait jamais sa chambre; du matin au soir il y attendait ceux qui avaient à lui parler, et se montrait toujours très-heureux et très-honoré d'entendre les communications qu'on venait lui faire. Comme dans sa correspondance, il avait des consolations pour toutes les peines, de sages avis pour toutes les difficultés, des encouragements pour tous les embarras. « Il a été longtemps, « dit-on dans une note citée plus haut, un de ces « hommes que les âmes affligées aiment à rencontrer. Un jour M. Lyotard, mort directeur du séminaire de Rodez, qui était venu à Paris sans autorisation, fut assez mal reçu : — Allons nous consoler à Lorette, dit-il, puis nous monterons à la « Solitude. M. Mollevaut, en effet, était un tendre et « utile consolateur : nombre de sulpiciens et d'étrangers ont su tout ce qu'il y avait de charité « dans son âme. »

La tendresse de ce bon père envers les retraitants semblait croître à mesure qu'approchait le moment de la séparation. « Quand je le quittais à la fin « d'une retraite, dit un de ses disciples, c'était tou« jours un moment délicieux pour moi, parce qu'a« lors il me laissait voir toute sa tendresse, dont « je me sentais comme pénétré. Au moment des « derniers embrassements, il allait à sa bibliothè« que, prenait un livre et me le donnait : — Connais« sez-vous cela? et puis il m'en donnait un autre, « puis encore un, puis telle image; j'avais de la « peine à tout emporter; et l'on voyait qu'il éprou« vait réellement le bonheur promis par cette pa« role du Sauveur : *Beatius est dare quàm accipere.*

CHAPITRE XXII

Zèle de M. Mollevaut pour les ecclésiastiques pensionnaires à la Solitude.

La Solitude, dès l'origine, fut ouverte aux ecclésiastiques qui, sans avoir dessein d'entrer dans la Compagnie de Saint-Sulpice, étaient destinés par leurs évêques à la conduite des séminaires, et même à quelques autres qui voulaient se former plus parfaitement à l'esprit et aux vertus ecclésiastiques [1]. La grande réputation de M. Mollevaut fit bientôt monter le nombre des demandes beaucoup au delà de ce qu'on en pouvait accueillir : « Il n'y avait pas, « dit un témoin, si misérable recoin à la Solitude « qui ne fût convoité. » Cet empressement allant toujours croissant, on se vit obligé de n'admettre, avec les novices de la Compagnie, que les ecclésiastiques destinés à travailler dans les grands ou les petits séminaires, soit en France, soit à l'étranger. Nous n'essayerons pas de faire l'énumération des supérieurs, directeurs et professeurs étrangers à Saint-Sulpice qui ont appris sous M. Mollevaut la science des Saints et l'art si difficile de former de saints prêtres. Les diocèses de Beauvais, Besançon, Blois,

1. Note de M. Bourbon.

Évreux, Gap, le Mans, Périgueux, Séez et Soissons en envoyèrent fréquemment; c'était même un usage constant, dans quelques-uns de ces diocèses, que tous les directeurs du grand-séminaire, avant d'entrer en fonction, demeurassent un an à la Solitude. Inutile de dire que M. Mollevaut les accueillait et les traitait toujours avec cette cordialité que nous l'avons vu témoigner en toute circonstance aux novices de sa Compagnie. Son cœur était trop grand et trop apostolique pour voir une différence entre des disciples que l'Église lui avait également confiés et que Jésus-Christ destinait aux mêmes emplois. Aussi, lorsqu'en 1825 M. Gendrin, diacre du diocèse de Coutances, tomba malade, M. Mollevaut fit pour lui tout ce que cinq ans plus tôt on l'avait vu faire en faveur de M. Louis Richard. Peut-être même alla-t-il encore plus loin, car la maladie étant contagieuse, il ne souffrit pas que les solitaires approchassent du malade; seul il pourvoyait à tous les besoins jusqu'à ce qu'un garde-malade eut été appelé, et alors même il ne discontinua pas de le visiter très-assidûment, répondant à ceux qui s'en étonnaient : « Je suis accoutumé à ces sortes de con« tagions, je sais par expérience qu'elles ne m'at« teignent pas. »

Pour les *pensionnaires*, comme pour les novices de la Compagnie, l'année de la Solitude n'était que le commencement des relations que l'homme de Dieu entretenait avec eux et des soins qu'il leur donnait. On est étonné, en parcourant le registre où sont inscrits annuellement les retraitants de la Solitude, d'y voir en si grand nombre, du temps de M. Molle-

vaut, des supérieurs et directeurs de séminaires étrangers à Saint-Sulpice. On en remarque parmi eux qui ne manquaient pas un an de venir se retremper auprès de leur saint directeur; tant était vif et durable le sentiment de confiance et de filial attachement qu'ils avaient conservé pour lui. De son côté, M. Mollevaut ne les oubliait pas; il les suivait avec un tendre intérêt dans leurs séminaires, les encourageait, guidait leurs premiers pas, répondait à leurs questions, calmait leurs inquiétudes et donnait des solutions aux difficultés qu'ils rencontraient. Il savait même faire taire sa délicatesse et sa réserve habituelles, et dans l'espérance de ramener la paix dans une âme troublée, s'abaisser parfois jusqu'à mendier sa confiance. « Votre bon supérieur, écri« vait-il à un jeune directeur de séminaire, m'ayant « fait part des peines que vous éprouviez, je ne puis « m'empêcher de vous témoigner combien j'y ai été « sensible, parce que je ne puis oublier les rapports « que j'ai eus avec vous, l'affection qu'ils m'ont in« spirée et l'intérêt que je prends à tout ce qui vous « concerne. Permettez donc, cher ami, à celui qui « ne peut vous voir souffrir sans souffrir lui-même, « de converser un moment avec vous comme nous « faisions quand le bon Dieu vous a appelé pour « quelque temps dans notre Solitude; et comme j'en « connais plusieurs qui éprouvent les mêmes choses « et que je sais combien cette situation est dure, je « me reprocherais de ne pas vous dire tout ce qui « me semble pouvoir l'adoucir... Que je serais con« tent d'apprendre que vous avez banni la tristesse « de votre cœur! Je ne vous recommande pas d'avoir

« une entière et absolue confiance dans votre excel-
« lent supérieur ; je sais trop combien il vous aime
« et combien vous lui êtes cher pour douter de la
« plus parfaite réciprocité. J'ose vous demander une
« petite part à vos sentiments à son égard, par le
« grand et vif intérêt que je prends à votre séminaire
« dont vous êtes devenus les fondateurs, et par là
« même les restaurateurs de la religion dans tout
« un diocèse. Je ne cesserai point de prier Notre
« Seigneur qu'il bénisse une œuvre qu'il a marquée
« de son sceau dans une partie de son Église qui
« semblait abandonnée. »

Quoique ces ecclésiastiques ne fussent pas, comme ceux de Saint-Sulpice, liés à leurs emplois, et soumis aux règlements d'une société, M. Mollevaut faisait tous ses efforts pour les rendre stables dans leur position et pour dissiper la tentation qui leur venait quelquefois d'en sortir. Il tenait pour suspect tout désir de prendre d'autres fonctions, quelque saintes et utiles qu'elles pussent être. « Ne pensez pas aux
« missions diocésaines, disait-il à un pieux directeur
« qui lui avait soumis le dessein d'entreprendre
« cette œuvre, vous êtes appelé de Dieu à former
« des missionnaires et à le prier pour qu'il en suscite
« dans votre diocèse, mais ne croyez pas que vous
« puissiez quitter le séminaire pour cette œuvre :
« ce n'est point votre vocation, et cette idée n'est
« bonne qu'à vous jeter hors de votre sphère et peut-
« être à vous dégoûter. » — « A force d'être ailleurs
« pour mieux faire, disait-il dans un cas analogue,
« on oublie de faire parfaitement ce qui est sous la
« main. »

Dans cette pensée que l'œuvre des séminaires est l'œuvre par excellence et qu'elle demande tout entier le prêtre qui s'y dévoue, il conseillait à tous les directeurs, conformément à la règle de Saint-Sulpice, de n'accepter aucun ministère hors de la maison. « L'attrait pour la prédication, disait-il dans une « lettre déjà citée, est ordinairement suspect. D'abord « il détourne de la vie cachée qui doit être l'élément « du directeur de séminaire, ensuite il flatte l'amour-« propre, pour peu qu'on soit écouté avec plaisir; et « puis on préfère cette fonction à la plus importante « de toutes qui est de confesser et de diriger. Ayez « toujours pour devise : *Ama nesciri et pro nihilo re-« putari.* » Il était encore plus opposé aux sorties, aux visites et aux dîners en ville : « Évitez-les à « toute force, écrivait-il à un jeune directeur; c'est « la perte de la santé, du recueillement, de l'amour « de la règle et des exercices du séminaire, et puis « de la vocation. » Ainsi, par la suave et puissante influence de M. Mollevaut, l'esprit de M. Olier et les sages règles qu'il a tracées pour la direction des séminaires étaient propagés dans plusieurs établissements confiés à des prêtres étrangers à sa Compagnie, mais formés à l'école de la Solitude et cordialement affectionnés à leur saint maître.

CHAPITRE XXIII

ıfluence de M. Mollevaut sur les séminaires de Paris et d'Issy. · Ses prédications. — Il dirige un grand nombre de séminaristes.

M. Mollevaut aimait la maxime de M. Bourdoise : Travailler dans la hiérachie et, avant tout, faire ce : qui est devant soi. » Fidèle à ce principe, rien ne ui était plus à cœur, après la sanctification des di- ecteurs de séminaires, que la formation des ordi- ıands; de là les soins assidus qu'il ne cessa de don- ıer aux deux communautés d'Issy et de Paris. C'é- aient d'abord la force et l'onction de sa parole qui ıréparaient les voies à son zèle : on ne pouvait 'entendre sans être profondément pénétré des vé- 'ités qu'il prêchait. « Je le vis pour la première « fois, nous dit M. Féret, pendant la retraite du « commencement de l'année, quand il vint nous « donner à Saint-Sulpice un entretien sur le règle- « ment. Il avait pris pour texte : *Quasi peccatum ariolandi est repugnare*. Je n'ai eu que bien rare- « ment de semblables impressions dans ma vie. La « vue de ce prêtre à physionomie si remarquable « dont j'entendais parler depuis huit jours en ter- « mes si magnifiques, le ton prophétique sur lequel

« il donna son texte, l'impression de sainteté qui « ressortait de son air, les doctrines qu'il exposait « et la manière dont il les développait, tout me di- « sait : Voilà un saint. Je pris en ce moment la fer- « me résolution non-seulement d'observer le règle- « ment avec la dernière perfection, mais encore « celle de devenir moi aussi un saint; ces résolu- « tions se produisaient avec une spontanéité qui me « paraissait toute singulière. »

M. Mollevaut avait pour principe de ne tenir nul compte, dans la prédication, des artifices de l'éloquence. « Notre rhétorique, disait-il, est bien diffé- « rente de celle de Longin et de Cicéron, et notre « première règle est de mépriser tout ce qui amuse « les oreilles : ce sont les cœurs qu'il faut briser. » Il ne pouvait cependant, quand il annonçait la parole de Dieu, réussir à oublier tout ce que ses longues études littéraires lui avaient appris de l'art de bien dire. On en jugera par le tableau plein de verve et de vérité qu'un témoin bien placé a fait de son talent oratoire : « Nul, dit l'abbé Duchesne, ne parla « mieux le langage de l'inspiration. Il méditait « beaucoup ce qu'il devait dire; les pensées, les sen- « timents, les mouvements pathétiques arrivaient en « abondance, Le plus grand travail pour lui était « de trouver ses *petites divisions*. Emporté par la viva- « cité de sa puissante imagination, par sa parole cha- « leureuse, son tour oratoire abondant, flexible, pit- « toresque, il était quelquefois peu symétrique dans « son plan, mais, vu d'ensemble, le dessein était tou- « jours imposant. Quoiqu'il s'appliquât à fuir tout « ce qui ressemblait à l'art, il était impossible à

« quiconque avait l'esprit fait et le jugement « exercé de ne pas trouver en M. Mollevaut la per- « fection de l'œuvre la plus châtiée ; et cette parole, « si surnaturelle par son inspiration et son but, « était un chef-d'œuvre de naturel. Il avait un tim- « bre de voix clair et sonore, une attitude grave et « recueillie; dès le début il commandait l'atten- « tion.

« Il fallait l'entendre développer les grands tex- « tes de l'Évangile, de saint Paul, sur la croix, les « souffrances, le détachement, la haine du monde, « l'esprit de pauvreté, le zèle apostolique : quelle « intelligence des mystères chrétiens, quelle onc- « tion intérieure! Tantôt véhément, impétueux, « puissant; souvent pittoresque, énergique, inat- « tendu; puis tout à coup familier, conteur, incisif ; « il commence une phrase d'allure très-simple; « par un mot il arrive à un développement abondant « et pathétique : il va, il monte, il s'élance; vous « êtes ému, entraîné, ravi ; peut-être même allez- « vous l'admirer. Le voilà alors, par une chute « insaisissable, par un retour soudain, en pleine « rupture de phrase ; par une pente inattendue il « redescend dans le familier, quelquefois même le « comique. Il espère que dans ce détail vulgaire « vous aurez perdu la trace, et que vous ne pensez « plus à son éloquence. Il repart rapidement « comme l'oiseau qui, ayant rasé la terre, fuit à tire- « d'aile au plus haut des airs, et pendant ce temps « vous avez frémi, ri, pleuré, regretté, admiré; « il vous a entraîné à travers tous les sentiments. « C'était chez lui un admirable bon sens éclairé par

« la foi, et le sentiment le plus généreux animé « par la charité. De métaphysique, point; de dogma- « tique, peu; une sentence, un mot du maître, « comme il disait : voilà tout ce qu'il fallait [1]. »

Dans les premières années, M. Mollevaut prêchait fréquemment durant les retraites du séminaire d'Issy. Il était la ressource toujours assurée dans les cas imprévus. « En 1826, dit un solitaire de « cette année, pendant la retraite pour l'ordina- « tion de la Trinité que je suivais avec les retrai- « tants du séminaire d'Issy, un sermon allait man- « quer par l'indisposition subite de celui qui devait « le donner. M. Mollevaut averti prend son surplis, « va passer à Notre-Dame-de-Toutes-Grâces la demi- « heure qui lui est laissée, monte en chaire, prêche « sur l'obéissance, cite beaucoup de textes, et émer- « veille tout son auditoire par les réflexions pleines « d'à-propos dont il les accompagne.» — « Jamais, dit « un autre témoin, il n'a donné un entretien qui n'ait « produit quelque fruit sensible. Un jour qu'il avait « prêché sur la charité envers les pauvres, un de « ses auditeurs donna deux cents francs en au- « mônes. »

M. Mollevaut ignora longtemps l'idée que l'on avait de son talent oratoire, et par là même il se mettait peu en peine de le rendre moins éclatant. Plus tard il s'aperçut qu'on l'admirait, et il sembla dès lors ne plus chercher qu'à se cacher : toutefois, en dépit de son humilité, il lui arrivait souvent, entraîné par l'ardeur de son zèle et tout pénétré de

1. *Ami de la Religion*, t. CLXIV, p. 276.

son sujet, d'oublier sa résolution et de donner libre carrière à son éloquence. Deux sermons sur le zèle, qu'il prêcha en 1829, furent particulièrement admirés : on remarqua que l'émotion de son âme gagnait jusqu'à ses membres et leur imprimait une sorte de tremblement nerveux. A la récréation suivante, les ordinands se disaient les uns aux autres : « Jamais homme ne nous a parlé comme cet homme. » Mais si quelqu'un se hasardait, dans ces circonstances, à dire un mot de son admiration au prédicateur lui-même : « Je ne suis qu'un robinet d'eau « tiède », répondait-il aussitôt.

C'est surtout par la direction que M. Mollevaut rendait aux séminaires d'Issy et de Paris des services inappréciables. Il fut pendant longtemps confesseur et directeur ordinaire de plusieurs séminaristes d'Issy, et si la règle ne s'y était opposée, un bien plus grand nombre n'aurait pas eu d'autre direction que la sienne. Mais ceux qui ne le voyaient pas pour leur conduite ordinaire, s'en dédommageaient en recourant à ses conseils dans les circonstances extraordinaires. C'était une vraie affluence à sa porte, surtout le jour où le séminaire de Paris se trouvait à Issy. Tous voulaient lui adresser quelque question et savoir son mot sur leur compte. Il ne le leur refusait pas et savait le revêtir de ces formes originales qui se gravent fortement dans l'esprit et ne s'effacent plus. « Si vous saviez ce que vaut votre propre vo- « lonté, disait-il à un de ses jeunes visiteurs, vous « iriez par tout le séminaire criant : Qui veut acheter « ma propre volonté ? je la donne pour deux sous ! « Si vous ne pouvez la vendre pour deux sous, donnez-

« la pour deux liards et encore sera-t-elle trop chè-
« rement vendue. » Un autre emportait ce bon conseil et cette leçon piquante : « Mon très-cher, ne re-
« mettez pas à vous corriger de vos défauts de
« caractère lorsque vous ne serez plus au séminaire,
« lorsque vous serez devenu un beau et magnifique
« monsieur à qui on ne pourra plus parler que le
« chapeau sous le bras. » Il répondait à un troisième qui, au lieu de composer soigneusement ses instructions, aimait mieux, disait-il, s'abandonner à l'Esprit saint : « Eh, mon cher! faisons de notre mieux
« nos petites bribes, et croyez bien qu'après avoir
« sué sang et eau là-dessus, ce sera encore très-en-
« nuyeux pour les autres et de médiocre secours à
« l'Esprit saint. »

Tout, jusqu'aux compliments les moins flatteurs, lui fournissait des armes contre ceux qui l'abordaient. « Monsieur, lui dit un jeune homme entré depuis peu
« au séminaire et engoué de romantisme, je viens
« vous voir, je ne sais trop pourquoi, car on m'a dit
« que vous étiez une perruque. — Mon très-cher, plu-
« sieurs, avant vous, me l'avaient donné à entendre.
« mais au moins, vous, vous dites les choses nette-
« ment; j'aime qu'on parle de cette manière. » On s'assit en riant, et quand le jeune séminariste se releva, il était gagné, il sortait avec un règlement particulier et tout ce positif que M. Mollevaut aimait tant. « Avec les jeunes gens, disait-il souvent, ayez
« du positif : exigez que tous aient un très-beau ca-
« hier sur lequel seront inscrits leur règlement
« particulier, les motifs et détails des actions, les
« pratiques, les résolutions : qu'ils relisent ce cahier

« à chaque retraite du mois et vous le fassent voir « de temps en temps. Et qu'est-ce en effet qu'un sé- « minariste? Croyez-vous que c'est celui qui dîne et « soupe tous les jours au séminaire? C'est celui qui « observe un règlement particulier. Sans cet amour « de la règle, vous ne ferez jamais que des mar- « chands d'allumettes; ce qui les occupera un jour, « ce sera de recueillir le revenu de leur cure. Soyez- « moi bien fidèles à vos petits exercices, et ces pe- « tits exercices amèneront de grands résultats! »

Malgré leur étrangeté et la forme originale qu'il affectait d'y mettre, ces leçons de M. Mollevaut étaient bien reçues de tous, grâce au tact exquis et à l'air d'aisance avec lesquels il les donnait. Il ne parlait pas de la même manière à ceux qu'il connaissait peu et à ceux qu'il voyait souvent, aux anciens et aux nouveaux venus, aux élèves de théologie et aux philosophes. C'est surtout avec ces derniers qu'il employait ces tournures singulières qui donnaient tant de charme à ses leçons. Le séminaire d'Issy a gardé le souvenir d'une réponse qu'il fit à quelques tonsurés le lendemain de leur ordination. Ils étaient montés à la Solitude pour recevoir ses félicitations : il leur demanda s'ils savaient bien ce qu'est un tonsuré. « Mais certainement, » répondirent-ils, et chacun de dire sa pensée. « Oh! mes chers amis, ce n'est pas « cela un tonsuré; un tonsuré, c'est un homme dont « les pieds ne tiennent pas à la terre, les mains à « l'argent, et la tête au cou. » Le mot est entré dans les traditions du séminaire, on se le répète en souriant et il ne laisse pas de produire des fruits. C'était là en effet le grand caractère de cette parole si

humble; elle avait des réveils inattendus et lumineux dont on a dit avec raison : *Verbum ipsius quasi facula ardebat.*

On sera peut-être surpris en apprenant que, parmi les séminaristes d'Issy qui ont le plus estimé et vénéré M. Mollevaut, et qui réciproquement en ont été le plus aimés, il faut ranger l'abbé Lacordaire. Ce fait, que le père Chocarne a peut-être ignoré, nous est attesté par un ami et condisciple du célèbre conférencier de Notre-Dame. « M. Mollevaut, dit-il, af« fectionnait beaucoup Lacordaire, et il déplora amè« rement la fascination qui le tint si longtemps « attaché à M. de Lamennais. Il me parlait de lui « toutes les fois que je le voyais. Lacordaire recon« naissant enfin que son maître l'entraînait dans un « abîme le laissa, et dès les premiers temps de cette « séparation, il alla voir M. Mollevaut qu'il avait tou« jours beaucoup estimé pendant le temps qu'il était « avec nous à Issy. J'ai encore présente à l'esprit « une parole qu'il me dit alors, au milieu d'une con« versation qui n'amenait nullement cette réflexion. « — Croyez-vous, me dit-il, que si tous les prêtres « étaient comme M. Mollevaut, il resterait en France « un seul incrédule? Il n'est donc pas étonnant que, « quand il fut sorti de servitude, Lacordaire soit allé « trouver M. Mollevaut; mais celui-ci ne tarda pas « à voir que si la volonté de l'ancien disciple de « M. de Lamennais était droite, l'esprit était encore « imbu d'idées puisées dans ce commerce dangereux. « — J'ai vu Lacordaire, me dit-il à notre première en« trevue; il est venu me trouver et m'a demandé ce « qu'il devait faire. Je lui ai dit : — Faites le catéchisme

« à des enfants. Il a suivi mon avis et est allé à Sta-
« nislas faire des conférences ; et puis, devinez ce « qu'il leur a dit dès la première fois : — Mes enfants, « Jésus-Christ est le premier libéral du monde *. « Il voulut néanmoins aller l'entendre une fois à « Notre-Dame. Il ne me cacha pas que le genre de « l'éloquent conférencier ne l'avait point satisfait : « il m'en parla cependant en des termes modérés. » Le père Lacordaire était trop de son temps en politique, en histoire, en littérature et même en philosophie pour plaire à M. Mollevaut par ses idées ; mais la charité, le zèle, le dévouement et toutes les vertus qu'enfante la foi sont de tous les temps, et sur ce terrain ces deux belles âmes sympathisèrent toujours très-bien.

Le vertueux ecclésiastique auquel nous devons les détails qui précèdent a bien voulu, par reconnaissance pour son ancien guide, nous faire connaître comment M. Mollevaut s'y prenait pour conduire à la perfection de leur état les jeunes séminaristes dont il avait la direction. « J'allais, dit-il, tous les huit jours chez lui « en direction, et je suis honteux de penser quel « temps je lui prenais et de quels détails je l'entre- « tenais. Une des choses auxquelles ce cher père « s'appliquait le plus avec moi, c'était à bannir la « tristesse et la mélancolie, à quoi j'étais alors sujet.

* « On faisait à sa parole, dit le P. Chocarne en parlant de ses conférences, le reproche d'être trop hardie dans ses courses à travers la politique et l'histoire contemporaine. N'avait-il pas osé dire à ces hommes de juillet, par exemple, que le premier arbre de la liberté avait été planté, il y a longtemps, dans le paradis, par la main de Dieu même ? » (Le R. P. Lacordaire, t. I, p. 186.)

« Un jour que ces mauvaises dispositions m'avaient « quasi enveloppé tout à fait, j'allai le trouver et « lui dis l'état de mon âme. — Il est clair, me répon- « dit-il, que, par un temps pareil (le temps était som- « bre et pluvieux), on ne peut pas être gai et leste « comme si l'alouette chantait ; car il avait grand « soin de ne pas paraître attacher de l'importance à « mes pensées. Il combattait aussi en moi la vanité « avec une adresse remarquable. Un jour que je « lui disais que je n'aimais pas les traités de « Bailly, en trouvant les preuves faibles et les rai- « sonnements peu concluants : — Quand on a de « l'esprit, répondit-il, on ne peut pas souffrir ce « qui est médiocre. Les supérieurs m'ayant invité à « prendre le sous-diaconat, j'allai lui demander ce « qu'il fallait que je fisse. D'abord il parut n'avoir « pas d'avis arrêté et me recommanda de prier et « de réfléchir, ce que je fis de mon mieux. J'allais « le voir de temps en temps, lui disais ce que j'avais « dans l'esprit, et il me renvoyait encore prier et « réfléchir, me suggérant à chaque fois quelque « principe surnaturel. Enfin, après m'avoir fait com- « munier plusieurs fois de suite à cette intention, il « me dit qu'il ne s'opposait pas à ce que je fusse « sous-diacre, mais qu'il pensait qu'ayant quitté le « monde depuis si peu de temps, je ferais mieux de « prendre six mois de plus pour m'exercer aux ver- « tus d'un bon séminariste, et que ce délai serait « béni de Dieu : à quoi j'acquiesçai sans peine. J'ai « pensé quelquefois que le bon père ne m'avait tant « fait attendre sa décision que dans l'espérance « qu'elle me viendrait d'elle-même à l'esprit.

« Après l'ordination de la prêtrise, lui ayant dit, « quand j'allai le voir en direction, que le soir, « au lit, j'avais senti une grande tendresse de cœur, « pensant à la bonté singulière dont Dieu avait usé « à mon égard, et que j'avais répandu une grande « abondance de larmes, il parut y faire très-peu « d'attention et dit seulement, comme en passant, « que cela arrivait facilement à certains tempéra- « ments ; de sorte que je fus un peu honteux de lui « avoir parlé de cette circonstance. Je passai envi- « ron trois semaines au séminaire après avoir été « ordonné prêtre, et pendant ce temps je le vis le plus « souvent que je pus. Un jour, comme je lui demandais « des conseils pour bien prêcher : — Tâchez, me dit- « il, que vos auditeurs sentent que vous leur parlez. « Ce cher père donnait en un instant, sur les sujets « les plus graves, une lumière plus pénétrante qu'il « n'aurait pu en jaillir d'un long discours. Quand il « me vit sur le point de partir, il me dit avec grande « bonté : *Je vous recommande quatre sortes de per- « sonnes : les pauvres, les malades, les enfants et les « ignorants.* Il paraissait dans son ton et dans sa ma- « nière qu'il sentait dans son cœur une vive affection « pour ces différentes personnes, et que, ne pouvant « les assister lui-même, il me priait de le remplacer. « Cet avis m'est resté dans l'esprit et il a imprimé « dans mon cœur le sentiment qui était dans celui « de ce digne et vénérable prêtre. »

CHAPITRE XXIV

Ses vues sur le ministère des paroisses. — Son zèle pour les missions et pour les retraites ecclésiastiques.

Le zélé supérieur ne manquait pas d'accompagner en esprit ses chers disciples dans les paroisses où ils étaient placés. On voit par la correspondance qu'il entretenait avec eux que, sans sortir de son désert, il avait au plus haut degré le sentiment de tous les besoins de l'Église, qu'il n'ignorait aucun des moyens qui peuvent régénérer les paroisses et les diocèses, convertir les pécheurs, éclairer les ignorants, soutenir les faibles, faire avancer les personnes pieuses; et qu'il n'était ni moins ingénieux ni moins zélé pour les œuvres destinées à la sanctification des fidèles que pour celles qui tendent au renouvellement du clergé. « Ses lettres, dit l'au- « teur des souvenirs cités plus haut, étaient pleines « de sages décisions, de principes lumineux, de « vues justes relativement au ministère ecclésiasti- « que et à la conduite des âmes. Dans ses réponses « à mes fréquentes consultations, il ne cessait de « me porter à cette conduite discrète qui, en sauve- « gardant les droits du domaine de Dieu, aime à

« faire valoir ceux de sa miséricorde. Entre les opi-
« nions, m'écrivait-il un jour, choisissez celle qui
« est bénigne et vous ne vous en repentirez pas.
« Mais quand il était clair qu'il fallait user de fer-
« meté, rien au monde ne l'aurait fait mollir. Ainsi,
« quand il s'agissait d'occasion prochaine, on pou-
« vait être sûr qu'il ne biaiserait pas. Je dois à Dieu
« une particulière reconnaissance de m'avoir donné
« ce sage et saint prêtre pour maître dans cet art,
« et quoique j'aie eu bien des occasions, depuis
« tant d'années que je suis prêtre, de voir à l'œuvre
« des conduites diverses, et de comparer les diffé-
« rents principes avec l'expérience, je n'ai rien
« trouvé de plus sage ni qui conduisît si bien au
« but que ce que M. Mollevaut m'avait appris; car
« il me semble qu'il avait trouvé le point juste en-
« tre l'excès de la rigueur qui était la tentation de
« ce temps-là, et l'excès de la douceur, qui paraît
« entraîner les esprits dans celui où nous som-
« mes. »

Un point sur lequel insistait beaucoup M. Mollevaut, c'était, pour les confesseurs, la nécessité d'étudier sans cesse les livres de direction et de morale, » sans quoi, disait-il, l'on va au hasard, sans « pouvoir se rendre compte de ce que l'on décide. »
« — Il me semble, dit M. Caduc, l'entendre encore
« exhaler sa douleur de ce que plusieurs prêtres
« étudient toute sorte de choses, au lieu d'être ja-
« loux de se perfectionner dans l'art des arts. L'un
« s'enfonce dans les mathématiques, l'autre est
« avide des ouvrages modernes de philosophie, celui-
« ci a un goût décidé pour la littérature, celui-là

« se fait une habitude de lectures frivoles. Oh! si l'on « savait le prix des âmes, on apprécierait bien au« trement les ouvrages qui traitent de la direction « des consciences. » Entre toutes les œuvres des paroisses, il recommandait particulièrement, on l'a vu, celles qui ont pour objet les enfants, les pauvres et les ignorants. « La divine Providence, disait-il « à un curé, vous attache à votre paroisse afin que « vous l'aimiez comme votre chère épouse et que « vous mettiez bien avant dans votre cœur tous vos « enfants, et spécialement les plus misérables pour le « corps et pour l'âme. » — « Vous me parlez des gens « grossiers de la campagne, disait-il à un autre; « ils plaisent plus au bon Dieu que les savants, parce « qu'ils savent qu'ils sont ignorants et que, quand « le bon Dieu les touche, ils font ce qu'on leur dit. « Aussi Notre Seigneur a choisi des hommes gros« siers pour ses apôtres, afin de nous montrer qu'il « ne veut avancer son royaume que par l'humi« lité. »

M. Mollevaut avait le don de parler aux prêtres et de leur faire comprendre les obligations de leur saint état. Pour lui, le cœur d'un prêtre ne pouvait plus être le cœur d'un simple particulier; c'était un cœur vaste comme l'univers qui embrasse toutes les misères et a des tendresses particulières pour les pauvres et les misérables. « Voilà, disait-il, ce qui « fait un bon prêtre, et la sagesse divine n'a pas eu « d'autre secret pour former saint Vincent de Paul. « *Evangelizare pauperibus misit me.* Combien de prê« tres aujourd'hui n'aiment pas les pauvres! On veut « faire du bruit, paraître partout, convertir tout le

« monde ; tandis qu'avec de l'abnégation et l'amour
« des pauvres, on serait content en tout et partout.
« C'est faute d'abnégation que l'on voit tous les jours
« de malheureux prêtres travailler six mois pour
« obtenir une place et travailler les six mois sui-
« vants pour en sortir. La première condition pour
« former un prêtre, c'est de l'arracher à lui-même, à
« tous ses petits calculs d'intérêt, d'avancement, de
« santé, etc. ; de lui répéter jusqu'à satiété qu'un
« homme une fois prêtre n'est plus à lui : son esprit
« n'est plus à lui, son temps n'est plus à lui, ses
« études ne sont plus à lui, mais aux âmes qu'il est
« appelé à sauver. Et ne me dites pas que cela est
« impossible, car on peut tout ce que l'on veut : on
« peut pour Dieu tout ce qu'on peut pour les hommes.
« Or, que ne peut-on pas pour plaire à des supérieurs,
« briguer une place, amasser de l'argent ? Les gens
« du monde se gênent, vont aux extrémités de la
« terre pour chercher fortune ; et pour aller sauver
« des âmes à deux lieues de son pays, on se récrie,
« on calcule, et le plus souvent on recule. Ne venez
« pas me dire que nous sommes dans des temps où
« les choses sont devenues trop difficiles, qu'il n'y a
« rien à faire dans le ministère, que les esprits sont
« blasés sur tout. Ces propos-là sont décidément de
« mauvaises plaisanteries ; c'est se moquer de Dieu,
« de la force de son bras et de son esprit ! Voyez
« saint Vincent de Paul : il en a abordé de toutes les
« couleurs, il a eu affaire à des furieux, à des héré-
« tiques, à des forçats ; a-t-il jamais dit : Le travail
« est dur, donc il faut laisser tout là ? »

Un jeune ecclésiastique, nommé curé d'une paroisse

de campagne dont il ne savait quel parti tirer, voulait l'abandonner : il confia son dessein à M. Mollevaut. « Le beau médecin, lui répondit-il, qui veut abandonner son malade parce qu'il le voit bien malade!
« Allons, mon très-cher, il faut me faire donner une
« mission à ces braves gens-là et vous m'en direz des
« nouvelles. » La mission dura six semaines et dépassa toutes les espérances *. « Il y a eu des prodiges
« de grâce, disait peu après M. Mollevaut; tout a été
« changé : le jour et la nuit ne suffisaient pas pour
« entendre la confession de ces braves gens qui sont
« toute la journée dans l'église. Je ne cesse de le ré-
« péter, il n'y a que les missions pour sauver la
« France. Dites bien cela à vos confrères; la plus
« grande grâce que Dieu puisse leur faire, c'est de
« leur procurer une mission pour remédier à mille
« désordres et mettre leur compte en règle. Si j'étais
« curé, je demanderais cela au bon Dieu depuis le
« matin jusqu'au soir, et je ferais l'impossible pour
« l'obtenir, non pas une fois, mais tous les quatre ou
« cinq ans [1]. »

Les missions pour les paroisses et les retraites annuelles pour les pasteurs, c'était, selon lui, le moyen des moyens pour sauver paroissiens et curés. Aussi s'employait-il avec un zèle infatigable à obtenir de ses enfants spirituels cette dernière pratique.
« Vous avez raison, écrivait-il à un curé, de désirer
« la retraite pastorale; mais pour aller à la racine et

* Non content d'animer le curé et les missionnaires par des lettres pleines de feu, M. Mollevaut leur envoya 300 francs pour être employés en livres, chapelets et autres objets de dévotion.

1. Lettre de M. Mollevaut et souvenirs de M. L.

« réformer, il faut la retraite particulière et souvent « prolongée. C'est là que je vois les miracles de la « grâce! » Pour leur faciliter cet exercice, il était toujours prêt à les accueillir à la Solitude et ils y venaient en grand nombre. « Il nous est arrivé, disait-« il en 1833, beaucoup de prêtres qui viennent faire « leur retraite ; quelques-uns ont fait deux cents « lieues pour venir à la Solitude. Ils m'ont paru satis-« faits, et notre bonne Dame de Lorette les a remplis « de consolation. » On jugera de l'impression que faisait la parole de M. Mollevaut sur ces vénérables ecclésiastiques par le trait suivant. Pendant les vacances de cette année 1833, le prédicateur de la retraite pastorale fit défaut à Bourges, presque au moment où cet exercice devait s'ouvrir. Le supérieur du séminaire en écrivit à M. Mollevaut, qui dans ce moment avait M. l'abbé M*** en retraite à la Solitude. Il le fait venir : « Êtes-vous disposé, lui dit-il, à faire « ce que je vais vous dire? — Oui, répond l'humble « retraitant. — Eh bien! laissez là votre retraite et « allez à Bourges prêcher la retraite pastorale. » Il se soumit, quoiqu'il n'eût rien de prêt, et s'abandonna à la Providence. « J'espère tout de cette retraite, écri-« vait M. Mollevaut, parce que M. M*** est un prêtre « fervent. Sous le rapport humain, comme c'est son « premier début, je ne sais ce qu'il en adviendra. « Priez et faites beaucoup prier; c'est ainsi et pas « autrement que l'on obtient les divines miséri-« cordes. »

CHAPITRE XXV

Plusieurs évêques prennent conseil de M. Mollevaut; il décide la vocation de M. de Ravignan. — Jeunes gens du monde en retraite à la Solitude.

Parmi les retraitants de la Solitude, on voyait assez souvent de vénérables prélats dont la piété et la docilité égalaient le rang et le mérite. « J'ai « vu, et je ne puis le dire sans m'humilier jus- « qu'au centre de la terre, écrivait M. Mollevaut à « un jeune directeur, des évêques, des grands-vi- « caires, des curés blanchis dans le ministère, de- « mander conseil comme des enfants et exécuter ce « qu'on leur prescrivait, parce qu'ils étaient péné- « trés de cette parole : *Nisi efficiamini sicut parvuli*, « *non intrabitis in regnum cælorum;* et de cette autre : « *Consilium semper a sapiente perquire.* » L'homme de Dieu, loin de se prévaloir des marques d'estime et de confiance que lui donnaient ces pieux prélats, se tenait toujours dans un respect profond en traitant avec eux. Son grand esprit de foi lui montrant Jésus-Christ dans le Souverain Pontife et dans les premiers pasteurs de l'Église, il éprouvait à leur égard un sentiment de religion qui ne l'abandonnait jamais.

Entrant un jour chez M. Garnier, alors supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, il y trouva réunis plusieurs prélats conférant ensemble des intérêts de la religion. A leur vue, M. Mollevaut salua très-respectueusement et se mit en devoir de se retirer. Vainement on le sollicita de prendre part à la conversation, il fallut pour l'y déterminer que M. Garnier lui en fît une sorte de commandement. Il s'assit alors, mais se contenta d'écouter sans rien dire. Il était cependant tout à fait en état de parler sur le sujet dont on s'entretenait, car on discutait le projet formé par quelques évêques de donner une nouvelle édition des Pères grecs. Quand chacun eut dit son avis, M. Frayssinous qui était présent demanda à M. Mollevaut ce qu'il en pensait. L'humble prêtre se confondit, protesta de son respect pour les prélats qui venaient d'appuyer le projet, et il ne fallut rien moins que l'intervention de son supérieur pour le déterminer à dire son avis. Obéissant alors et faisant taire les répugnances de son humilité, il parla pendant près d'une heure avec tant d'à-propos, montra si bien les difficultés de l'entreprise et l'impossibilité de trouver un homme capable de la diriger, que d'un commun accord les prélats renoncèrent à leur projet.

Ce sentiment de respect envers les premiers pasteurs dont M. Mollevaut donna tant de preuves, il ne manquait pas dans l'occasion de l'inspirer à ses disciples. Un jeune solitaire étant allé offrir ses devoirs à l'évêque du diocèse où son supérieur l'envoyait travailler, M. Mollevaut, à son retour, lui demanda si en abordant le prélat il s'était mis à

genoux pour prendre sa bénédiction, et sur sa réponse négative il le reprit de cette omission, lui recommandant d'être toujours fidèle à une si religieuse pratique.

En tête des évêques dont les visites à la Solitude étaient fréquentes, nous devons mentionner Mgr de Quélen qui, privé de son palais archiépiscopal et obligé de se cacher dans Paris, aimait à faire quelques promenades à Issy où il disait la messe à Notre-Dame-de-Lorette et passait, de temps en temps, la journée entière. Dans ces occasions, le pieux prélat ne manquait jamais de monter à la Solitude pour y voir M. Mollevaut et s'entretenir cœur à cœur avec lui. Il lui faisait part de ses peines, des pensées qui le soutenaient au milieu des persécutions, de ses méditations incessantes sur la sainte volonté de Dieu, et aussi, quand l'occasion s'en présentait, des faveurs dont Dieu l'avait prévenu pour le préparer aux combats qu'il avait maintenant à soutenir ; ainsi il lui avoua qu'au moment de son sacre, ces paroles : « *Ego ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo* « *pati,* » qui se lisent au bas de ses portraits, lui avaient été mises dans l'esprit d'une manière si pénétrante et tellement sensible, qu'il n'aurait pu en détourner sa pensée tant que dura la cérémonie *.

* Dans une autre visite qu'il fit à la Solitude, l'archevêque de Paris raconta à M. Mollevaut l'entrevue qu'il avait eue récemment avec M. Casimir Périer, ministre de l'intérieur. C'était en 1831, peu de temps avant la mort du fameux Grégoire, ancien évêque constitutionnel du Loir-et-Cher; le prélat, après avoir inutilement tenté de retirer cet opiniâtre vieillard du schisme, avait défendu que son corps fût reçu dans l'église : le gouvernement était alarmé de cette mesure, qui pouvait occasionner des mani-

Pénétré de vénération pour cet invincible pasteur, M. Mollevaut ne laissait pas d'user de la confiance qu'il lui témoignait, pour insinuer dans l'occasion des avis utiles. Il le faisait avec un très-profond respect, mais aussi avec l'assurance que donnent aux saints le zèle de la gloire de Dieu et l'amour de l'Église.

Avec Mgr de Quélen se rencontrait quelquefois à Issy Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy et fondateur de l'œuvre de la Sainte-Enfance. Ce prélat avait pour M. Mollevaut une très-particulière estime et une grande confiance. Il faut en dire autant du cardinal de Rohan, et de son successeur le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon. « M. Mollevaut, disait « ce dernier en 1832, est aujourd'hui l'homme de la « Providence sur le clergé de France. » On a vu plus haut quels étaient, dès 1818, les sentiments de Mgr Soyer, évêque de Luçon, pour M. Mollevaut, alors humble solitaire; quelques années plus tard, il eut encore occasion de les manifester. Il faisait sa retraite à Issy avec plusieurs autres évêques nommés, et se préparait à son sacre. L'un de ces prélats, Mgr de

festations révolutionnaires; le ministre invita l'archevêque à venir dans son cabinet et s'efforça de lui persuader que les règles ordinaires devaient céder en face des extrémités auxquelles on était exposé. Après l'avoir laissé parler sans l'interrompre, l'archevêque lui dit pour toute réponse : « Monsieur le « ministre, vous me mettez dans une position bien pénible: si « je me rends à vos instances, vous me mépriserez, car vous « savez bien que la conscience d'un évêque ne pactise pas en « pareille matière; si je m'y refuse, vous me haïrez. Eh bien! « entre ces deux alternatives si pénibles, j'aime mieux votre « haine que votre mépris. » Le ministre ne répliqua rien, et au bout d'un moment de silence l'archevêque se leva, lui fit la révérence et se retira.

Lostanges, dit en riant à M. Mollevaut : « Il faut que « vous alliez à ma place à Périgueux ! — Moi, monsei- « gneur, être évêque ! j'aimerais mieux être pendu. » Et comme tous, à commencer par Nosseigneurs les évêques, éclataient de rire, M. Mollevaut se mit à parler avec effusion de cœur des croix de toute sorte qui accablaient les évêques. « Allons, lui dit « Mgr Soyer, je vois bien ce qu'il en est ; s'il n'y avait « que les croix dont vous parlez, vous ne demande- « riez pas mieux que d'être évêque ; c'est la croix « d'or, la mitre et la crosse qui vous font peur. » L'humble prêtre baissa les yeux et se tut.

Mgr Parisis, mort évêque d'Arras, ayant été nommé à l'évêché de Langres, crut devoir consulter M. Mol- « levaut : Comment puis-je accepter l'épiscopat, lui « dit-il avec humilité, moi qui n'ai rien étudié ni pra- « tiqué de ce qui concerne le gouvernement d'un dio- « cèse ? » Le serviteur de Dieu le prit au mot : « Vous « allez, lui dit-il sans ménagement, vous séquestrer « pendant trois mois et vous livrer exclusivement à « l'étude du droit canonique. » L'humble prélat suivit ce conseil, et l'on sait avec quel succès. Lorsqu'en 1836 Mgr Bruté, évêque de Vincennes aux États-Unis, revint en France pour les affaires de son Église, il vit fréquemment M. Mollevaut qu'il honorait comme un saint et affectionnait comme un père. On raconte qu'avant de le quitter il se jeta à ses pieds et les embrassa, malgré la résistance de l'humble supérieur. Mgr Frayssinous ne témoignait pas moins de vénération pour M. Mollevaut : il en parlait en toute occasion comme d'un saint dont l'esprit de Dieu avait son organe et dont la parole le rassurait comme

aurait fait celle d'un ange. Dans les visites assez fréquentes qu'il faisait à Issy, le pieux évêque ne manquait jamais d'aller l'entretenir dans sa solitude. La première fois qu'il le vit après sa nomination au ministère de l'instruction publique, M. Mollevaut lui dit avec cet air dégagé qu'il savait prendre en ces occasions : « Monseigneur, jusqu'ici vous faisiez « une heure d'oraison par jour; désormais, pour « suffire aux grandes affaires dont vous êtes chargé, « ce ne sera pas trop d'en faire deux heures! »

La confiance particulière que Mgr Frayssinous eut toujours pour M. Mollevaut se manifesta clairement en 1822 au sujet de M. de Ravignan. Ce jeune magistrat qui exerçait à Paris les fonctions du ministère public avec beaucoup d'éclat, et que son mérite éminent rendait capable des plus hauts emplois, songeait sérieusement à dire un éternel adieu à la magistrature et au monde. M. Frayssinous, depuis dix ans, dirigeait sa conscience, et devait prononcer sur cette importante question : il ne voulut pas le faire, mais il envoya le jeune magistrat à Issy, faire une retraite sous M. Mollevaut, en lui disant : « Quand ce saint « prêtre vous aura dit quelle est votre vocation, je « serai aussi tranquille que si Dieu lui-même avait « parlé. » M. Mollevaut accueillit bien le généreux retraitant, et tout entier au soin de le gagner à Dieu et à l'Église, il n'était plus reconnaissable. Sa conversation pleine de charme rappelait le littérateur distingué, l'homme du monde qui avait fait autrefois les délices des salons. Ce changement dura plusieurs jours, à la grande surprise de tous; mais bientôt on vit M. Mollevaut reprendre ses allures ordinaires et son

air bourru; les solitaires se regardèrent en souriant: « Allons, dirent-ils, en voilà encore un de pris. » M. de Ravignan était en effet devenu un humble et fervent séminariste. Il écrivait à sa mère : « D'après « l'avis de M. de Frayssinous, j'ai dû chercher dans « la retraite les lumières qui me manquaient; je me « suis rendu à la maison de campagne du séminaire de « Saint-Sulpice à Issy. La bonté et l'aménité les plus « chrétiennes m'y ont accueilli. Je ne vous dirai « point tout ce que j'ai éprouvé par la grâce de Dieu « d'impressions fortes et consolantes, entre les mains « d'un humble prêtre animé de l'esprit de Dieu et doué « de tout ce que le monde estime, et encore de ce qu'il « ne sait pas estimer. M. Mollevaut est cet homme « de Dieu, désintéressé comme la conscience, qu'il « me fallait trouver[1]. » Le 11 juin 1822, Mgr Frayssinous, après avoir été sacré évêque d'Hermopolis dans la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette à Issy, donna la tonsure à M. de Ravignan, heureux de commencer par là l'exercice des fonctions épiscopales. Il termina la courte et pieuse allocution qu'il lui adressa par ces mots : « Vous allez couler des jours paisibles « dans une sainte solitude; n'oubliez pas ceux qui se « trouvent lancés sur une mer fertile en orages et en « écueils[2]. » C'était une allusion à la détermination que M. de Ravignan venait de prendre, de concert avec son saint directeur, d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Peu de jours après, en effet, il quitta Issy pour entrer au noviciat de Montrouge . « Messieurs,

1. *Vie du P. de Ravignan*, par le P. de Ponlevoy, t. I. p. 56 et suiv.

2. *Vie de M. Frayss.*, p. 361.

« dit M. Mollevaut aux solitaires en leur annon-« çant ce départ, M. de Ravignan avait soif d'obéis-« sance, il est parti chez les jésuites. »

Il ne se passait peut-être pas d'année où l'on ne vît à la Solitude quelques-uns de ces transfuges du monde, venant consulter Dieu dans la retraite et recevoir de M. Mollevaut une décision sur leur avenir. « Nous étions venus un peu *ex omni lin-« gua et natione,* dit l'un d'entre eux ; il y avait des « Flamands, des Normands, des Lyonnais ; il y avait « un Parisien, un Champenois, un Alsacien. Ce der-« nier venait des gardes-du-corps ; les autres venaient « de l'École de droit, de l'École de médecine, des bu-« reaux d'une administration. Il y en avait un qui « travaillait dans l'atelier d'un grand peintre de ce « temps-là, ayant conservé la piété malgré la cor-« ruption affreuse au milieu de laquelle il était du « matin au soir. Tous entrèrent en peu de temps au « séminaire, à l'exception d'un seul, demeuré très-« bon chrétien, et tous ont persévéré dans leur vo-« cation. »

La note qui vient d'être citée, et à laquelle nous avons déjà fait plus d'un emprunt, renferme bien d'autres particularités intéressantes. Le digne ecclésiatique à qui nous la devons y raconte avec candeur comment il fut mis en rapport avec M. Mollevaut et les fruits de grâce qu'il retira de sa direction. « M'étant lié à Paris, dit-il, avec quelques jeunes « gens sages et craignant Dieu, l'un d'eux eut la « pensée de faire une retraite. Notre confesseur, « M. Martin de Noirlieu, alors aumônier de l'École « polytechnique, l'envoya au noviciat des jésuites ;

« mais la circonstance de la semaine-sainte n'ayant
« pas permis de le recevoir, il alla à Issy, où il fut
« reçu par M. Mollevaut. A son retour, ce cher ami
« était dans le ravissement, et, prenant à peine le
« temps de m'embrasser, il me dit : — Il faut que vous
« alliez trouver cet homme-là, c'est un homme de
« Dieu ; vous irez faire une retraite avec lui ; je
« vous ai annoncé, il vous attend. Cela me serra un
« peu le cœur : sans trop m'en rendre compte, je
« fuyais la grâce, ayant déjà passé cinq années dans
« le séminaire de mon diocèse, et ayant depuis bien-
« tôt deux ans laissé la soutane pour venir à Paris
« étudier le droit. Dieu m'avait entouré d'amis ver-
« tueux, et c'est à eux sans doute que j'ai dû de ne
« pas aller *in regionem longinquam*. Le lundi ou le
« mardi de Pentecôte, mon ami me conduisit à Issy :
« je me laissai emmener sans résistance, quoique je
« sentisse mon cœur bien serré, et ce fut au point
« que, quand nous aperçûmes le séminaire, je fus
« obligé de m'asseoir sur une borne et peu s'en fal-
« lut que je ne m'évanouisse. Le bon M. Mollevaut
« me reçut avec grande bonté, et je ne tardai pas à
« me sentir à l'aise avec lui. Ce qui me retenait le
« plus était l'appréhension d'avoir à renoncer à la
« lecture des tragédies et comédies de nos grands
« auteurs. Je commençai par là avec M. Mollevaut :
« il écarta doucement cette imagination, me laissant
« entrevoir la liberté de lire cela plus tard et don-
« nant en passant des éloges à mon goût pour la
« bonne littérature. Enfin je fis ma retraite avec
« une confession générale de toute la vie. J'en sor-
« tis l'âme en paix et l'esprit bien fixé sur la voie

que j'avais à suivre. Il avait été décidé que je n'attendrais pas plus tard que le mois d'octobre pour rentrer au séminaire, et je me décidai pour le séminaire d'Issy qui, entre autres avantages, m'offrait celui de conserver pour directeur ce saint homme. Je le vis de temps en temps pendant l'intervalle qui s'écoula jusqu'aux vacances. Enfin, le dimanche qui précéda mon départ de Paris, j'allai lui faire mes adieux, et comme je me levais pour sortir : —Je pense qu'il sera temps, lui dis-je, de prendre la soutane quand je serai rentré ou sur le point de rentrer au séminaire. Je lui dis cela sans y avoir réfléchi, car je n'avais nul doute à cet égard. Mais lui, d'un ton sérieux et qui marquait l'importance qu'il attachait à sa réponse : —Du tout; il faut la reprendre dès le commencement des vacances; et comme je lui témoignais ma surprise de cette décision, il y insista et me dit formellement qu'il fallait partir de Paris et rentrer chez mon père en soutane, et cela sans en donner avis d'avance. — Ce sera une affaire faite, ajouta-t-il, et qui coupera pied à toutes les observations. La joie de vous revoir fera que votre père passera par-dessus l'affaire de la soutane, et vous en aurez le cœur net. Puis, l'examen particulier venant à sonner, il me reconduisit à la porte sans que je trouvasse rien à répliquer. Mais j'étais bouleversé, cette décision me prenait par surprise; rentrer chez nous en soutane, j'aurais autant aimé, je crois, n'y pas aller. Je m'ouvris de mon chagrin à M. X***, qui jugea comme moi que la chose n'était pas possible ; le bon M. Mollevaut

« avait été trop vite et je pouvais user de ma liberté.
« Je m'en allai assez content, mais cette tranquil-
« lité s'évanouit bientôt. Qu'avais-je fait? M. Molle-
« vaut n'était-il pas pour moi l'homme de Dieu?
« Pourquoi soumettre sa décision à un autre, et à un
« autre qui ne me connaissait pas? Tant il y a que le
« lendemain je revins trouver M. Mollevaut et je lui
« exposai le trouble qui avait suivi pour moi sa déci-
« sion. Il m'écouta avec patience et bonté, et confirma
« ce qu'il avait dit, ajoutant pour en finir : — Je suis
« d'avis que vous agissiez ainsi, et j'y tiens tellement
« que, si vous ne le faites, je ne réponds pas de votre
« vocation. Je fis faire une soutane que je revêtis
« devant mes amis quelques heures avant mon dé-
« part, et les choses se passèrent comme M. Molle-
« vaut les avait prévues. La joie de revoir la per-
« sonne fit qu'on ne pensa pas à l'habillement, et
« même la chose parut la plus naturelle du monde. »

CHAPITRE XXVI

Lumières de M. Mollevaut pour la décision des vocations. — Sa charité envers les ecclésiastiques malheureux, sa cordialité envers tous.

Il y eut quelque chose de plus remarquable encore dans la conduite que tint M. Mollevaut à l'égard d'un jeune créole venu à Paris pour y suivre les cours de l'École polytechnique. Il n'en était qu'aux études préparatoires quand le guide de sa conscience l'avertit qu'il ne marchait pas dans sa voie, et que Dieu l'appelait à l'état ecclésiastique : et comme cette décision ne devait pas être approuvée par son père, il fut convenu qu'en attendant sa majorité il suivrait les cours de droit. Cette étude n'était qu'apparente, car depuis quelque temps il était dans l'impuissance complète de s'appliquer à quoi que ce soit. Les choses en étaient là, quand le procureur général des jésuites qui le dirigeait l'adressa à M. Mollevaut. « Le P. Génesseau, dit-il, « lui-même, ne sachant quel parti prendre à cause « de ma position vis-à-vis de mon père, et de mon « état de santé, m'envoya consulter M. Mollevaut. « Il ne fut pas long à se prononcer. A peine avais-je

« commencé à parler qu'il me dit : — Mon cher ami, « vous êtes appelé à être prêtre : gardez-vous de « songer à autre chose : Dieu vous rendra votre « tête. J'avais alors vingt ans ; j'apportai cette ré- « ponse au P. Génesseau qui me dit : — M. Mollevaut « est un saint ; nous n'avons rien de mieux à faire, « vous et moi, que de nous conformer à ses déci- « sions : vous irez le voir de temps en temps. Les « mois et les années s'écoulaient, l'état de ma tête « restait le même, et chaque fois que j'allais témoi- « gner à M. Mollevaut les inquiétudes que cela me « donnait au sujet de ma vocation, il me répon- « dait : — Vous serez prêtre, et le plus fort prêtre « de votre mission. L'année 1835 commençait, « mon droit devait être fini ; ou il fallait m'en « retourner près de mon père, ou il fallait lui dire « que je voulais être prêtre. Mon embarras était « extrême : d'une part ma santé qui depuis cinq ans « ne me laissait aucune espérance ; d'autre part le « profond chagrin où j'allais jeter mon père et « toute la famille, le grand besoin qu'elle avait de « moi, les affaires de mon père se trouvant compro- « mises par suite de la révolution de juillet, et « mon frère étant trop jeune pour l'assister ; toutes « les espérances reposaient sur moi et l'on m'atten- « dait comme un sauveur. Le P. Génesseau ne sa- « vait quel conseil me donner. J'allai comme de « coutume à M. Mollevaut. Du ton le plus ferme « et le plus assuré, il me dit : — Écrivez à votre père « que Dieu vous appelle au sacerdoce, et que, quoi « qu'il puisse faire, vous serez prêtre. Dites-lui bien « que vous serez inébranlable dans votre résolu-

« tion, malgré la peine que vous en éprouvez pour « lui. Cette décision m'accabla : néanmoins Dieu me « donna le courage de m'y conformer. J'écrivis « et, contre toute attente, mon père et ma mère « consentirent à me voir embrasser le sacerdoce. « Seulement, comme dernière consolation et dé- « dommagement du sacrifice qu'ils faisaient, ils « demandaient à me revoir. On s'empressa, et le « P. Génesseau lui-même, de me montrer dans « cette demande un piége que me préparait leur « tendresse. J'avais moi-même grand'peur qu'il en « fût ainsi. J'allai encore consulter M. Mollevaut. « Sans me donner le temps de lui exposer avec dé- « tail mes craintes, il me dit : — Mon cher, partez « bien vite; mais il faut recevoir la tonsure avant, « et vous irez là en soutane. Dieu veut ce voyage, « allez sans crainte. Le P. Génesseau, quoique « alarmé de cette décision, voulut que je m'y con- « formasse. »

Le défaut de dimissoire ne permit pas au jeune créole de prendre la tonsure; M. Mollevaut insista pour que du moins il revêtît la soutane avant de quitter Paris. Mgr de Quélen, à qui il en demanda la permission, trouva la chose étrange, mais au nom du vénéré supérieur de la Solitude, il lui accorda ce qu'il désirait. Dieu bénit son voyage au delà de tout ce qu'on pouvait espérer. « Mon ar- « rivée en soutane, dit-il, produisit le meilleur « effet dans ma famille. Tout le monde, mes amis « d'enfance que j'aurais eu tant à craindre si j'avais « été en laïque, louèrent mon courage. Ma mère se « convertit, je fis faire à mon frère un très-bon

« mariage, mon père se convertit aussi ; et au bout « d'un an je me présentai à M. Mollevaut, le re- « merciant et le bénissant du voyage qu'il m'avait « fait faire et de la soutane qu'il m'avait obligé de « prendre, car elle avait été, pour moi et pour les « miens, une source abondante de grâces précieu- « ses.

« Cependant ma santé était toujours dans le « même état. — Je suis incapable d'étudier, lui disais- « je. — Vous serez le plus fort missionnaire de votre « mission, me répondait-il toujours. — Mais que faire « en attendant ? je ne puis pas lire une page, je ne « puis pas dire mon chapelet. — Hâtez-vous, me « dit-il, de prendre la tonsure et entrez au séminaire « d'Issy : nous sommes en juin, vous n'avez « pas de temps à perdre. Il faut que vous ayez la « tonsure, sans quoi vous seriez trop exposé à être « renvoyé. Je rapportai cette nouvelle décision, « aussi extraordinaire que les précédentes, au « R. P. Génesseau, qui me dit comme toujours : « — Faites ; M. Mollevaut est un saint. »

Après deux ans passés à Issy, le jeune lévite, toujours aussi incapable d'application, entra au séminaire de Saint-Sulpice, sur la parole de M. Mollevaut qui l'assurait toujours qu'il guérirait et deviendrait le plus fort prêtre de sa mission. Et en effet, vers le milieu du carême de sa première année, il éprouva tout à coup un mieux très-sensible et commença à travailler. Il est aujourd'hui encore, selon la parole de l'homme de Dieu, le plus fort missionnaire de sa mission, travaillant souvent la nuit aussi bien que le jour. La note qu'il a bien voulu

nous donner se termine par ces mots : « Il est diffi-
« cile, ce semble, de trouver un exemple plus frap-
« pant de cette lumière et de ce coup d'œil si sûr, si
« ferme, qu'avait M. Mollevaut quand il s'agissait
« de décider une vocation. Dans toutes les autres
« décisions délicates et difficiles que j'ai eu à lui
« demander, j'ai toujours trouvé la même assu-
« rance, la même précision, je dirais la même
« promptitude. »

Nous pourrions citer plusieurs autres exemples des lumières surprenantes qu'avait ce saint prêtre dans l'examen des vocations ; nous n'en ajouterons qu'un. Durant l'été de 1826, M. Galais, mort directeur au séminaire de Saint-Sulpice, lui fut présenté par un de ses anciens condisciples, alors élève au séminaire d'Issy. Sa santé l'ayant obligé à quitter le séminaire de Rouen, il était inquiété pour le service militaire et déjà il avait reçu l'ordre de rejoindre son régiment, ce qui le jetait dans la plus étrange inquiétude. « Viens avec moi, » lui dit son ami qui savait combien la charité de M. Mollevaut était fertile en ressources ; et il le conduisit à la Solitude où il le laissa quelques instants avec le vénérable supérieur. En le voyant, M. Mollevaut se dit à lui-même, ainsi qu'il l'a avoué depuis : « En voilà un qui est taillé pour Saint-Sulpice ; » et dès ce moment il n'hésita jamais à ce sujet. Il ajoutait, en confiant ce trait à l'ami de M. Galais, que c'était la seule fois qu'il eût éprouvé un sentiment semblable. En attendant que ses prévisions s'accomplissent, il se hâta de tirer le jeune homme d'embarras en le faisant agréger au diocèse de

Paris et entrer au séminaire de Saint-Sulpice *.

Le malheur, surtout dans les ecclésiastiques, trouvait toujours en lui le plus tendre intérêt et la plus cordiale compassion. Un prêtre à qui on demandait d'écrire ses souvenirs et ses impressions sur M. Molvaut répondit : « Mon esprit et mon cœur en sont « pleins, et cependant je ne sais rien dire. Je le « sens profondément, mais il faudrait être un autre « lui-même. » Pressé de faire connaître quelle lui paraissait avoir été sa vertu dominante : « Il les eut « toutes, dit-il, au degré où les saints les possè- « dent; » et après quelques instants de réflexion : « Il « en est une cependant qui surpasse les autres, c'est « la charité. » Ému presque jusqu'aux larmes, il ajouta : « Il y aurait assez de ce qu'il a fait pour « moi. Oh! si la prudence me permettait de dire « dans quelles extrémités je me suis vu! Abandonné, « rejeté de tous, j'ai trouvé en lui un frère, un père, « les tendresses d'une mère! Ah! s'il avait été en

* Lucien Gallais, né à Rouen, le 22 juin 1802, après avoir terminé son séminaire à Saint-Sulpice, s'attacha à l'œuvre de ses maîtres et professa d'abord le dogme au séminaire de Bourges. En 1833, M. Garnier l'appela à Saint-Sulpice, où il enseigna successivement le dogme, le droit canon, et enfin le grand cours. Il dirigea pendant quelques années la maison d'Issy et montra pour tous ces emplois une grande capacité. Il mourut à Saint-Sulpice le 17 janvier 1854, à l'âge de 52 ans. M. l'abbé Duchesne lui consacra un article dans l'*Ami de la Religion*, t. CLXIII, p. 377. Un autre prêtre de Saint-Sulpice, dont nous devons taire le nom, a été pareillement l'objet d'une de ces soudaines illuminations de M. Mollevaut. Il faisait sa philosophie à Issy, et ne pensait nullement à la Compagnie de Saint-Sulpice, quand il rencontra un jour le saint vieillard qui, sans le connaître, lui dit, en lui mettant le doigt sur le front : « Toi, tu seras sul- « picien. »

« son pouvoir de me venir en aide! Mais il n'y pou-
« vait rien. Comme il a souffert de mes angoisses!
« Autant que moi; je dirais presque plus que moi! »
Un jeune sous-diacre, ne pouvant rentrer dans le séminaire de son diocèse, vint à Paris, ce grand refuge de ceux que le malheur poursuit dans leur province; mais, comme tant d'autres, il y fut complétement déçu dans ses espérances. Se voyant au bout de ses petites ressources, ne sachant que devenir, il alla se jeter dans les bras de M. Mollevaut qui, sans le connaître, ne laissa pas de l'accueillir comme un père plein de compassion. Ne pouvant le garder à la Solitude, il pria les RR. PP. jésuites de le recevoir à Montrouge pour les exercices de la grande retraite, et paya le séjour de cinq ou six semaines qu'il dut y passer à cet effet. L'ayant ensuite fait agréer dans un diocèse qui manquait de sujets, il pourvut à son entretien tout le temps du séminaire, et, ce qui était d'un tout autre prix, il ne cessa de lui adresser de charitables encouragements et de paternelles exhortations. On voit, par les trente et une lettres qu'il lui écrivit avant son élévation au sacerdoce, quels égards, quelles formes, quelles expressions respectueuses M. Mollevaut employait vis-à-vis de ceux-là même qui lui devaient tout.

La conduite qu'il tint, durant plusieurs années, avec un prêtre que la maladie et les peines intérieures plongeaient dans une grande tristesse, n'est pas moins admirable. Semblant oublier tout le reste pour soulager, consoler et réjouir cet ami, il lui écrivait presque tous les mois et il n'est menu détail dans lequel il n'entrât volontiers pour détourner son esprit

des pensées mélancoliques dont il était obsédé. Quelle habileté et surtout quelle tendresse! « Je suis tou-
« ché bien sensiblement de votre état, lui disait-il
« un jour, et je partage cordialement les peines que
« vous éprouvez. Je sais combien elles sont acca-
« blantes et propres à jeter dans la tristesse sans
« savoir comment s'en tirer. Cependant, d'après ce
« que vous me dites, je ne vois rien d'alarmant : vo-
« tre maladie est très-connue et on en revient. —
« Pour l'avenir, lui disait-il une autre fois, ne vous
« nourrissez que de confiance et d'espérance : Dieu ne
« met à sa croix que ses plus chers amis ; un jour
« viendra que vous direz : *Lætati sumus pro diebus*
« *quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala :*
« *transivimus per ignem et aquam et eduxisti nos in*
« *refrigerium.* »

Il faut renoncer à citer en détail tous les services extraordinaires que M. Mollevaut rendit à ses frères dans le sacerdoce. A l'exemple de saint Vincent de Paul, son modèle de prédilection, il ne pouvait voir le malheur sans se sentir ému, attendri et pressé de lui porter secours. C'est à cette charité si cordiale et si compatissante qu'il faut attribuer le prodigieux concours de personnes qui disputaient sans cesse, aux séminaristes et aux solitaires, l'entrée de sa chambre. C'est par son grand cœur, autant que par les lumières extraordinaires de son esprit, que cet homme, qui ne sortait jamais de son humble retraite, attirait dans le lieu le plus désert et le plus oublié du monde cette foule de visiteurs dont on a parlé. « Jeu-
« nes gens du monde, dit l'abbé Duchesne, prêtres
« séculiers, curés, directeurs de séminaires, chefs de

« congrégations religieuses, fondateurs de bonnes « œuvres, maîtres de novices, religieux, missionnaires, vicaires généraux, évêques, tous venaient « consulter l'homme de Dieu qui, par la sagesse de « ses réponses, l'éclat de ses exemples, l'énergie de « sa parole, la pénétration de son esprit, semblait « révéler à chacun le dernier mot de Dieu sur son « âme. Votre heure était venue, vous étiez reçu « avec des égards infinis ; quelle que fût la modestie « de votre situation, vous pouviez ouvrir librement « votre cœur ; vous causiez avec un ami, un vieil « ami, un homme qui n'avait au monde aucune « affaire plus chère, plus pressée, plus importante « que la vôtre, et qui, par la simplicité et le dévouement de son accueil, vous avait bientôt convaincu « que vous n'aviez pas à craindre d'être indiscret. « Là, point de mystérieuse réserve, de préoccupation personnelle, aucun air de supériorité ; c'était « votre homme, votre ami, votre confident. Là, rien « dans la pose, la réponse, le silence, le geste ou le « regard, rien qui vînt vous dire au beau milieu « d'un trouble, d'un aveu, d'une hésitation : Vite, « hâtez-vous, épargnez mon temps. Près de ce grand « cœur, la ferveur pouvait librement avoir ses débuts, l'indécision ses doutes, le souvenir ses larmes, le découragement ses plaintes : ils étaient « sûrs de s'épancher dans le sein de la mansuétude « et de la miséricorde. Une ingénieuse originalité « trouvait à votre adresse ou le plus suave langage, « ou le trait le plus incisif, ou la pensée la plus élevée, quelquefois le mot le plus pittoresque pour « tout réparer, tout consoler, tout diriger. M. Mol-

« levaut savait en effet inspirer le goût d'être conduit : quelle grâce remarquable il avait pour l'apaisement des orages du cœur! il savait faire renaître la douce joie et la confiance, l'encouragement dans le cœur blessé, abattu. Son esprit de foi lui faisait juger les choses, les hommes et le monde avec une solidité et une supériorité remarquables. Chez lui, ce n'était pas un effort; on eût dit qu'il voyait, et la foi semblait être son état de nature : il faisait de la foi et du bon sens une solution inébranlable[1]. »

1. *Ami de la Rel.*, t. CLXIV, p. 259-260.

CHAPITRE XXVII

Intérêt qu'il prend aux œuvres d'éducation. — Conseils littéraires aux professeurs. — Son estime pour les ordres religieux. — Son zèle pour les missions étrangères.

Loin de s'épuiser dans ces nombreuses relations, le zèle de M. Mollevaut y puisait chaque jour un nouvel aliment. Aussi montrait-il un saint enthousiasme pour toutes les œuvres dont on l'entretenait. La jeunesse, à laquelle il avait consacré les premières années de sa vie, lui demeura particulièrement chère, et il ne cessa pas, en quittant l'université, de s'intéresser vivement à son éducation. Les petits séminaires, ces fécondes pépinières du clergé, excitaient particulièrement son intérêt depuis que, par ses rapports avec les séminaristes, il avait constaté la grande influence que la première éducation a sur toute la vie du prêtre. « Voilà plus « de vingt ans, écrivait-il, que je fais des vœux « pour l'établissement d'une compagnie destinée aux « petits séminaires, et chaque année je suis toujours « plus convaincu de l'excellence et de la nécessité « de cette œuvre. Mais en même temps je vois de « grandes difficultés. Trouver des hommes d'une

« abnégation parfaite, d'une vertu exemplaire, d'un
« amour constant de la vie cachée, dans un temps
« où les jeunes gens ne demandent qu'à paraître
« et ne cherchent que le bruit et le mouvement,
« vous savez, comme moi, que cela n'est pas aisé.
« Mais comme le bon Dieu n'abandonne jamais son
« Église, il saura bien susciter des sujets propres
« à ses désirs. Pour réussir dans une aussi déli-
« cate et importante affaire, et s'assurer de la vo-
« lonté divine, il faut commencer tout doucement
« et petitement, par manière d'essai; ne pas en-
« jamber sur la Providence, comme dit saint Vin-
« cent de Paul, aller très-lentement et ne compter
« que sur la prière. »

M. Mollevaut espéra peut-être un moment qu'il allait voir ses vœux réalisés. Il n'avait pas encouragé M. Moreau, son ancien disciple à la Solitude et alors directeur au séminaire du Mans, à quitter son emploi pour fonder une congrégation; on voit par sa correspondance avec ce saint prêtre qu'il l'en aurait plutôt détourné; mais quand il vit l'œuvre commencée, il eut pour elle une affection toute paternelle, espérant que, selon ses vues, elle se dévouerait à la direction des petits séminaires. La chose n'ayant pas eu lieu, il continua cependant à aider M. Moreau de ses conseils avec autant de zèle que si les projets du nouvel institut eussent parfaitement répondu à son désir. Plus grand encore peut-être fut l'intérêt que M. Mollevaut prit à la restauration de la Société du V. P. Eudes. M. Louis, qui consacra sa vie à cette œuvre importante, ne l'entreprit qu'après avoir fait lui-même

son noviciat à la Solitude, et reçu de son saint directeur les conseils et les encouragements nécessaires en pareil cas. Bien plus, il voulut que ses premiers disciples fussent formés à la même école, et jusqu'en 1837 il y eut fréquemment à la Solitude quelque novice de cette congrégation. M. Mollevaut les accueillait avec la plus tendre affection et ne manquait pas, conformément aux vues de M. Louis, de leur inspirer pour l'œuvre des petits-séminaires les sentiments dont il était lui-même pénétré. « M. Louis, écrivait-il en 1841 à M. Mo-« reau, va prendre le petit-séminaire de X.*** Il y « a longtemps que je lui parle de cette œuvre pour « laquelle plusieurs congrégations ne seraient pas « de trop. » Cette fois encore l'ardent désir du zélé supérieur ne fut pas satisfait : la mort de M. Louis et de ses premiers disciples fit ajourner l'acceptation de ces sortes d'établissements. M. Mollevaut eut aussi de particuliers rapports avec le R. P. Pététot, restaurateur de l'Oratoire de France, et il ne manqua pas de lui recommander son œuvre de prédilection ; mais ces faits n'appartiennent pas à l'époque qui nous occupe.

Quelle que fût son estime et son affection pour les congrégations, il ne croyait pas cependant qu'elles seules pussent réussir dans ce ministère de l'éducation. Avec la largeur de vues et le tact admirable dont il était doué, il savait respecter, comprendre et encourager le bien sous quelque forme qu'il se présentât. Aussi n'a-t-il jamais cessé d'exciter et d'aider de tous ses efforts les maisons d'éducation libre. M. Poiloup, fondateur du bel établissement que

les Pères de la Compagnie de Jésus dirigent maintenant à Vaugirard, M. Frère, supérieur du petit-séminaire de Saint-Nicolas à Paris, et Mgr Dupanloup qui, avant d'être nommé à l'évêché d'Orléans, continua et perfectionna l'œuvre de Saint-Nicolas, venaient fréquemment chercher auprès de lui des conseils et des encouragements : nous avons même entendu M. Labbé, alors membre du Conseil supérieur de l'Université et directeur de la maison d'Yvetot, proclamer avec bonheur que toutes les bénédictions que Dieu a si largement versées sur son œuvre venaient de ce digne prêtre.

Ce zèle de M. Mollevaut pour l'éducation de la jeunesse éclatait dans toutes les occasions où il se trouvait en rapport avec des professeurs. « Quan
« il entreprenait un jeune professeur de huitièm
« pour l'enthousiasmer à sa besogne, dit M. Duches
« il cherchait à le convaincre de l'importance
« cette classe, lui montrant que, s'il ne formait p
« de bons élèves, tous les autres professeurs
« feraient après lui rien qui vaille. S'adressait-il
« un professeur de rhétorique : — Mon ami, disa
« il, sauvez le goût qui est en ruine et rappelez
« jeunesse au bon sens et aux vraies traditions l
« téraires. Les anciens! les anciens! voilà ce
« nous sauvera des folies modernes. Menez vo
« classe par l'enthousiasme. Quand vous montez d
« votre chaire de professeur, que tous vos élè
« ouvrent de grands yeux et se disent : Qu'auro
« nous de nouveau aujourd'hui? entraînez-les
« surprise en surprise; il ne faut pas qu'ils ai
« le temps de respirer. Ce n'est qu'après dou

quinze ans qu'on entrevoit la bonne et vraie littérature. Laissez là les petites gens; vivez avec les princes de l'esprit humain. Parlait-il de Cicéron : — Quelle belle passion cet homme eût composée, disait-il... Voyez comme il émeut tout un peuple dans ses *Verrines*! Quel orateur chrétien a été plus pathétique que lui? Lisez Bossuet; voyez comme on sent à chaque ligne l'inspiration antique! Ceux qui sous chaque ligne de Bossuet n'aperçoivent pas Tacite ou Virgile, ignorent les lettres. Ce ne fut jamais que par surprise, par trahison même, qu'on put arracher au littérateur d'un goût si sûr et si fin quelques lambeaux de sa science. Cependant, convaincu de la nécessité absolue d'élever le niveau des études, de donner aux jeunes gens des principes sûrs et de les prémunir contre les fantaisies littéraires, il condescendait à donner des avis à de jeunes professeurs de séminaire. Il parlait alors de toutes les matières classiques en homme expert. Homère, les tragiques grecs, Démosthène, étaient les auteurs qu'il estimait et conseillait le plus. Il ne fallait pas lui dire que Pindare était difficile; il s'indignait si un professeur se mêlait d'expliquer Homère sans avoir étudié les travaux de l'Allemagne sur le prince des poëtes; car si M. Molvaut eut peu de goût pour la philosophie des Allemands, en revanche, il estimait fort leurs travaux philologiques et littéraires, sauf cette réserve, que l'esprit français savait mieux faire un livre[1]. »

[1] *L'Ami de la Religion*, t. CLXIV, p. 265.

« M. Mollevaut, dit M. Labbé, supérieur de l'in-
« stitution d'Yvetot, s'intéressait à notre maison,
« non-seulement sous le rapport de la direction et
« du bon esprit, mais aussi sous le rapport des
« études, et il me donna plusieurs fois de bons avis
« à ce sujet. Il me parlait de ce qu'il avait vu et de ce
« qu'il avait fait quand il professait la rhétorique au
« lycée de Metz, et il avait évidemment de grandes
« connaissances et une grande expérience en cette
« partie. Là encore il lui échappait de ces mots
« qui portent la lumière et que l'on n'oublie pas.
« Comme je lui parlais un jour de l'enseignement
« de l'histoire : — L'histoire, pour les enfants, me
« dit-il, ce sont les grands noms et les grands faits. »

Il eut toujours en aversion les romans et le romantisme. Consulté par un séminariste sur la lecture des romans de Walter Scott, il lui répondit :
« Ce n'est pas la première fois que l'on m'a con-
« sulté sur la lecture de Walter Scott et voici les
« motifs qui m'ont engagé à en détourner. D'a-
« bord, sous le rapport littéraire, ils sont d'un très-
« mauvais goût et ne peuvent que le gâter par un
« certain brillant qui charme l'imagination, comme
« plusieurs parties des ouvrages de Chateaubriand
« et autres auteurs modernes dont la lecture a pro-
« duit de mauvais effets, en engageant les ecclé-
« siastiques à prendre ce style qui les rend ridi-
« cules. Il suffit d'avoir lu les bons auteurs grecs
« et latins et ceux qui, dans notre langue, ont fondé
« la gloire littéraire de la France, tels que Bossuet
« Fénelon, d'Aguesseau, etc., pour ne pas supporter
« ce mauvais genre. Ensuite, sous le rapport histo

« rique, il manque d'exactitude et tous nos bons « critiques ont reconnu qu'il avait défiguré l'his- toire. Mais sous le rapport moral ces ouvrages « sont toujours dangereux, surtout à votre âge. Il « y a des descriptions animées et voluptueuses, avec « une certaine décence d'expression qui ne fait qu'en- « flammer et surprendre ceux qui lisent ces ouvra- « ges de bonne foi. J'en ai vu les plus tristes effets. « Ajoutez que c'est un protestant qui n'aime pas « notre religion. Enfin, sous le rapport religieux et « ecclésiastique, je ne connais rien de plus propre « à en faire perdre l'esprit, à donner de l'attrait « pour les frivolités, et le dégoût de tout ce qui « est bon et solide. »

M. Mollevaut se défiait singulièrement de toutes les productions modernes. Lorsque l'*Essai sur l'Indifférence* de M. de Lamennais parut, un de ses confrères lui demandant ce qu'il en pensait : « Mon « cher, répondit-il, je lirai cela dans dix ans. En « général, disait-il, tous les livres modernes sont « si suspects et les esprits si égarés, qu'on ne peut « trop dissuader de tout ce qui a un caractère de « frivolité. La plupart de nos histoires sont encore « suspectes et ne conviennent pas à tout le monde. »

Le zèle de M. Mollevaut ne connaissait pas de bornes, et personne plus que lui n'a pu dire à Dieu avec le saint roi David : « Je m'unis à tous ceux qui vous « craignent et accomplissent vos commandements : « *Participes ego sum omnium timentium te et custodien-* « *tium mandata tua* [1]. » Nous venons de voir comment

1. Psal. CXVIII, v. 63.

il s'associait aux efforts des fondateurs de congrégations, qui avaient pour but l'éducation de la jeunesse; tous les ordres religieux avaient place dans son cœur. Il aimait à trouver des ressources et des sujets pour les Chartreux, les Trappistes, les frères de Saint-Jean-de-Dieu. Les Pères jésuites lui étaient particulièrement chers et c'est par troupes qu'il envoyait les jeunes gens au noviciat de Montrouge. « Je puis dire, écrivait-il, que personne plus que « moi ne chérit et ne vénère les Pères jésuites; j'en « ai donné et j'en donnerai toujours des preuves: « personne plus que moi n'est jésuite de cœur. » Un prêtre de Saint-Sulpice l'ayant consulté en 1837 sur l'usage qu'il convenait de faire des ressources considérables dont il pouvait disposer, il lui conseilla de fonder une maison de missionnaires dans la ville épiscopale de son diocèse et de la donner à perpétuité aux religieux de la Compagnie de Jésus. Nous voyons par sa correspondance combien il désirait que ces hommes apostoliques fussent appelés partout, et même qu'ils reprissent dans l'enseignement la place qu'ils y remplissaient autrefois.

Les ordres de femmes, quoiqu'il n'eût aucun rapport avec eux, n'étaient pas cependant privés de ses bons offices. L'estime qu'il faisait de la vie religieuse le portait, comme on le voit par sa correspondance avec les prêtres du ministère, à favoriser beaucoup ce genre de vocation. Dès qu'on rencontrait une personne très-vertueuse et douée des qualités convenables, il voulait qu'on en prît un soin particulier et qu'on examinât si Dieu ne l'appellerait pas à la religion. Que ne disait-il pas aux confesseurs

de religieuses pour stimuler leur zèle! « Sanctifier « une seule de ces épouses de Jésus-Christ, écrivait- « il à un prêtre chargé de cet emploi, est une œuvre « supérieure à la sanctification de mille laïques, et, « comme vous le dites, il n'y a que Notre Seigneur « qui puisse opérer dans ces âmes. »

On aura de la peine à comprendre comment, du fond de sa solitude qu'il ne quittait jamais, M. Mollevaut a pu exercer un apostolat qui s'étendait sur la France entière, et faisait même sentir son influence jusqu'aux extrémités du monde. Quelques séminaires de Belgique avaient de ses disciples; M. Gaffney, directeur du séminaire irlandais de Maynooth, et M. Hand, fondateur de l'établissement de All-Hallows', destiné à donner des missionnaires aux colonies anglaises, étaient étroitement liés avec lui et suivaient ses conseils : le Canada, si cher à M. Olier, ne l'était guère moins à M. Mollevaut : « Voilà bientôt quinze ans, écrivait-il dans sa vieil- « lesse, que je demande trois fois par an de finir ma « carrière à Montréal; mais il paraît que la divine « Providence ne l'a pas ainsi disposé; au moins une « dernière consolation est de recevoir des nouvelles « de cette terre qui m'est si chère et de m'unir d'es- « prit et de cœur à de si bons confrères qui y travail- « lent. » En 1836, Mgr Bruté, évêque de Vincennes dans l'Indiana, étant à Paris, trouva au séminaire de Saint-Sulpice trois jeunes diacres disposés à le suivre immédiatement après l'ordination de la Trinité, à laquelle ils allaient participer. Cette circonstance détermina M. Mollevaut à prendre l'*Importance des missions* pour sujet de l'entretien qu'il devait donner

aux ordinands. Il y fit plusieurs allusions aux jeunes missionnaires qui se préparaient au départ : « La « plus grande joie de l'Église, dit-il, est de voir mul- « tiplier les ouvriers évangéliques ; mais elle tres- « saille d'allégresse quand elle en voit de disposés « à tout quitter et à porter dans les contrées loin- « taines la bonne nouvelle. Bientôt des peuples au « delà des mers, ceux qui habitent le Nouveau- « Monde, vont recevoir de nouvelles grâces, et à leur « arrivée ils répèteront et éprouveront les senti- « ments : *Qu'il est beau de voir au milieu de nous ceux « qui viennent nous apporter la bonne nouvelle.* Le Maî- « tre a parlé, les peuples les attendent, leur cœur « est déjà avec eux ; rien ne peut les toucher ni les « arrêter ; ils disent avec le plus grand des mission- « naires : *Væ mihi si non evangelizavero ; necessitas « enim mihi incumbit* *. »

Qu'on ne pense pas cependant que ce zèle des missions rendît M. Mollevaut facile sur l'article des dispositions. Il exigeait que quiconque voulait être missionnaire fût pénétré d'une vive foi, d'une profonde humilité, et qu'il eût le désir du martyre, ou du moins un grand attrait pour la mortification. « Aux

* Cet entretien nous a été conservé : c'est le seul qu'on ait retrouvé après la mort de M. Mollevaut. Ce saint homme donnait jusqu'à ses sermons. Un de ses confrères ayant imploré son secours en 1827, il lui répondit : « Puisque vous vous adressez à « un pauvre, j'ai mis de côté quatre guenilles dont vous ferez « ce que vous voudrez. Je suis fâché de n'en avoir pas davan- « tage, me contentant à présent de misérables canevas sur les- « quels je broche à l'avenant. Je ne sais si j'en ai autant pour « le commencement de l'année, mais je sais que tout ce que « j'ai est à votre service, n'ayant dans tout cela que la bonne « volonté. »

« Missions, disait-il à un confrère, on me trouve « trop sévère, et pour ainsi dire opposé à cette vo- « cation : mais, après vingt ans de correspondance « avec l'Amérique, je trouve qu'on ne peut pas « prendre trop de précautions. Mieux vaut manquer « cette vocation que de l'embrasser sans avoir toutes « les qualités convenables. »

Les missions de l'extrême Orient ne l'intéressaient pas moins que celles du Nouveau-Monde : la persécution presque continuelle qu'on y endure leur donnait même à ses yeux un plus vif attrait. Il ne cessait de prier et de faire prier pour ces généreux soldats de Jésus-Christ. En 1837, dans le temps de Pâques, il y eut à la Solitude une communion générale pour obtenir que Dieu mît un terme aux tribulations des chrétientés du Tonquin, et qu'il remplît de force et de consolation l'évêque et les prêtres de ces missions persécutées. M. Mollevaut était heureux d'entretenir des rapports avec ceux de ses anciens disciples qui travaillaient dans ce pays ; son zèle pour les missions le porta même quelquefois à écrire à des vicaires apostoliques qu'il n'avait pas connus. Une lettre adressée par lui, en 1837, à Mgr Havard, évêque de Castorie et vicaire apostolique du Tonquin occidental fut reçue par Mgr Retord, son successeur. « Je ne « suis pas digne, disait le fervent missionnaire en « répondant, d'entretenir correspondance avec vous; « cependant si, contre mon attente, il me revenait « de votre maison une réponse à cette lettre, soyez « bien persuadé que j'en éprouverais une douce satis-

« faction. Car les lettres d'Europe, surtout celles, « comme les vôtres, qui contiennent des paroles de « consolation et d'encouragement, sont pour nous, « habitants de la zone torride, comme un petit vent « frais qui ranime nos forces abattues et nous fait « prendre plus gaiement patience dans nos peines. » M. Mollevaut se hâta de satisfaire les désirs du saint missionnaire qui lui disait, le 7 février 1841 : « Quelle « bonté de votre part d'avoir fait une réponse si « affectueuse et si prompte à ma lettre ! Quel plaisir « vous me faites en me disant que je ne puis vous « donner une plus douce satisfaction qu'en vous ho- « norant quelquefois de mes lettres. Oh! j'accepte « de bien bon cœur le commerce d'une religieuse « correspondance avec vous; mais je vous ferai ob- « server que c'est bien plutôt moi qui serai honoré « de vous écrire, que vous de recevoir mes lettres: « c'est bien plutôt moi qui serai échauffé du feu qui « vous embrase que vous ne pourrez l'être par la « lecture de mes lettres, qui ne pourront jamais « communiquer aux autres ce qu'elles ne contiennent « pas. » C'est ainsi que la charité de M. Mollevaut se faisait sentir jusqu'aux extrémités de la terre, et qu'elle trouvait le moyen de porter quelques consolations dans les cavernes et les forêts où se cachaient les intrépides missionnaires de la Cochinchine et du Tonquin.

CHAPITRE XXVIII

Son zèle pour propager les bons livres et répandre la dévotion envers Marie. — Il travaille à la sanctification de ses proches. — Mort de sa mère.

Au milieu de ces nombreuses et continuelles relations que chaque année accroissait encore, M. Mollevaut savait trouver le temps de propager des livres de piété, des gravures, des médailles et des images. Non-seulement il procura l'impression des principaux ouvrages de M. Tronson, et la transcription, pour tous les séminaires de la Compagnie, d'un excellent *Traité des devoirs d'un directeur* par M. Bertin, mais il fit réimprimer une foule de très-bons ouvrages que la rareté des éditions rendaient introuvables, et qu'il envoyait ensuite dans toutes les provinces, souvent à ses frais et sans vouloir être remboursé *. C'étaient les Œuvres de M. Olier, les

* Le *Traité des SS. Ordres*, édition de luxe, fut imprimé en 1831 et périt presque en entier dans l'incendie de la rue du Pot-de-Fer, à Paris. Il en fut de même de l'édition des *Lettres spirituelles*, en 2 vol. in-12. M. Mollevaut disait gaiement, après ce désastre : « Jusqu'ici je pouvais douter si j'avais fait une bonne « affaire, maintenant j'en suis assuré. »

Méditations de Chénard, le P. Judde, le P. Nouet, le P. Nepveu, Bellecius, Pinamonti, etc. Les libraires hésitaient quelquefois, mais un mot de M. Mollevaut levait toutes les difficultés; on savait qu'une édition qu'il promettait de faire écouler était bientôt épuisée.

Parmi les vies de Saints qu'il a aussi répandues à profusion, nous devons citer, avant toutes, celle de saint Vincent de Paul. Il avait pris ce grand saint pour modèle et il voulait que tous les ecclésiastiques le connussent. « Vous aurez tout, écrivait-il, du « jour où ce grand saint sera votre homme. Je n'ai « connu qu'un prêtre qui l'avait pris pour modèle, « le vénérable M. Duclaux. Pendant dix ans, j'ai eu « avec lui des rapports intimes, je n'ai pu découvrir « un défaut, et je lui arrachai son secret en lui parlant « souvent de saint Vincent de Paul. C'est là que j'ai « reconnu que l'aimant des cœurs était la bonté, la « douceur, la charité et la condescendance : voilà ce « qu'on n'oublie jamais. Bien des prêtres sont esti- « més pour leur mortification, leur piété, leur régula- « rité, mais sans la douceur et l'humilité ils ne sont « ni aimés ni regrettés. » Il fit réimprimer aussi la vie de saint Charles Borromée, et contribua plus que personne à sa diffusion : il propagea encore de toutes ses forces la vie de M. de Lantages et la notice sur Callixte Frèze; on dut encore à ses pressantes exhortations la vie d'Antoine Gohier qui fut écrite par les soins de M. Bénésit, un de ses disciples *. « Je regarde ce travail, lui disait-il, comme

* M. Bénésit, mort en 1872, supérieur du séminaire de Coutances, avait été, à Bayeux, le directeur d'Antoine Gohier.

« devant être très-agréable à Notre Seigneur et « propre à édifier tous les séminaires de France. »

C'est à M. Mollevaut que l'on doit aussi les éditions publiées à Clermont-Ferrand sous le titre de *Bibliothèque des séminaristes**. Frappé des dangers que faisait courir aux prêtres le désœuvrement, il chercha à leur procurer par ces éditions peu coûteuses une bibliothèque choisie. « C'est le besoin « du siècle, disait-il, mais surtout des ecclésiasti« ques : quand ils aiment la lecture et la science, ils « évitent deux maux qui ont les plus terribles con« séquences : l'oisiveté et l'ignorance. Il est bon en « conversation d'exciter leurs désirs, en leur par« lant successivement du mérite et de l'intérêt des « bons ouvrages; cela reste gravé dans leur esprit « et porte ses fruits. »

Mais parmi cette prodigieuse multitude de livres, d'images, de médailles qu'il expédiait sans cesse de tout côté, il se plaisait surtout à répandre ceux qui pouvaient faire aimer et connaître Marie. « Que « Marie soit à la tête de tous vos projets, disait-il; « je voudrais finir ma vie en ne parlant plus que « d'Elle et en excitant tout le monde à se confier « en sa protection. Quand vous ne saurez plus que « faire d'un pénitent, offrez-le à Marie, c'est le *nec* « *plus ultrà*. C'est la source de toute confiance, le « soulagement de toutes les peines. Mille fois heu« reux celui qui ne songe plus qu'à aimer et à faire « aimer Marie. » Il écrivait le 24 juin 1832 à un su-

* Les premières livraisons de cette *Bibliothèque* parurent en 1834, chez Thibaud Landriot. Les 12 volumes de chaque année ne coûtaient que 6 francs.

périeur de séminaire : « Soyez toujours dévot à « Marie. A propos : je comptais sur M. X. pour « le mois de Marie à l'usage des ecclésiastiques : « il y a travaillé et puis a tout laissé là. Voyez si « le bon Dieu ne vous inspirerait pas de continuer « votre projet, qui était fort bon. Je ne puis vous « dire combien j'ai à cœur cet ouvrage : c'est un « désir qui dure depuis longtemps et il me paraît « que ce serait un bon moyen d'affermir les ecclé- « siastiques dans la dévotion à la sainte Vierge, ce « qui serait une œuvre excellente. » Ce pieux dé- sir de M. Mollevaut fut satisfait : au 1er mai de l'année suivante, il avait la consolation de dire à un autre de ses confrères : « On a demandé à Gaume « sept mille exemplaires du *Mois de Marie à l'usage* « *des séminaires.* »

L'auteur de ce petit opuscule, dont le succès dure encore, eût bien souhaité que M. Mollevaut, après avoir lu son manuscrit, l'aidât à l'améliorer, mais il ne reçut de l'humble supérieur que ces quelques mots : « Je ne vous fais pas d'observations « de mon crû parce que 1° je manque de tact et « de goût; 2° parce que je suis enchanté de n'a- « voir rien mis du mien dans un ouvrage. La seule « petite chose que je vous dirai, c'est que j'aimerais « à n'y voir aucun mot qui donnât l'idée d'un auteur. « Ainsi vous dites dans l'avertissement : Il nous « reste à exposer nos idées sur la manière de se servir « de cet ouvrage. J'aimerais mieux : Voici la ma- « nière de s'en servir. De même : Priez pour l'au- « teur. On pourrait dire : Priez pour tous ceux qui « composent des ouvrages destinés à étendre la dé-

votion à Marie. Il me semble que la très-sainte Vierge qui a tant caché tout ce qu'elle était, dans sa vie voyagère, vous saura bon gré de ne pouvoir pas même être deviné, et de lui laisser tout l'honneur. »

M. Mollevaut propageait volontiers les images de Marie dont on doit l'idée à la piété de M. Olier, et qu'il estimait très-propres à faire aimer la sainte Vierge. Il avait aussi demandé à Bazin un tableau de Marie au temple, et sur le troisième essai de ce peintre il fit faire une gravure qu'il envoya en grand nombre dans les séminaires. Pour les médailles, il répandait celle de l'Immaculée Conception qui est appelée Miraculeuse, avec tant de profusion, qu'au moment du choléra un de ses correspondants en distribua dix mille en quelques jours. C'est encore à ce fidèle serviteur de Marie que la plupart des séminaires de Saint-Sulpice, dans les provinces, sont redevables des pieux monuments élevés dans les lieux de récréation, soit à la ville, soit à la campagne. « Il est d'expérience, disait-il, que dans tous nos « séminaires ces monuments produisent de très- « bons effets, surtout dans les jours de récréation. » Ce qu'il ne pouvait obtenir en ce genre par ses exhortations, il le faisait par ses largesses, envoyant lui-même des statues, lorsque dans quelque maison on alléguait l'impossibilité de faire la dépense. Il établit de très-bonne heure à la Solitude la pratique du mois de Marie, et ne négligea rien pour répandre dans le cœur de tous ses disciples l'amour de prédilection qu'il ressentit toujours pour cette pieuse pratique. « Oh! quelle sainte dévotion! disait-il quelque-

« fois. Je n'en connais point qui attire plus suave-
« ment les âmes et qui produise des effets plus effi-
« caces ! »

En parlant du zèle de M. Mollevaut, des œuvres sans nombre qu'il lui a inspirées et des relations que, sous son influence, il entretenait de toutes parts, nous ne pouvons omettre de dire un mot de ce qu'il a fait pour la sanctification et le bonheur de ses parents. Fréquemment il écrivait à sa mère, et dans toutes ces lettres, où son cœur s'épanche avec tant d'affection, il y a aussi les épanchements de la plus tendre piété. « Ce sera pour moi, lui disait-il
« le 20 août 1820, une grande privation de ne pas
« vous voir : mais depuis qu'il a plu au bon Dieu de
« m'appeler à lui et de me retirer de tous les mal-
« heurs du monde, je sens que je ne pourrai jamais
« assez le remercier d'une grâce aussi spéciale,
« que je dois lui consacrer le reste de ma vie, et lui
« faire tous les sacrifices qu'il demandera de moi.
« Je sais, ma chère mère, que vous pensez de même
« et que vous ne désirez autre chose sinon que je
« sois un bon prêtre, puisque c'est le seul moyen d'al-
« ler au Ciel. » Ne pouvant, pour demeurer fidèle à Dieu, visiter sa mère, il veillait avec une tendre sollicitude sur tous ses besoins. Lorsque l'âge et les infirmités l'eurent mise hors d'état de diriger elle-même son ménage, il mit tout en œuvre pour lui procurer une personne digne de sa confiance. « Cette
« personne, dit M. l'abbé Conteaux, avait déjà servi
« la maison, mais en ce moment elle était à Metz, à
« la tête d'un commerce avantageux. M. Mollevaut
« qui la connaissait parfaitement lui écrivit de retour-

« ner chez sa mère qui ne pouvait plus se conduire. « Elle balança d'abord, mais comme c'était un saint « qui le lui disait, elle quitta tout pour ne pas refuser « un saint. »

Dans ses lettres à sa mère, M. Mollevaut ne manquait jamais de glisser quelques mots d'édification à l'adresse des autres membres de sa famille et surtout de ses jeunes nièces, dont l'âme commençait à s'ouvrir aux premières impressions de la vertu. « J'au-« rais désiré aussi, disait-il dans la lettre déjà citée, « revoir les petites nièces et particulièrement Char-« lotte, qui, j'espère, persévèrera dans les bons sen-« timents qu'elle a éprouvés pour sa première com-« munion. Qu'elle soit toujours bien dévote à la « bonne Vierge, parce que Notre Seigneur ne lui re-« fuse rien : aussi les Saints ont dit que jamais l'en-« fant de Marie ne périra, et je regarde comme le « plus grand bien du monde d'avoir appris dans « notre sainte maison à aimer Marie. » Il lui écrivait une autre fois : « Ce que vous me dites de mes « bonnes petites nièces me fait un bien grand plai-« sir : qu'elles soient très-persuadées que la religion « est tout, et que le reste n'est rien : qu'elles n'ai-« ment point les parures et qu'elles ne lisent que des « ouvrages pieux. » Dès qu'elles furent capables de correspondre avec lui, M. Mollevaut ne laissa passer aucune occasion de les porter à l'amour de Dieu et aux pratiques de la vie chrétienne. Il savait admirablement leur parler le langage du cœur : « Votre « bonne mère, écrivait-il à l'aînée en 1827, n'avait « que des goûts simples, le monde lui était à charge; « elle aimait à lire un bon livre de piété, parlait

« très-peu, mais avec tant de raison qu'elle ne don-« nait que de sages conseils. Sa présence seule ap-« portait la paix et tout le monde la respectait. Je « désire de tout mon cœur que le bon Dieu vous « fasse les mêmes grâces, comme il m'a donné pour « vous la même affection. » Il ne craignait pas de parler quelquefois de lui-même, quand il espérait par là les affectionner plus fortement au service de Dieu. « Ah! ma chère nièce, disait-il à l'aînée en 1828, « toute ma peine est de faire si peu pour Dieu. Qui « me donnera de l'aimer mille et mille fois davan-« tage, de lui sacrifier tout, puisque je n'ai rien que « je n'aie reçu de lui. Oh! que Dieu est bon de m'a-« voir tant supporté, tant aimé, tant pardonné, puis « de se donner tout entier à moi. Tout ce que je sais, « c'est que l'éternité ne sera jamais assez longue « pour le remercier dignement. Eh bien! ma très-« bonne nièce, vous en serez encore mieux pénétrée « que moi en faisant bien la méditation, et en ap-« prochant fréquemment du sacrement d'amour. » M. Mollevaut prémunit ensuite sa nièce contre les atteintes de la vanité; « non pas, lui dit-il, qu'il soit « mal de se mettre comme les personnes de sa con-« dition : il est même convenable aux personnes « pieuses de se mettre décemment, quoique dans le « fond du cœur on méprise tous ces ajustements et « toutes ces servitudes du monde, mais surtout la « vanité de celles qui font de leur corps une idole, « parce que le corps n'est qu'un abîme de péché et de « corruption, qui n'est bon qu'à nous perdre et qui « finira par pourrir dans la terre; tandis que ceux « qui l'auront méprisé le retrouveront, à la résurrec-

« tion générale, glorifié et brillant des splendeurs « célestes. »

Cette lettre pleine d'abandon fut bientôt suivie d'une autre où, malgré la désolation que lui cause la maladie de sa mère, il ne laisse pas d'encourager et d'exhorter sa jeune parente : « Quelle peine j'ai « éprouvée, lui dit-il, en apprenant l'état de ma « bien bonne mère, qui faisait toute ma consolation. « Je crains à chaque instant la plus déchirante de « toutes les nouvelles. Je m'offre dans cet état à « notre bon Sauveur, lui demandant la grâce de « faire un si grand sacrifice, si telle est sa sainte « volonté, tâchant d'entrer dans la résignation dont « notre bonne mère nous donne un si admirable « exemple. Ah! ma bonne nièce, comment pourrions-« nous tenir encore à ce misérable monde où il n'y « a qu'affliction? Le bon Dieu a permis que ma mère « en fût détachée par tant d'épreuves et de souf-« frances, et c'est aux âmes qui ont souffert qu'il a « promis miséricorde. Je ne cesse de le prier pour « la meilleure des mères. Que je désirerais pouvoir « me trouver en ce moment à Nancy, si mon devoir « ne me retenait, surtout en ce saint temps! » M. Mollevaut eut occasion plus tard de faire connaître combien il lui en coûta de ne pas se rendre en ce moment auprès de sa mère. « J'ai éprouvé, disait-« il, ce que c'est d'être près de ne plus voir une « bonne mère. J'aurais donné tout au monde pour « lui donner cette dernière consolation ; et en même « temps, voyant mes occupations, je demandais au « bon Dieu la grâce de lui être fidèle et de lui faire « ce sacrifice. »

La déchirante nouvelle ne se fit pas attendre : madame Mollevaut mourut le 21 mars 1828, dans sa quatre-vingt-septième année, et après avoir reçu tous les secours de la religion. Cette mort, quoique prévue, plongea M. Mollevaut dans la plus profonde douleur. « Depuis que j'ai perdu ma mère, disait-il dans une « lettre déjà citée, plus rien ne m'a touché au monde, « parce qu'une mère ne se remplace jamais, et c'est « le dernier adieu à cette terre que le bon Dieu de- « mande de nous. » Cependant cette grande âme, craignant de voir adoucir sa douleur par la compassion qu'on lui témoignerait, ne voulut la faire connaître à personne. M. Caduc, directeur de la Solitude, étant entré chez lui, le trouva le visage enflammé, l'air préoccupé et abattu. Surpris de le voir en cet état : « Monsieur, lui dit-il, vous êtes malade « assurément. — Non, non, répondit-il, ce n'est rien. « — Vous avez appris quelque triste nouvelle? — « Ne vous occupez pas de moi, ce n'est rien ; » et il voulut épuiser le calice sans aucun soulagement. Ce ne fut que trois mois après qu'un prêtre de Nancy, faisant sa retraite à la Solitude, apprit à M. Caduc qu'à cette époque M. Mollevaut avait perdu sa mère. Le souvenir de cette mort ne s'effaça jamais de son cœur. Jusque dans sa vieillesse la plus reculée, il en parlait à madame de Vaudrecourt, sa nièce, comme de la plus cuisante affliction qu'il eût endurée. Lorsque Mgr Dupanloup, à son tour, eut la douleur de perdre sa mère, M. Mollevaut, qui eut pour lui en cette conjoncture toutes les attentions imaginables, lui adressait ces belles paroles : « Je n'essaierai pas « de vous consoler : lorsqu'on perd une mère, on perd

« le meilleur ami, que rien au monde ne saurait « remplacer; l'ami le plus désintéressé, le plus « tendre, le plus constant qui puisse jamais être. » Il parlait avec éloquence toutes les fois qu'il s'agissait de la tendresse des mères, et disait avec raison que le cœur d'une mère est le plus beau chef-d'œuvre qui soit sorti des mains du Créateur.

CHAPITRE XXIX

Autres deuils de famille. — M. Mollevaut fait bâtir la chapelle du séminaire d'Issy.

Deux ans après avoir perdu sa mère, M. Mollevaut vit encore mourir celle de ses nièces qu'à raison de son âge et de ses rares dispositions pour la piété il avait jusque-là cultivée avec plus de soin. « J'ai été douloureusement affecté, écrivait-il à M. Gi-« rardeau, son beau-frère, lorsque j'ai appris que « Charlotte était dans un état qui donnait des crain-« tes. Je ne m'attendais pas que Dieu dût sitôt vous « priver d'une enfant aussi accomplie. Dans une sé-« paration aussi cruelle, il n'y a que la religion qui « puisse tempérer une si juste douleur. J'espère « comme vous que tant de vertus, une patience si « héroïque à son âge, sont déjà récompensées. Ce « qui me soutient, c'est l'espérance de retrouver « dans la bienheureuse éternité nos chers parents « qui ont eu bien à souffrir, mais qui ont mis leur « confiance en Jésus-Christ. »

M. Girardeau suivit de près sa fille aînée au tombeau; il en laissait une autre dans le monde, dont M. Mollevaut eut le plus grand soin. Il la plaça d'a-

bord pensionnaire chez les Dames du Sacré-Cœur à Paris, et, son éducation achevée, il lui ménagea une honorable et chrétienne alliance. Jusqu'à sa dernière vieillesse, il ne cessa d'entretenir avec elle les plus affectueuses relations et ne laissa passer aucune occasion de lui donner, ainsi qu'à ses enfants, quelque nouveau témoignage de sa grande tendresse *.

M. Mollevaut ne se montra pas moins affectionné à la famille de son frère Charles-Louis. Sa belle-sœur étant tombée malade, les médecins jugèrent qu'elle devait habiter Issy, dont l'air paraissait lui convenir mieux que tout autre. Cette décision combla de joie les deux frères, qui eurent ainsi la facilité de se voir souvent ; mais la malade, plus que personne, eut à se féliciter de ce rapprochement. La piété dont elle avait toujours fait profession trouva dans les fréquentes visites et les saintes conversations du supérieur de la Solitude un aliment nouveau, et rien peut-être ne contribua plus à la préparer au redoutable passage de l'éternité. Après sa mort, qui arriva le 12 octobre 1826, M. Mollevaut n'omit rien de ce qui était en son pouvoir pour tempérer la douleur de son frère. Après avoir assisté au convoi et paru à la tête du deuil, il se chargea volontiers du monument à élever sur la tombe de la défunte. Ne voyant dans les mausolées que le témoignage de notre néant, comme dit Bossuet, il ne voulut pour sa belle-sœur qu'une croix de pierre avec cette uni-

* Madame de Vaudrecourt, cette nièce si chère à M. Mollevaut s'empressa de communiquer à M. Caduc ses souvenirs sur son saint oncle, et nous lui devons un grand nombre de faits intéressants contenus dans cette vie.

que inscription : *Qui a Jésus a tout.* « C'est ainsi, dit « M. l'abbé Conteaux, qu'il s'est constamment oc- « cupé du bien spirituel de sa famille, cherchant « toujours à sanctifier les uns, à entretenir les autres « dans la piété, la vertu, la ferveur, et à en retirer « d'autres de l'indifférence. Quant à moi, ajoute ce « digne parent de M. Mollevaut, je m'applaudis tou- « jours des belles lettres qu'il m'envoyait. »

Son zèle fut particulièrement couronné de succès auprès de son oncle maternel, M. Bliard, chevalier de saint Louis. Il eut avec lui une correspondance très-suivie et, par de douces insinuations, il l'amena peu à peu à toutes les pratiques de la vie chrétienne. Ce respectable vieillard avait une si haute opinion de la sainteté de son neveu, qu'après l'avoir eu pour conseil et pour guide pendant les dernières années de sa vie, il voulut l'avoir pour héritier à la mort, convaincu qu'entre les mains d'un homme si désintéressé et si vertueux, ses biens ne courraient nul risque d'être mal employés. Il ne fut pas trompé, comme on va le voir.

M. Mollevaut ne s'était rendu qu'avec peine aux bienveillants désirs de son oncle, mais à peine eut-il recueilli cette succession qu'il se hâta de la consacrer à la très-sainte Vierge en faisant bâtir, à Issy, une chapelle en son honneur. Jusqu'alors les séminaristes, théologiens et philosophes, se rendaient à l'église paroissiale pour les offices, et les distractions de plus d'une sorte qu'ils trouvaient dans cette sortie faisaient désirer depuis longtemps d'avoir, dans l'enceinte du séminaire, une chapelle où l'on pût célébrer les saints offices. M. Mollevaut n'était pas

homme à voir un besoin urgent sans y porter un prompt remède, et, surtout quand il s'agissait du culte de Dieu et du salut des âmes, il ne souffrait ni retards ni demi-mesures. Un économe lui alléguait un jour, pour excuser la pauvreté de ses chapelles, que ce n'était que du provisoire. « Et vos séminaristes qui voient ce dénuement, lui répondit-il, « sont-ils donc du provisoire?» Aussi, dès qu'il fut en possession de l'héritage de son oncle, montant à quarante ou cinquante mille francs, il commença à s'occuper très-sérieusement de la chapelle tant désirée. Cette somme faisait à peine la moitié de ce que demandait la construction, mais il comptait sur la Providence pour trouver le reste sans recourir à la maison qui, en ce moment, n'était pas en état de faire cette dépense. On voit par une de ses lettres qu'il ne craignait pas de quêter à cet effet. « On se propose, « disait-il le 19 avril 1830, de bâtir une chapelle attenante au séminaire d'Issy, de manière à pouvoir célébrer convenablement les divins offices. Mais la « Compagnie ne peut point l'entreprendre. Si donc « quelques bonnes âmes voulaient en l'honneur de « Marie lui élever un temple, cela nous attirerait « bien des grâces. Je connais quelqu'un qui donnera « trente à quarante mille francs comptant, et je crois « que l'on peut compter sur cinquante mille. Mais il « faudrait cent mille francs pour que rien ne manquât « de ce qui est nécessaire, et deux cent mille pour faire « les choses convenablement. Cette affaire demande « le secret; on n'attend que l'assurance des fonds nécessaires et l'on commencera en septembre prochain. Je connais un confrère qui ne serait pas éloi-

« gné de concourir, mais dans ces affaires je désire
« que Dieu seul donne le mouvement et je recom-
« mande la chose à vos prières. La chapelle sera sous
« l'invocation de la Présentation de Marie au tem-
« ple, toute décorée des vertus de la sainte Vierge. »

Avant même d'avoir les ressources nécessaires, M. Mollevaut s'était préoccupé de l'opposition que ne pouvaient manquer de faire à son projet les directeurs chargés de l'administration du séminaire. Prévoyant qu'il ne parviendrait pas à les rassurer sur une entreprise si disproportionnée avec les ressources présentes de l'établissement, il alla droit à M. Garnier, alors supérieur général, et lui demanda l'autorisation dont il avait besoin, l'assurant qu'il prenait tout sur lui. De là résultèrent bien des soucis, des inquiétudes, des désagréments qu'il eut à supporter : on le traitait d'original, d'entêté, qui ne voulait faire que sa volonté : « C'était, disait-on, une folie d'entre-
« prendre cette construction dans un tel moment et
« avant d'avoir en main les ressources nécessaires. »
Sans rien répondre à ces plaintes, M. Mollevaut poursuivait son dessein, et la Providence lui ayant fait trouver dès le mois de mai les sommes nécessaires, il fit de suite commencer les travaux. Les constructions furent poussées avec tant d'activité qu'en deux mois la nef était presque achevée. Les journées de juillet ralentirent bien un peu le travail; toutefois, grâce aux libéralités * et aux généreux efforts que faisait l'homme de Dieu pour empêcher les ouvriers

* Les émeutiers donnant cinq francs par jour aux ouvriers qui allaient se battre, M. Mollevaut promit la même paie à ceux qui continueraient à travailler.

d'aller se battre, après quelques jours d'interruption on reprit la bâtisse et elle fut rapidement achevée. Cette chapelle devait être voûtée, mais l'architecte avait mal pris ses mesures, et il fut obligé trop tard de reconnaître que les murs ne pouvaient soutenir qu'un plafond. Ces contre-temps n'amélioraient pas la position de M. Mollevaut : on le rendait responsable de tout ce qui arrivait et les censures ne lui étaient pas épargnées. Il n'y répondait mot, se contentant de répéter en riant à M. l'économe : « Laissez dire, mon très-cher; répondez toujours « que vous n'y êtes pour rien, si ce n'est pour sur- « veiller les ouvriers, et que c'est moi qui fais tout. » Quand le bâtiment fut terminé, ce qui eut lieu avant la fin de 1830, il laissa son cœur s'épancher en sentiments de reconnaissance envers Marie, et ce fut là toute sa réponse aux critiques dont il avait été l'objet. « Quant à la chapelle, écrivait-il à un de ses « confrères, je ne désire qu'une chose, c'est que « vous m'aidiez à remercier la très-sainte Vierge « d'une protection toute spéciale et inespérée. Vous « n'en douteriez pas si je vous disais comment tout « est arrivé, tellement que je ferais injure à la di- « vine Providence si j'avais l'ombre d'inquiétude. Ce « qui me console encore beaucoup, c'est de voir dans « plusieurs de nos confrères un esprit de détache- « ment digne de nos premiers pères et des vrais en- « fants de M. Olier. Je travaille à me ruiner; j'espère « y parvenir bientôt et jamais je n'ai été plus heu- « reux que d'une pareille aventure. » C'est qu'indépendamment de la somme promise pour le bâtiment, il fournit à ses frais la nouvelle chapelle de ce

qu'elle avait de plus riche et de plus beau en vases sacrés, ornements d'autel, ameublement pour le sanctuaire, sans parler de l'ornement complet en satin blanc brodé d'or qui sert encore aujourd'hui dans les solennités.

Au reste, quand ces pieuses et saintes prodigalités avaient épuisé sa bourse, il savait obtenir de ceux qui l'entouraient de généreux sacrifices, et quand cette ressource lui manquait pour orner les chapelles, il transformait les séminaristes en peintres décorateurs et doreurs. M. Couturier, dont il a été parlé plus haut, et après lui M. Godefroy, qui a élevé depuis en Normandie la belle église de Notre-Dame-de-Bon-Secours, dirigeaient les jeunes artistes. On ne pouvait lui faire un plus sensible plaisir que de l'aider à orner les sanctuaires de Marie; Mgr de Quélen ayant donné une lampe pour la nouvelle chapelle, M. Mollevaut en témoignait sa reconnaissance en toute occasion.

CHAPITRE XXX

Sa foi et sa confiance en Dieu pendant les troubles de 1830. — Ses sentiments et sa conduite pendant le choléra.

Cependant la joie que lui donnait le prompt achèvement de cette chapelle ne l'empêchait pas de ressentir bien vivement les profanations et les impiétés qui accompagnèrent et suivirent, en 1830, le renversement du trône. Le seul mot de révolution, en lui rappelant les scènes sanglantes qu'il avait eues sous les yeux dans sa jeunesse, le faisait frémir. Aussi n'entendit-il pas sans horreur les premiers chants républicains qui retentirent à Issy, dès le commencement de la lutte ; mais sa grande âme, que la foi rendait inaccessible à la peur, ne fut pas un instant troublée par les désordres et les violences dont on était chaque jour témoin. Tout d'abord la Solitude avait même ignoré ce qui se passait à Paris, mais quand il ne fut plus possible de taire les événements, il n'adressa aux solitaires que ces paroles de foi : « Les nouvelles ont pénétré dans cette solitude ; ce « sont des frères qui s'égorgent : qu'avons-nous à « faire ? Ne dérogeons en rien à nos exercices ac- « coutumés ; ponctualité plus grande que jamais,

« esprit de prière continuelle : *Inter vestibulum et al-*
« *tare plorabunt sacerdotes.* »

Il y eut dans les premiers jours une alerte très-vive au séminaire d'Issy : des hommes de la localité, qui cherchaient des armes pour aller se battre, firent irruption dans la cour : on crut à une invasion et les séminaristes effrayés se répandirent dans le parc. Le directeur de la Solitude, allant à l'ordinaire dire sa messe dans une des chapelles de Lorette, rencontra un groupe de ces jeunes gens qui, pâles d'effroi, le dissuadèrent d'aller plus loin. Il rentre aussitôt à la Solitude, dit la chose à M. Mollevaut et lui demande s'il doit aller dire sa messe. « Je vais dire la mienne, « répond l'intrépide supérieur, faites comme vous voudrez. » L'un et l'autre montèrent à l'autel.

On sait que les insurgés de 1830 se montrèren très-hostiles au clergé : on s'obstina longtemps à chercher Mgr de Quélen pour le mettre en pièces; plusieurs ecclésiastiques coururent de graves dangers; quelques-uns furent grièvement blessés, d'autres n'échappèrent à la mort que par une sorte de prodige. Quelques insurgés s'étant affublés du costume des chanoines, qu'ils avaient trouvé dans la galerie qui unissait alors l'archevêché à la métropole, déchargeaient de là leurs fusils, ce qui donnait lieu aux malveillants de publier qu'ils avaient vu des prêtres tirant sur le peuple. Force fut donc aux ecclésiastiques de ne plus paraître en soutane, ce qui dura jusqu'à l'époque du choléra. Seul peut-être dans Paris et les environs, M. Mollevaut ne quitta jamais e costume ecclésiastique : tout ce qu'on put obtenir de lui fut d'accepter une houpelande qu'il mettait sur la

soutane quand il sortait. Lorsqu'on lui remontrait à quoi il s'exposait par là, il répondait en riant : « Mon « très-cher, je suis trop coquin pour mériter la grâce « du martyre. » Nul plus que lui n'aida, par ses exemples et ses paroles, la communauté à se remettre de la frayeur qui l'avait d'abord envahie. Pas un objet de la Solitude ne fut mis en sûreté, et, selon son expression, pas un clou ne fut ôté de sa place. Il savait encourager tout le monde : tantôt il faisait d'agréables plaisanteries sur la peur et les peureux, tantôt il excitait à la confiance en Dieu, appuyant surtout sur la protection dont la très-sainte Vierge couvre les maisons de Saint-Sulpice. « Qu'avons-nous « à craindre? disait-il. Ne savons-nous pas que *dili-* « *gentibus Deum omnia cooperantur in bonum?* » Rien n'est édifiant comme les lettres qu'il adressait alors à ses disciples des provinces. Cette correspondance nous montre jour par jour comment il envisagea les fâcheux événements qui se succédèrent depuis 1830 jusqu'à l'invasion du choléra.

Dès 1828, à l'époque des fameuses ordonnances qui ôtaient aux jésuites la direction des petits-séminaires, il écrivait : « Au lieu de vous effrayer de tout « ce qui se passe, soyez plus tranquille que jamais et « travaillons tous pour la grande œuvre et la gloire « de notre bon Maître. Ils ont beau faire, ils ne pour- « ront nous empêcher de faire de saints prêtres et « de ne pas rougir de l'Évangile ! » — « Je ne vous dis « rien des événements, écrivait-il à un autre, quelques « jours après la révolution de juillet; seulement, que « le saint nom de Dieu soit béni, puisqu'il daigne nous « châtier, ce dont nous avons bien besoin. Issy et la

« Solitude sont en paix et comme au désert, puisqu'il « reste peu de monde. J'espère que l'année prochaine « sera pour les séminaristes une année de ferveur. » « — Nous aurons une très-petite Solitude, disait-il le « 14 octobre, grâce à la peur, avec laquelle on ne « raisonne pas. On aime furieusement le repos et « que rien ne manque; avec cela on ne fait pas grand'-« chose. Un vrai soldat aime les combats et ne s'ef-« fraie pas des balafres. La religion n'en sera que « plus belle et plus triomphante : quel plaisir de la « proclamer quand on n'a plus rien à espérer ni à « craindre du monde, que l'on ne tient à rien et « que l'on est entièrement abandonné à la Provi-« dence, qui alors a des soins merveilleux! On oublie « que l'esprit du martyre est tout ce qu'il y a de plus « beau, de plus saint et de plus parfait dans la reli-« gion.» Au milieu des préoccupations que plusieurs éprouvaient en vue de l'avenir, il ne savait que ré-péter : « *Nolite solliciti esse, nolite præmeditari; dabitur* « *vobis in illa hora.* Vous demandez ce qu'il faut faire « pour l'avenir, rien autre chose que de s'abandon-« ner à la Providence, ne s'inquiéter de rien, s'offrir « à notre bon maître pour qu'il fasse de nous tout ce « qu'il lui plaira. Oh! que cette lumière de la foi « est admirable, qu'elle est douce, consolante, cer-« taine, éclatante, puisqu'elle nous *prédit* ce que nous « avons à penser et à faire dans tous les temps! En-« suite, quel bonheur d'avoir un supérieur qui est « pour nous la volonté visible et infaillible de Dieu! »

L'unique affliction de ce saint homme était de voir que l'esprit d'irréligion avait une grande part dans les bouleversements accomplis. Sa douleur de-

vint plus amère encore quand, à l'occasion d'un service anniversaire célébré, le 14 février 1831, pour le duc de Berry, l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois et le presbytère furent saccagés, le palais archiépiscopal dévasté, la maison des Pères Jésuites à Montrouge démolie, les saintes cérémonies de l'Église indignement livrées à la dérision de la populace, et enfin cet épouvantable scandale des croix publiquement renversées, non-seulement à Paris et dans la banlieue, mais sur tous les points de la France. Voilà ce qui pénétrait M. Mollevaut d'une douleur si profonde qu'il ne cherchait ni à la calmer ni à la dissimuler. Mais, loin de ployer sous le poids d'une si vive affliction, sa grande âme y puisait une nouvelle force : « Vous avez appris nos aventures, écrivait-il le « 1er mars ; on en a été quitte pour la peur. A Issy, « tout va à l'ordinaire. Le séminaire de Paris a subi « une interruption qui ne durera pas. C'est un excès « de prudence. Il est bien vrai que les méchants vou- « draient qu'on quittât la partie ; c'est une raison « de tenir ferme et prier plus que jamais notre bonne « Mère qui nous protége si visiblement *. Nos bons « jeunes gens sont pleins de courage et prêts à faire « tout ce qu'on leur demandera. »

Non content de prêcher la confiance par ses paroles et par ses lettres, il s'efforçait encore de l'inspirer en faisant travailler à l'achèvement de la cha-

* Durant les troubles de février, l'émeute se dirigea sur le séminaire de Saint-Sulpice et fut sur le point d'y pénétrer. On attribua à la protection de la sainte Vierge d'avoir échappé à la dévastation et aux massacres qui auraient pu l'accompagner.

pelle et aux pieux embellissements de la Solitude, comme si on avait été à une époque de sécurité : « Depuis dix ans, écrivait-il, nous n'avions pas tant « travaillé ni tant dépensé. » L'année s'acheva sans nouvel incident : « Je vous dirai pour toute nouvelle, « mandait-il à l'approche des vacances, que la Soli- « tude n'a pas bronché depuis le jour de la rentrée : « mêmes exercices, tranquillité et gaieté que ci-de- « vant. A présent, les jours de congé, on fait reten- « tir les bois de Fleury de cantiques en l'honneur de « Marie. Je n'ai quitté ni la soutane ni le chapeau « tricorne (tous les autres étaient déguisés), et quand « nous rencontrons quelqu'un, c'est votre serviteur « qu'on salue : et cependant nous sommes au milieu « des orages. Aidez-nous à remercier notre bonne « Mère d'une protection si visible. Cela n'empêche « pas que je ne sois depuis un an en guerre avec les « alarmistes, dont les terreurs n'ont assurément « produit aucun bien pour l'avancement du royaume « de Jésus-Christ. Voilà ce que c'est que de n'avoir « point d'esprit. Je n'entends rien à tous leurs raison- « nements. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que de « tant de conjectures que j'ai entendues depuis dix « mois des hommes les plus graves et les plus affir- « matifs, pas une ne s'est vérifiée à notre égard. »

Son intrépidité et sa confiance en Dieu furent les mêmes pendant le choléra qui, au mois de mars 1832, éclata comme une bombe sur Paris et y fit de si grands ravages. « Nous avons été pris et saisis su- « bitement, écrivait-il le 7 avril, mais sans être éton- « nés ni fort troublés : le bon Dieu donne au mo- « ment qu'il faut les grâces nécessaires, On est, au

séminaire de Paris, dans un grand abandon : directeurs et séminaristes sont prêts à servir les malades et les mourants. M. Garnier prend les choses avec un très-grand calme : le séminaire est offert pour les malades, je ne sais si on l'acceptera. » On l'accepta en effet, et comme on le voit ar une lettre de M. Faillon à sa mère, trois listes ırent ouvertes au séminaire de Saint-Sulpice afin que hacun s'inscrivît dans celle qui était plus selon son ttrait. « Trois, dit la lettre, se sont inscrits sur celle des partants pour leur pays, dix-huit sur celle des séminaristes qui iront à Issy pour continuer leurs études, et le reste, c'est-à-dire cinquante-sept, ont demandé à servir les malades. Nous en avons choisi trente qui, avec cinq directeurs du séminaire, suffiront au service des malades. » Rien ne réjouissait le cœur de M. Mollevaut comme cet empressement des directeurs et des séminaristes à se dévouer au soulagement des cholériques. Il en parlait à ses amis des provinces et les excitait par cet exemple à n'avoir pas peur. « Grâce à notre doux Sauveur et « à sa divine Mère, écrivait-il le 26 avril, nous n'a- « vons rien éprouvé de fâcheux jusqu'à présent. Sé- « minaristes et directeurs, tous se portent bien et « nous sommes sans inquiétude et en grande con- « fiance. Trois solitaires vont dans les hôpitaux et « paroisses environnantes. Le séminaire de Paris « est converti en hôpital. Trente séminaristes et « cinq directeurs y travaillent de tout leur cœur, « sans compter ceux qui sont à Conflans. La maladie « n'est pas contagieuse : nos messieurs touchent « les malades, leur prennent la main, respirent leur

« haleine infectée, reçoivent quelquefois leurs vo-
« missements et n'éprouvent absolument rien. Au
« milieu de tout cela, grande consolation ; tous se
« confessent, sont dociles, demandent de l'instruc-
« tion. Plusieurs, voyant nos séminaristes en sou-
« tane, pleins d'empressement, de bonté, de gaieté
« avec eux, s'écrient qu'on les avait trompés. Mon-
« seigneur, parcourant les lits de Saint-Sulpice, voit
« un malade éclatant en sanglots, s'approche de lui
« pour le consoler, lui demande ce qu'il souffre : — Ah !
« dit-il, c'est que je vous ai chargé de malédictions !
« — Eh bien, mon enfant, je vais vous donner ma bé-
« nédiction *. La religion a fait des progrès incroya-
« bles. » — « Parlez gaiement à vos jeunes gens, écri-
« vait-il à un supérieur de séminaire, moquez-vous
« des peureux, s'il y en a : c'est une expérience que
« moins on a peur, moins on est saisi du mal ; dé-
« tournez-les par douces insinuations de retourner
« chez leurs parents ; il n'y a que cela que je redoute :
« ils perdent par là leur séminaire, leurs mœurs et
« leur vocation. On répand beaucoup de médailles
« de l'Immaculée Conception. Portez vos enfants à
« ces dévotions : cela calme leur imagination. Citez-
« leur les beaux traits des temps de peste, comme de
« saint Charles, de saint Vincent de Paul, de M. de
« Belzunce, etc. Il faut les électriser et cela n'est
« pas difficile. Suivez pour le régime les ordonnan-
« ces et avis des médecins ; il n'en sera pas moins
« vrai que c'est la prière et la contrition qui nous
« sauveront. »

* C'est peut-être en faisant allusion à ce fait qu'on a mis au bas du portrait de Mgr de Quélen : *Maledicimur et benedicimus.*

CHAPITRE XXXI

dirige et prêche de nouveau des retraites. — Ses principes sur la prédication. — Son éloignement pour l'école de l'*Avenir*.

Depuis 1831, M. Mollevaut ne cessait d'exhorter à a confiance les directeurs des séminaires de province qui craignaient de se rendre comme autrefois à Issy, pour y faire leur retraite auprès de lui : « Vous pourriez venir au commencement de sep« tembre, disait-il à l'un d'entre eux en 1831 ; on ne « gagne pas grand'chose à reculer. Mais vous me fai« tes rire quand vous me parlez du tapage de la capi« tale ; cela ne vient pas jusqu'à nous, et une année « d'expérience comme celle-ci est bien propre à ras« surer les peureux. » Ses instances redoublèrent encore quand le choléra eut amélioré l'esprit public. « Nous recevons successivement nos confrères, « écrivait-il le 10 août 1832 ; les retraites se font « avec plus de ferveur et saintes dispositions que « les années précédentes. Quelques-uns ont traversé « la France en soutane sans le moindre inconvé« nient. Il en est de même à Paris. Hier, un de nos « confrères a récité son bréviaire dans un omnibus ; « tout le monde s'est tu pendant ce temps-là. »

Plusieurs se rendirent à ses paternelles invita-

17

tions, et il se servait de leur exemple pour en attirer d'autres. « Il nous est arrivé, disait-il en 1833, « un grand nombre de prêtres qui viennent faire « leur retraite ; quelques-uns ont fait deux cents « lieues pour venir à la Solitude ; ils m'ont paru « satisfaits et notre bonne Dame de Lorette les a « remplis de bénédictions. »

Nous n'avons pas dit encore qu'indépendamment de ces retraites particulières et des retraites communes qu'il donnait annuellement à la Solitude et au séminaire d'Issy, M. Mollevaut fut plusieurs fois chargé de prêcher, soit à Paris soit en province, des retraites générales qui eurent les plus heureux fruits. En 1827, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, le demanda à M. Garnier pour la retraite pastorale. Le vénérable supérieur l'accorda ; mais, se défiant de son humilité, il crut prudent de lui ordonner de bien prêcher sa retraite à cause de la Compagnie de Saint-Sulpice. « Eh ! monsieur le supérieur, lui répondit-il, « on dira que Saint-Sulpice a reçu un pauvre hère qui « le déshonore, et tout sera dit. » C'était alors le temps des vacances ; M. Mollevaut, comme on l'a vu, les passait tout entières à diriger les retraitants qui affluaient à la Solitude ; il ne crut pas qu'il lui fût permis d'abandonner une œuvre si utile pour préparer à loisir ses instructions, et se contenta d'utiliser les courts moments qui restaient libres au milieu de ses nombreuses occupations. « Je me re- « commande à vos prières, disait-il dans une lettre « du 29 août ; on vient de me charger de la retraite « pastorale de Paris, parce que celui qui la devait « donner a manqué ; ainsi vous voyez mon besoin :

« sans préparatifs, sans talent, sans vertu, il ne me « reste plus que les prières des bonnes âmes. » La semaine de la retraite arrivée, il ne voulut point quitter entièrement la Solitude. Tous les matins il allait à pied au petit séminaire Saint-Nicolas, où se faisaient les exercices, et revenait de même. En vain Mgr de Quélen voulut-il mettre sa voiture à la disposition de l'humble prédicateur, il s'y refusa constamment. Dieu ne manqua pas de bénir la parole d'un homme si apostolique. Dans le discours de clôture à la métropole, il montra la nécessité de la méditation pour les simples fidèles comme pour les ecclésiastiques, « et traita le sujet, dit le rédacteur « de l'*Ami de la Religion*, d'une manière attachante et « solide. En général, dans tous ses discours, ajoutait « M. Picot, on a vu un homme plein d'une piété pro- « fonde et consommé dans la connaissance des voies « spirituelles, qui ne cherchait point à briller par « des phrases étudiées, quoique, par ses premières « études et par ses connaissances en littérature, il « eût pu se faire applaudir aussi sous ce rapport[1]. » M. Mollevaut répondait à un de ses amis qui lui avait parlé de cet article de l'*Ami de la Religion* : « Vous savez que je ne lis pas de journaux, mais j'ai « eu la consolation de voir beaucoup de nos anciens « camarades d'études dans les meilleures disposi- « tions. A Dieu seul la gloire, car on s'est adressé au « plus pauvre homme du monde, qui n'a été que par « obéissance, et qui a trouvé de quoi s'humilier « comme il faut. »

1. *Ami de la Religion*, t. LIII, p. 262.

Lorsque la Compagnie de Saint-Sulpice reprit, en 1829, la direction du séminaire d'Orléans, M. Mollevaut prêcha seul la retraite du commencement de l'année, et le succès qu'eurent ses instructions aplanit merveilleusement les difficultés qui se rencontrent toujours dans ces sortes de changements. « Cette « retraite, dit M. Roy, directeur du séminaire, fut « pour notre établissement une source de bénédic- « tions; elle fit tomber bien des préventions qu'on « avait inspirées aux jeunes gens contre nos usages. » En 1833, le séminaire de Clermont-Ferrand, à la suite d'un changement de supérieur, devait recevoir quelques réformes; le nouveau supérieur, pour les opérer plus facilement, obtint de M. Garnier que la première retraite fût prêchée par M. Mollevaut, ce qui réussit parfaitement; les prédications de l'homme de Dieu furent très-goûtées des séminaristes et des prêtres du diocèse qui étaient accourus en grand nombre pour suivre ces pieux exercices. La même chose eut lieu au séminaire de Reims en 1835 : cette maison, gouvernée par un vieillard octogénaire, avait besoin d'un secours étranger; la discipline tendait à s'affaiblir, faute d'une impulsion vigoureuse qui la soutînt. La parole de M. Mollevaut eut à Reims le bon effet qu'elle avait partout.

Ces diverses retraites furent prêchées sans autre préparation qu'une fervente prière, quelques instants de réflexion sur le sujet, ou bien un coup d'œil sur un livre qui lui fournît ses divisions et les principales idées. S'abandonnant ensuite à l'inspiration du moment et donnant libre cours à son éloquence et à ses ressources naturelles, il parlait avec force,

allait droit au cœur et souvent plongeait son auditoire dans une vive et profonde émotion. A son retour d'Orléans, il disait à un confrère qui lui avait fait part de quelques improvisations tentées par lui : « Je suis arrivé là à mon ordinaire sans avoir un mo- « ment pour y penser. Quatorze entretiens, voilà ce « qui m'attendait. J'ai fait comme vous ; quelques « pauvres divisions, et de chers enfants si bien pré- « parés, qu'il n'y avait qu'à leur dire la chose pour « qu'ils la fissent. Je suis enchanté de vous : vous « êtes où il fallait en venir. Ne quittez plus cette « manière. Laissez dire tout ce qu'on voudra et finis- « sez par être encore mille fois plus simple. Je re- « grette toutes les phrases que j'ai faites. Oh ! mon « cher ami, parlez du cœur, vous avez tout ce qu'il « faut. Quand est-ce donc qu'on parlera comme « Notre Seigneur qui disait les choses comme tout le « monde les dit dans la conversation, comme un père « qui parle à ses enfants ? Enfin je suis bien aise de « rencontrer un ennemi des phrases apprêtées et « apprises par cœur. »

Il n'aimait pas cependant qu'on suivît cet exemple avant d'avoir acquis une longue habitude de la parole. « Pour s'exercer utilement à la prédication, « disait-il, il faut : 1° posséder parfaitement les prin- « cipes de la foi, étudier le catéchisme du concile de « Trente ; 2° analyser les œuvres de Grenade, *la* « *Connaissance et l'amour du Fils de Dieu* par le « P. Saint-Jure, ainsi que *la Perfection* de Rodri- « guez. Ces trois auteurs font connaître toute la re- « ligion et la pratique du christianisme ; 3° analyser « continuellement Bourdaloue pour se former à un

« raisonnement solide et à une expression pure; « 4° lire quelques traités de rhétorique comme Gre- « nade, etc.; se défier de toutes nos rhétoriques mo- « dernes; 5° composer après avoir lu ce que la « théologie et les auteurs ascétiques ont dit du sujet: « lire très-peu de sermonnaires; 6° prendre conseil « et être docile aux observations. Voilà ce que l'on « ne fait plus à présent, et ce qui perd les jeunes « gens qui veulent voler de leurs propres ailes et « qui sont enivrés des éloges qu'on leur donne.

« Mais si on ne s'exerce pas en même temps à l'o- « raison et à la pratique des vertus, on fera fausse « route, on sera du nombre de ceux qui font du nou- « veau et ne prêchent plus les grandes vérités; « comme si un prêtre qui ne prêche plus l'enfer n'é- « tait pas un prévaricateur. D'ailleurs, voulez-vous « le secret d'être extraordinaire et nouveau au- « jourd'hui? dites des choses raisonnables et dites- « les à votre auditoire. Avant tout, ne comptez pas « sur une phrase pour convertir. Le secret des se- « crets, soit en chaire soit ailleurs, c'est de mettre « dans un cœur un mot, un exemple du divin « maître.

« Puis, quand on a écrit un certain temps, il faut « improviser et sortir de ces entraves qui empêchent « de mettre le cœur au large. J'entends tous les « jours des allocutions apprises et récitées de mé- « moire; je les comparerais à des statues de marbre : « exactitude de proportions, justesse et délicatesse « dans les traits; mais ni couleur, ni mouvement, « ni âme, ni vie. On ne parle pas à l'imagination et « au cœur de ces pauvres enfants. Il semble qu'ils

« n'aient pas de sens. Sans doute il faut avoir un « plan et des divisions convenables, mais après « cela chercher le langage d'une douce et naturelle « conversation, montrer un cœur paternel et affec- « tionné, entrer dans des détails et préférer les ar- « guments *ad hominem* aux raisons les plus solides, « comme faisait notre Seigneur. Il parle aux gens « de leur bœuf, de leur âne, de leur vigne. On n'é- « tudie pas assez cela et on ne veut pas comprendre « qu'il n'y a que le cœur qui parle au cœur. »

Dans la pensée de M. Mollevaut, rien ne favorise plus la bonne prédication que l'oubli de soi-même et l'absence de toute préoccupation d'amour-propre. « Prêchez toutes les fois qu'on vous le demandera, « écrivait-il à un vicaire général, et toujours sim- « plement et pour la pratique, ne désirant aucune « réputation d'habile: c'est la perte de la prédica- « tion. On se tue et on ne fait pas de fruit. Pour « vous, continuez à prêcher sans avoir les embarras « d'une réputation. Tout le secret du ministère est « de vouloir être un saint. » Il disait à un confrère : « Le moyen d'être à son aise, c'est de désirer de « n'être rien dans le cœur des hommes, de préférer « d'en être peu recherché, caressé ou consolé. Cela « met à l'aise pour tout, même pour les sujets d'o- « raison et les classes. »

On a pu remarquer dans ces avis l'éloignement que professait M. Mollevaut pour les prédications de son temps ; il était plus opposé encore aux idées et aux ouvrages modernes. Sans vouloir le justifier complétement en ce point, nous demandons qu'on ne se méprenne pas sur sa pensée. Ses anathèmes

tombaient particulièrement sur l'école de l'*Avenir* qui passionna si vivement le clergé et séduisit tant de bons esprits. Dès le principe, il sembla entrevoir les lamentables travers dans lesquels M. de Lamennais donna dans la suite, et il ne cessa de prémunir ses confrères et ses disciples de tous les pays contre les doctrines de ce novateur. « Je vous « plains, écrivait-il à un grand vicaire en 1831, d'a« voir pour former vos jeunes gens des partisans de « ces doctrines incendiaires, aussi irréligieuses en « morale qu'insensées en politique. Il ne faut pas « connaître l'histoire pour émettre de pareilles opi« nions. D'ailleurs elles déplaisent souverainement « à Rome et à notre très-saint-père le Pape qui a « manifesté le désir de les voir réfutées par les évê« ques de France. Du reste tout cela tombera; mais « on remarque que ceux qui en sont entichés sont « pleins d'orgueil et de mépris pour les autres, « tranchants, opiniâtres et peu zélés pour le minis« tère du salut des âmes : ils parlent, ils écrivent, ils « disputent et ne sont contents que d'eux-mêmes. » « — Je désire, lui disait-il encore quelques mois plus « tard, qu'on lise avec attention l'ouvrage du P. Ro« zaven[1] : il est propre à éclairer les esprits justes, « car les esprits faux et opiniâtres ne cèdent ja« mais, parce que l'évidence ne les frappe pas. Tôt « ou tard la vérité sera reconnue. » Un prêtre de Saint-Sulpice ayant, dans une lettre à M. Dorveau, professeur de philosophie au séminaire d'Issy,

1. Examen d'un ouvrage intitulé : *Des doctrines philosophiques sur la certitude dans leurs rapports avec les fondements de la théologie*, par l'abbé Gerbet. Avignon, 1831, in-8°.

avancé quelque proposition favorable à la nouvelle doctrine, M. Mollevaut, qui l'aimait tendrement, profita de la première occasion pour s'en expliquer avec lui. « Je pense bien, lui disait-il, que vous avez « plaisanté avec M. Dorveau; mais il avait besoin « d'être prévenu, parce qu'il s'agit de choses qui « font gémir les esprits sages, qui jettent la déso« solation dans le monde et la division dans le « clergé. Je n'ai lu que ce misérable ouvrage qui a « été condamné [1], et j'ai vu jusqu'où peut aller le « délire de l'orgueil humain, et en même temps com« bien on est tombé dans l'ignorance la plus gros« sière des premiers principes et des plus simples « vérités. Je remercie le bon Dieu de ce que la « grande majorité de la Compagnie en a été éloi« gnée ; j'ai reconnu la sagesse qui a toujours con« duit nos pères, qui se sont mis en dehors des que« relles et qui ont cherché à se tenir inconnus et « cachés. » Sans entrer dans la discussion des doctrines de l'*Avenir*, M. Mollevaut ne laissa pas de les combattre indirectement. « Pour ce qui regarde la « partie théologique et philosophique, dit-il, nous « avons des confrères dont je respecte les lumières « et que je regarde comme mes maîtres, et je m'en « tiens là*. Pour la politique, comme j'ai vécu avant « les orages, je me rappelle les sentiments et la con« duite de ceux qui ont partagé diverses opinions, et « je préfère le côté où je trouve plus de sagesse et « de religion. Quant à la prédication et à la défense

* Dès l'apparition du premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence*, MM. Garnier et Boyer en découvrirent les faux principes.

1. *Les Paroles d'un Croyant.*

« de la religion, j'aime de préférence ceux qui ont « converti plus de monde. Pour l'histoire, je ne « goûte que celles qui sont chrétiennes et catholi- « ques, et je ne comprends rien à cette philosophie « moderne, sinon qu'elle tend sans cesse à l'a- « théisme et à l'impiété, et par conséquent au « néant. Vous voyez en tout cela que ma vieille tête, « formée à la manière ancienne, est fort éloignée « des nouveaux systèmes. »

Pendant que cette pacifique controverse avait lieu, M. Dorveau, qui en avait été l'occasion, tomba malade et mourut de la petite vérole, comme il a été dit plus haut. Cette mort, qui fut précieuse devant Dieu, donna lieu à M. Mollevaut d'insister encore auprès de son cher disciple qu'une vive imagination poussait toujours vers les idées de *l'Avenir*. « Le « bon M. Dorveau, lui disait-il dans une lettre du « 23 janvier 1835, voilà qu'en quelques jours le bon « Dieu l'appelle à lui! Je n'ai pas vu d'âme plus can- « dide, plus pure, plus détachée de la terre. A pré- « sent, il voit la vérité à découvert, et quand il était « sur la terre il la cherchait avec simplicité, il ne « tenait pas à ses idées, mais au sentiment des sa- « ges, et il prenait conseil sur toutes choses. Deman- « dons au bon Dieu l'humilité, l'abnégation et la « vie intérieure : tout est là-dedans, et avec cela on « résout toutes les grandes questions qui agitent les « hommes. »

Rien ne montre mieux l'éloignement de M. Mollevaut pour la nouvelle école que la déclaration qu'il demanda, en quelques occasions, à des ecclésiastiques de beaucoup de mérite qui désiraient entrer à la So-

litude. « Je crois devoir vous prévenir, écrivait-il à « l'un d'eux, que plusieurs de nos messieurs ont ap- « pris, par différents rapports, que vous avez partagé « les opinions nouvelles : cela leur a causé quelque « peine, parce que vous savez combien dans la Com- « pagnie on est éloigné des nouveautés en tout genre. « Pour moi, je ne doute pas un instant que vous n'en « soyez entièrement éloigné. Mais il me semble « qu'un bon moyen de rassurer ces messieurs serait « d'écrire à notre très-honoré Père, au moment où « vous croirez pouvoir venir à la Solitude, et de lui dé- « clarer vos sentiments. C'est ce qu'ont fait quelques- « uns qui demandaient d'entrer dans la Compagnie, « et nous avons ce précieux avantage d'être parfai- « tement unis et de penser comme la saine majorité « du clergé, ce qui est le meilleur moyen de faire du « bien. Il n'y a rien qui dessèche le cœur, donne de « la présomption et altère la charité comme les opi- « nions modernes, qui nous éloignent des routes « battues et qui font qu'on méprise la sage retenue « de nos pères, qu'on ne s'en rapporte qu'à soi- « même et qu'on a mille peines d'en revenir. »

CHAPITRE XXXII

Fidélité de M. Mollevaut aux exercices de la retraite. — Affaiblissement de sa santé. — Il insiste pour être déchargé de la supériorité, et il l'obtient.

On a vu qu'aux yeux de M. Mollevaut la retraite du mois était le *moyen des moyens* pour se fortifier et s'avancer dans la perfection. Selon la réflexion spirituelle de M. Duchesne, « vous lui eussiez amené « sainte Thérèse ou saint Vincent de Paul qu'il les « eût mis en retraite et leur eût fait un sermon sur « la nécessité de mener une vie nouvelle. » Il n'avait garde, on le pense bien, de négliger lui-même ce qu'il conseillait aux autres avec tant de zèle. Chaque mois il partait à pied d'Issy, le dimanche après le dîner, et allait au séminaire de Saint-Sulpice faire sa retraite. On le voyait presque toute la journée à genoux à la chapelle, et il ne retournait à Issy que le lundi soir.

Sa retraite annuelle était placée au commencement du mois d'août et il y consacrait dix jours entiers, regrettant vivement de n'y pouvoir employer plus longtemps. « Je suis si dur et si diffi« cile à émouvoir, disait-il, qu'il me faudrait plu« sieurs semaines de retraite. » Pendant un grand

nombre d'années, il ne quitta pas la Solitude, ou du moins le séminaire de Paris, pour faire cette retraite. Nous croyons cependant qu'en 1828, soit désir d'une plus grande récollection, soit besoin de changer d'air, il alla au séminaire de Reims où on lui fit un accueil dont il demeura fort reconnaissant. En 1836, on l'engagea à faire sa retraite au séminaire d'Orléans où il fut pour tous un grand sujet d'édification et de joie. L'évêque, Mgr de Beauregard, était heureux de converser avec lui; les prêtres et les séminaristes qui visitaient les directeurs se montraient ravis, pendant les repas et la récréation, de la bonté de ce digne père. L'année suivante, on l'attira à Ouzy, maison de campagne du séminaire de Bourges : mais tant que dura sa retraite, il ne se donna pas une seule fois le soulagement de faire quelques-uns de ses exercices spirituels en se promenant dans ce parc si agréable. Un de ses confrères l'invitant à prendre le délassement qu'il prescrivait lui-même aux retraitants de la Solitude : « Mon très-cher, lui répondit-il, « je me trouve beaucoup mieux dans ma chambre. » Six semaines après son retour à Issy, il disait au supérieur du séminaire de Bourges : « J'avais bien en« vie de vous écrire à mon arrivée ; j'aurais eu bien « à vous dire de tous les sentiments que j'ai rempor« tés et surtout de ma reconnaissance pour tous les « soins que vous m'avez prodigués, mais je crains « tout ce qui sent les usages du monde, et je me « suis contenté de remercier notre bon Maître et de « le prier de tout mon cœur pour votre maison et « celui qui la gouverne. Pour finir en deux mots « mon histoire, je vous dirai que j'étais parfaitement

« à Ouzy sous tous les rapports, et qu'au bout de « trois jours je me suis trouvé à Issy *in statu quo* « *ante;* d'où je conclus que ce n'est pas la peine de « traîner désormais ma carcasse à travers les grands « chemins. Je ne demande plus qu'une chose. Quand « l'obtiendrai-je? quand aurai-je le temps de pen- « ser uniquement à moi? Mais il faut bien faire ce « que je vous disais, se laisser conduire et se sou- « mettre en tout. »

Ces derniers mots indiquent assez dans quel état de souffrance et de fatigue extrême il était alors. Dès le mois de janvier précédent, malgré son courage indomptable, il avait dû renoncer à conduire les promenades des solitaires, à la suite d'une faiblesse qu'il avait éprouvée un jour dans la grande avenue du château de Meudon. Il avait fallu le soutenir et le porter dans la voiture qui le ramena à Issy, tant était grande sa fatigue. Les directeurs du séminaire de Paris, alarmés de cette nouvelle, lui envoyèrent M. Fizeau, médecin du séminaire; mais les saints eux-mêmes ont leurs petits défauts, et M. Mollevaut avait celui de ne pas croire à l'efficacité de la médecine. Il en avait déjà donné des preuves très-manifestes. Atteint un jour d'une fièvre violente, il avait constamment refusé de recevoir un médecin. Le directeur de la Solitude, à bout de ressources, lui citait le texte de l'Écriture : *Honora medicum* : « Oh! je les honore, ces messieurs, ré- « pondit-il; c'est pourquoi je me tiens à distance. « Quand j'aurai les quatre fers en l'air et la mort « entre les dents, ils feront de moi ce qu'ils voudront. « Voyez-vous, mon très-cher, j'ai eu pour amis d'en-

fance un médecin et un apothicaire; ils m'assuraient l'un et l'autre qu'ils ne croyaient pas à leur art et ne l'estimaient bon qu'à calmer l'imagination des malades. » Cette nouvelle tentative ne fut pas us heureuse. M. Fizeau soutenait qu'assurément devait être malade, puisqu'on l'avait envoyé pour i'il lui donnât ses soins, et de son côté M. Mollevaut s'obstinait à dire qu'il était en parfaite santé et i'il lui souhaitait de tout son cœur de se porter aussi en que lui. « Je rends hommage à vos connaissances, monsieur le docteur, mais convenez que, dans la question présente, c'est moi qui suis le juge compétent : si ma santé n'était pas en bon état, je le saurais assurément. » Il le remercia en disant qu'il tait affligé qu'on l'eût ainsi déplacé sans sujet, et, près de gracieuses salutations de part et d'autre, I. Fizeau se retira.

Malgré sa fatigue et la faiblesse de ses jambes qui ui refusaient tout service un peu prolongé, le zélé upérieur continua, jusqu'à la fin de l'année et pendant es vacances, à être, comme par le passé, au service les solitaires, des séminaristes et des retraitants. ses souffrances et l'abord continuel de tant de peronnes ne lui firent jamais rien perdre de son aménité à l'égard de tous. « J'étais surtout émerveillé, « dit un solitaire de cette dernière année, de sa con« stante sérénité, de l'affabilité avec laquelle il ac« cueillait tout le monde et entretenait ceux qui vou« laient le consulter. » En ce moment, il ne venait à la pensée de personne que M. Mollevaut pût être ailleurs qu'à la Solitude; jamais sa sainteté, sa bonté et son autorité n'y avaient fait plus d'impression sur les

esprits et sur les cœurs. Lui seul en jugeait autrement et ne se croyait plus en état de continuer des fonctions si importantes. « Je ne suis plus qu'une « carcasse qui se décompose et tombe par pièces, « écrivait-il; voilà des chaleurs qui m'ont mis à bas : « j'attends la fin de ce mois comme les enfants, pour « me reposer un peu. Priez Dieu que je ne sois pas « si lâche et que j'aille jusqu'au bout. » A cette raison tirée de son état de santé s'en joignait une autre qu'il n'osait plus alléguer à ses supérieurs, mais qui continuait à faire sur lui la plus vive impression, c'était la vue tous les jours plus nette de ce qu'il appelait sa stupidité et son ineptie. Une petite aventure assez désagréable, qui lui arriva en 1836, accrut encore l'humble sentiment qu'il avait de son incapacité.

On a dit la joie qu'il éprouvait d'avoir pu, en construisant la chapelle d'Issy, élever un nouveau sanctuaire à la Mère de Dieu. Son bonheur était d'en achever peu à peu l'ornementation et l'ameublement; les stalles surtout attiraient son attention; il voulait qu'elles fussent surmontées d'un lambris d'appui qui, en se prolongeant tout autour du sanctuaire, donnerait beaucoup de grâce à l'édifice. M. Mollevaut n'était pas en état de fournir à cette dépense, parce qu'il n'avait plus rien; mais dès qu'on sut son projet, un élève de la maison, qui avait déjà fait cadeau d'un tapis pour la chapelle, s'offrit à payer les lambris. Le zélé supérieur, ne soupçonnant pas ce qu'il y avait d'étourderie dans la proposition du jeune séminariste et croyant que sa famille était, ainsi qu'il le disait, fort riche et très-généreuse, fit exécuter le travail :

mais lorsqu'il fut question d'en venir au paiement, le père du jeune homme, étrangement étonné et mécontent, ne répondit que par des reproches à la proposition de son fils. On peut se figurer quelle dut être la confusion de M. Mollevaut. Les blâmes qu'il reçut en cette occasion lui furent d'autant plus pénibles qu'ils paraissaient bien mérités et qu'on chargea un des anciens de la Compagnie, alors à Issy pour l'assemblée générale, de les lui adresser. Il fut dans cette pénible épreuve tel qu'on l'a vu dans toutes les circonstances où il eut à supporter quelque humiliation : sans essayer de se justifier, il accepta en silence tous les reproches que le vénérable et un peu sévère vieillard jugea à propos de lui faire ; mais il n'en demeura pas moins persuadé que, son zèle étant aussi imprudent et immodéré, il n'était plus capable de gouverner la Solitude et qu'il devait insister pour qu'on eût enfin égard à l'affaiblissement de ses forces.

On l'a vu, il avait toujours redouté les fonctions de la supériorité et ne les avait jamais remplies qu'avec une sorte de frayeur. Écrivant en 1833 à un économe qui désirait changer d'emploi, il lui disait : « Je permuterais bien volontiers avec vous, parce « que, dans toutes nos places, je n'en connais qu'une « qui soit d'un compte effrayant, et qui demande ce « qu'à peine on trouverait parmi les anges. Ce qui « m'arrête court, c'est l'obéissance ; elle m'enchaîne, « parce que je frémis à la seule idée de répondre d'un « emploi que j'aurais cherché moi-même. » Depuis dix-huit ans, cette vertu d'obéissance si chère à son cœur l'avait fait passer courageusement sur

toutes ses répugnances; mais il espérait qu'elle allait enfin lui permettre de quitter une place dont ses forces le mettaient hors d'état de remplir les obligations. « Il me semble, disait-il au directeur de « la Solitude, qu'une barre de fer est enchâssée dans « mon front, d'une tempe à l'autre; j'ai sur la tête « une calotte de plomb; je ne puis me tenir sur mes « jambes pendant les récréations; on voit bien maintenant que je dois avoir ma retraite; celui qui ne « peut plus présider tous les exercices ne peut être « supérieur. » — « Je crois, disait-il vers le même « temps à M. Carbon, ne tenir plus à rien, sinon à trouver le temps de réparer mes fautes dans un ministère « dont je n'ai point assez connu ni l'importance ni la « responsabilité. » — « Il n'est pas douteux, ajoute « M. Caduc, que la tendre affection qu'il avait pour « l'œuvre de la Solitude, dont il ne parlait jamais qu'avec admiration, n'ait été un des mobiles secrets de « sa démarche. Depuis longtemps il ne cessait de la « recommander aux prières des uns et des autres, « pour obtenir qu'il plût à Dieu d'ôter par sa miséricorde les obstacles que ses infidélités et ses abominations opposaient continuellement à l'effusion « de ses grâces. » Ses ardents désirs allaient être enfin remplis.

Cependant les premières demandes qu'il adressa à ses supérieurs ne furent pas prises en considération : on comprenait sans peine le vide immense que laisserait son éloignement de la Solitude. Il n'insista pas et parut même un instant se résigner à passer encore à Issy l'année suivante. Mais les vacances de 1837, loin de le soulager, ayant encore accru sa

ıtigue, il adressa à M. Carbon, premier consulteur ; principal dépositaire de l'autorité de M. Garnier, ne requête des plus pressantes et des plus forte-ıent motivées :

« A qui, lui disait-il, puis-je mieux m'adresser dans la situation pénible où je me trouve qu'à celui que je vénère et que je chéris comme mon père, qui m'a rendu tant de services et qui connaît tout ce qui est dans mon cœur. Plus j'examine, plus je me sens incapable de continuer les fonctions qui m'ont été confiées et plus je sens les inconvénients de commencer une nouvelle année que je ne pourrai terminer. Dans cet état, me serait-il interdit de faire une demande et d'en exposer les motifs ? Voici donc ce que je demanderais s'il m'était permis : ce serait qu'on m'accordât, non pas la démission de la place que j'occupe, mais une suspension, une interruption de quelque temps ; non pas même une suspension de tout travail, comme l'ont obtenu plusieurs de mes confrères dans la maison où je suis, tous plus jeunes que moi et plus en état de travailler ; mais je me sens prêt à accepter partout, même en Amérique, une fonction quelconque, et de préférence la plus petite, afin de pouvoir recouvrer les forces dont j'ai besoin pour reprendre mes occupations et remplir mes devoirs. Voici mes motifs : je vais entrer dans la vingtième année où j'ai travaillé sans nulle interruption ni aucun relâche. En second lieu, depuis plus de deux ans j'ai éprouvé, avec des infirmités, un affaiblissement, un épuisement qui ne fait que s'accroître et dont il est facile de s'apercevoir. J'ignore si à mon âge

« il y a du remède, mais il est évident que plus je « retarderai, moins il y en aura.

« Je dois maintenant déclarer 1° que ce n'est pas « par dégoût que je fais cette proposition : j'ai tou- « jours de l'attrait pour toutes mes fonctions et je les « conserverai jusqu'à la fin. 2° Ce n'est pas non plus « par quelque mécontentement : je n'ai qu'à remer- « cier le bon Dieu de tout ce qu'on a fait pour moi « et d'être traité mille fois mieux que je ne le mé- « rite. 3° Ce n'est pas par désir du repos : j'ai donné « des preuves que je ne refusais aucun travail et je « désire être occupé. 4° Ce n'est point une résolution « subite et irréfléchie, ni un caprice. Voilà deux ans « que je vous ai prévenu. A cette époque, vous m'avez « demandé les noms de ceux auxquels on pourrait « penser et je vous les ai indiqués. Dans l'année qui « vient de s'écouler, je vous ai parlé plus souvent de « ma situation. J'ai fait rédiger tous les règlements « et l'état actuel de la Solitude; j'ai moi-même écrit « tous les usages, pour ne laisser aucun embarras à « celui qui me succèdera. Que si on dit que je m'ef- « fraye à tort, que j'exagère, que ce sont des craintes « chimériques et ridicules, je réponds que c'est une « preuve de plus de mon incapacité, de la faiblesse « de mon esprit; que je consens de parler à un mé- « decin auquel j'exposerai mon état actuel et les an- « técédents. Mais si l'on ajoutait que je donne at- « teinte à l'obéissance, quoique j'engage tout le « monde à s'y soumettre, je supplierais d'observer « que voilà la première demande que je fais depuis que « je suis à Saint-Sulpice ; que j'expose les raisons, « ou plutôt les faits ; qu'il y a entre moi et mes con-

frères plusieurs différences : la différence de l'âge, celle de la santé, celle de la force d'esprit, celle des occupations, celle d'un quart de l'année pour se reposer. Depuis deux ans, j'ai essayé de retrancher quelques occupations, j'ai fait des voyages de quelques nuits seulement. A présent, je ne demande ni voyage ni repos, mais une occupation qui ne soit pas au-dessus de mes forces, mais la suspension momentanée de la conduite d'une maison aussi importante, mais de ne pas nuire à Saint-Sulpice, mais, s'il est possible, de retrouver les forces nécessaires pour reprendre le travail et le continuer autant qu'il plaira à Dieu.

« Voilà ce que j'ai cru devoir vous dire, et vous savez que je vous ai autorisé à faire usage de tout ce que vous connaissez de moi. J'aurais bien voulu ne pas ajouter cette peine à celles que vous avez ; mais vous m'auriez fait justement des reproches de ne vous avoir pas prévenu à temps. Que si tout ce que je viens d'exposer n'a pas le sens commun, il est peu convenable de laisser à la tête de la Solitude un homme qui déraisonne. Que si on allègue les embarras, et c'est toujours la grande objection, je crains d'embarrasser encore davantage en me plaignant sans cesse et puis ne pouvant avancer. D'ailleurs il y a longtemps que je sais que le bon Dieu n'a pas besoin d'un être comme moi, et si je voulais faire l'énumération de tous mes défauts et de toutes mes sottises, je n'en finirais pas. Ma dernière ressource est de me recommander à vos prières et à votre affection, et de vous assurer du

« respect et de la vénération de votre enfant en « Notre Seigneur. »

On désirait si ardemment de le conserver à la Solitude, que, même après une demande si pressante et si bien motivée, on balançait encore et on cherchait à se persuader que son humilité profonde, le désir de s'effacer entièrement aux yeux des hommes, entrait pour beaucoup dans cette démarche. Toutefois il fut convenu qu'on s'en rapporterait à la décision du médecin. Celui-ci n'hésita pas à déclarer que le repos était urgent, et que, s'il ne lui était accordé, il deviendrait infailliblement incapable de tout travail. Cette décision, donnée le 25 septembre 1837 par M. Fizeau, leva toutes les difficultés, et M. Mollevaut apprit enfin qu'il pouvait se retirer au séminaire de Paris. Ses préparatifs de départ furent bientôt faits; il avait pris ses précautions et depuis quelque temps déjà il travaillait simultanément à ces deux choses : 1° réunir tous les documents qui pouvaient être utiles à son successeur; 2° débarrasser sa chambre de tout ce qu'il trouvait occasion de donner. Il avait deux précieuses reliques de saint Vincent de Paul, enchâssées dans des reliquaires assez précieux : il les donna l'une et l'autre à des solitaires de cette année, dont l'un, chargé de la sacristie, reçut encore un beau christ en métal et plusieurs autres objets de piété. Allant voir M. Carbon et s'apercevant qu'il n'avait pas de statue de la Vierge dans sa chambre, à Issy, il y en fit porter, dès le jour même, une en porcelaine qui lui avait été donnée depuis peu. Restait sa bibliothèque; il en laissa une grande partie à la Solitude et donna le reste à des confrères, ou même

à des étrangers *, ne se réservant qu'un tout petit nombre d'ouvrages destinés à être prêtés aux séminaristes. Il paraît que cette bibliothèque était considérable, mais qu'elle avait souffert : « — A force de « prêter mes livres, disait-il, il a fallu m'habituer à « ne pas les voir revenir et à voir incomplets des ouvrages volumineux. On se fait à tout. »

M. Mollevaut quitta la Solitude vers le 10 octobre, époque de la rentrée du séminaire : ce n'est qu'au dernier moment que la nouvelle en fut connue. Elle jeta dans la consternation, non-seulement le directeur chargé de le remplacer, mais encore les solitaires déjà arrivés pour commencer leur noviciat. Ils se regardaient avec stupeur, comme des personnes tout à fait déconcertées. On avait exigé, il est vrai, que M. Mollevaut garderait le titre de supérieur, dans l'espérance que quelques années de repos lui permettraient de reprendre ses fonctions, mais cela ne consolait personne. Au reste, la Providence en avait ordonné autrement et la Solitude ne devait plus le revoir.

* Les R. P. Jésuites de la rue Lhomond, à Paris, conservent précieusement un volume que leur donna, en cette occasion, M. Mollevaut. C'est l'*Introduction à la vie dévote*, de l'imprimerie du Louvre, 1641, in-folio : exemplaire sur grand papier, relié en maroquin rouge du Levant, aux armes de France; avec un portrait ajouté de Fénelon. On lit en tête ces mots que la reconnaissance y a écrits : *Ex dono R. D. Mollevaut Congregationis S. Sulpitii presbyteri dignissimi, societatis Jesu patribus. Die* 7 *octobris* 1837.

CHAPITRE XXXIII

M. Mollevaut directeur au séminaire de Saint-Sulpice; touchants exemples d'humilité, d'abnégation et de charité qu'il y donne.

M. Mollevaut était dans la soixante-quatrième année de son âge lorsqu'il rentra au séminaire de Paris. Il regardait ses infirmités comme un avertissement de se préparer à la mort, et depuis plusieurs années déjà cette pensée l'occupait sérieusement; toutefois il était bien résolu de continuer à travailler selon ses forces à la sanctification des ecclésiastiques, et rien n'était plus fixement arrêté dans ce cœur toujours brûlant de zèle que le dessein de s'employer jusqu'à extinction à l'œuvre des œuvres (c'est ainsi qu'il appelait la formation des clercs). Dieu lui fit la grâce de rendre utiles et fécondes les années nombreuses encore qu'il devait passer sur la terre avant d'atteindre la couronne.

Dans sa nouvelle position, peu différente au fond de celle qu'il venait de quitter, nous le verrons toujours le même, si ce n'est qu'il s'éleva sans cesse dans l'esprit d'humilité et de détachement et dans la

ratique de toutes les vertus, s'oubliant lui-même our être tout à ses confrères, aux séminaristes et ıx ecclésiastiques du dehors. La nouvelle de ce délacement avait jeté l'alarme parmi ses enfants et ss amis, car on était persuadé que M. Mollevaut 'était pas homme à quitter son poste, à moins d'être ›ut à fait à bout de forces; aussi les lettres de conoléance lui arrivaient-elles de toute part. Il en reçut areillement quelques-unes de félicitation qui lui ırent adressées par le petit nombre de ceux qui 'ignoraient pas le besoin urgent qu'il avait de reos. Ses réponses font connaître de plus en plus istinctement les dispositions de son cœur à l'égard e ses anciennes fonctions.

« J'accepte vos félicitations, dit-il à un supérieur, pour la grâce que le bon Dieu m'a faite. Je commence à la sentir en mettant en pratique ce qui me convient si fort : *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui.* Que de vide dans un tourbillon d'occupations! C'est à présent que je connais mieux qu'il faut établir tout son ministère sur le recueillement intérieur et l'abnégation. »

uant à ceux qui s'alarmaient : « Je suis loin d'être à plaindre, leur disait-il; il vaut beaucoup mieux remercier l'adorable Providence de la grâce qu'elle m'a faite. Demandez surtout que j'en profite selon ses desseins miséricordieux. La santé n'est pas nécessaire. J'en impose encore à l'extérieur, mais la tête ne vaut plus rien. La mémoire déloge tous les jours; j'aperçois beaucoup mieux combien j'étais pauvre homme et au-dessous d'une place qui demande tant de choses. Ma consolation encore

« est que tout va bien à la Solitude depuis que
« n'y suis plus, et je ne me lasse pas d'admirer
« de remercier notre bon Maître et sa divine Mè
« pour les bénédictions répandues sur la Comp
« gnie. » Il disait à un autre de ses confrères qu
sous la première impression de son déplaisir, l
écrivait qu'il ne sentait plus d'attrait pour visit
la Solitude : « Ne vous pressez pas de prendre u
« parti sur vos excursions à la Solitude et vos visite
« à Notre-Dame de Lorette. Je vous dirais volon
« tiers : Homme de peu de foi, sur quoi vous appuye
« vous ? un misérable, un stupide, un être plein d
« défauts ; voilà bien la peine de se lamenter. Tou
« ce que je demande, c'est d'exciter la pitié, e
« d'être compté pour ce que je suis. Mais j'ai bie
« peur d'être un hypocrite le reste de ma vie, a
« lieu d'être tenu pour un insensé. »

Pendant les premiers temps de son séjour au sé
minaire de Paris, il profita de ses loisirs pour li
l'Esprit de M. Olier, ouvrage manuscrit en tro
volumes in-4° dont il n'avait pas encore pris connai
sance. Cette lecture le combla de joie et accrut, s'
était possible, son admiration pour le fondateur
Saint-Sulpice. « J'ai lu, disait-il dans une let
« du 26 avril 1838, le manuscrit des vertus de M. Oli
« rédigé par MM. de Bretonvilliers et Tronson : j
« ai trouvé des choses encore plus admirables q
« ce que j'ai lu jusqu'à présent. C'est le *nec pl*
« *ultra* de la sainteté et de la perfection ! Quel pè
« nous avons ! »

Il lui fallait désormais un mélange de travail et
repos, et il dut employer une partie de son tem

à acquérir la force de tête nécessaire pour suffire aux occupations dont il voulait remplir l'autre partie. Dans ce dessein, il sut se faire d'agréables délassements, qu'il lui était aisé de sanctifier. Le goût du jardinage était ancien chez lui; il se mit à cultiver, de concert avec M. Laloux, le petit jardin qui s'étend entre la rue Férou et les bâtiments du séminaire. C'est lui qui y fit placer, sur un piédestal en forme de rocher, la croix et la statue de Notre-Dame-de-Pitié qu'on y a vues longtemps. Mais les soins qu'il prit de la chapelle de Saint-Jean, qu'on lui assigna pour dire la messe, furent une diversion bien plus douce à son cœur. Il sut l'orner et l'embellir avec cette sainte prodigalité que nous lui avons si souvent reconnue. « On m'a donné ici, écrivait-il, une pauvre « petite chapelle qui était dans le dénûment le plus « entier. N'ayant plus rien, j'ai voulu essayer d'y « faire quelque chose, et voilà déjà douze à quinze « cents francs que j'y ai employés pour commencer. » Rien n'était plus touchant que de voir ce vénérable vieillard se traîner sur ses genoux pour cirer de ses mains le parquet de sa chapelle. Il ne cessa de rendre à Notre Seigneur ce dernier hommage de sa religion et de son amour que dans ses dernières années, lorsque ses membres perclus ne lui permirent plus de traîner les brosses sur le parquet.

La pauvreté et le dénûment de sa chambre faisaient contraste avec l'état de propreté où il avait mis sa chapelle. Une vieille et lourde table en chêne, sans tiroirs ni casiers, formait son bureau de travail. On voyait au-dessus, dans un cadre des plus communs, une gravure de saint Liguori affaissé sous

le poids des ans et tenant entre ses mains un crucifix. Il semble qu'il voulait s'inspirer des dispositions de ce saint pour consacrer à Dieu sa vieillesse, et s'animer par son exemple à la méditation des souffrances de Jésus-Christ qui fut toujours, comme on l'a dit, l'une de ses principales dévotions. Il avait apporté de la Solitude ce grand crucifix colorié dont il a été question ailleurs : il le plaça sur la cheminée, pour l'avoir sans cesse devant les yeux. C'était le plus bel ornement de sa chambre. Les quelques gravures ou lithographies qui pendaient aux murs étaient, comme à la Solitude, collées sur carton, et n'avaient pour tout encadrement qu'une sorte de liseré en papier de couleur.

Cependant on ne pouvait croire que M. Mollevaut ne rentrerait pas à la Solitude; il semblait même qu'une année de repos devait lui suffire, tant il s'acquittait fidèlement à Paris des nombreux devoirs qui remplissaient ses journées. Ponctuel à tous les exercices comme les mieux portants, il dirigeait des séminaristes, plusieurs directeurs et un grand nombre d'ecclésiastiques du dehors; avec cela, il continuait sa correspondance aussi étendue et aussi active que par le passé et fournissait à son tour une semaine de sujets d'oraisons. Malgré ces apparences de soulagement, sa santé n'était pas meilleure, et de nouveaux accidents firent bientôt comprendre qu'il fallait renoncer pour toujours à l'espérance de le revoir à Issy. Pour lui, il ne pouvait apprendre plus agréable nouvelle : son amour pour sa chère Solitude le rendait heureux de la voir en d'autres mains, n'ayant jamais cessé de s'y regarder

comme un obstacle aux effusions des divines miséricordes. « Que vos prières m'obtiennent d'en venir à « la pratique, disait-il en 1834, et de n'avoir pas « toujours de simples velléités. On me dit bien que « je suis dans la Solitude, mais je n'expérimente que « trop que je suis à côté et qu'il est bien facile de « dire et qu'on peut même avoir quelque zèle pour « pousser les autres, que tout cela est peu de chose « en comparaison de s'exciter soi-même et de vouloir « plutôt parler d'exemple que de toute autre ma« nière. Si je vous disais la millième partie de ma « misère, je ne sais quel sentiment s'élèverait dans « votre cœur. » Et après sa sortie de la Solitude : « Quelle grâce, disait-il, de bien connaître l'abîme « sans fond de sa misère ! Voilà ce que j'étudie depuis « que j'ai quitté la Solitude : je ne vois que sottises, « folies et absurdités dans toute ma conduite. Il faut « n'être plus en place pour voir toutes les sottises « qu'on a faites, et chaque jour je me dis : Si j'étais à re« faire, j'agirais bien autrement; car plus j'avance, « plus je vois la petitesse de mon esprit et combien « il est sot et ridicule. »

Il ne cherchait plus qu'à s'effacer et à se faire oublier entièrement à la Solitude. L'unique moyen qu'eussent ses successeurs de le faire parler était de l'interroger sur quelqu'un des usages, et encore sut-il bientôt couper court à toute question en disant : « Vous connaissez ces choses tout aussi bien « que moi. » C'est en vain qu'on voulut obtenir de lui qu'il vînt au moins de temps en temps visiter les solitaires; il fut inflexible, disant toujours que la Solitude ne le regardait plus. Tout ce qui s'y faisait

lui paraissait plus sage et plus avantageux que ce qu'il avait établi; du moins jamais un mot de blâme, de critique ou de regret ne sortit de sa bouche ; il poussait la délicatesse et l'humilité jusqu'à ne pas s'informer de ce qui s'y passait. L'un de ceux qui avaient joui autrefois du bienfait de sa direction lui dit qu'étant allé à Issy, il avait éprouvé un sentiment bien pénible, lorsque, cherchant des yeux le pavillon de la Solitude où étaient la chapelle et la chambre du supérieur, il n'en avait pas retrouvé la plus légère trace. Il s'exhalait en regrets de n'avoir point revu la chambre où il avait été si souvent reçu avec la plus tendre affection, et cette chapelle où tant de fois il avait répandu son âme devant Dieu : « C'est ce qu'il faut, mon très-cher, lui dit « M. Mollevaut; que l'homme disparaisse et tout ce « qui peut en rappeler le souvenir, et que Dieu soit « tout. » Dans cet esprit, il ne souffrait pas que l'on continuât à lui donner le titre de supérieur. « A pro- « pos, disait-il à un de ses confrères chargé de la « gestion du temporel, vous mettez sur vos lettres : « *supérieur*, mais, Dieu merci, je ne le suis plus. J'ai « bien assez du compte de dix-huit années ; c'est bien « autre chose que ceux de votre économie. »

M. Mollevaut ne se séparait d'une œuvre qui lui était si chère que pour reporter son affection et ses soins sur tous les membres de la Compagnie, et en particulier sur ses confrères du séminaire de Saint-Sulpice. Le vénérable M. Garnier était toujours souffrant, et même son état, après quelques alternatives de crainte et d'espérance, ne laissait plus prévoir qu'une pénible aggravation. Sa maladie, qui

lui causait de cruelles souffrances, le plongeait en même temps dans une profonde et presque continuelle mélancolie. Nul plus que M. Mollevaut ne prenait intérêt à la situation de son supérieur. Même avant d'avoir quitté la Solitude, il lui prodiguait, autant qu'il était en son pouvoir, les plus filiales attentions et les soins les plus délicats. Volontiers pendant les vacances il passait les récréations avec lui et s'efforçait, par une conversation habilement conduite, de distraire le bon vieillard de toute pensée capable de l'attrister. Les ressources de son esprit, ses connaissances variées, son tact exquis, et par-dessus tout l'affectueuse charité de son cœur le rendaient très-propre à remplir efficacement cet office de miséricorde. Aussi, souvent, M. Garnier l'envoyait chercher, sûr de trouver auprès de lui un soulagement à ses souffrances. Une fois à Paris, M. Mollevaut redoubla de soins et d'attentions, et malgré le besoin qu'il avait lui-même de soulagement, il ne cessa de veiller sur le vénéré malade, se privant même de ses vacances pour lui tenir compagnie. « Notre très-honoré Père, disait-il le 23 août « 1838, souffre depuis trois jours plus qu'auparavant. « Je reste au séminaire pour le voir plus facilement « et plus fréquemment. »

CHAPITRE XXXIV

Son zèle va toujours croissant pour l'œuvre des séminaires. Il prêche des retraites à Paris, Issy, Rodez et Toulouse.

On a dit déjà que le gouvernement de la Société de Saint-Sulpice avait souffert de l'impuissance où fut M. Garnier de la régir par lui-même ; qu'il en résulta pour plusieurs un état de malaise et d'inquiétude. A Paris, comme à la Solitude, M. Mollevaut usa de toute son influence pour dissiper les craintes, rendre la sérénité, et empêcher de regrettables défections. Il continua ainsi à être le grand lien de la Compagnie, jusqu'à ce que la nomination d'un nouveau supérieur eût fait rentrer la confiance et la sérénité dans tous les cœurs. Sa plus grande joie, comme il se plaisait à le redire, était d'être en relation habituelle avec ses chers confrères. « Vous êtes assuré, écrivait-il en 1841, « de me faire grand plaisir toutes les fois que vous « avez la bonté de me faire part de votre situation « et de celle de votre bon séminaire. J'aimerai tou- « jours à entretenir ces douces communications que « la charité a établies entre nous et qui m'attachent « toujours davantage à notre sainte vocation. » Rien

n'est plus ordinaire que de retrouver dans ses lettres, surtout dans celles qui datent de cette époque, l'expression de sa reconnaissance envers Dieu qui l'a uni à des confrères aussi charitables, pour travailler à la formation des ecclésiastiques. « C'est « aujourd'hui, écrivait-il le 25 décembre 1845, que je « suis dans l'usage d'offrir une de mes trois messes « pour la Compagnie et pour mes confrères. Je sens, « à mesure que j'avance vers le terme, combien je « suis redevable aux excessives miséricordes de Jésus « et de Marie, d'une vocation qui me paraît toujours « plus étonnante et plus importante. » Dans toutes ses lettres, il revient à cette œuvre si chère au cœur de Notre Seigneur, et ses relations avec les directeurs des séminaires de province étaient autant d'issues au zèle ardent qui le dévorait pour la sanctification du clergé. « Si l'on savait, disait-il en 1838, ce que « c'est que d'être directeur et sulpicien, qu'on a des « prêtres à former, à maintenir, à relever, que l'on « doit donner à tous l'exemple de toutes les vertus, « alors on ne concevrait pas comment on peut « s'entretenir d'autre chose que de l'excellence et « des devoirs de notre état. On étudierait continuel- « lement cet art des arts et on mépriserait tout le « reste. »

C'est à cette œuvre importante que M. Mollevaut, au séminaire de Paris, consacrait généreusement les derniers élans de son zèle. Il confessait et dirigeait un grand nombre de séminaristes, mais son action et son influence n'étaient pas bornées là. Sa parole toujours saisissante remuait profondément dans les retraites, surtout les nouveaux venus : il faisait

encore une impression particulière quand il proposait et répétait le sujet d'oraison, ce qui lui arrivait assez souvent, étant toujours prêt à suppléer tantôt l'un, tantôt l'autre de ses confrères, lorsqu'ils se trouvaient empêchés. On remarqua qu'il revenait souvent sur les grandes vérités dont la méditation doit introduire dans les voies de la vie chrétienne; mais après avoir inspiré la crainte et fait de très-vives sorties contre les lâches et les tièdes, il avait l'art d'exciter la confiance et de ranimer le courage. Dès la seconde année, il déploya un grand zèle pour la préparation aux ordinations. « On m'a chargé du « Pontifical et des sujets d'oraison pour la semaine « prochaine, écrivait-il le 12 décembre 1838; mais « considérant l'insuffisance de quelques jours avant « l'ordination pour en recevoir la grâce, j'ai engagé, « depuis un mois, les ordinands à se réunir par bandes « une ou deux fois la semaine, chacun dans leur « ordre. Ils l'ont fait, et il me semble que jamais on « ne s'est disposé plus sérieusement à l'ordination. « J'ai réuni chez moi ceux qui doivent recevoir la prê-« trise, nous avons tracé l'idée d'un règlement sacerdo-« tal. Ce qui me console, c'est que j'ai vu beaucoup de « bonne volonté, et que si ces enfants étaient con-« duits par des saints, ils feraient merveille. Quelle « grande chose qu'un séminaire et qu'un directeur de « séminaire! » Tant qu'il en eut la force, M. Mollevaut continua les conférences qu'il faisait dans sa chambre à ceux qui se préparaient à la prêtrise; il y attachait le plus grand prix : « Ma pensée, disait-il « à un directeur de séminaire, est celle des ordina-« tions, et je cherche comment on peut y disposer les

« enfants qui n'y pensent pas assez. Je voudrais pou-
« voir vous communiquer mes réflexions et avoir les
« vôtres *. »

Dans tout cela, le séminaire d'Issy n'était pas oublié : M. Mollevaut savait trop de quelle importance il est de recevoir saintement la tonsure pour ne pas étendre aux philosophes sa sollicitude et ses projets. Ils n'avaient eu jusqu'alors que trois jours pour se préparer à l'ordination ; encore ne laissaient-ils pas, pendant ce temps, de suivre les cours et de se livrer à leurs travaux ordinaires. M. Mollevaut obtint que leur retraite commencerait dès le mardi et qu'ils seraient tout entiers aux exercices. Ce fut pour lui une grande joie d'avoir procuré enfin cette amélioration, car une fois la tonsure bien reçue, le reste du séminaire lui paraissait assuré, ces premières impressions, comme celles de la première communion, laissant des traces profondes qui se ré-

* Les considérations et les pratiques dont M. Mollevaut entretenait les diacres, à l'approche de leur ordination, nous ont été conservées sous le titre de : *Règlement sacerdotal ou derniers conseils d'un père à ses enfants dans le sacerdoce*. Le saint vieillard, quand ses infirmités ne lui permirent plus de continuer ses conférences, donna son manuscrit à un de ses plus chers disciples, avec permission de le communiquer à quelques prêtres de ses amis. Cet ecclésiastique, aujourd'hui curé d'une grande paroisse de Paris, crut pouvoir aller bien au delà ; en 1853, il fit imprimer le *règlement sacerdotal* et en répandit un grand nombre d'exemplaires, surtout parmi les prêtres de la capitale et de la Province qui, comme lui, avaient suivi les conférences de M. Mollevaut. Ce petit opuscule est digne de son auteur, c'est le résumé de sa vie et de ses instructions. Il s'y est peint tout entier dans ces deux mots : vouloir vivre et mourir dans les œuvres du zèle, voilà le prêtre : ce n'est pas faire son éloge, mais donner sa définition. (Règl. sacerd.)

veillent en mille occasions. C'est peut-être ce qui lui donnait pour la communauté d'Issy une tendresse si particulière. Plusieurs fois il y prêcha la retraite du commencement de l'année aussi bien que celle de l'ordination : c'était toujours avec une satisfaction marquée qu'il reparaissait au milieu de ses chers Issyens, et il ne les quittait pas sans leur laisser un souvenir particulier de sa tendre affection.

Quelque graves et pénibles que fussent alors les infirmités de M. Mollevaut, son zèle ne put résister longtemps aux nombreuses sollicitations qui le pressaient de tous côtés de prêcher des retraites dans les séminaires. A cette époque, il se croyait incapable de supporter les fatigues d'un long voyage, et quoiqu'il sentît le besoin de quelque excursion, il n'osait l'entreprendre, crainte de n'en pas revenir. « Il y a « temps pour tout, écrivait-il à la fin de juillet 1838 : « me voilà au terme de mes courses sur la terre. Je « ne puis plus compter sur une machine qui se dé« molit, et, malgré tout l'attrait que je sens à aller « voir mes confrères, il faut y renoncer et me con« tenter de les porter dans mon cœur, me réjouissant « des doux et innocents plaisirs qu'ils goûtent en« semble. » Cependant, dès que M. Garnier eut approuvé qu'il se rendît à l'invitation qu'on lui faisait d'aller prêcher la retraite d'ordination au séminaire de Rodez, il n'hésita pas à se mettre en chemin. Ce fut là comme le début du nouveau et fructueux ministère que la Providence ouvrait devant lui et qu'il remplit pendant huit ans, malgré ses infirmités et son grand âge. Nous ne craignons pas d'appeler apostoliques ces courses dans trente ou quarante

diocèses, car si partout il ne prêche pas des retraites, partout du moins il parle aux communautés des séminaires qu'il visite, et confirme dans leurs bonnes dispositions ses anciens disciples de la Solitude, qu'il est heureux de revoir et qui se font une fête de le posséder. Sans le suivre pas à pas dans ces rapides voyages, nous signalerons en quelques mots les souvenirs édifiants qu'il laissa sur sa route.

Avant de partir pour Rodez, il prêcha la retraite de la semaine-sainte au petit séminaire de Saint-Nicolas, dont M. Dupanloup avait alors la direction. On a déjà dit un mot de l'estime et de l'affection réciproques qu'avaient, l'un pour l'autre, ces deux hommes si zélés pour la bonne éducation de l'enfance et de la jeunesse. « Une fois que M. Dupanloup « eut pris le petit séminaire, dit M. Labbé, M. Mollevaut me parla de lui toutes les fois que j'avais l'avan« tage de le voir. Il me disait ses vues, ses plans, les « moyens qu'il employait, les effets merveilleux qu'il « obtenait. C'était l'homme qu'il aimait et goûtait « davantage. Il trouvait en lui un esprit vif et péné« trant, une âme généreuse et ardente, de grandes « ressources et une volonté qui pouvait surmonter « tous les obstacles. » M. Mollevaut ne pouvait refuser à son digne ami de prêcher la retraite à sa communauté. Il a rendu compte des succès qu'il y obtint avec une naïveté que nous remarquerons désormais dans toute sa correspondance. « J'ai donné, « disait-il le 6 avril 1839, une retraite au petit sémi« naire de Saint-Nicolas. J'ai parlé avec bonhomie et « simplicité; j'ai conté des histoires; je les ai fait « rire. Le résultat a été que tous ont voulu venir

« près de moi en direction et que plusieurs m'ont « ouvert leur cœur et déclaré ce qu'ils n'avaient point « osé dire depuis longtemps. Cela m'a donné une « consolation que je ne puis exprimer. Mais j'ai été « plus convaincu que jamais qu'il n'y a que la bonté « qui produise quelques bons effets. »

Il partit peu de jours après pour Rodez; mais sentant le besoin d'interrompre un si long et si pénible voyage, et désirant profiter de son excursion pour voir un grand nombre de confrères, il prit sa route par Autun, Lyon, Avignon, Nîmes et Montpellier. « Voilà qu'on m'appelle à Rodez, écrivait-il « à un directeur du séminaire d'Autun : mon inten- « tion est de passer par Autun, et d'avoir le bonheur « d'être avec vous deux ou trois jours. Il me serait « difficile de vous exprimer la joie que j'aurai de « vous voir et mes chers confrères. — A Avignon, « dit un ancien supérieur du séminaire de cette ville, il « édifia singulièrement tous ceux qui eurent le bon- « heur de le voir et de l'entendre. Il ne voulut vi- « siter que les lieux de dévotion et ne consentit à « monter sur le rocher que lorsqu'il eut appris que « là était le sanctuaire de Notre-Dame-des-Doms. Il « fut admirablement accueilli par les RR. PP. jé- « suites, qui donnèrent à son occasion une très-belle « fête à leur maison de campagne de Saint-Chamant. « Le P. de Jocas, alors recteur, se signala entre « tous par les témoignages de vénération et de dé- « vouement qu'il lui prodigua. »

Chose étonnante, ce long voyage, au lieu de la mort à laquelle il s'attendait, lui donna de nouvelles forces : il rendit de la souplesse à ses membres per-

clus. « Quand on lui demandait, dit le supérieur ac-
« tuel du séminaire de Rodez, si le voyage si long,
« si difficile, dans de mauvaises voitures à travers
« nos montagnes, ne l'avait pas fatigué : — Toutes ces
« secousses, répondait-il, m'ont débarrassé de mes
« rhumatismes. Je dois à Rodez dix ans de vie.
« M. l'économe étant venu lui demander ce qu'il
« prendrait à ses repas : — Ce qui me va, mon
« très-cher, ce sont les haricots et les pommes
« de terre. Il me demanda les sujets sur lesquels il
« devait faire les entretiens, en prit note, et ce fut
« toute sa préparation. Son temps libre était em-
« ployé à encourager ses confrères et à diriger les
« séminaristes. » Nous laisserons un d'entre eux
nous rapporter ici les détails édifiants de ce séjour.

« La réputation du saint et éloquent prédicateur
« l'avait précédé parmi nous : tout le monde s'atten-
« dait à quelque chose d'extraordinaire, et on peut
« dire que ces espérances ne furent pas trompées.
« Jamais, de l'aveu de tous ceux de mes condisci-
« ples qui eurent le bonheur d'y prendre part, ja-
« mais retraite n'avait produit sur eux des impres-
« sions aussi vives et aussi salutaires. Ce qui frappait
« surtout en lui, c'était le ton de conviction et d'au-
« torité avec lequel il nous annonçait les redoutables
« obligations de l'état ecclésiastique. La seule ma-
« nière dont il faisait le signe de la croix et l'air
« de sainteté qui brillait dans toute sa personne
« commandaient le respect et attiraient la confiance.
« Un grand nombre d'élèves désirèrent voir de plus
« près, et dans l'intimité d'entretiens particuliers,
« celui en qui ils ne pouvaient s'empêcher de re-

« connaître l'instrument des divines miséricordes « sur eux. C'est dans ces communications que plu- « sieurs conçurent la première pensée et la réso- « lution d'entrer dans diverses congrégations où « ils sont devenus depuis d'utiles ouvriers. Pour « ma part, je ne saurais assez bénir la Providence « de m'avoir ménagé cette occasion de mieux con- « naître et mieux apprécier l'esprit de Saint-Sul- « pice. Tout le clergé de la ville, sans excepter « Mgr Giraud, venait s'édifier tous les jours aux « prédications du saint homme; ils se plaçaient secrè- « tement dans la tribune, et on remarquait que M. Mol- « levaut affectait de parler un langage d'autant plus « familier et simple qu'il soupçonnait d'avoir pour « auditeurs des personnages plus marquants. Cela « ne l'empêchait pas d'être toujours lui-même et de « lancer par intervalles de ces traits qui vont jus- « qu'au fond des consciences et laissent d'ineffaçables « impressions.

« En récréation, quand il était libre, il se dirigeait « de préférence vers nous : alors on l'entourait, on « le pressait de questions, et l'on recueillait comme « des oracles les conseils et toutes les réponses qu'il « voulait bien nous donner. Nous savions que c'était « un saint et un homme éminent en tout, mais nous « ne nous attendions guère à trouver en lui un cau- « seur aussi spirituel et aussi aimable. Pendant son « séjour à Rodez, Mgr Giraud le reçut et le « traita avec une cordialité et des égards tout « à fait extraordinaires. Sa Grandeur lui proposa un « jour de visiter la cathédrale et de monter sur la « plate-forme du clocher. Il consentit à se rendre à

« l'église, mais pour ce qui est du clocher, il s'excusa « sur la faiblesse de ses jambes. On lui fit remarquer « qu'il y avait au sommet une magnifique statue de « la sainte Vierge qui dominait la plus grande par- « tie du diocèse. Il n'opposa plus de résistance, et sa « dévotion envers Marie lui fit entreprendre avec « plaisir ce qu'il se serait cru obligé de refuser pour « tout autre motif. »

Dès qu'on apprit dans la Compagnie que M. Mollevaut était à Rodez et qu'il y prêchait la retraite, on exprima de tous côtés le désir de le posséder. L'heureuse expérience du bien que lui faisaient les voyages le détermina, avec l'agrément de M. Garnier, à se rendre aux invitations de plusieurs séminaires. Le 14 mai il écrivait de Vabres où était alors la communauté des philosophes : « On m'a envoyé à « Rodez donner la retraite d'ordination *extra tem-* « *pora*. Mon intention était d'abord de passer par le « Puy, mais je n'ai pu exécuter mon projet. De- « main je vais prendre la route de Toulouse, puis « Bordeaux. Je ne sais quand j'arriverai à Paris, à « cause des tours et détours qu'on me fait faire. « Voilà un voyage bien imprévu, au moment où ma « résolution était prise de ne plus sortir. Vous « voyez d'après cela qu'il n'y a plus qu'à se laisser « conduire et aller les yeux fermés. »

A Toulouse, M. Mollevaut prêcha la retraite préparatoire à l'ordination de la Trinité, que suivirent, comme à Rodez, plusieurs ecclésiastiques de la ville. A Bordeaux, il adressa plusieurs fois la parole à la communauté. Dans ces occasions, il ne manquait jamais de parler de l'Archiconfrérie de

Notre-Dame-des-Victoires, qui commençait à se répandre. « La dévotion à Marie, disait-il en rendant « compte de ce voyage, touche par-dessus tout ces « bons séminaristes. Quelques mots que je leur ai dit « sur l'Association de Notre-Dame-des-Victoires les « ont enflammés. Tous se sont associés avec les su- « périeurs et directeurs, et j'ai apporté des listes des « séminaires de Rodez, Vabres, Toulouse, Bordeaux. « Outre deux retraites, il m'a fallu parler presque « partout. »

CHAPITRE XXXV

En revenant à Paris, il voit plusieurs séminaires. — Retraites prêchées à Reims, Orléans, Clermont. — Excursions en Bretagne, en Normandie. — Service rendu à M. Libermann.

Nous pensons que, de Bordeaux, M. Mollevaut alla à Tulle et de là à Clermont où il passa peu de « jours. Cependant, dit un témoin, on put aller « chercher Mgr Flaget à Billom où il était auprès de « ses frères. Le vénérable prélat fut très-consolé de « voir M. Mollevaut, et, lors de leur séparation, ce « dernier s'étant mis à genoux dans la cour pour re- « cevoir la bénédiction du saint évêque, celui-ci « voulait s'y mettre aussi, et disait que c'était à lui « de recevoir la bénédiction du *père des sulpiciens*. « Cela fit une lutte très-édifiante dans laquelle « M. Mollevaut ne manqua pas d'être victorieux. »

A Limoges, où il arriva pour la fête du Sacré Cœur, il se rendit à l'invitation que lui fit M. Brun, supérieur du séminaire, et adressa à la communauté une touchante exhortation sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. De Limoges, l'homme de Dieu se rendit à Nantes, après avoir visité Luçon et plusieurs autres séminaires étrangers à Saint-Sulpice. « J'ai

« fait une course qui n'a pas de nom, écrivait-il de
« Nantes le 16 juin ; de Bordeaux à Clermont, puis
« à Luçon, puis à Nantes, douze séminaires où je me
« suis arrêté quelques instants, sans compter cinq
« où j'ai passé de Paris à Rodez. Voici le résultat de
« mes observations : J'ai trouvé partout d'excellents
« confrères, remplis des meilleures intentions, ne
« cherchant que le bien, et cela m'a comblé de joie
« de me trouver dans une Compagnie dont je ne suis
« pas digne. Mais ce qui m'a frappé dans les sémi-
« naires étrangers, c'est l'estime et la vénération
« pour Saint-Sulpice. Les prêtres les plus âgés me
« parlaient avec attendrissement du temps qu'ils
« avaient passé dans les séminaires de la Compagnie,
« des directeurs qu'ils avaient eus, des vertus qu'ils
« avaient remarquées en eux. Partout c'était un ac-
« cueil et des prévenances que je ne méritais aucu-
« nement, mais que je devais uniquement à une
« Compagnie dont je devrais être exclu à jamais. Ce
« qui m'a fait plaisir, surtout dans le Midi, ce sont
« les belles chapelles des séminaires. L'élégance, la
« richesse, les décorations, tout y porte à la piété. »

Après quelques jours donnés aux deux séminaires de Nantes, M. Mollevaut se rendit à Angers où il passa le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, et ravit la communauté en lui parlant, à la lecture spirituelle, de cet admirable saint pour lequel il avait une grande dévotion. Il se rendit ensuite au Mans, où M. l'abbé Moreau l'attendait et désirait ardemment de le posséder quelques jours. M. Mollevaut lui écrivait de Nantes le 15 juin : « C'était un dessein
« arrêté avant de quitter Paris, de vous aller voir,

« et c'était une des plus douces consolations d'une si « longue et si étrange excursion. Ainsi vous voyez « que je n'ai pas besoin d'être pressé pour aller où « le cœur me portait. » Nulle part peut-être l'homme de Dieu ne fut tant honoré que dans cette maison. « Il « me souvient, disait plus tard M. Moreau, que la pre- « mière fois qu'il nous honora de sa visite, un de nos « plus jeunes élèves écrivit à ses parents : Je viens « de voir un *saint Mollevaut* qui vit encore. Ce fut « alors aussi que, pendant une distribution d'images « que ce prêtre vénéré faisait à nos enfants, ceux-ci, « enhardis par un de leurs maîtres, s'avisèrent de « couper sa ceinture par derrière et de lui en passer « une autre qu'ils venaient d'acheter. Chacun voulut « avoir un morceau de l'ancienne, et bientôt il y en « eut cent vingt-cinq parts qu'on recueillit comme « des reliques. Pendant cette opération, le vieillard « faisait assez triste mine, mais il s'en tira en s'é- « criant : — Bien! on va me prendre pour un fou qui a « servi de jouet aux élèves de l'abbé Moreau! Ayant « été prié d'entendre tout le monde en direction, il « dit à un frère : — L'abbé Moreau vous envoie ici en « direction, mais si on me connaissait, on me pren- « drait par les mains et les pieds et on me jetterait « par la fenêtre. » La maladie de M. Houssard, économe de Saint-Sulpice, l'ayant obligé de hâter son retour, il arriva à Paris avant la fin de juin, médiocrement reposé, mais très-consolé. « On ne « refait pas une vieille machine, écrivait-il, mais « j'ai eu la consolation de voir de bons confrères et « des amis qui ne cherchent qu'à plaire à Dieu et « qui m'ont singulièrement édifié. »

Rentré au séminaire, M. Mollevaut passa les vacances à Issy, dirigeant des retraitants selon sa coutume; puis il reprit ses courses apostoliques. « Me voilà encore courant le monde, écrivait-il de « Clermont-Ferrand le 31 octobre 1839. On m'a en« voyé donner la retraite au séminaire de Reims « avant celle de Paris. Puis, après celle-ci, j'ai dû la « donner à Orléans, et dans deux jours commencera « celle de Clermont. Je terminerai par un petit pè« lerinage à Notre-Dame du Puy où mes confrères « me sollicitent de venir; je m'arrêterai à Bourges; « après cela je retournerai à Paris, attendant en « paix ce qu'il plaira à Notre Seigneur d'ordonner. » D'autres séminaires auraient bien souhaité de le posséder, mais M. Garnier n'y voulut pas consentir. « S'il dépendait de moi, écrivait-il au supérieur des « philosophes de Vabres, j'irais avec grand plaisir « donner la retraite à vos enfants que j'aime beau« coup, et en qui il y a de l'étoffe. A Clermont, je par« lais deux fois par jour aux philosophes, outre les « entretiens communs du grand séminaire, et nous « nous entendions très-bien. Tout ce que j'ai observé, « c'est qu'il faut parler bien simplement aux jeunes « gens; c'est le moyen de les rendre attentifs et do« ciles, quand ils voient qu'on y va bonnement et « qu'on ne veut que leur sanctification. »

Un directeur du séminaire du Puy, par respect pour M. Mollevaut, se proposait d'aller à sa rencontre jusqu'à Clermont, mais il lui fit dire qu'il n'était pas duc et pair et qu'il entendait qu'on ne se dérangeât pas pour lui. Pendant le peu de temps qu'il demeura au Puy, après avoir dit la sainte messe dans l'église et

.evant la statue de Notre-Dame, il se donna tout en-ier à ses chers confrères du séminaire et ne les uitta pendant quelques heures que pour aller visiter, à Vals, les RR. PP. jésuites, et en particulier le P. de Bussy pour lequel il avait une particulière affection. « Dans ce voyage du Puy, disait l'ecclésiasti-« que qui l'y accompagna, il se montra d'une patience « et d'une simplicité qui me touchèrent beaucoup. Il « eut aussi plusieurs petites occasions de montrer sa « grande générosité. Je pense que les personnes qui « nous servirent dans les auberges durent le prendre « pour un évêque, non à son train et à son costume, « mais à la noblesse avec laquelle il gratifiait. Il en « fut de même quand il quitta le séminaire de Cler-« mont-Ferrand. »

En rentrant à Paris, vers la mi-novembre, il fit associer à l'archiconfrérie du Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie les directeurs et les élèves de tous les séminaires qu'il avait visités. Cette dévotion, qui venait de prendre naissance à Notre-Dame-des-Victoires, à Paris, et qui déjà s'étendait de tous côtés, n'eut peut-être pas de plus ardent propagateur que lui. Il en parlait non-seulement dans ses instructions, mais encore dans toutes ses lettres, tant il l'estimait agréable à Dieu et à la sainte Vierge, utile aux pécheurs et nécessaire aux ecclésiastiques.

Les excursions de l'homme de Dieu ne portaient aucun préjudice au séminaire de Paris : en y rentrant, il reprenait toutes ses occupations, confessait, dirigeait, prêchait au moins autant qu'aucun autre de ses confrères. Pendant la retraite qui précéda l'ordination de la Trinité, en 1840, il fit une instruc-

tion qui parut fort remarquable à un prêtre étranger qui suivait les exercices avec les ordinands. « Le « sujet, dit-il dans une note que nous avons sous les « yeux, était saint Paul modèle du zèle apostolique. « Du premier mot jusqu'au dernier, je demeurai suspendu à ses lèvres sans pouvoir m'en détacher un « instant. Je pourrais dire, ce me semble, avec vérité, « que je sentis mon cœur enflammé pendant que j'é- « coutais ces divins enseignements. Saint Paul lui- « même fit tous les frais de ce magnifique discours, « au point qu'il me paraissait le voir revivre. » D'autres auditeurs ne furent pas moins frappés de ce discours : « C'est le plus beau sermon que j'aie en- « tendu de ma vie, » disait un ecclésiastique aujourd'hui évêque aux États-Unis. M. Mollevaut était toujours éloquent lorsqu'il parlait du zèle.

Pendant les premières semaines des vacances de cette année 1840, il y eut à Issy un si grand nombre de retraitants, qu'on n'avait plus que des cellules de séminaristes à leur offrir. Tous voulaient de la direction du saint homme. « J'ai eu à la fois, « disait-il, tous les directeurs de Meaux au nombre « de cinq, d'autres de Séez, de Rennes, etc. » Cependant on l'obligea d'interrompre ce travail, et le mois de septembre fut donné aux voyages, qui seuls lui procuraient quelque soulagement. Il nous fait connaître, dans une lettre du 23 octobre 1840, l'itinéraire qu'il suivit : « J'ai parcouru la Bretagne « où j'ai retrouvé la foi de nos pères. J'ai fait un « pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray ; à Notre-Dame- « de-Toute-Joie, à Clisson ; au tombeau du P. de « Montfort, à Saint-Laurent-sur-Sèvres. J'ai vu ces

maisons de retraite qui sont vraiment étonnantes : puis j'ai visité les PP. jésuites de Nantes, Angers, Vannes et Laval où j'ai passé trois jours chez eux. J'ai eu en outre la consolation de voir « d'excellents prêtres, M. Louis à Rennes, M. Moreau au Mans; puis des établissements formés par « la Providence en laquelle se confient des prêtres « qui n'ont point de ressources. Ces voyages me font « du bien à cause du repos de la tête et de la secousse « du corps. — Si j'avais dix retraites à donner par « an, disait-il encore, et cinq cents lieues de poste à « faire, je m'en trouverais bien. Les trois cents lieues « que je viens de faire pendant ces vacances me per- « mettront d'aller jusqu'à la fin de l'année. » Pendant les vacances de 1841, ses courses furent encore plus longues. « J'ai parcouru, écrivait-il, les côtes « de la Normandie, depuis Avranches jusqu'à Bou- « logne, j'ai vu de bons prêtres et de magnifiques « églises. J'ai traversé l'Artois, la Picardie, et suis « revenu par Soissons. J'ai visité plusieurs pèleri- « nages, des églises magnifiques et en grand nombre ; « mon voyage a été très-heureux, ma santé a beau- « coup gagné. »

Ce n'est pas pour lui seulement que ces voyages étaient heureux; sa présence portait la bénédiction dans tous les lieux où il s'arrêtait. M. Bénésit, alors directeur au séminaire de Bayeux, parlait plus tard avec ravissement de l'édification qu'il reçut de ses entretiens en l'accompagnant jusqu'à Honfleur; M. Labbé, supérieur de l'Institution d'Yvetot, a consigné, dans une note importante qu'il nous a communiquée, l'impression de bonheur que lui causa la

présence de ce saint homme : « Il passa, dit-il, deux « jours avec nous, pendant lesquels il se réjouit fort « de voir les bénédictions que Dieu avait répandues « sur nos affaires. C'est par lui que plusieurs de ces « bénédictions nous étaient venues. Aussi mon frère « et les plus anciens des nôtres le reçurent-ils « comme ils auraient reçu un ange de Dieu. De son « côté, le cher père parut pendant ce séjour le plus « heureux du monde. Il était gai, gracieux, et nous « mettait tous en train par sa conversation spiri- « tuelle et enjouée. Une chose surtout l'avait frappé, « c'était la place que nous avions donnée à la très- « sainte Vierge, en dressant sa statue sur le faîte « de notre chapelle. »

Cependant la bénédiction qui accompagnait M. Mollevaut dans ses voyages ne fut nulle part aussi sensible qu'à Amiens. Là était depuis quelques jours un de ses plus chers et de ses plus saints disciples, M. François Libermann, dont la vie admirable a été donnée au public. Dès son enfance, la douleur avait été son partage, et depuis sa conversion au catholicisme et son entrée au séminaire, sa croix, loin d'être plus légère, était devenue chaque jour plus lourde. M. Mollevaut, qui pendant huit ans avait été son conseil et son père, disait en 1838 : « Les croix « sont petites quand il ne s'agit que de la santé et « des fonctions ; celles qui touchent le cœur sont bien « plus piquantes. Libermann les connaît et les porte « depuis longtemps, et elles ont bien redoublé dans « ce noviciat. » Depuis lors, M. Libermann était allé à Rome et avait formé le projet de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie ; Mgr Mioland, évêque d'Amiens,

it de l'ordonner prêtre, le 18 septembre 1841. is il arriva, dit l'éminent historien du pieux fonteur, qu'à peine le nouveau prêtre avait quitté le élat consécrateur, l'évêché fut assiégé de viteurs de plus en plus imposants et pressants, dearant que la religion du prélat avait été surprise, 'il avait imposé les mains à un aventurier de docine suspecte, flottant à tout vent de bonnes œures sans pouvoir se fixer à rien. L'unique ami de I. Libermann, en position d'être instruit de tout t de prendre à propos sa défense, était absent. ivré sans contrepoids aux révélations inattenues qui lui étaient faites, le prélat résolut d'érire à un directeur du séminaire de Saint-Sulpice pour obtenir de plus amples renseignements et prendre un parti définitif et prompt. Mais Notre Dame d'Amiens veillait : ce jour-là même et dans cette soirée, un de ses plus dévots serviteurs, M. Mollevaut, revenait de Boulogne à Paris. Après une visite de rigueur à la magnifique basilique, il crut devoir présenter son hommage au prélat, qu'il trouva écrivant à M. Carbon et qui s'empressa de lui exprimer vivement ses inquiétudes sur l'ordination qu'il venait de faire. M. Mollevaut, du ton pénétré qu'on lui a connu, répondit : — Monseiseigneur, c'est la plus belle action que vous ayez faite de votre vie. Et reprenant, depuis Saint-Sulpice, la vie du nouveau prêtre, le suivant de bonne œuvre en bonne œuvre à Issy, à Rennes, à Rome, il n'hésita pas à se faire garant, à recommander son entreprise comme un dessein de Dieu et à prédire son heureux accomplissement. L'effet fut

« aussi décisif que les inquiétudes avaient été sou-
« daines. » Deux ou trois jours après la visite de M. Mollevaut, le P. Libermann ouvrait le Noviciat de sa congrégation aux portes d'Amiens.

1. *Vie du R. P. Libermann*, par le cardinal Pitra, p. 360.

CHAPITRE XXXVI

M. Mollevaut visite les saints lieux de Provence, le tombeau de saint François Régis et celui de la V. Mère Agnès. — A son retour, il est chargé du cours d'Écriture-Sainte.

L'année suivante (1842) M. Mollevaut reparut encore à Amiens et passa quelques jours à Saint-Acheul, auprès des PP. jésuites, avec lesquels il s'entretint de plusieurs projets tendant à la sanctification du clergé. Cette œuvre était toujours présente à son esprit et à son cœur, et ses longs voyages, loin d'en distraire sa pensée, l'y ramenaient continuellement en lui montrant le bien que les saints prêtres faisaient partout. Aux vacances de 1843, il eut un instant le désir de ne pas quitter le séminaire, surtout à cause de la maladie de M. Garnier, qui, s'aggravant de plus en plus, semblait réclamer sa présence. « D'ailleurs, disait-il, ma santé ne « compte plus : je varie comme le temps. » Telle ne fut pas la pensée de M. Carbon ; bien loin de lui permettre de renoncer au seul moyen qu'il avait encore de réparer ses forces et de se mettre en état de suffire aux travaux de l'année, il lui fit entreprendre une des plus longues courses qu'il eût jamais faites. M. Mol-

levaut sut la convertir en une suite de pieux pèlerinages. Il écrivait à un de ses confrères : « Je vais « me mettre en voyage ; j'aimerais à retourner par « le Puy ; je n'ai pas encore visité la Louvesc, Lan- « geac. Si je vous trouvais pour m'accompagner, « cela doublerait le plaisir de ces petits pèlerina- « ges. » Il s'achemina par la Bourgogne et la Franche-Comté. Le 19 août, il était à Besançon où l'un de ses disciples, alors supérieur de la communauté des philosophes de Vesoul, fut heureux de le rencontrer et s'offrit très-gracieusement à l'accompagner dans ses excursions en Franche-Comté, dans la Bresse, à Lyon et même jusqu'à Marseille. « Ce fut pour moi, dit cet ecclésiastique « dans une note dictée par la reconnaissance, un « grand bonheur de revoir et d'embrasser ce vénéré « supérieur, qui m'avait tant édifié pendant l'année « que je passai à la Solitude sous sa direction. Il me « fit un accueil tout paternel, et après les compliments « d'usage, son zèle pour la gloire de Dieu le porta « bien vite à nous parler de choses édifiantes. Il eut « la bonté de venir à Vesoul, et je fus surpris et « édifié, lorsque j'allai le recevoir à l'hôtel des « diligences, de le voir occuper la dernière place de « la rotonde. Il aurait répété plusieurs fois, pendant « notre voyage, cet acte d'humilité et de mortifica- « tion, si je ne m'y étais opposé. Le lendemain, nous « allâmes voir le vicaire de Luve, un de ses enfants « spirituels. Il me dit à cette occasion qu'il ferait six « cents lieues pour voir un bon prêtre. »

Arrivés à Bourg, à une heure après midi, les deux voyageurs se rendirent immédiatement au grand sé-

ıaire de Brou où les domestiques, en l'absence du ›érieur et des directeurs, leur offrirent à dîner. ıèle à ses usages de mortification et d'humilité, Mollevaut refusait et voulait se contenter de quel-ɜs rafraîchissements, malgré le grand besoin qu'il ıit de manger, et il fallut que son compagnon de ʏage le contraignît en quelque sorte à prendre de la ırriture. « Plusieurs fois, ajoute cet ecclésiasti-ıue, je fus obligé de lui faire ainsi violence, ce qui n'attirait ensuite de sa part quelques reproches lontj'étais très-édifié. Mais ce qui m'édifiait encore davantage, c'est la manière dont il se conduisait envers ceux qui n'avaient pas pour lui les égards dus à sa personne. Loin de manifester jamais la peine qu'il ne pouvait manquer d'éprouver, il était aussi gracieux que dans les circonstances où il avait affaire à ses meilleurs amis. » Le supérieur ɜs philosophes de Vesoul n'admirait pas moins la ıtience inaltérable que faisait paraître M. Mollevaut dans les accidents et contrariétés du voyage. Arrivés à Lyon le 27, nous allâmes, dit-il, le lendemain, dès la pointe du jour, célébrer la sainte messe à Notre-Dame-de-Fourvières. M. Mollevaut qui avait partout des amis fut invité à déjeuner chez les PP. jésuites. Après avoir visité quelques églises, nous voulûmes rentrer au séminaire; mais, par mon ignorance des rues et sur des indications mal données, nous fîmes fausse route et nous arrivâmes, non au grand mais au petit séminaire de Saint-Irénée. Cette marche qui avait duré longtemps, dans une rue montante, et par une grande chaleur, fatigua au dernier point M. Molle-

« vaut, dont les jambes étaient très-mauvaises. J
« lui offris plusieurs fois de prendre une voiture
« mais il refusa constamment, me disant que ce
« courses lui étaient très-utiles à cause de sa fati
« gue de tête. Il commençait déjà à chanceler, qu'
« refusait encore d'accepter mon bras pour se soute
« nir. Le lendemain, nous devions partir à quatr
« heures du matin par le bateau à vapeur, et i
« fallait se lever à deux heures pour célébrer la
« sainte messe. C'est encore lui qui voulut venir
« m'éveiller sous prétexte qu'il dormait peu. I
« savait donner un tour agréable à tous ses sacri-
« fices. Sur le bateau, par esprit de pauvreté et de
« mortification, il se privait de manger ; cependant
« nous n'arrivâmes à Avignon que vers quatre
« heures du soir ; encore voulut-il attendre le souper
« et n'accepta-t-il, en entrant au séminaire, qu'un
« fruit et un verre de vin. La course de Lyon l'avait
« tellement épuisé qu'il ne put faire aucune visite
« à Avignon ; mais le R. P. de Jocas, maître des
« novices, qui lui devait sa vocation, vint le voir au
« séminaire et livra un rude assaut à son humilité,
« car s'étant mis à genoux il ne voulut jamais se
« relever qu'il n'eût été béni. »

« Le 3, nous étions au grand séminaire d'Aix, où
« M. Mollevaut se montra on ne peut plus aimable
« et gracieux, surtout envers l'archevêque et un
« de ses grands vicaires, ce qui me surprit, car
« ordinairement il ne manifestait pas, ou plutôt il ca-
« chait avec soin ces formes agréables que le monde
« recherche et que son éducation et ses qualités per-
« sonnelles lui permettaient de prendre avec beau-

up d'agrément quand il le voulait bien. Dans le aj et de Marseille à Toulon, ayant monté une te à pied, M. Mollevaut se trouva si fatigué i'il pouvait à peine se traîner. J'envoyai prier le nducteur d'attendre quelques moments pour ue nous pussions remonter en voiture ; il ne oulut rien entendre, et déjà nous perdions la oiture de vue, au risque de passer le reste de la uit dans la forêt. Je me plaignais assez énergiuement du conducteur, et M. Mollevaut l'excuait. Comme j'étais jeune, je pris le parti de ourir après la voiture et je fus assez heueux pour réussir à la faire arrêter. Quelques ninutes après, M. Mollevaut arrivait, soutenu par un voyageur qui n'avait pas voulu l'abandonner. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'entendis ce saint homme se confondre en excuses devant le conducteur malveillant ! Le lendemain, après avoir visité le port et la ville, je me séparai avec beaucoup de peine de M. Mollevaut ; mais la haute température m'avait donné la fièvre. Il avait d'ailleurs trouvé un autre compagnon de voyage, avec lequel il partit le 2 septembre pour la Sainte-Baume [1].»

Après avoir satisfait sa dévotion à la grotte et au ombeau de sainte Madeleine, M. Mollevaut se renit en route et s'achemina vers la Louvesc, où il lésirait vénérer le corps de l'apôtre du Vivarais, saint François Régis. En passant à Annonay, il lo-

1. Souv. de M. Verneray.

gea au collége et eut occasion d'y faire connaissance avec M. Polly, dont la sainteté et le savoir sont encore en réputation dans le diocèse de Viviers. M. Mollevaut l'ayant aperçu à la chapelle, fut frappé de son air et de sa tenue, et M. Polly de son côté admira beaucoup la manière dont M. Mollevaut célébrait les saints mystères. Les devoirs de la piété remplis, ils eurent une longue conversation qui roula principalement sur l'éducation de la jeunesse, à laquelle ils attachaient l'un et l'autre le plus vif intérêt. M. Mollevaut ne fut pas moins émerveillé de la science que de la sainteté de son hôte, et celui-ci de son côté demanda avec empressement à un directeur du séminaire de Viviers, de passage à Annonay, quel était le savant et pieux ecclésiastique avec lequel il avait conversé.

Arrivé à la Louvesc, M. Mollevaut goûta une particulière consolation près du tombeau de saint François Régis ; son zèle pour la sanctification du clergé se réchauffa encore au souvenir des travaux de cet homme apostolique et en présence de ses précieux restes. Quand il y eut satisfait sa dévotion, M. Péala, supérieur du séminaire du Puy, qui était allé au devant de lui, le conduisit à Tence à travers les forêts de sapins qui couronnent la cime de ces montagnes. M. Mollevaut ne fut pas insensible à la vue de ces pays que l'apôtre du Velay et du Vivarais avait arrosés de ses sueurs. Il conserva aussi un très-agréable souvenir de l'hospitalité qu'il reçut aux Raymond, près de Tence, dans la maison paternelle de M. Péala, et des entretiens édifiants qu'il y eut avec le chef de cette respectable famille, vieillard vénérable

qui par son âge et ses vertus rappelait les anciens patriarches *.

Il ne demeura pas moins reconnaissant du bon accueil qu'on lui fit au Puy, où il eut encore une fois la consolation de dire la sainte messe dans l'église de Notre-Dame et devant la statue vénérée. Enfin il arriva à Langeac et put s'agenouiller devant le tombeau de la V. Mère Agnès de Jésus en laquelle, comme tous les enfants de M. Olier, il avait une particulière confiance.

En rentrant à Paris, il trouva M. Garnier hors d'état de faire la classe d'Écriture-Sainte qui, jusque-là, avait été sa consolation. Cette nouvelle l'affligea, mais quelle ne fut pas sa surprise quand on le pria de se charger de cet enseignement ! « A mon « retour du Puy où j'ai eu tant de consolation, écri- « vait-il à un confrère, j'apprends cette éton- « nante et incroyable nouvelle que je vais profes- « ser l'Écriture-Sainte ; et voilà qu'à mon âge, « avec mes infirmités, rien de prêt, grand nom- « bre de pénitents, on m'improvise remplaçant de « M. Garnier : *risum teneatis, amici*, aurait dit Horace. « Mais vous savez ce que peut l'obéissance ; sans « elle je me serais sauvé au bout du monde. J'espère « que vous prierez pour moi, tant qu'on me suppor- « tera dans une place dont je suis incapable de rem- « plir les fonctions. » On voit par une de ses lettres quel était le caractère de son enseignement. « Depuis

* M. Pierre Péala, né en 1755, était dans sa 89e année quand M. Mollevaut le visita, en 1843. Il vécut encore onze ans et mourut aux Raymond, le 31 décembre 1854, à l'âge de 100 ans moins six mois.

« que je suis chargé de l'Écriture-Sainte, disait-il, je « vois combien de choses inutiles on enseigne aux « jeunes gens, au détriment de ce qui est d'usage et » de pratique. Je m'occupe plus à retrancher qu'à « ajouter. Ces pauvres enfants sont victimes de re- « cherches scientifiques qui ne conviennent qu'à un « petit nombre d'esprits, et souvent on oublie le cœur. « Je voudrais avoir le temps de leur dire quelque « chose de l'application des livres saints à la prédi- « cation *. » Pendant deux ans il fut chargé de ce cours qui lui demandait une sérieuse préparation; cependant il n'interrompit pas entièrement l'œuvre des retraites. Il écrivait le saint jour de Pâques 1844: « Jé quitte la retraite que j'ai donnée à Saint-Nicolas: « j'ai vu une merveille. Près de deux cents enfants « d'un recueillement, d'une bonne volonté, d'une can- « deur! Je n'avais encore rien vu de si consolant, « surtout dans un âge où l'on imprime les premières « habitudes de la piété. »

Parler à des enfants et à des séminaristes n'é- tait rien pour M. Mollevaut; mais il n'en pouvait être de même d'une retraite pastorale. Cependant, aux vacances de cette année, Mgr Affre le pria de

* M. Mollevaut n'entendait pas blâmer les cours supérieurs d'Écriture-Sainte qui se font dans quelques séminaires au moyen des textes originaux. Quoiqu'il ne sût pas l'hébreu, il était loin de mépriser les secours que l'on peut tirer de la connaissance de cette langue pour l'étude et l'enseignement du texte sacré. Plus que personne il encouragea M. l'abbé Glaire à composer et à faire paraître le *Dictionnaire* et la *Grammaire hébraïques*, qui sont aujourd'hui dans tant de mains. Il alla même jusqu'à lui offrir de faire l'avance des sommes que demanderait cette publication.

donner pour la seconde fois celle de Paris. Il fut plus que jamais frappé de l'importance d'un tel ministère. « C'est bien moi qui ai besoin de prières, « écrivait-il en cette occasion; je n'ai pas le temps « de me préparer, et plus je considère la chose, plus « je vois d'extrêmes difficultés. Veuillez recom- « mander cette retraite, qui a des conséquences si « graves, à toutes les personnes ferventes et à vos « communautés. »

L'*Ami de la Religion* rendant compte de cette retraite ne craignit pas de dire, en parlant du prédicateur, que l'âge et les infirmités n'avaient rien enlevé à l'autorité de cette parole si forte dans sa simplicité et qu'une longue habitude de l'oraison rendait si efficace [1]. « Dans la retraite que j'ai donnée, « disait-il lui-même, je me suis beaucoup attaché à « la simplicité, et voilà que Monseigneur m'a pro- « posé les conférences de l'année prochaine, quoiqu'il « ait un prédicateur pour les sermons de la re- « traite *. »

* M. l'abbé Plantier, qui prêcha la retraite pastorale de 1845, à Paris, donna sans doute aussi les conférences; du moins M. Mollevaut, chargé de la retraite pastorale d'Orléans, et qui de là se rendit au séminaire d'Autun pour la retraite du commencement de l'année, ne put être à Paris pour les prêcher.

1. *Ami de la Religion*, t. CXXV, p. 24.

CHAPITRE XXXVII

Il perd son frère Charles-Louis, assiste M. Garnier à la mort et prêche ses dernières retraites.

Ici se place un deuil de famille pour M. Mollevaut. Le 13 novembre 1844, il vit mourir, à l'âge de soixante-sept ans, son frère Charles-Louis, membre de l'*Institut* et littérateur distingué. Longtemps il avait eu la douleur de le voir étranger aux pratiques de la religion. Il écrivait en 1840 à un ecclésiastique de ses amis : « Je partage d'autant plus vive- « ment la peine que vous donne votre frère que j'en « éprouve une pareille, et je sais qu'il n'en faut « pas davantage pour répandre l'amertume sur toute « la vie : mais il faut toujours espérer et ne cesser « d'invoquer Marie. » Sa confiance ne fut pas trompée. « J'ai reçu le dernier soupir de mon frère, dit- « il dans une lettre du 22 novembre ; cinq jours ont « terminé sa carrière. J'ai profité du premier mo- « ment pour lui faire recevoir les sacrements, et « son confesseur a été content : il n'y a pas eu de « difficulté. Presque aussitôt après il avait tout per- « du : plus de voix, plus d'ouïe, plus de mouve-

« ment. Je suis tuteur de sa fille, que j'ai mise au cou-
« vent, qui y est contente, et qui, je l'espère de la
« grâce de Dieu, y restera. Elle est très-pieuse et
« ignore entièrement le monde. En perdant le der-
« nier de ma famille, ajoute-t-il, je me suis senti
« plus pénétré, plus convaincu que jamais du néant
« de toutes les choses humaines et comme on ne
« doit s'attacher à rien sur la terre, et combien sont
« vains tous les éloges, toutes les critiques, tous les
« jugements des hommes : vingt-quatre heures suf-
« fisent pour voir tout disparaître. »

A cette perte douloureuse pour un cœur tel que celui de M. Mollevaut, s'en joignit bientôt une autre qui ne le fut pas moins. Le 16 mars 1845, le séminaire et la Compagnie de Saint-Sulpice perdirent le vénérable M. Garnier qui, malgré ses infirmités et son grand âge, faisait encore quelques fonctions de la supériorité. M. Mollevaut, on s'en souvient, avait été mis sous sa direction en entrant au séminaire de Saint-Sulpice ; plus tard il dut être lui-même son directeur, et eut occasion de lui rendre soins pour soins, dévouement pour dévouement. Ce fut lui qui l'assista à la mort et l'aida à persévérer dans les pieux sentiments qu'il fit paraître jusqu'à la fin. « M. Garnier, disait-il à un de ses confrères, ne
« comptait pour rien, dans les derniers jours de sa
« vie, ses travaux sur l'Écriture-Sainte, ne s'occu-
« pait qu'à des actes d'humilité, de confiance, de
« soumission, répétait souvent : *Non mea voluntas,*
« *sed tua fiat*, demandait la patience. A la fin de la
« vie, tout disparaît, tous les désirs s'éteignent, et
« l'on se demande : Qu'ai-je fait pour le bon Dieu?

« me fera-t-il miséricorde? Mais il mettait toute sa « confiance en Marie. »

Il avait à peine rendu les derniers devoirs à ce vénéré défunt qu'il s'occupait, à la manière des saints, de préparer l'élection de son successeur. « Prions « d'une manière spéciale, écrivait-il le 3 mai 1845, « pour que le bon Dieu donne à la Compagnie un su- « périeur selon son cœur, et renouvelle en tous ses « membres l'esprit de notre sainte vocation. Voilà « ce qui doit surtout nous occuper. Si vous connais- « sez quelques ferventes communautés, tâchez d'ob- « tenir des prières. C'est là notre *ultima ratio.* Dans « le monde, on fait de la politique, des raisonne- « ments, et l'on ne pense pas plus à Dieu que si la « Providence ne décidait pas des événements. Tou- « tes les nouvelles devraient se réduire à une seule : « *Oportet semper orare et non deficere.* » Sa voix fut entendue, on pria beaucoup, et Dieu bénit ces humbles supplications en donnant pour supérieur à la Compagnie de Saint-Sulpice M. Louis de Courson, de douce et sainte mémoire. Après avoir pris part à l'assemblée qui fit cet heureux choix et consacré dix jours à sa propre retraite, M. Mollevaut se rendit à Orléans pour y donner la retraite pastorale. Il fit un assez long séjour dans le séminaire de cette ville, « pen- « dant lequel, dit M. Roy, Mgr Fayet était heureux, « après dîner, de l'attirer à l'évêché, ou de venir sans « façon, pendant notre souper ou notre récréation, « jouir de sa conversation qui réunissait à l'intérêt « des récits une grande aménité, et dans laquelle « perçait toujours son grand esprit de foi. Pendant « la retraite, j'entendais dire, mais sans murmure ni

critique : Ce bon monsieur est vieux, on s'en aperçoit, mais c'est un saint homme qui nous prêche. Toujours il apportait avec lui la bénédiction pour nous, nos séminaristes et nos prêtres. »

D'Orléans, M. Mollevaut se rendit à Autun, pour y êcher au séminaire la retraite du commencement l'année. « Tout le monde, dit un témoin, y admira sa simplicité, l'énergie de son langage, et autant qu'il m'en souvient, l'impression fut favorable. On pourra peut-être s'édifier, continue-t-il, d'une action qui nous fit quelque peine. Les saints ont des vues particulières. Mgr d'Héricourt vint le visiter dans sa chambre : il récitait dans ce moment son bréviaire ; il ne voulut pas s'interrompre, se contenta de saluer Monseigneur, et continua. Il refusa, je crois, son invitation à dîner. » On ne sera i surpris ni peiné de ce refus quand on en connaîtra motif : « N'acceptez pas de dîner en ville, disait-il à un ecclésiastique d'une faible santé ; pour avoir accepté dans une occasion, je fus fatigué tant que dura la retraite que je prêchais : on ne m'y prendra plus. »

Malgré les grands ménagements que M. de Couron avait pour la santé de M. Mollevaut, il ne crut as pouvoir le refuser à Mgr Mathieu, archevêque de esançon, qui, sur les instances du supérieur des hilosophes de Vesoul, le lui avait demandé. « Je ne conçois pas, disait l'humble prêtre, comment on peut demander un vieillard qui n'a plus ni pieds ni tête ; priez beaucoup pour moi qui aurais si grand besoin de repos au physique et au moral. Mais saint Martin nous dira demain : *Non*

« *recuso laborem.* » De si saintes dispositions sont toujours bénies. « M. Mollevaut, dit le supérieur de « Vesoul, se fit chérir de tous nos élèves : ceux-là « même qui ne l'avaient pas pris pour directeur vou- « laient le voir et s'entretenir avec lui. Ceux de nos « messieurs qui ne le connaissaient pas encore fu- « rent charmés de sa bonté et de sa piété. Il voulut « laisser à chacun des maîtres et des élèves un sou- « venir de sa présence, et il le fit, comme toujours, « avec une générosité princière. »

Le séminaire de Reims obtint aussi, en 1846, qu'il irait donner la retraite d'ordination au commencement du Carême. Ces absences pendant les exercices eussent été impossibles si M. Mollevaut avait conservé sa chaire d'Écriture-Sainte ; mais, depuis la rentrée, elle était confiée à M. Lehir qu'y s'y trouvait préparé par des études spéciales et plusieurs années d'enseignement de la théologie. Grâce à cette circonstance, le séminaire de Bourges l'obtint vers la mi-octobre 1846 pour prêcher la retraite du commencement des exercices. « Le vénéré père, « écrivait un des directeurs, fut reçu avec enthou- « siasme par nos séminaristes qui avaient beaucoup « entendu parler de sa grande sainteté. Dès le pre- « mier jour, ils se groupèrent autour de lui pendant « la récréation, et ils ne se lassaient pas de le voir « et de l'entendre. Un grand nombre voulaient se « confesser à lui, mais il les refusa tous et consentit « seulement à en entendre quelques-uns en direction. « M. Mollevaut parla seul pendant la retraite, et « toujours dans un style presque négligé. Il pro- « duisit néanmoins un changement réel dans la

maison et y inspira une grande dévotion envers la très-sainte Vierge. Pour conserver les fruits de cette retraite, il fit cadeau à notre séminaire d'une magnifique statue de cette divine Mère. »

Au moment où M. Mollevaut devait quitter Bour- es, la Loire était tellement débordée que les voitu- es ne partaient plus pour Orléans. Il avait cepen- ant hâte de rentrer au séminaire de Saint-Sulpice our la clôture de la retraite : aussi, après avoir ttendu vingt-quatre heures, il n'y eut plus moyen le le retenir. Profitant d'une voiture qui tentait le assage, il fut déposé aux abords d'Olivet, d'où il se it conduire en barque jusqu'à Orléans. Peu de jours après son retour à Paris, il donna les exercices de la retraite à la communauté des Carmes, où se trouvaient plusieurs ecclésiastiques se préparant à la licence. Ce fut aussi, croyons-nous, vers le même temps qu'il prêcha la retraite de première communion aux élèves de M. Poiloup à Vaugirard. L'impression qu'il y produisit fut profonde et les fruits en furent abondants. Pendant les récréations, les enfants se groupaient avec empressement autour de lui et ne se lassaient jamais de l'entendre. Ce genre d'auditoire allait bien à son esprit et il réussissait toujours en parlant aux enfants et aux jeunes gens. Aussi voulait-il finir ses prédications par une retraite donnée à l'institution de M. Labbé, à Yvetot. « En 1846, nous dit ce respec- « table ecclésiastique, j'avais été chargé par Mgr Blan- « quart de Bailleul, notre bon et pieux prélat, de « demander à M. Mollevaut qu'il voulût bien donner « à son clergé la retraite pastorale, et à ses sémina- « ristes celle de la rentrée. — Cela m'est impossible,

« me dit-il; dites au bon Monseigneur qu'il est « temps désormais pour moi de me taire et de ne « me plus occuper que de mon salut. Et puis, comme « se ravisant: — Je veux pourtant prêcher encore une « retraite, me dit-il, une seule, et ce sera à vos « enfants que je la prêcherai; je veux finir par vous.» M. de Courson n'ayant pas cru prudent de permettre cette nouvelle excursion, M. Mollevaut, quoique peiné de ne pouvoir donner cette dernière marque d'affection à cette intéressante communauté, se soumit avec la docilité d'un enfant.

Il devait cependant faire encore un voyage et prêcher une retraite, mais c'était dans une maison de la Compagnie et dans des circonstances extraordinaires. A la sollicitation réitérée de l'évêque de Coutances, M. de Courson avait accepté, en 1846, la direction de son séminaire. M. Bénésit qui en fut nommé supérieur demanda instamment que, pour aider l'établissement de Saint-Sulpice dans ce pays, M. Mollevaut allât y prêcher, au mois de février suivant, la retraite d'ordination qui devait être en même temps générale. La chose fut accordée et, malgré ses soixante-quatorze ans et ses nombreuses infirmités, le saint vieillard se mit en chemin pour Coutances, après avoir beaucoup recommandé et fait recommander à Dieu son entreprise. Elle fut couronnée d'un plein succès. « Les jeunes gens, dit « M. Bénésit, furent enchantés de ses instructions; « ils lui écrivirent, après son retour à Paris, une lettre « collective pour l'en remercier. Cependant ses pré- « dications se ressentaient de son âge avancé, mais « l'esprit de Dieu n'avait pas cessé de parler par sa

›ouche. » — « Je vous dirai, écrivait de son côté M. Mollevaut, que la bonne Mère a tout fait et même a réparé de petits accidents qui m'auraient fort contrarié, de sorte que j'ai été très-content. Je parlais près de huit fois par jour : on voulait me retenir pour la direction qu'ils faisaient avec une candeur étonnante. Le résumé est que je n'ai fait que des sottises ; je ne sais comment le bon Dieu m'a supporté si longtemps, et je ne fais pas pénitence dont j'ai si grand besoin. » Ce fut sa ›rnière sortie : depuis cette époque, ses forces lèrent baissant de plus en plus. « Mes pèlerinages, écrivait-il le 7 août suivant, sont finis, jusqu'au dernier auquel je devrais uniquement me préparer. »

CHAPITRE XXXVIII

Il continue à propager les bons livres et à édifier le séminaire. — Son affection pour ses anciens disciples. — Il conserve toute l'énergie de son âme. — Sa tranquillité en 1848.

Tant de retraites données à Paris et en province, jointes aux conférences qu'à l'approche des ordinations il faisait au séminaire de Saint-Sulpice, et à la correspondance qu'il continuait d'entretenir avec ses disciples, ne suffisaient pas encore au zèle ardent de M. Mollevaut : plus que jamais il s'occupait de propager les bons livres, les images pieuses, et sa chambre était devenue un entrepôt d'où il en expédiait sans cesse dans les séminaires de province. En moins de six mois, il trouvait moyen de faire écouler quatre mille exemplaires de la *Vie de saint Vincent de Paul.* « Ce sont, disait-il, les vies des Saints « qui forment les saints prêtres ; celle de saint Vin« cent de Paul est un trésor dans notre vocation. » Il ne s'intéressa pas moins à la propagation des notices sur de jeunes ecclésiastiques morts au séminaire, comme Gohier, Rinaldi, et surtout Callixte Frèze, dont il donna les résolutions dans le *Bon Séminariste :* « Ce sont ces narrations, écrivait-il, qui

font beaucoup de bien aux séminaristes; les exemples entrent plus facilement dans leurs cœurs que les théories et les instructions. » Dès que, par ses nseils, on eut réimprimé à Paris la vie de M. Boul- ›r, curé de Laval et ancien élève de Saint-Sulpice, la répandit de tous côtés. « Nos enfants y apprendront, disait-il, qu'un bon séminariste fait un bon curé et qu'il n'y a pas de meilleure règle pour devenir un saint que celle qu'on pratique au séminaire. J'y trouve tout ce que je voudrais dire aux autres, et c'est ce qu'il a pratiqué jusqu'à la fin. »

Pendant les premières années qui suivirent sa entrée au séminaire de Saint-Sulpice, M. Mollevaut :omposa le *Tableau des devoirs d'un séminariste* où, sous louze chefs, il sut résumer et faire voir d'un coup l'œil tout ce qu'on peut utilement conseiller aux jeunes élèves du sanctuaire. L'ayant fait imprimer, il le plaça dans toutes les chambres du séminaire et en envoya des quantités considérables aux séminaires de province. Il ne mettait pas moins de zèle à propager les *Maximes* de M. Bourdoise et celles de M. Olier sur l'obéissance, l'*Examen de conscience pour les prêtres* *, l'*Enfance chrétienne* de M. Blanlo, le *Catéchisme* de M. de Lantages, l'*Esprit du christianisme* par le P. Nepveu.

« Il faut en revenir au temps passé, disait-il, aux « hommes qui n'ont pas connu la Révolution, comme « on revient aux monuments du moyen âge et au « style ogival. Aimez à vous nourrir de ces bons

* Cet examen était l'œuvre du R. P. de Bussy; le P. Guidée, alors provincial, en avait surveillé l'édition, à la prière de M. Mollevaut, qui s'en fit le propagateur.

« vieux livres spirituels de vieille fabrique : c'est « un trésor de raison, de bon sens, de naturel, d'onc- « tion, de lumières et de pratique. » Et ces lettres annonçaient, comme *spécimen*, des envois considérables pour lesquels il ne consentait pas à être remboursé.

Mais rien ne lui tenait au cœur comme la dévotion envers Marie et particulièrement envers Notre-Dame-des-Victoires. Ainsi qu'on a déjà eu occasion de le dire, il aimait cette dévotion si propre à ranimer le zèle des prêtres dans le ministère, en leur rappelant qu'ils sont chargés de beaucoup d'âmes ayant grand besoin de conversion. Dès que le *Manuel de l'Archiconfrérie* eut paru, il l'envoya de tous côtés et il ne laissait sortir personne du séminaire sans lui en donner un exemplaire. Plus tard il pressa quelques ecclésiastiques d'en faire un abrégé à l'usage de leur diocèse, afin que par ce moyen une dévotion si salutaire fût plus universellement connue. Excités par les exemples et les exhortations de M. Mollevaut, les séminaristes de Saint-Sulpice et d'Issy ont été, au témoignage du vénérable M. Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires, les plus zélés propagateurs de son œuvre [1].

On a de la peine à comprendre comment ce saint prêtre pouvait suffire à tant d'œuvres de zèle ; il n'est pas plus aisé d'expliquer d'où lui venaient les ressources qu'il y employait si généreusement : nous croyons que plus d'une fois il puisa dans la bourse de ses amis. Donnant un jour à M. Labbé des ima-

1. *Manuel de l'Archiconfrérie*, édit. 17e, p. 95.

ges de l'Immaculée Conception, il lui dit : « J'ai fait lithographier cela et j'ai chargé un de mes amis de payer à ma place. » — « J'allai lui faire une visite, dit M. Godefroy, curé de Bon-Secours, au moment où je quêtais pour mon église : Mon très-cher, me dit-il, je n'ai rien, mais, voyez-vous, nous allons trouver un moyen. Je vais signer sur votre livre de souscription, puis vous irez trouver M. l'abbé Estève * et lui direz que je le prie de faire honneur à ma signature. Docile à sa voix, j'allai trouver « M. Estève et j'en revins avec cinq cents francs[1]. »

Au milieu de ces pieuses occupations, M. Mollevaut édifiait le séminaire par la plus admirable régularité. Malgré ses infirmités, on le voyait toujours le premier à tous les exercices, et lorsque la faiblesse de ses jambes ne lui permettait plus de suivre la marche rapide des jeunes gens sous les cloîtres, pendant les récréations d'hiver, par amour pour la règle, il circulait tout seul à la suite des autres, s'arrêtant de temps en temps dans les angles pour laisser la communauté s'écouler. Lorsque les séminaristes s'en apercevaient, quelques-uns avaient l'attention d'aller se joindre à lui. Un soir, plusieurs d'entre eux l'abordèrent en lui disant : « Monsieur, voudriez-« vous nous permettre de nous promener avec vous ? « Vous nous parlerez de quelques-unes des grandes « vérités qui vous occupent sans doute dans votre « isolement. Je serai trop heureux, répondit-il, si

* M. Louis-Édouard Estève, alors attaché à l'église métropolitaine, entra peu de temps après dans la Compagnie de Jésus, où son frère François l'avait précédé.

1. Lettre de M. Godefroy.

« vous voulez souffrir dans votre compagnie un mi-
« sérable tel que moi; je ne roulais point dans ma
« tête les grandes vérités dont vous me parlez : le
« croiriez-vous ? je pensais à mon ombre projetée
« par la lumière des réverbères et je faisais cette
« réflexion : Quand je m'éloigne de la lumière,
« mon ombre grandit, grandit à ce point que je puis
« à peine en voir la tête; et quand au contraire je
« me rapproche de la lumière, l'ombre se raccourcit
« de telle sorte que quand je suis tout à fait près, je
« ne la vois plus. Ainsi, continua-t-il, quand nous
« nous éloignons de Dieu qui est la vraie lumière,
« l'orgueil nous grandit à nos propres yeux. La
« science, les honneurs, la fortune, tout cela nous
« aveugle et nous fait croire que nous sommes quel-
« que chose; tandis qu'au contraire, lorsque nous
« nous rapprochons de Dieu, nous devenons de
« plus en plus petits à nos propres yeux, jusqu'à ce
« qu'enfin nous voyions qu'il est tout et que nous ne
« sommes rien : et alors, nous perdant entièrement
« de vue, nous allons nous abîmer dans ce tout qui
« fait notre félicité. »

M. Mollevaut ne manqua jamais de se rendre à Issy, le jour où la communauté y allait en promenade, et il fit le trajet à pied tant que l'état de ses jambes le lui permit. Ne pouvant marcher aussi vite que les autres, il allait seul, ne voulant, par délicatesse, ni proposer à quelque séminariste de l'accompagner, ni accepter ceux qui d'eux-mêmes s'offraient à lui rendre ce petit service. Lorsqu'il ne put faire tout le trajet à pied, il accepta de monter dans l'omnibus, et toujours généreux, malgré sa

auvreté, il n'accepta jamais les vingt centimes que
e conducteur lui remettait en retour de la pièce de
inquante centimes qu'il lui avait donnée; aussi ces
onnes gens étaient-ils à son égard aux petites
ttentions, lui accordant volontiers le temps et
'aide dont il avait besoin pour monter et pour des-
endre sans accident.

En donnant à ceux qui l'entouraient de si rares
exemples de vertu, M. Mollevaut ne voyait en lui-
même qu'infidélité et misères extrêmes. Il écrivait en
janvier 1848 à un de ses confrères : « J'ai toujours
« plus besoin de vos prières à mesure que j'appro-
« che du terme et du moment de rendre mes comp-
« tes. C'est à présent que je vois mieux que jamais
« que je n'ai jamais été qu'un très-pauvre homme,
« rempli de misères, et, s'il était possible, je dirais à
« tous ceux que j'ai connus : Pardonnez-moi toutes
« mes sottises, implorez pour moi les inépuisables
« miséricordes du Seigneur, oubliez tous les scan-
« dales que j'ai donnés et demandez que je fasse de
« dignes fruits de pénitence. Ce qui me reste, c'est
« la plus tendre affection pour ceux avec lesquels le
« bon Dieu m'a uni par les liens de la divine cha-
« rité; ce sont les souvenirs précieux des exemples
« qu'ils m'ont donnés, et de la bonté et de l'indulgence
« dont ils ont usé à mon égard, en me supportant
« avec tant de patience et de commisération. » Il
disait à un autre de ses confrères, vers le même
temps : « Je me recommande beaucoup à vous pour
« mes misères qui ne font qu'augmenter avec
« l'âge et l'affaiblissement universel ; mais le cœur
« est toujours le même et ne change pas pour mes

« amis. » Tous ceux qui avaient des rapports avec ce saint vieillard remarquaient en effet qu'il devenait plus affectueux et plus communicatif à mesure que ses autres facultés s'émoussaient. Son cœur débordait de tendresse au souvenir des fervents disciples qu'il avait connus et dirigés à Issy. On a dit l'affection qu'il avait pour M. Labbé, supérieur de l'Institution d'Yvetot, et la peine qu'il ressentit, en 1846, quand M. de Courson lui refusa la permission d'aller prêcher une retraite dans sa communauté. Trois ans plus tard, il en éprouvait encore du regret : « Vous « allez voir mes enfants, dit-il à un ecclésiastique « des environs d'Yvetot; oui, je les aime très-tendre- « ment, dites-le-leur bien. C'est une maison de béné- « diction. Je voulais leur prêcher ma dernière re- « traite, le bon Dieu ne l'a pas voulu ; maintenant je « ne suis plus bon à rien. » — « Je ne puis vous redire, « continue cet ecclésiastique en s'acquittant de sa « commission auprès de M. Labbé, tout ce qu'il m'a « dit de bon et de gracieux pour vous. Les dernières « paroles qu'il m'a adressées étaient encore des « bénédictions qu'il attirait du ciel sur votre maison « et sur vous. J'ai regretté de ne m'être pas mis à « genoux pour les recevoir en votre nom, car son « langage m'a rappelé celui des patriarches et de « ces saints personnages qui faisaient leurs adieux « à leur famille spirituelle. »

Toutefois cet accroissement de sensibilité ne procédait pas chez lui, comme il arrive quelquefois, d'un affaiblissement général de la volonté et de l'affaissement du caractère ; jusqu'à la fin de sa vie, M. Mollevaut échappa à ce genre de défaillance et

conserva la fermeté et l'énergie de son âme. On remarqua même qu'en avançant en âge, loin de tomber dans l'indulgence excessive vers laquelle inclinent ordinairement les vieillards, il devint plus sévère dans les questions de vocation et dans l'administration du sacrement de pénitence qu'il ne l'avait été dans les temps antérieurs, les leçons de l'expérience lui faisant craindre d'avoir admis dans l'état ecclésiastique avec trop de facilité. Son zèle infatigable pour les bonnes œuvres laissait bien voir aussi que s'il ressentait, comme tous les vieillards, le besoin du calme et du repos, il était loin de faiblir en ce point. « La nature, disait-il, crie quand il faut travailler ; « mais où en serait-on si on l'écoutait ? » Quant aux précautions et aux soulagements que réclame d'ordinaire le dernier âge de la vie, M. Mollevaut ne les connut pas et il y eut très-peu de différence entre sa manière habituelle de vivre à l'époque dont nous parlons et celle du temps passé. Les doigts de sa main droite se trouvant perclus par l'effet des rhumatismes, le médecin lui prescrivit l'usage d'un médicament. « J'ai laissé cette drogue sur une tablette de « mon armoire, disait-il, et en peu de jours mes « doigts n'ont pas laissé d'avoir assez de jeu pour « me permettre d'écrire. Au reste, quand je n'avais « plus l'usage des doigts, je voyais que je diminuais « mes comptes d'autant et que certainement le bon « Dieu n'avait pas besoin de moi. Je n'en pensais « pas moins à mes bons amis. »

Mais rien ne montre mieux combien forte et vigoureuse demeurait son âme parmi les défaillances du corps que la conduite qu'il tint en 1848.

Tel on l'avait vu aux journées de juillet 1830, tel il fut dans le moment de cette nouvelle révolution. Seul il ne voulut point quitter le séminaire et il plaisantait agréablement les peureux : « Ne craignez « point, leur disait-il, nous ne méritons pas la grâce du « martyre. » Quelques semaines plus tard, il écrivait : « On ne peut pas empêcher les enfants de parler « des affaires. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'en « rire et de se moquer des peureux. Nos séminaristes « sont rentrés et conviennent qu'ils auraient « mieux fait de ne pas sortir. Quand on a passé par « soixante ans de révolutions, on n'est plus disposé à « se troubler ni à s'inquiéter. J'ai vécu avec des prê- « tres qui ne pouvaient compter sur un quart d'heure « de vie, et ce que je n'oublierai jamais, c'est que « je les ai vus calmes, contents, joyeux, prêts à « tout, et toujours fidèles à leurs exercices de piété. « On ne tenait plus à la vie, et nous devrions en être « tous là. Nos enfants auraient besoin d'être trem- « pés dans ce courage. Nous en avons qui ne trem- « blent pas et qui ne craignent pas d'aller au bout « du monde. C'est surtout dans ces commotions que « l'on reconnaît ceux qui ont l'esprit de notre état et « qui sont attachés à Dieu. Les bons deviennent « meilleurs ; les lâches deviennent plus timides et « plus humains. Prions surtout pour le clergé, à la « sanctification duquel sont attachées toutes les béné- « dictions du ciel. Tout dépend des prêtres, comme « le dit saint Vincent de Paul, et les châtiments « viennent de ceux qui ne remplissent pas leur devoir. « Nous ne devons penser qu'à cela continuellement. »

Cet homme de foi ne supportait pas que, dans ces

énibles conjonctures, on s'amusât à raisonner sur les événements et à présager l'avenir. « La foi, disait-il, a tout dit, tout appris, tout prédit, jusqu'à la fin des siècles. Quelques paroles suffisent et décident tout : *Nolite timere eos qui occidunt corpus : sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt : nolite sollíciti esse in crastinum.* Tout le reste est *fascinatio nugacitatis.* Rien de plus absurde et de plus niais « que les raisonnements sur ce qui se passe, les con- « jectures relatives à l'avenir, les nouvelles qui « dénaturent tout. » Sa correspondance de cette époque roule en entier sur la confiance et le repos dans la foi. Dans une seule occasion, le 25 mars 1848, parlant à un de ses plus anciens et plus chers disciples, il s'avança jusqu'à dire : « Qu'arrivera-t-il ? Dieu « seul le sait, mais il y a tout à espérer pour la reli- « gion et pour l'État. Nous paierons nos dettes et « puis cela finira. C'est là mon espoir fondé sur « bien des motifs ! » Après la mort de l'archevêque, sa confiance parut s'accroître encore : la sensation universelle d'admiration et de piété que cette mort héroïque produisit à Paris et dans la France entière, l'empressement avec lequel on se pressa autour des précieux restes, lui faisaient dire : « On a « droit d'espérer des grâces toutes spéciales pour la « France ! » Mais il en revenait toujours à mettre en Dieu seul sa confiance : « La politique est poussée « à bout, et la sagesse humaine est dévorée ; per- « sonne ne sait ce qui arrivera le lendemain, et les « méchants, qui sont toujours en grand nombre, ont « des fureurs qui ne peuvent venir que de l'enfer : « attendons, espérons, prions. »

CHAPITRE XXXIX

Il se prépare à la mort et cesse tout ministère. — Son filial amour pour le Souverain Pontife. — Derniers exemples de vertu qu'il donne à la communauté.

Il fit lui-même ce qu'il conseillait aux autres. Le 10 mars, 74e anniversaire de son baptême, est noté dans son *mémorial* comme une époque de sérieuses réflexions et de grandes résolutions. Le 30 avril suivant, il se mit en retraite et passa dix jours dans ces pieux exercices qu'il fit très-spécialement pour se préparer à la mort. C'est ce qu'on voit par une note qu'il écrivit à cette occasion et dans laquelle, parmi plusieurs autres textes de l'Écriture et des Pères, on lit ceux-ci : *Et vos estote parati quia nescitis diem neque horam. — Si modo moriturus esses, hoc faceres? — Dispone domui tuæ.— Redde rationem villicationis tuæ.— O Domina mea, nunc, et in hora mortis nostræ.* En tête de ces passages, objet des méditations du pieux retraitant, on lit : « 1er janvier 1848. *Circumcisio cordis.*» Nous inclinons à penser que ce souvenir a trait à deux sacrifices que fit alors M. Mollevaut. « Cherchant, dit « M. Caduc, dans tous les plis et replis de son « âme s'il avait encore de l'attache à quelque chose,

« il trouva deux objets dont il fit aussitôt le sacri-
« fice à Dieu : c'était le petit jardin qu'il cultivait
« et la chapelle qu'il avait soigneusement ornée;
« à partir de ce jour, il ne voulut plus les revoir.
« J'ignore, continue M. Caduc, si la naïveté de ses
« vieux jours lui fit faire cette confidence à quel-
« que autre, mais il est certain qu'il la fit à celui qui
« avait été son collaborateur à la Solitude. »

Au mois d'octobre suivant, M. Mollevaut se rendit encore à Issy pour donner un entretien aux philosophes qui terminaient leur retraite. « Ce n'était
« plus, dit un témoin, que l'ombre de M. Mollevaut,
« mais il fit encore une vive impression. Son début
« fut digne des plus beaux temps : il exprima, avec
« une délicatesse qui n'appartenait qu'à lui, la satis-
« faction que M. le Supérieur général avait éprouvée
« en apprenant la ferveur avec laquelle s'était passée
« la retraite, ainsi que la joie qu'il éprouvait lui-
« même en leur adressant pour la dernière fois des
« encouragements et des conseils qui devaient assu-
« rer leur persévérance. A la fin de son entretien, ce
« bon père voulut parcourir les rangs pour donner
« à chacun une image, quoiqu'il eût beaucoup de
« peine à se traîner et à se servir de ses doigts
« tout perclus ; vérifiant jusqu'à la fin cette parole
« qu'il écrivait à un directeur de Bourges : Mes
« jambes ne peuvent plus me porter, ma main se
« refuse à écrire, ma tête s'en va, mais le cœur est
« toujours le même. »

Réduit à ne pouvoir plus suivre les élans de son zèle, ce cœur généreux profitait de toutes les occasions pour les inspirer aux autres. «Dans la dernière

« visite que je lui fis à une époque où il était très-« cassé, dit un supérieur de séminaire, il me parla « très-longuement de l'esprit de zèle. Priez pour la « sanctification du clergé, répéta-t-il souvent; priez « pour la conversion des pécheurs qui affligent tant « le cœur de Notre Seigneur ! »

Dans les premières semaines de 1849, il éprouva une légère attaque de paralysie dont on s'alarma beaucoup, mais qui n'eut d'autre résultat que d'affaisser encore davantage le bon vieillard. A dater de ce moment, il fut tout à fait hors d'état de réciter son office et d'entendre ses nombreux pénitents. Un seul, Mgr Dupanloup, voulut absolument continuer de s'adresser à lui; son inflexible volonté triompha de tous les obstacles, et il reçut le dernier les pieuses exhortations de ce saint prêtre qui l'avait tant aimé.

Cependant M. Mollevaut écrivit encore quelques lettres dans lesquelles, entre autres choses, on trouve de touchantes marques du filial amour qu'il avait pour le Vicaire de Jésus-Christ. Un ecclésiastique de ses amis ayant eu l'avantage d'accompagner son évêque dans la visite qu'il fit à Pie IX, pendant l'exil de ce grand pape à Gaëte, M. Mollevaut le félicita de son bonheur et le pria de solliciter les bénédictions du Souverain Pontife pour le séminaire de Saint-Sulpice. La réponse qu'il en reçut le combla de joie, et il la fit lire à un grand nombre de personnes. « Votre lettre, lui disait-il le 27 février « 1849, a couru tout le séminaire : si vous pouvez y « ajouter un supplément, vous enchanterez tous nos « enfants. Le très-saint Père a ici tout le dévoue-« ment capable de le consoler et qui donne les plus

« riches espérances. S'il connaissait l'immense ma-
« jorité des Français ! Il peut tout obtenir. Jamais « on n'a tant prié. Il suffirait qu'il vît Marseille « pour être convaincu d'un sentiment auquel rien « ne peut être comparé. Obtenez-nous, ajoutait-il, « tout ce que le Souverain Pontife peut vous accor- « der pour Saint-Sulpice de grâces spirituelles; « même des chapelets et des médailles pour prolon- « ger un souvenir si précieux. » M. Mollevaut ne manquait jamais une occasion de témoigner ainsi son respect filial pour le Vicaire de Jésus-Christ, et cette disposition de son cœur était si bien connue de ses disciples, que l'un d'eux a dit de lui : « Il au- « rait volontiers mis la tête sur le billot pour le « Souverain Pontife. »

La lettre dont on vient de parler fut la dernière qu'écrivit M. Mollevaut. Il fit dire, vers ce temps, aux prêtres qui correspondaient avec lui qu'il ne pouvait plus leur répondre, mais qu'il recevrait cependant avec plaisir et reconnaissance les lettres qu'on voudrait bien lui adresser. Dès lors, réduit par ses infirmités à la plus complète inaction, il semblait ne plus chercher qu'à se rendre méprisable. Un ecclésiastique étant venu le voir dans ces circonstances lui dit en l'abordant : « Eh bien ! monsieur, voici le « temps où vous n'avez plus qu'à pratiquer la « maxime que vous avez si souvent inculquée : *Ama « nesciri et pro nihilo reputari.* — Mon cher, ce n'est pas « ainsi qu'il faut dire, reprit-il aussitôt : *Ama nesciri « et pro stulto reputari.* » Longtemps auparavant, alors qu'il se voyait l'objet de l'estime universelle, il avait dit à un de ses jeunes confrères, dans l'abandon de

la conversation : « Voyez-vous, mon bien cher, ce « Mollevaut après lequel tant de personnes courent, « un temps viendra qu'il radotera au séminaire de « Paris, et tout le monde se moquera de lui. » Et comme le jeune ecclésiastique se récriait, il reprit : « Oui, tout le monde, et vous le premier. » Ce saint prêtre avait-il demandé à Dieu de finir ses jours dans l'état humiliant et voisin de l'enfance où on l'a vu plusieurs années? C'est un secret que Dieu s'est réservé; mais ceux qui l'ont le mieux connu eurent tous cette pensée, et des indices frappants justifient leur conjecture. Il est du moins indubitable qu'il regardait cet état comme une faveur digne d'envie. « Bien des fois, dit M. Caduc, je l'ai entendu, pendant « la vieillesse décrépite de M. Duclaux, parler de l'a- « liénation où était tombé ce pieux ecclésiastique « comme de la faveur la plus insigne que Dieu pût « lui accorder, et qu'il ne réserve qu'à ses meilleurs « amis. »

En attendant que cette grâce lui fût pleinement accordée à lui-même, M. Mollevaut s'appliquait avec une sorte de passion à détruire tout ce qui pouvait lui attirer quelque considération. Un jour il réclama, avec force et vivacité, quelque livre qu'il avait prêté à un de ses confrères. On lui fait remarquer en vain que ce confrère est absent et qu'on ne peut pénétrer dans sa chambre. Il insiste et demande qu'on envoie chercher le serrurier. Quand on lui apporta le livre, il l'ouvrit au premier feuillet où il y avait un *hommage d'auteur* conçu en termes honorables pour lui, et dit en le déchirant : « Il faut qu'il « ne reste rien de ce misérable! »

Un des traits d'édification les plus touchants que M. Mollevaut ait donnés dans les dernières années de sa vie, c'est l'amour de la pauvreté qu'il porta jusqu'à ses dernières limites. Il s'était dépouillé, ainsi qu'on l'a vu, de tous ses livres en sortant de la Solitude, et n'avait au séminaire de Saint-Sulpice que quelques ouvrages de piété qu'il prêtait à ses pénitents. Mais, dès les premiers mois de 1849, il parut préoccupé du désir de n'avoir plus rien et de mettre hors de sa chambre quelques petits objets qui lui restaient encore en propriété. A cet effet, il porta un jour chez le maître des cérémonies du séminaire les trois tableaux de l'*Intérieur de Jésus*, de l'*Intérieur de Marie*, et du *Sacré-Cœur* qu'il avait coutume de faire exposer sur l'autel du vestibule de la chapelle, pendant les octaves de ces fêtes. Plus tard, il lui remit les quelques livres qu'il possédait encore, c'est-à-dire trois ou quatre volumes, avec un certain nombre de lithographies. « Il me tourmenta ensuite « pendant quelques jours, ajoute l'ecclésiastique à « qui nous devons ces détails, pour me faire enlever « plusieurs exemplaires des *Maximes* de M. Olier « sur l'obéissance qui se trouvaient dans sa biblio- « thèque, ne me laissant pas de repos que je ne les « eusse emportés : il voulait aussi que je prisse les « rayons de la bibliothèque, et je ne pus l'en dis- « suader qu'en lui faisant remarquer qu'ils apparte- « naient à la maison et non à lui. Je ne saurais dire « combien de fois il vint encore me trouver pour me « prier d'aller voir dans sa chambre s'il n'y avait « rien à enlever. J'eus peine à lui faire garder les « objets de piété sans valeur qui s'y trouvaient en-

« core ; je dus lui dire qu'il en avait besoin pour « le bien de son âme. Trouvant toujours un sujet « d'inquiétude dans la possession de ces objets, il « voulut enfin s'en défaire et, le 18 juillet 1849, il « me fit donation de tout ce qui lui restait, c'est-à- « dire d'une montre, d'un réveil, d'un couteau, d'une « paire de ciseaux, de deux christs coloriés et de « quelques mauvaises gravures collées sur la mu- « raille. Des titres, des valeurs, de l'argent, il n'y en « avait pas l'ombre. Après cet acte de dépouille- « ment, je vis qu'il était satisfait ; il se voyait plus « semblable à son divin Maître en ne possédant ab- « solument rien sur la terre. »

A la fête de la Présentation de cette année, il était déjà tellement affaibli, qu'il ne put qu'avec peine descendre à la chapelle au moment de la rénovation des promesses cléricales : ce fut un spectacle touchant de voir ce vieillard vénérable se traîner jusqu'au pied de l'autel, appuyé sur deux séminaristes, pour y renouveler sa consécration. L'année suivante, il lui fut impossible de descendre, et un de Nos Seigneurs les évêques présents à la cérémonie monta chez lui pour recevoir ses promesses. Ce n'était qu'avec peine qu'il s'abstenait, même dans la nécessité, de prendre part aux pieuses pratiques du séminaire. Pendant qu'il était supérieur de la Solitude, et depuis son retour à Paris, son office, à la fête du Sacerdoce, fut toujours de porter la croix en tête des prêtres qui ce jour-là font les cérémonies. Quand la vieillesse et les infirmités l'eurent mis hors d'état de faire cette fonction, il demanda avec instance qu'on lui assignât l'office de portier : il

l'aurait rempli avec bonheur, mais il ne put l'obtenir.

En 1849, ses idées commencèrent à se brouiller étrangement; mais, au milieu de ces tristes accidents, sa foi et sa vertu brillaient encore dans toute leur pureté. Un jour, M. de Courson le trouva à la chapelle, affaissé sur lui-même et dormant. Il s'approcha de lui, et avec sa douceur accoutumée : « Mon « bon monsieur Mollevaut, lui dit-il, voyez si je n'ai « pas raison de vouloir que vous dormiez le matin : « vous êtes à bout de forces. » M. Mollevaut réveillé et pris sur le fait sut se tirer d'embarras. « On « laisse bien les vieux chiens dormir aux pieds de « leurs maîtres, répondit-il, et on ne veut pas que je dorme ici. » M. de Courson se sentit désarmé et le laissa devant le Saint-Sacrement.

Il contracta, à cette époque, un rhume très-intense qui lui occasionna une grande oppression de poitrine. C'était à son âge une maladie sérieuse, et on se hâta de lui donner l'Extrême-Onction. Dans le cours de cette maladie, les instincts de nature commencèrent à se montrer, sa raison étant trop faible pour les dominer constamment. La médecine prescrivait une saignée, mais il se refusait à la subir : « Jamais, « disait-il, on n'est parvenu à m'ôter une goutte de « sang, et je ne cèderai pas à l'âge où je suis. » Après des prières et des instances inutiles, on voulut s'emparer de son bras, mais il s'agitait et repoussait violemment ceux qui le saisissaient. Il n'y eut plus d'autre moyen que de faire venir M. Carbon, son directeur. Dès que celui-ci l'eut engagé doucement à se laisser saigner, il présenta son bras avec la doci-

lité d'un enfant. Comme l'oppression continuait, on lui mit sur la poitrine un large vésicatoire et le succès de ce dernier remède fut complet. Tout ceci se passait aux approches du nouvel an, jour où les séminaristes, après avoir reçu des mains de M. le Supérieur les étrennes de la très-sainte Vierge, vont successivement dans les chambres de MM. les Directeurs pour leur souhaiter la bonne année. Lorsque la tournée fut faite, un nouveau venu remarqua, sur une porte qu'il n'avait pas encore ouverte, l'indication à laquelle on reconnaît les chambres des Directeurs. Il se présenta donc pour ne pas manquer aux convenances. Il fut fort étonné de trouver un vieillard étendu dans son lit, mais il ne se déconcerta pas : « Monsieur, lui dit-il, je viens vous sou« haiter une prompte guérison et une parfaite santé « pendant tout le cours de cette année.—Que dites« vous là ? » reprend le malade avec vivacité. Le jeune séminariste, croyant alors qu'il parlait à un sourd, élève la voix : « Monsieur, je dis que je viens « vous souhaiter une prompte guérison et une par« faite santé pendant tout le cours... » Le malade élevant la voix à son tour : « Ce n'est pas là ce qu'il « faut me souhaiter. — Et quoi donc? — Il faut me « souhaiter que la volonté de Dieu s'accomplisse « en moi en toutes choses. »

Les soins les plus affectueux lui furent prodigués pendant cette maladie par les séminaristes et les Directeurs. L'un de ces derniers qui, à Rodez, l'avait remercié au nom de la communauté, dix ans auparavant, le veillant une nuit, lui demanda s'il le reconnaissait : « Oh! je n'ai pas oublié le compliment

que vous me fîtes à Rodez. » — « Je lui exprimai, dit cet ecclésiastique, toute ma surprise de voir qu'il se rappelait si bien un détail de si peu d'importance. — Mon très-cher, me dit-il alors, j'ai oublié toutes les injures, même celles que j'avais méritées ; mais pour les compliments qu'on m'a faits, quelque peu mérités qu'ils fussent, je me les rappelle toujours, et ils sont trop souvent encore un aliment pour ma vanité. » M. de Courson, plus que personne, était plein de bonté et d'égards pour le saint vieillard qu'il vénérait comme un père. Par les attentions les plus délicates, il s'appliquait à lui prodiguer les témoignages de sa reconnaissance, et voulut lui administrer lui-même le sacrement d'Extrême-Onction. On était loin de prévoir alors que ce sage et très-bon supérieur, encore dans toute la force de l'âge, descendrait prochainement au tombeau, et que le vieillard qu'il venait d'administrer lui survivrait plusieurs années.

Ce n'est pas ici le lieu de faire connaître à quel point cette mort prématurée fut sensible à la Compagnie de Saint-Sulpice, et combien touchants furent les adieux que ce vénéré mourant fit à ses confrères réunis autour de lui. M. Mollevaut n'ayant pu s'y trouver, M. de Courson, le lendemain, qui fut la veille de sa mort, demanda à le voir pour lui faire aussi ses derniers adieux. Deux séminaristes allèrent le chercher et l'aidèrent à se rendre chez le malade. Dès qu'il fut assis, M. de Courson lui dit : « Eh bien! mon bon « père Mollevaut, vous comptiez partir avant moi, « et voilà que je prends les devants. Il y a vingt-sept « ans révolus que vous m'avez assisté à ma pre-

« mière messe, dans la chapelle de Lorette.» — « Oui », répondit M. Mollevaut ému jusqu'aux larmes; et il répondit ainsi par des monosyllabes à tout ce qui lui fut dit. Quand on crut devoir mettre fin à cette scène attendrissante, M. le Supérieur demanda à embrasser le bon vieillard, qui dut se mettre à genoux pour cela, l'état du malade l'obligeant d'être jour et nuit dans un fauteuil. Tous les assistants étaient vivement touchés en voyant ces deux saints malades parvenir avec peine à se mettre dans les bras l'un de l'autre. En rentrant chez lui, M. Mollevaut ne dit mot aux deux séminaristes qui le soutenaient : il paraissait très-ému et ses yeux étaient mouillés de larmes.

Quelques mois après eut lieu l'assemblée générale destinée à donner un nouveau supérieur à la Compagnie; le saint vieillard était trop affaissé pour y prendre part: on lui proposa donc de se démettre de la fonction d'assistant, ce qu'il fit aussitôt et sans aucune observation.

CHAPITRE XL

On obtient son portrait par stratagème. — Il passe à Issy les trois dernières années de sa vie. — Sa mort, ses obsèques, son éloge.

Vers le même temps, M. Mollevaut reçut la visite de Mme de Vaudrecourt qui, ne voulant pas qu'aucun de ses enfants fût privé de la bénédiction de son saint oncle, les lui présenta tous à la fois dans un des derniers voyages qu'elle fit à Paris. Elle venait en effet le voir assez souvent et remportait toujours de ces visites les plus douces consolations. « Mon oncle, dit-elle, était très-affaibli, mais ses « conversations n'en avaient que plus de charme « pour moi, car il se laissait aller à un abandon qui « ne lui était pas ordinaire. » Ce jour-là, avant de le quitter, elle s'agenouilla devant lui avec tous ses enfants et sollicita une dernière bénédiction pour qu'elle demeurât à jamais dans la famille. Mme de Vaudrecourt souhaitait vivement une autre faveur : avoir le portrait de son saint oncle; mais la profonde humilité du bon vieillard lui faisait désespérer de l'obtenir. Sur ce point, en effet, M. Mollevaut avait des principes inflexibles quand il s'agis-

sait de lui-même, quoique assez accommodant à l'égard des autres. « On vous demande votre por-« trait de si bonne grâce, écrivait-il à un confrère, « et avec des conditions si désirables pour vous, qu'il « y aurait cruauté à refuser absolument : mais « j'aime beaucoup le juste milieu. Faites-vous des-« siner dans un petit ovale, dans la dimension des « portraits en miniature, avec un joli cercle doré, le « tout dans une boîte bien ornée, et vous justifierez « ce parti en montrant avec votre rhétorique que ce « portrait est pour le cœur et l'amitié, que vous ne « voulez pas être exposé au premier venu dans un « salon où l'on pourrait, en votre présence, dire des « choses qui vous feraient changer de figure, ce « qui épouvanterait la compagnie. » Quant à lui, on eut beau insister, tant qu'il conserva le plein usage de ses facultés, on ne put rien obtenir. « Vous auriez « pu vous dispenser, répondait-il en 1847 à un prêtre « qui lui avait fait cette demande, de terminer vo-« tre lettre par l'idée la plus comique qui puisse pas-« ser dans la tête. Je voudrais que non-seulement « ma triste figure, mais tout ce que j'ai dit, fait ou « écrit fût entièrement détruit. » Deux ans plus tard, cet ecclésiastique, étranger à la Compagnie, mais très-affectionné à M. Mollevaut, revint encore à la charge, et cette fois il s'adressa à M. de Courson qui, au besoin, avait droit de commander. « Je « suis bien touché, lui répondit le vénéré supérieur, « de votre filiale affection pour notre bon M. Molle-« vaut; mais comment arriver à vous procurer cette « consolation? Quelle que soit la vertu de notre » saint confrère, je n'oserais pas mettre son obéis-

sance à l'épreuve que vous m'avez proposée. Il faudra user de quelque stratagème. Je ferai de mon mieux. »

On usa de stratagème en effet, et l'on réussit, ais seulement après la mort de M. de Courson. a nièce de M. Mollevaut, fille du membre de Institut, avait joint ses instances à celles de sa usine: on tenta donc de la satisfaire. Profitant e l'affaiblissement des facultés du bon vieillard, on excita d'abord en lui le désir de voir coment fonctionnait l'appareil des photographes, puis n le mit en grande tenue et on le conduisit chez 'artiste, où il ne fit nulle difficulté de laisser faire sur lui l'essai du merveilleux instrument. La gravure prise sur la photographie est accompagnée d'un texte latin qui ne pouvait être mieux choisi : *Verbum ipsius quasi facula ardebat.* C'est, avec le chapelet roulé entre les doigts de la main gauche, ce qu'il y a de plus expressif dans cette lithographie; cependant le regard conserve encore quelque chose de son feu et de sa douceur; mais la pose de la tête, les traits du visage et tout l'ensemble des détails ne donnent qu'une faible idée de l'ancien supérieur de la Solitude. C'est que, comme on l'a dit, ce n'était déjà plus qu'une ruine. Dès les premiers mois de 1851, à peine pouvait-il aller de son fauteuil à son lit et le moral baissait à proportion. Dans cet état, les impulsions de la nature prenaient souvent le dessus et lui faisaient dire les choses les plus opposées à ce qu'on avait tant admiré en lui. « On voyait, dit « un témoin de cet étrange changement, à quel point « M. Mollevaut, en suivant les attraits de la grâce,

« avait triomphé des inclinations de la nature. Tant « qu'il a eu l'usage de toute sa raison, il n'agissait, « ne parlait, ne pensait que selon le mouvement de « l'Esprit-Saint; mais cette habitude n'était pas en « lui le fruit d'un naturel porté à tout ce qui est bien, « c'était l'effet d'une violence continuelle qu'il fai- « sait à la vieille créature. »

Après les vacances de 1851, qu'il avait, comme toujours, passées à Issy, on jugea à propos de l'y laisser dans la communauté des philosophes, où les soins les plus assidus devaient lui être prodigués. Deux domestiques, qui unissaient au dévouement un naturel très-doux, furent attachés à son service et ne le quittaient ni jour ni nuit. Les Directeurs, et la plupart des prêtres qui venaient à Issy, faisaient de fréquentes visites à ce vénérable père, malgré l'espèce d'hébètement où il se trouvait si souvent réduit. « J'aimais alors, dit l'un d'eux, à aller contem- « pler ce saint vieillard, comme on va admirer de « vieilles ruines d'un magnifique édifice. Parfois il « me parlait encore avec le sourire sur les lèvres, « comme dans ses plus beaux jours. On retrouvait « dans ces moments rapides tout son cœur, la déli- « catesse de l'amitié, l'expression la mieux choisie; « on voyait que ses habitudes de piété, de zèle, de « charité ne l'avaient pas complétement abandonné. « Jamais je n'ai mieux compris que dans ces circon- « stances combien tout ce que j'avais admiré en « M. Mollevaut était surnaturel. » Quelques paroles de vanité et de complaisance en ses œuvres furent les premiers symptômes auxquels ses confrères connurent le grave changement qui s'était fait en lui.

nversant avec l'un de ses successeurs à la Solitude, lui avait dit : « Voyez-vous, j'ai été dix-huit ans à la Solitude : ce sont là des années de campagne qui comptent double. » Cette parole, qui dans la bouche in homme moins humble n'aurait pas été remarquée, rut en M. Mollevaut, jusque-là si plein de mépris ur tout ce qu'il avait fait, le sûr indice d'un affaissement moral : la suite ne confirma que trop ce remierjugement. Bientôt, avec la vanité, toutes les utres inclinations de nature se montrèrent en lui. et homme si mortifié en toute chose laissait voir aintenant de grossiers instincts de gourmandise ; u lieu qu'auparavant il était le plus doux des hommes, d'une patience inaltérable dans tous les événements de la vie, n'ayant sur les lèvres que des paroles aimables, ne paraissant s'apercevoir ni des mportunités ni des injures; maintenant il lui arrivait quelquefois de se mettre en colère comme un enfant. Cependant l'habitude de la douceur chrétienne, si profondément enracinée dans son cœur, empêchait que ces mouvements d'une nature violente ne se fissent jour fréquemment.

Mais c'est surtout la vivacité de sa foi qui, par intervalles, se montrait avec éclat. Un Père de la Miséricorde étant venu le voir et lui parlant de ses grandes occupations : « Pour moi, lui dit-il, toute « mon occupation est d'être porté du lit au fauteuil « et du fauteuil au lit. — Certes, dit le Père, « voilà un beau travail ! — Mon cher, reprit M. Mol- « levaut, le plus grand, le plus important de tous les « travaux, c'est d'accomplir la volonté de Dieu. » On lui apportait d'abord la sainte communion tou

les huit jours, aux termes du rituel de Paris; mais plus tard son intelligence paraissant presque éteinte, le supérieur des philosophes ne la lui apportait plus que de quinze en quinze jours. Cette lueur d'intelligence se ranimait sensiblement à la vue des préparatifs de la cérémonie. Alors il donnait tous les signes de la religion la plus profonde; si le prêtre se fût retiré aussitôt, il aurait à l'instant même perdu totalement le souvenir de l'action sainte qu'il venait de faire. Pour éviter cet inconvénient, M. le Supérieur demeurait devant lui environ un quart d'heure, en surplis et en étole, et il suffisait de sa présence pour que le vieillard continuât de s'entretenir avec Notre Seigneur, dans l'attitude d'un recueillement profond.

Mgr Sibour, alors archevêque de Paris, se trouvant à Issy, voulut voir et bénir une dernière fois l'homme de Dieu. Il monta dans sa chambre et, posant la main sur le bras du fauteuil où M. Mollevaut était assis, il chercha à réveiller encore une fois cette vie qui s'éteignait. Au moment de se retirer, l'archevêque prit la main du saint veillard et la baisa. M. Mollevaut fut très-convenable durant cette visite, et lorsque Monseigneur se fut retiré, il se courba sur le bras du fauteuil et baisa la place où la main du prélat s'était posée. Ce reste d'intelligence s'affaiblissant chaque jour semblait, vers la fin, ne paraître qu'avec la rapidité de l'éclair. « Je le revis, hélas! « dit M. Labbé, dans le temps de son humiliation, « et j'eus le bonheur de l'entendre encore me saluer « par mon nom et me dire qu'il me reconnaissait « pour l'un de ses meilleurs amis; mais c'était un « éclair et le nuage se referma aussitôt. »

La dernière année de sa vie fut marquée par de
ouvelles souffrances : il devint tellement perclus
e tous ses membres qu'il fallait lui porter les mor-
eaux à la bouche. D'autre part, le séjour continuel
.u lit ou sur le fauteuil avait, nonobstant toutes les
récautions, causé une plaie dont le traitement lui
ccasionna de vives douleurs. On parvint enfin à la
icatriser; mais il lui survint au côté une ébullition
piniâtre dont les démangeaisons ne lui laissaient
ucun repos. Ce fut encore l'occasion d'un traite-
nent bien douloureux. Le bon vieillard y portait in-
stinctivement la main, et l'attention nécessaire qu'a-
vaient les domestiques à le contrarier sans cesse et à
l'empêcher par tous les moyens d'atteindre à la plaie,
siége de la démangeaison, était un spectacle bien
pénible. C'est ainsi qu'au milieu des souffrances et
des humiliations il s'avançait vers le terme heureux
après lequel il soupirait depuis si longtemps. Vers
la mi-janvier 1854, il fut atteint d'un rhume dont on
ignora la cause. Le 1er février, on voyait avec
joie que cette indisposition était presque entière-
ment passée; mais le soir même de ce jour, il fut
saisi d'une congestion cérébrale qu'aucun remède
ne pouvait combattre. Les organes ayant perdu abso-
lument tout leur jeu, il fut impossible, malgré tous
les efforts, de lui faire avaler quoi que ce fût. Il était
dans son lit à l'état de cadavre, si ce n'est que le vi-
sage paraissait enflammé et que la respiration s'a-
percevait encore. On s'empressa de lui administrer
les derniers sacrements, et il demeura dans cet état
d'immobilité et d'insensibilité jusqu'au samedi, 4 fé-
vrier 1854. A six heures vingt minutes du matin,

sans mouvement, sans contraction d'aucune sorte, M. Mollevaut s'endormit dans le Seigneur. Il achevait sa quatre-vingtième année.

« J'ai eu le bonheur, écrivait quelques jours après « un jeune philosophe d'Issy, d'aller à mon tour « prier près de ces restes mortels : j'ai contemplé « avec respect et vénération cette belle tête que les « souffrances avaient ennoblie au lieu de la défigurer. « C'est une relique que le séminaire possède et une « source de bénédictions pour tous. Je me rappellerai « toujours ce saint vieillard paraissant reposer d'un « doux sommeil sur son lit de mort; le silence et le « calme qui l'environnaient élevaient l'âme vers le « ciel, et j'ai senti près de lui un vif désir de me « donner à Dieu plus généreusement. » Ces impressions de grâce ne sont pas effacées et, encore aujourd'hui, le souvenir de M. Mollevaut ranime la foi et la piété dans Saint-Sulpice. *Defunctus adhuc loquitur.*

La cérémonie des obsèques dut être différée au lundi, pour permettre aux ecclésiastiques de s'y trouver; ils y vinrent en grand nombre, et quoique M. Mollevaut, depuis cinq ans, fût dans le monde comme étant déjà mort, on vit bien que son souvenir était chèrement gardé dans le cœur de ceux qui l'avaient connu. M. Carrière, dans la lettre mortuaire qu'il adressa, selon l'usage, à toutes les maisons de la Compagnie, rendit un bel hommage aux grandes vertus du saint prêtre. « Nommé, dit-il, supérieur de « la Solitude, il y passa dix-huit ans, dans l'état, on « peut le dire, de l'immolation la plus complète. « Tendre et compatissant pour les souffrances des

autres, il se traitait lui-même avec une dureté presque incroyable. Jamais, pendant ces dix-huit ans, il ne prit de vacances. La haute idée qu'on « avait de sa sainteté jointe à sa charité attirait près « de lui un nombre très-considérable de directeurs, « de prêtres et de séminaristes. Son zèle pour la « sanctification du clergé n'a jamais rien perdu de « son ardeur. Tous les moyens qui tendaient à ce « but, il les mettait en œuvre. On a remarqué, sur- « tout dans les dernières années de sa vie, que la « pensée des outrages faits à Notre Seigneur par un « si grand nombre de profanateurs sacriléges était « pour lui le sujet d'une douleur amère ; et leur con- « version, l'objet principal de ses prières et de celles « qu'il demandait aux autres. L'état d'affaiblisse- « ment auquel ce saint prêtre a été réduit depuis « quatre à cinq ans venait, on n'en peut douter, des « travaux auxquels il s'était livré avec tant d'ardeur « et de continuité pour la sanctification du clergé [1]. »

Les mêmes éloges furent donnés au vertueux défunt par tous ceux qui l'avaient particulièrement connu. Déjà de son vivant on avait de lui cette haute opinion, et ceux même qui, en quelques occasions, ont blâmé sa manière d'agir, se plaisaient à reconnaître son éminente vertu : « Ce n'est pas, disait l'un « d'eux, que je ne le regarde comme un saint, à tel « point que je ne serais pas du tout étonné s'il faisait « des miracles. » Lorsque M. Conteaux, lieutenant-colonel, alors sous-directeur de l'École de Saint-Cyr, dit à Mgr Gros, évêque de Versailles, qu'il était assez

1. Lettre circulaire du 8 février.

proche parent de M. Mollevaut : « Vous avez, lui ré-
« pondit-il, un parent qui est un grand saint. » Le même éloge sortit de toutes les bouches après sa mort. La nouvelle en étant parvenue à Mme de Vaudrecourt, sa nièce, qui était à Metz, le R. P. Richard, de la Compagnie de Jésus, lui dit aussitôt : « Je ne serais pas étonné s'il recevait les honneurs « de la canonisation. » Ce sentiment de vénération était général parmi les prêtres de la Compagnie. « De quelle belle récompense et de quelle gloire, di- « sait un directeur du séminaire d'Avignon, ne jouit- « il pas maintenant dans le sein de Dieu, auprès, « tout auprès de M. Olier ! Pour moi, et je ne suis « pas le seul, je ne prie pas pour lui, je ne puis croire « qu'il en ait besoin, puisqu'il a été, pendant sa vie « et à sa mort, tout charité ; mais je le prie pour moi « et pour ceux que j'aime et je ne le prierai pas en « vain. Je ne serais pas étonné qu'il fît des mira- « cles. »

« M. Mollevaut, dit M. l'abbé Duchesne, a été un « homme considérable dans la Compagnie de Saint- « Sulpice par sa foi, sa science, sa générosité, son « désintéressement : l'humilité, l'obéissance, le « mépris des biens périssables, l'esprit apostolique, « la connaissance des voies intérieures, du cœur « humain et des secrets de l'Esprit-Saint étaient en « lui à un haut degré. » — « On aurait un livre piquant « et utile, dit ailleurs le même écrivain, en recueil- « lant quelques-uns des mots, des apophthegmes « de ce vieillard vénérable [1]. »

1. *Ami de la Religion*, t. CLXIV, p. 166.

Sans prétendre faire ce livre, nous allons, pour a satisfaction et l'édification du lecteur, recueillir ci quelques-uns des conseils que cet habile maître a donnés, et que plus d'une fois il a revêtus d'une orme concise et originale pour les rendre plus profitables à ses disciples.

PREMIER APPENDICE

CONSEILS DONNÉS PAR M. MOLLEVAUT A DIVERS ECCLÉSIASTIQUES.

§ I[er]

Conseils généraux à des directeurs de séminaire.

I. Laissez-vous placer où l'on voudra ; ne désirez qu'une chose, c'est de ne vous en mêler en rien, de ne rien manifester et de craindre comme la peste que l'on ait égard à quelques-uns de vos désirs. Vous y seriez bien attrapé. Il n'y a de bonne que la place que nous n'avons pas choisie. Tenez-vous donc toujours dans une parfaite indifférence. Pour peu que la balance penche d'un côté, on n'a plus la paix, la vigueur de l'âme, la pureté d'intention. On perd mille occasions de faire le bien et pour soi et pour les autres. Travailler où on est comme si on ne devait jamais en sortir, et être disposé à tout quitter au premier ordre, c'est le moyen d'être bien partout.

II. Vous me faites part d'une résolution dont je

bénis Notre Seigneur, c'est de ne point vous plaindre ni éclater quand les choses ne vous paraissent pas aussi bien que vous le voudriez. Tenez-y bien et constamment, selon la maxime de M. Bertin, de commencer par nous-mêmes et par être des saints, avant de se plaindre des autres. Ceux qui nous traitent durement et font peu de cas de nous, nous rendent un service au delà de tout prix. Ils sont par excellence nos véritables bienfaiteurs. Nous devrions les chérir cordialement, comme ont fait les Saints ; et cela seul peut nous faire avancer dans l'humilité. Hélas! mon cher ami, vous ne trouverez la perfection nulle part, mais partout le besoin de nous supporter les uns les autres. C'est ce que l'on peut faire de mieux, travaillant toutefois à devenir tous les jours plus humbles et plus charitables.

III. Quant à l'état du séminaire, supporter avec patience est tout ce que l'on peut faire. Éviter de paraître mécontent de la communauté et, dans les instructions et sujets d'oraisons, ne pas insister sur les désordres, et se contenter de parler des vertus qui y sont opposées.

IV. Vous voyez, par ce que vous a dit un de vos pénitents, combien les jeunes gens nous observent, et comme ils sont choqués des moindres choses, parce qu'ils pensent avec raison que nous devrions avoir dompté la nature et mortifié toutes les passions. Mais ce qui attire surtout leur estime et leur confiance, c'est quand on est en tout temps calme, paisible et imperturbable; et il est bon de tendre sans cesse à cette douceur et suavité extérieure qui gagne tous les cœurs et qui s'acquiert par le re-

eillement et l'union à Notre Seigneur. En atten-
nt, il faut nous humilier beaucoup de nos imper-
ctions qui en arrêtent plusieurs dans les voies de
sainteté. Si nous étions ce que nous devons être,
mme les séminaristes seraient fervents et les prê-
es édifiants! Le bon exemple est supérieur à tout
t obtient tout. Ce serait un grand mal si tous les
irecteurs n'entraient pas dans cette persuasion,
ue l'exemple de la règle est tout ce qu'il y a de
lus persuasif pour les jeunes gens, et que si l'on
e veut pas vivre en esprit de pauvreté, simplicité,
louceur et humilité, on gâte son affaire, on empê-
he un bien très-considérable, et finalement on en
endra un compte très-sévère. Oh! qui sentira une
onne fois l'influence de notre vocation et de notre
ministère sur toute la sainte Église! Ne cessons de
demander cette grâce.

V. Quelques sentiments qu'on ait sur la Compagnie, ne pensons qu'à faire le bien; le reste ne nous regarde pas, et les contradictions ont de tout temps accompagné l'œuvre de Dieu. Quant aux difficultés dont vous me parlez, la divine Providence les connaît bien et saura tout disposer sans que les hommes doivent s'en inquiéter. Ah! mon cher ami, vivons de la foi, bouchons-nous les oreilles sur tout ce qui vient de l'esprit du monde et de la prudence du siècle.

VI. Notre plus grande consolation est de voir se former des prêtres selon le cœur de Dieu, et au niveau des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons; car ce n'est qu'avec un entier détachement, un zèle généreux et une oraison continuelle qu'on

peut rallumer la foi et faire marcher dans les vertus chrétiennes. Pour cela, quelque bon que soit un séminaire, il y a toujours à faire. Voilà pourquoi je conçois moins facilement qu'on cherche d'autres âmes à sanctifier, lorsque nous en avons près de nous dont une seule demanderait tous nos soins.

VII. Mais quoique nous mettions bien des obstacles aux grâces du bon Dieu dans nos enfants, cependant la miséricorde divine, au milieu de toutes nos misères, nous fournit une ressource admirable qui est de s'humilier, d'agir en esprit de confusion et dans le sentiment de notre impuissance, puis de ne faire fond que sur la prière; de sorte que l'humilité et la prière, voilà, mon cher ami, ce qui doit faire l'occupation de toute notre vie, et en même temps nous faire agir avec une entière paix et confiance, parce que la parole divine est engagée à exaucer les humbles et à écouter les prières d'un cœur contrit.

VIII. Prenons garde qu'à force de voir trop haut nous ne soyons effrayés du chemin qu'il faut faire; il vaut mieux partir du point où l'on est; aller doucement et successivement, et même préférer les petites vertus, à l'exemple de saint François de Sales, commençant toujours par se supporter soi-même; évitant le chagrin et le trouble, et comptant sans cesse sur les miséricordes éternelles. Quant aux tentations contre l'humilité, la pureté d'intention, il y en a pour toute la vie; ce n'est jamais fait et il faut recommencer tous les jours sans en être étonné. C'est beaucoup que de dire : Je ne cesserai jamais d'y travailler, quand même je ne verrais aucun profit; de

ıme que vous prenez tous les jours vos repas sans oir un estomac plus robuste.

IX. Vous avez bien raison de chercher l'obéisnce en tout et partout : *usque ad mortem, mortem ıtem crucis.* Ainsi, travailler à rompre sans cesse sa ılonté, son esprit propre, ses raisonnements pour être pas exact et ponctuel. Fidélité au premier ıup de cloche pour les exercices : c'est la voix de ieu, l'édification du séminaire et une prédication ui vaut mieux que toutes nos paroles ; c'est encore ne jolie et continuelle mortification. Berchmans se éjouissait au dernier moment de n'avoir pas manué volontairement un point du règlement.

X. Continuez, mon bien cher ami, à vous renıre fidèle à vos résolutions, à être un modèle parfait le l'exactitude à la règle; cela produit plus de fruit ıue tous les plus beaux discours; ensuite à purifier ıotre intention de manière à sanctifier toutes vos ıctions et à les faire uniquement pour la gloire de Dieu. Travaillez en même temps à bien combattre votre caractère et votre tempérament et à agir avec calme, modestie et patience. Avec cela, vous passerez une bonne année.

XI. Continuez aussi à goûter le bonheur de la sainte obéissance : on sent toujours davantage combien il est doux de ne tenir à rien et de se laisser conduire. Je vois que je n'ai fait que des sottises quand j'ai suivi mes propres idées. C'est encore un avantage que de trouver un bon confrère qui veuille bien nous donner des avis charitables, parce que ceux qui vivent tous les jours avec nous nous connaissent beaucoup mieux que nous ne nous connais-

sons. Mais on a toujours peur de faire de la peine, et saint Charles se plaignait que personne n'osait lui dire la vérité sur ses défauts. Mon directeur, M. Carbon, m'a fait une fois une observation sur mon caractère et il m'a fallu deux ans pour être bien convaincu de la justesse de son observation, et je vois qu'il faut encore plus de temps pour se corriger. Nous avons notre divine Mère qui supplée à tout ce qui nous manque et qui sollicite sans cesse pour nous les miséricordes inépuisables du meilleur des maîtres.

XII. Oh! mon très-cher, tenons bien à ce principe fondamental auquel est attaché tout l'esprit de la Compagnie et la bonne administration des séminaires, que sans la douceur nous ne ferons rien; que si l'on ne gagne les cœurs et l'on n'obtient la confiance, tout est perdu. La vertu de douceur est capitale, fondamentale, est tout dans nos séminaires, si nous voulons conserver notre esprit et ne pas changer nos maisons en colléges ou casernes. Notre très-honoré père, M. Duclaux, ne parle plus que de cette vertu excessivement rare. Employez donc patience, condescendance, humilité, support, bons offices, tout sans exception, jusqu'à ce que les séminaristes soient forcés de s'attacher à vous, de vous ouvrir leur cœur, et croyez que vous n'avez rien fait tant que vous ne serez pas arrivé là; et tout le reste, soyez assuré que le bon Dieu vous le pardonnera si vous êtes résolu de pratiquer la douceur et l'humilité en perfection. Ces deux vertus sont irrésistibles, mais il faut y travailler toute sa vie et ne rien se pardonner à cet égard. Prenez la forte résolution,

lorsqu'un mot piquant est parti, une saillie d'humeur s'est fait jour, d'en demander aussitôt pardon à l'offensé, et dans peu vous serez guéri et content. Imposez-vous aussi quelque pénitence après chaque manquement de douceur. Oh! qui ne sentirait pas le parfum de la divine douceur de Notre Seigneur, qui ne voudrait pas en être embaumé pour la respirer dans toutes ses actions? Comment pourrait-il être uni à ce cœur si tendre, si aimable, si compatissant, si rempli de pardon et d'amour?

XIII. L'expérience vous convaincra que la paix, la patience, la douceur, la prière, sont la source véritable de tout bien, et qu'il n'y a qu'une grande charité, condescendance et bonté inépuisable qui forme le cœur des séminaristes. Ce n'est jamais par la raideur que le bien se fait.

XIV. Que vous avez bien nommé votre croix cette disposition à l'empressement! Eh bien! vous savez qu'il faut s'efforcer de la porter en paix, cherchant doucement le recueillement et travaillant à détruire l'activité de notre esprit, maladie bien longue et tenace qui nous jette sans cesse au dehors, dans le passé et dans l'avenir, tandis qu'à chaque jour suffit sa peine. Je conçois que c'en est une pour vous de voir ces jeunes gens sans goût pour le travail; mais encore, mon cher ami, préférez à l'inquiétude le simple recours au bon Dieu qui permet ce dérangement de travail comme le dérangement des saisons; mais ne comptez pas sur la sévérité, surtout en pareil cas. Quelques mots de tendresse, un air de sentiment et d'affliction, quelquefois de petites paroles de sérénité et de gaieté en obtiendront plus que les

reproches ne pourraient faire. Supportez comme Notre Seigneur en supporte bien d'autres en nous, et attendez en grande patience le moment qui viendra.

XV. Pour devenir un bon sulpicien, il faut avoir été bien éprouvé, broyé, écrasé, et avoir passé par toutes les épreuves. Sans cela, on est toujours délicat, susceptible, amoureux de soi-même et ennemi de la croix. Je ne vous dirai pas cependant de désirer et de demander des croix, mais c'est une bonne chose de se préparer à toutes celles que la divine Providence réserve dans son amour à chacun de nous; c'est le moyen de les trouver toutes aimables, douces et salutaires. Quand vous éprouvez des contradictions, voulez-vous en rire ? lisez la vie des Saints, non pas des premiers siècles, mais de notre temps, de notre pays. Un P. Eudes, un M. Boudon, en ont tant et tant éprouvé que les nôtres ne sont qu'en peinture et de l'eau rose. Lisez la vie de M. de La Salle, de M. Bourdoise; je n'en finirais pas. Voilà des hommes persécutés toute leur vie, toujours contents, remerciant la divine Providence, et faisant du bien à mesure qu'ils rencontrent plus d'opposition. Il n'y a rien de plus propre à encourager que ces exemples, et à montrer les effets admirables et la vertu toute-puissante de la croix.

XVI. Le temps des contradictions et des persécutions est bien bon pour se détacher de la terre et penser au ciel. Les apôtres ont passé toute leur vie dans les persécutions, au milieu des ennemis les plus acharnés, et ont versé leur sang. Tout cela ne les a pas empêchés de travailler prodigieusement.

ıns un jour de relâche, et d'aller dans le monde ɔtier. J'espère que le clergé entrera dans ces dispositions, au milieu des troubles de la France.

XVII. Le bon Dieu nous fait part de sa croix et de ı partie la plus sensible lorsque, faisant ce qu'on eut, on n'est pas agréé. Mais aussi on est sûr avec ela de ne pas travailler pour les hommes et de n'a-oir pas sa récompense en ce monde.

XVIII. Si vous voulez conserver la paix, le meilleur noyen est de tenir à deux vérités : la première, que ıous ne sommes point responsables de ce que les ıutres font, ni de leurs vues et de leur caractère; a deuxième, que partout où il y a des hommes il y ıura toujours à pratiquer le support et la patience, et que, par conséquent, nous ne devons nous occuper qu'à devenir saints et remplir de notre mieux les devoirs qui nous sont imposés, abandonnant le reste à la divine Providence, évitant tout ce qui peut troubler le cœur et le jeter dans la tristesse et le découragement.

XIX. Pour les fonctions que vous avez à remplir, le principal et l'essentiel est de s'attacher entièrement à Jésus-Christ, de l'étudier et de l'imiter en tout; de considérer comment les saints se sont conduits en pareille circonstance.

XX. Pour conduire les élèves, vous avez de bons ouvrages. La règle importante est de ne chercher que Dieu, la sanctification et l'instruction des jeunes gens, et d'avoir un zèle très-ardent pour leur salut. Ces mots souvent médités : « Je suis prêtre; « je suis directeur chargé de donner de saints prê- « tres à l'Église ; je suis chargé de les former; je suis

« obligé de leur donner l'exemple de toutes les vertus « ecclésiastiques; je tiens entre les mains la sancti-« fication de plusieurs paroisses et le salut d'un « grand nombres d'âmes; » voilà de quoi exciter le zèle et un désir très-ardent de travailler à la gloire de Dieu. Ces pensées habituelles donnent du goût, de la facilité pour tout ce qu'on fait, font supporter et regarder comme rien les difficultés et les peines de notre ministère. Souvent on trouve dur de supporter les contrariétés, les procédés peu agréables de ceux qui nous environnent; mais quand on n'a qu'une chose dans le cœur, qui est de plaire à notre bon Maître, tout le reste disparaît et ne fait point d'impression. On ne songe qu'à bien aimer les enfants qui nous sont confiés, à leur témoigner zèle et affection, à vouloir, à tout prix, les faire avancer dans la science et dans la piété, à en chercher tous les moyens et à recourir sans cesse à Celui qui est la source de tout don parfait.

XXI. Continuez, mon cher ami, à être bien doux, bien simple et bien aimable en conversation, évitant l'air compassé, les paroles trop mesurées et sententieuses, vous dilatant comme un père avec ses enfants, dans le moment d'une joyeuse récréation, et vous réjouissant de les mettre à l'aise, de les voir rire de bon cœur, ce qui fait qu'ils vont beaucoup mieux après cela.

XXII. Il faut éviter la familiarité dans les récréations, comme vous l'a dit votre directeur; mais la bonté, la douceur, la gaieté font un très-grand bien et servent à ouvrir le cœur. Nous sommes dans une position différente de celle des curés, et il faut mon-

·er aux jeunes gens que l'on peut concilier la joie ouce et innocente avec la ferveur. D'un autre côté, n dirige la conversation, on insinue la piété, on émoigne de l'affection et on encourage.

XXIII. La discrétion dans les récréations consiste . être gai pour les autres et non pas pour soi; à leur lire des choses aimables et non pour être plus estimé; ι ne point faire paraître de supériorité; à ne discuter amais ni contredire, quand même nous croirions ıvoir raison; à ne jamais railler, quand même cela plairait à quelques-uns; à ne point reprendre ceux qui seraient en faute, mais attendre un autre temps, pour leur épargner la confusion; à ne point parler des affaires ni de choses trop sérieuses pour quelques-uns; à être souple, doux, facile, pliant, pensant qu'une bonne récréation, bien gaie, leur donne une grande facilité pour mieux travailler, s'exciter davantage à la piété et aimer beaucoup le séminaire. Au milieu de tout cela, on insinue quelque chose pour l'instruction, la piété, l'encouragement, témoigner de l'estime à ceux qui craignent qu'on n'en ait pas pour eux.

XXIV. Il faudrait un volume, mon cher ami, pour vous dire tout sur le chapitre de la discrétion en récréation. Le grand point est d'y entrer avec grande charité et douce sérénité, d'y faire parler les jeunes gens, sans les gêner et les contredire, de n'y jamais discuter ni moraliser sèchement, de mettre de côté trois personnes : soi-même, le gouvernement et la classe, de narrer volontiers, de paraître s'intéresser beaucoup à ce qui concerne les jeunes gens, leur pays, leur clocher, leurs classes d'humanités, les

jeux des vacances, ce qui est le moyen de faire parler les plus taciturnes : avoir toujours beaucoup de simplicité et de bonhomie; puis, quand on s'aperçoit qu'on aurait pu mieux faire, ne pas se troubler, mais prier un moniteur pris parmi ses confrères de nous dire franchement tout ce qu'il pense, ce qui est la meilleure chose du monde, parce que nous ne nous voyons pas et qu'ordinairement ceux qui s'aperçoivent de nos imperfections le disent à tout autre qu'à nous.

XXV. Pour les conversations, le moyen de s'y bien conduire est d'oublier son esprit, d'aimer à dire les choses du monde les plus simples, comme si on devenait enfant; faire parler les jeunes gens, trouver tout bon, rire de bon cœur, sourire, lors même qu'on ne parle pas, dire de petites naïvetés, éviter les discussions sérieuses, n'y jamais rien décider: et puis, quand on a lu tout fraîchement un trait d'histoire, ou des Pères du désert, ou des missions étrangères, ou de la vie d'un saint, le raconter sans prétention; et, au milieu de tout cela, avoir le cœur élevé à Dieu pour éviter tout ce qui peut échauffer ou dissiper. Si vous paraissiez vouloir parler de Dieu, il y en aura qui vous fuiront : attendez que cela vienne doucement, et faites-le alors sans avoir l'air de le faire, c'est-à-dire en racontant quelque histoire agréable et édifiante. Soyez bonhomme, de manière qu'aucun ne vous craigne. Aimez à rire avec ces pauvres enfants, cela leur fera du bien, et tout le monde a assez d'esprit pour rire et faire rire. Si vous prenez cette manière, vous vous en trouverez bien; c'est celle des Saints; on avait tou-

jours plaisir d'être avec eux. Il faut se faire aimer par sa bonté et sa bonhomie, et redouter de passer pour fin, sans quoi les jeunes gens ne gardent plus que l'extérieur et les apparences, et leur cœur n'est ni pour les maîtres ni pour Dieu.

XXVI. Tâchez toujours d'avoir un air ouvert, gracieux, aimable, envers les jeunes gens; excellez en bonté, ne reprenez pas, surtout devant les autres; aimez à excuser.

XXVII. Je pense et j'ai pensé constamment avec vous qu'on fait tout ce qu'on veut des jeunes gens quand on leur donne l'exemple, qu'on les anime sans cesse à la ferveur, et que l'on est convaincu que, pour obtenir des grâces, il faut être saint et homme d'oraison. Le reste est fort peu de chose; mais il faut prendre sur soi continuellement, se renoncer sans cesse, souffler le feu de la charité, ne pas s'épargner; et on se lasse de tout cela : on se contente d'un peu de régularité extérieure, on parle fortement, rarement avec insinuation; on ne tient pas assez à nos petites pratiques, la direction, la retraite du mois, l'examen particulier.

XXVIII. Dans un séminaire, qu'avons-nous autre chose à faire que de penser au bien de ce séminaire et d'en chercher les moyens? Bien conduire ces pauvres enfants qui attendent tout de nous, qui nous confient leur âme, leur avenir, leur éternité. Débarrassez-vous tant que vous pourrez du monde, des affaires, de l'imagination, des projets et de vous-même. Il n'y a qu'une grande affaire pour nous : être de véritables directeurs, concevoir l'excellence

incomparable de notre vocation, et toutes les conséquences de nos actions journalières.

XXIX. Avec un régime sévère et l'exercice convenable, vous aurez encore assez de santé pour remplir quelque fonction dans un séminaire. Toutes sont bonnes, puisqu'elles contribuent à la gloire de Dieu dans l'œuvre la plus importante qui existera jamais, et qu'elles nous donnent l'avantage inappréciable d'une vie de communauté et de règle, qui offre l'exercice continuel de la vertu qui ne trompe jamais et qui met à l'abri de toutes les illusions, qui est la divine obéissance. Nous n'avons qu'un besoin sur la terre, c'est d'obéir, et nous n'aurons jamais à obéir jusqu'à la mort de la croix. Mettons de côté toutes nos spéculations sur les lieux et les emplois; c'est du temps perdu, puis grande fatigue de tête, d'esprit et de cœur. Laissons-nous conduire.

XXX. Pour les visites et sorties, aucune; c'est plus tôt fait. On donne pour raison qu'on a de continuelles occupations, et pour justification, qu'on est prêt à recevoir avec plaisir tous ceux qui nous feront l'honneur de venir nous voir. Qu'il est bon de dire du séminaire où l'on est : *Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre!* Ah! mon cher, *cella continuata dulcessit :* et combien nous avons à y faire, si nous y lisons bien nos devoirs; combien de temps pour établir dans notre cœur la sainte solitude de toutes les choses extérieures et qui passent! Combien nous sommes tenus d'honorer la retraite de Nazareth, la retraite plus profonde et plus inconnue de l'Égypte, la prodigieuse solitude des tabernacles, enfin la solitude de l'éternité!

XXXI. Que le séminaire soit tout votre trésor, et ces jeunes gens si précieux à l'Église, toute votre sollicitude. Ces bons enfants demandent bien des soins, mais on recueille le fruit de ce qu'on leur donne, quand on ne craint pas de répéter sans cesse les principes d'après lesquels ils doivent se conduire.

XXXII. Les embarras que vous éprouvez à l'égard de vos pénitents et de vous-même, il faut bien penser que tout le monde en éprouve autant et que ce n'est que la patience, l'expérience et la réflexion qui nous apprennent quelque chose. Mais surtout, tenez-vous en à ce que M. le Supérieur aura réglé avec vous. Il est bon de s'occuper de ses pénitents, mais point continuellement. On s'égare en conjectures et en inquiétudes. Il est bon de prier pour eux, mais ne pas s'imaginer que nous recevrons des lumières sensibles. Il suffit de faire fond sur la prière et d'agir après simplement, sans compter sur les moyens qu'on a pris, mais sur la grâce.

XXXIII. Quand les jeunes gens se présentent à vous pour la première fois, vous n'avez autre chose à faire que de bien les accueillir, de les écouter, de les faire parler en direction, jusqu'à ce que vous ayez une idée nette de l'ensemble de leur conduite; puis les mettre à un ordre de vie et un règlement particulier, chose capitale; ensuite les observer pour discerner le caractère, les dispositions, la docilité, les efforts; enfin ne rien prononcer avant deux ou trois mois, et surtout se défier des premières impressions. Tels qu'on jetterait volontiers à la porte au premier début, qui, à l'épreuve, donnent des espérances et des consolations. Au reste, retenez pour principe que

vous n'êtes pas tenu à les faire ce qu'ils doivent être, mais à leur donner vos soins, vos sollicitations, vos prières; puis, abandonnez le reste à la Providence, agissant avec paix et douceur. La peine que vous prendrez pour un sans succès vous sera plus profitable que d'en avoir dix autres qui marchent tout seuls. Notre Seigneur a versé tout son sang pour des gens qui n'en profiteront jamais. Paix, patience et prière, voilà notre lot.

XXXIV. Je vous félicite d'avoir à diriger un scrupuleux; sans cela, on ne saurait ce que c'est que patience, et tous les autres mérites sont bien petits auprès de celui-là. Il est bien important de le consoler, de l'encourager, de le rassurer, d'être très-facile et en même temps très patient, parce que ces scrupules dévorent, accablent et empêchent de faire des progrès dans la piété. Il ne faut pas envoyer ces sortes de pénitents à d'autres parce qu'ils ne seraient pas plus avancés, mais leur montrer beaucoup de charité, d'ouverture de cœur, de condescendance. Tâchez qu'ils se confessent tous les huit jours, qu'ils approchent de la sainte table malgré leurs craintes; les amener à l'obéissance qui est le seul remède, et prendre garde qu'ils n'aient des pratiques de piété et de mortification qui viennent d'eux. Ils s'imaginent qu'ils font des fautes partout, qu'ils n'ont pas de contrition, qu'ils consentent à toutes les pensées mauvaises; mais dans tout cela il y a pure imagination : il ne faut pas les croire et décider nettement, sans hésiter, et ne leur permettre jamais de refaire leurs confessions précédentes. Ce point est très-important : pour avoir cédé à cet égard, il y a des

lirecteurs qui n'ont pu faire revenir leurs pénitents et les amener à s'approcher de nouveau des sacrements.

XXXV. Le scrupule est une maladie bien terrible, et qui dure quelquefois fort longtemps, et qui ne se guérit que par un remède que la plupart ne veulent pas prendre : l'obéissance. Mais tenez ferme, dites toujours la même chose et terminez toujours par dire : « Vous devriez être bien plus effrayé de ne pas « m'obéir et de tenir à votre propre sens. Vous « pouvez vous tromper, mais on ne se trompe jamais « en obéissant. » Du reste, ces pauvres âmes ont besoin d'être traitées avec beaucoup de douceur et d'affabilité, ne disputant point, parce qu'elles n'entendent pas raison, mais aussi n'ayant jamais l'air d'hésiter. Quant à la vocation, s'il a du talent, l'amour du travail, un bon cœur, et qu'il soit toujours défiant de lui-même relativement à la pureté, prononcez sans crainte et faites-lui recevoir les ordres. Voilà, mon cher ami, une de nos croix, mais qui, en nous exerçant, nous instruit beaucoup; mais il faut une bonne provision de patience.

XXXVI. Vous aurez bien de la peine à tirer quelque chose de ces caractères apathiques qui ne sont point méchants, mais qui ne veulent pas être bons. S'ils voulaient essayer des mortifications corporelles, ils pourraient sortir de leur léthargie, mais sans cela et le goût de l'oraison, il n'y a rien à espérer.

XXXVII. Pour les lâches, il faut bien du temps, de la patience et des prières... Mais tenir à la confession hebdomadaire, y contraindre ; sans quoi, ils se relâchent toujours davantage. Amener à la pratique

du règlement et y insister beaucoup, surtout pour le lever, le silence et l'étude; puis l'oraison et l'examen de conscience. Après cela, il faut les forcer à connaître et à combattre le défaut dominant. C'est ici comme partout ailleurs qu'on voit échouer tous les moyens humains.

XXXVIII. Ne vous troublez pas d'avoir des pénitents qui ne vont pas comme vous voudriez. Cela est fort utile pour nous convaincre que dans notre œuvre nous ne pouvons rien, que tout vient en droite ligne de la grâce, sur laquelle seule il faut compter. Il serait dangereux de presser trop les jeunes gens; on peut les encourager, les animer, mais toujours avec suavité. Dans la direction, examiner leurs petites dispositions, attendre quelquefois; avoir pour tous quelques mots d'émulation et d'affection, et qu'ils soient bien persuadés que vous les aimez tous. Avoir de temps en temps quelques paroles de gaieté et de sainte joyeuseté : on obtient tout quand on dilate les cœurs. Allez donc par douces insinuations, à la manière de l'Esprit-Saint, et de notre Ange gardien, et de la sainte Vierge. L'enfant dont vous me parlez a besoin d'indulgence et d'encouragement : sachez attendre et patienter. Donnez quelque chose à la légèreté de l'âge et ne lui inspirez pas le dégoût de la perfection avant qu'il soit en état de l'apprécier. Ses mœurs et ses talents doivent vous inspirer pour lui le plus tendre intérêt. Pensons que le bon Dieu nous a supportés et attendus bien longtemps.

XXXIX. Quand vous voyez des enfants pleins de docilité, de bonne volonté, marchant admirablement, adorez le Saint-Esprit dans leur cœur. Lui seul y

énètre et y fait ce qui lui plaît. Du reste, c'est bien e les apprivoiser à la direction, et là de les consoler, le les encourager et de leur montrer toujours un isage serein, un air plein de gaieté et de douceur. Il faut savoir supporter les longueurs, les inutilités, ne jamais paraître pressé, parler agréablement de ce qui les concerne, ou leurs parents, ou leurs affaires. Puis, quand il y en a assez, dire : Je suis bien aise de vous avoir vu ; que ferons-nous cette semaine? Ayez bon courage, cela ira bien ; en même temps on se lève et on montre un visage serein.

XL. C'est envers ceux que l'on conduit qu'il faut employer toutes les industries de la charité, de la bienveillance, de la longanimité, du zèle, pour les former doucement et solidement à la vertu, les habituer à une vie de règle, leur ouvrir le cœur : dans la direction, ne point les gronder, et leur montrer toujours un visage serein et riant. Après cela, ne comptez que sur la grâce et les bénédictions de notre bonne Mère. Toutes les paroles ne sont rien sans cela.

XLI. Quoique les Saints aient éprouvé leurs pénitents par des mortifications, cela demande beaucoup d'expérience et de prudence, et il vaut mieux s'en abstenir. Préférons, dans notre état, d'employer constamment l'humilité et la douceur. Votre jeune homme est ardent parce qu'il est dans l'oraison d'affection. Soyez sobre pour les mortifications. Insistez longtemps sur l'*abneget semetipsum*. M. Courbon est bon, mais il ne faut pas tout prendre à la lettre et bien examiner l'ensemble des circonstances. Le P. Guilloré est fort utile, mais quelquefois présente les choses comme très-faciles et va droit à la

haute perfection. Les jeunes gens aiment beaucoup cela, mais souvent la vertu est dans leur imagination, parce qu'ils sont dans un séminaire où il y a peu d'épreuves et où tout est de leur goût.

XLII. Il est bien convenable que dans les séminaires il y ait des pénitences. Quand les séminaristes désirent en faire, on peut le leur accorder lorsque la santé est ordinaire, que le caractère est solide et non pas léger, exalté et inconstant. Il faut se montrer difficile pour éprouver la bonne volonté, et ne pas accorder tout ce qu'on demande. Une fois par semaine suffit aux jeunes gens (de 12 à 25 coups). Les engager toujours à avoir une intention qui tende à réformer le caractère et pratiquer l'abnégation. Il faut surtout observer s'ils font des progrès dans l'humilité, parce que l'habitude des pénitences peut nourrir l'amour-propre, l'opiniâtreté et l'attache au propre esprit qui est la maladie du siècle.

XLIII. Les musiciens passionnés pour cet art ne seront jamais des hommes d'oraison, ni intérieurs, ni remplis de l'esprit ecclésiastique. Un des premiers sacrifices à faire en entrant au grand séminaire est celui de la musique. J'ai interdit à un des miens, qui est fervent, deux heures de chant le jour de congé. J'aime mieux que l'on joue à la balle. Mais de la musique toute la journée ne délasse ni le corps ni l'esprit.

XLIV. Dans la préparation de l'oraison, il est bon d'éviter toute contention d'esprit. Bien préparer son oraison, c'est demander beaucoup au bon Dieu la grâce de profiter de cet exercice tout divin et de recueillir les fruits qui y sont attachés, c'est-à-dire un

nd amour de Dieu, un grand zèle pour le salut ; âmes, et une parfaite abnégation. Dans la revue la journée, ne point trop s'arrêter sur les détails, is sur la contrition et le ferme propos. En tout nps, mon cher ami, commencez chaque journée mme si vous n'aviez encore rien fait. C'est le con-il des saints, et c'est le moyen d'entretenir l'hu-ilité et de ne pas perdre la confiance. Aimez beau-up les petites mortifications de curiosité et de sen-ıalité. On y gagne toujours et on arrive à ce bien-eureux détachement qui attire le bon Dieu dans otre cœur. Mais tout cela ne se fait pas en un our : il faut s'armer de patience et ne pas douter u'on finira par arriver.

XLV. Il nous est d'autant plus facile de connaître et d'accomplir la sainte volonté de Dieu, que nous avons l'avantage incomparable d'une vie d'obéissance, la plus conforme à celle de notre divin Maître. Voilà pourquoi il faut nous attendre qu'il nous demandera des sacrifices et ils ne nous manqueront pas dans une communauté où il y a toujours à supporter, à être humble, à pratiquer des renoncements continuels. C'est là votre voie; vous vous y affermirez par l'exercice de l'oraison. C'est là que vous verrez qu'une préséance qu'on vous enlève n'est rien; cela ne vaut pas la peine de se troubler et ne vous empêchera pas de faire votre place.

XLVI. Vouloir être homme d'oraison, c'est vouloir ne voir que Dieu en tout et lui rester uni, n'agissant et ne parlant que pour lui; car la moindre attache, le moindre regard vers la créature gâte tout. Cela se fait plus facilement en n'ayant rien à démê-

ler avec les hommes et les affaires, mais nous n'en sommes pas là. Nous devons accepter le travail, et cependant ne pas nous séparer de Dieu; ce qui est le plus méritoire et le plus difficile. Un saint Vincent de Paul nous en donne un continuel exemple : il agissait, il parlait sans cesse et ne quittait point Dieu.

XLVII. Pour l'oraison, tenez toujours à la rendre plus simple, plus douce, plus unie à Notre Seigneur notre bon Maître, le laissant opérer dans votre âme, malgré les agitations intérieures qu'il faut supporter et dont on peut beaucoup profiter. Vous ferez bien de vous contenter d'une attention douce et paisible à votre sujet, sans tant de réflexions et de motifs. Se tenir en paix dans l'oraison, c'est le moyen d'en profiter davantage et de la conserver une partie du jour. Cependant il est bon d'être exact à lire toujours un sujet d'oraison, pour servir au besoin dans les moments de sécheresse et d'aridité.

XLVIII. Supportez davantage les distractions; ne point s'y plaire, c'est souvent tout ce qu'on peut faire. Si vous preniez goût au P. Nouet, vous y trouveriez une matière abondante. Le mieux serait de s'abandonner, de laisser un peu plus agir le cœur, de se contenter d'actes de présence de Dieu, d'humilité et d'offrande de soi-même, dût-on toujours répéter la même chose, s'ennuyer et être rempli de distractions. Évitez d'être trop logique et trop méthodique : hasardez-vous davantage.

XLIX. Tout est dans l'oraison. Sainte Thérèse a lutté vingt ans entre Dieu qui la comblait de grâces et des affections, des recherches du monde et de soi-

ıême qui la convainquaient de la plus horrible in ratitude. L'oraison l'a sauvée et elle vous sauvera, ıon cher ami ; elle vous donnera l'horreur la plus orte des épanchements des sens, des sorties de ıotre cœur qui veut mettre quelque chose à côté du on Dieu. C'est que nous ne le connaissons pas. Il ı tout, et même tout ce que nous quittons pour lui. On ne perd donc pas une tête d'épingle pour aller chercher toutes choses en lui. On n'est point seul; on a le tout, la plénitude, la surabondance, et on n'a quitté que le vide, le triste, l'amer et la source de toutes nos tristesses. Encore une fois, tout cela est dans l'oraison.

L. Pour les sécheresses et les aridités dans l'oraison, c'est encore un trésor peu connu; nous ne sommes dignes que d'être rebutés du bon Dieu, faits comme nous sommes; et de plus, c'est la voie solide du pur amour et le moyen le plus propre au détachement. L'insensibilité et les sécheresses ne devraient donc jamais nous troubler; c'est un motif pour s'attacher à la foi pure et un moyen pour se détacher de soi. La sainte passion de Notre Seigneur nous amène à cet heureux état où l'on ne désire que l'accomplissement de la divine volonté.

LI. Prenez, mon cher ami, une nouvelle dilatation de cœur, allez avec plus de douceur au service de notre bon Maître, que vous aimez et que vous voudriez bien servir. Si vous saviez combien il aime qu'on ne se trouble pas avec lui, qu'on ait une confiance entière, qu'on soit persuadé qu'il compatit plus à nos misères et qu'il les oublie plus vite pour nous combler de nouvelles grâces, vous iriez avec plus

de paix et préféreriez à tout la voie d'amour.

LII. C'est partout que l'*Enfance chrétienne* de M. Blanlo a été goûtée; tant il est vrai que quand on parle au cœur on est sûr d'attacher. Voilà ce qui fera le charme continuel des ouvrages de saint François de Sales. Comment en serait-il autrement? puisque le grand commandement est d'aimer, et par conséquent nous n'avons qu'une chose à faire, qui est de rendre la vertu aimable par discours et par actions. Si on était bien pénétré de cette vérité, comme on laisserait de côté l'esprit! Vous avez bien raison de croire que c'est la voie que nous devons prendre pour faire du fruit dans les âmes et pour gagner ces pauvres enfants qui ne demandent que l'affection pour bien faire, mais qui redoutent toujours la sécheresse, la sévérité et les froids raisonnements. Au reste c'est le véritable esprit de Saint-Sulpice; puissions-nous le conserver. Vous avez tout ce qu'il faut pour enflammer vos enfants, et ils aiment à être conduits par le cœur. Inspirez-leur une tendre dévotion pour la sainte Vierge, notre bonne mère, et qu'elle soit aussi votre refuge dans toutes vos peines. Si nous avions confiance tout irait bien, et nous supporterions plus aisément les peines inévitables de cette vallée de larmes.

LIII. Croyez que notre bon Maître vous aime beaucoup; aimez aussi à vous confier en ses miséricordes et à n'avoir rien en vous sur quoi vous appuyer, afin de recourir à lui comme un enfant à son père plein de douceur, qui nous supporte toujours malgré nos continuelles misères.

LIV. Je vous félicite d'avoir fait une retraite et de

vous porter au saint amour; plus vous y tendrez, plus vous goûterez l'humilité, parce qu'il suffit de bien connaître notre doux et humble Sauveur pour se sentir attiré vers ces états admirables d'humiliation dans lesquels il nous témoigne une tendresse qui ravit le cœur. *Ego sum vermis et non homo.*

LV. Le bon Dieu veut faire de vous un homme d'oraison, c'est-à-dire attaché à sa sainte présence, détaché de vous-même; suivez bien cet attrait. Vous en ferez plus en un quart d'heure, avec le bon Dieu, que dans un siècle avec tous les moyens imaginables.

LVI. Vous goûtez en ce moment tout le bonheur de la retraite où Dieu parle à votre cœur. La retraite est le moment le plus heureux de la vie, surtout lorsqu'on est le reste du temps dans une action continuelle, et plus encore lorsqu'on a à gouverner ou à commander. Car telle est la triste destinée des supérieurs : ils n'ont personne qui les avertisse charitablement; on n'ose leur faire connaître leurs défauts; on les trompe, on les vante, et ils s'ignorent, ainsi que ceux qu'ils ont à conduire. Voilà pourquoi ils n'ont d'autre ressource que de recourir au bon Maître et de lui dire : *Noverim me, noverim te.* Saint Charles faisait deux retraites par an; il nous en faudrait quatre. Heureux ceux qui sont fidèles à la retraite du mois!

LVII. Travailler au recueillement et à la présence de Dieu, avoir des pratiques fixes à toutes les heures du jour et à chaque action : voilà le principal moyen et le plus nécessaire pour agir selon Dieu et entendre sa voix. Ensuite, la lecture spirituelle sur nos devoirs et les exemples des Saints : voilà ce qui empêche

l'âme de se dessécher tout à fait, et la nature de prendre entièrement le dessus. La lecture des vertus de saint Vincent de Paul, faite avec soin tous les ans, suffirait pour sanctifier tous les prêtres, et surtout ceux qui sont dans les communautés.

§ II

Conseils à un supérieur de séminaire.

I. Je bénis mille fois Notre Seigneur qui vous accorde une des grâces les plus importantes et des plus décisives dans votre place, celle de savoir ce que c'est qu'un supérieur. Voilà ce qu'on ignore le plus. Tantôt c'est de l'activité et du mouvement, un zèle que la prudence ne dirige pas; puis la susceptibilité de l'autorité, vouloir que tout plie et tout obéisse, exiger la perfection et ne pas supporter les défauts et les misères humaines; enfin une certaine complaisance dans ses œuvres; ne pas être fâché d'être applaudi, et souffrir difficilement les observations et les contradictions : c'est ce qui fait gémir tous les supérieurs; et puis, comme dans les administrations civiles, on s'attache beaucoup au temporel et à l'administration extérieure, c'est-à-dire qu'on ne pose pas le fondement qui se réduit à ce seul mot : un supérieur établi en Notre Seigneur doit être parfait et donner l'exemple de toutes les vertus. La prudence avant tout, la plus rare et la plus ignorée

des vertus, une humilité continuelle et profonde, une douceur inaltérable, une prière ardente, l'union constante avec Dieu.

II. Lorsque tout est fait pour vous inspirer confiance, il faut se défier de la complaisance qu'on éprouve intimement quand on se voit à la tête du bien, que l'on en reçoit des compliments et qu'on est persuadé qu'il vient de soi. Voilà le poison le plus subtil, le plus pénétrant, le plus difficile à rejeter, et qui occasionne une sensibilité prodigieuse à la moindre contradiction, parce que l'on croit que l'on n'est jamais honoré autant qu'on le mérite.

III. La croix d'un supérieur, c'est sa place; raison d'y tenir, ou du moins de ne pas compter qu'on l'en délivre. Qu'il ne plaise pas à tout le monde, c'est pour lui le plus utile; on est forcé alors de se réfugier en Dieu, et je ne sais si on le ferait sans cela. J'aime beaucoup un supérieur qui n'est pas engoué de son titre, qui ne compte que les épines et la responsabilité. J'appelle cela une grande grâce qui n'est pas faite à tous. Joignez-y la prière, qui est le grand secret d'un supérieur en tout et partout.

IV. Votre lettre m'a fait bien plaisir en me disant que vous sentiez que vous deveniez père. Tout le supérieur est là, puisque notre Dieu ne veut pas d'autre nom : *Pater noster qui es in cœlis;* et alors vous prendrez le ton, la forme, l'extérieur, les tournures et les expressions de la paternité; ce qui fait qu'on rejette le ton magistral, le commandement impérieux, l'air sec, les entrailles stériles; qu'on aime à se rapetisser, à dire bonnement les choses, à mépriser l'esprit, à parler du cœur et au cœur, à caresser, à ré-

jouir ceux qui s'adressent à nous, à dilater les cœurs. Ah! que la paternité est admirable!

V. De même à l'égard des confrères : bonhomie, simplicité, support, humilité. Soyez bien affable envers eux, en leur laissant une honnête latitude, en pensant d'eux tout ce qu'il y a de bon, et se crevant les yeux sur les petits défauts, surtout de caractère, qu'on ne corrige pas. On fait des miracles avec la confiance; la confiance attire la confiance. Ayez grand soin de leur santé, sans trop craindre quelques fantaisies ou délicatesses, et tenez à connaître tout ce dont ils ont besoin. Soyez mère sous ce rapport.

VI. La seconde chose qui m'a beaucoup plu dans votre lettre, c'est que vous avez vu Notre Seigneur répandre ses grâces et ses bénédictions, tandis que vous n'aviez rien de prêt, d'élaboré, de spirituel qui pût donner quelque mouvement de complaisance. Allez-y toujours comme cela, vous en savez assez. Mais le chef-d'œuvre est la simplicité et l'oubli de soi-même. Donnez surtout le lait de la doctrine, évitant la rigidité des principes, la dureté; encourageant, excitant à la confiance, et conservant la paix dans les irrégularités et les misères qui se rencontrent.

VII. Faire aimer le règlement, voilà la grande affaire du supérieur et qui demande toute la suavité imaginable. Le faire observer extérieurement est très-facile; il ne faut pas huit jours pour cela, et il suffit d'être dur et sec. Le chauffoir est une occasion périlleuse; c'est là où il faut recommander, prier, mais ne pas s'étonner de ce qui arrive partout. La tentation de causer est si forte pour quelques-uns : mais

.a n'est pas général. Prenez garde d'exiger trop rtement, cela énerve l'autorité. Que chaque direcur dans la direction diminue le nombre des caurs, et cela suffit.

VIII. Quand viendront les épreuves inévitables de otre place, dont le résultat sera toujours la convicon qu'en vérité c'est Dieu qui fait tout dans les séinaires, vous aurez spécialement besoin de deux râces : 1° de la paix, du sang-froid, de la douceur lans tous les événements ; 2° de mettre bien en praique cette maxime de la Solitude qui est propre des supérieurs : *Souffrir de tout le monde et ne faire souffrir personne*. Mais, pour arriver là, le préliminaire indispensable est de prendre patience avec soi-même et d'avoir une confiance illimitée en Notre Seigneur et en sa sainte Mère puis, de se bien persuader que sans une continuelle abnégation il y aura toujours beaucoup à souffrir. Le bon Dieu qui vous aime, et que vous voulez aimer, vous a inspiré la disposition la plus sainte, celle de vous regarder comme une victime immolée à chaque instant à sa gloire et au bien des enfants et du diocèse qu'il vous a confiés. N'oubliez jamais cette parole : *Je souffrirai tout, je me résignerai à tout.*

IX. On doit être singulièrement en paix dans les exercices quand on y remplit une fonction de sa place ; mais il faut s'efforcer, dans les prières récitées en public, d'y mettre un ton de recueillement et de dévotion, ce qui touche singulièrement les jeunes gens et les habitue à les bien faire. Il faut avoir pour règle d'être édifiant en tout ; c'est la première loi d'un supérieur qui doit prêcher d'exemple.

X. Si le temporel vous fatigue, après avoir fait ce que vous jugez convenable et praticable dans les circonstances, consolez-vous des événements qui ne dépendent pas de vous. Mieux vaut perdre quelque chose que de perdre la paix. Le bon Dieu rend au centuple ce que l'on sait sacrifier pour son amour : c'était la règle de saint Vincent de Paul. Si vous laissiez bien des choses à la conduite de votre économe, comme font plusieurs supérieurs, vous auriez l'esprit plus libre. Pourvu que vous fassiez des saints dans votre séminaire, cela vaut mieux que tous les trésors, et très-certainement la Providence n'abandonnera jamais celui qui cherche d'abord le royaume de Dieu.

XI. Je demande pour vous à notre adorable Maître qu'il vous remplisse de confiance en ses miséricordes et de zèle pour votre cher troupeau. S'il ne vous accorde pas les doux épanchements de l'amitié dans le milieu où vous êtes, c'est qu'il veut les remplacer par les effusions de sa grâce, et vous faire goûter, avec notre pieux fondateur, que *qui a Jésus a tout*.

§ III

Conseils à un supérieur de philosophie.

I. Puisque vous commencez si bien et avec tant de contentement, le bon Dieu vous soutiendra, et vous trouverez toujours de nouveaux motifs d'action

de grâces auprès d'un si bon maître. De plus, vos chers confrères, à mesure que vous les connaîtrez, vous feront aimer de plus en plus votre vocation et le poste où vous a placé la divine Providence. Quel bonheur d'avoir à allumer le feu de l'amour divin dans ces jeunes cœurs qui saisissent vivement le bien, qui sont sensibles aux bons procédés, et qui se gagnent si facilement par la bonté et la douceur ! C'est une mère au milieu de ses petits enfants, et plus vous les mettrez sur un bon pied, plus ils seront contents. Soyez indulgent, compatissant, gai, ouvert, les conduisant par le cœur, de manière qu'ils craignent de vous faire de la peine.

II. Il faut s'emparer de l'imagination et de la sensibilité de leur âge pour faire diversion à ce qui pourrait leur être nuisible. En général, on a toujours besoin de quelque chose de nouveau et d'extraordinaire pour les réveiller et les animer. Les enfants sont plutôt conduits par le cœur que par l'esprit.

III. N'espérez pas que tous vos enfants marchent du même pas ; cela n'est jamais arrivé dans une communauté : il y en aura toujours qui resteront en arrière, et on a besoin de condescendance et de douceur pour cet âge où l'imagination est si vive et la contrainte si pénible. Il vaut mieux que la philosophie soit leur champ de bataille dans les conversations que toute autre matière : par là ils exercent leur esprit et font diversion à des choses souvent dangereuses.

IV. Mettez toujours l'étude après les devoirs de votre place : la vigilance si importante et si indispensable, l'étude des caractères et des inclinations

de vos enfants, les avis dont ils ont souvent besoin, la disposition à les recevoir, en tout temps et en tout lieu, avec aménité et affection, comme fait un bon père qui met toute sa joie dans les progrès de ses enfants, qui ne vit que pour eux. La bienveillance qu'on leur témoigne à leur âge laisse des impressions ineffaçables. Cependant aimez toujours vos enfants avec cette fin très-unique de les former à la vraie piété et de les conduire à Notre Seigneur qui vous envoie pour cela. Ne comptez pas beaucoup sur le retour. Avant qu'ils soient des saints ils n'aiment qu'eux, et ils voudraient être aimés exclusivement de leurs directeurs.

V. Allez doucement pour ce qui regarde la perfection, la ferveur, la générosité dans ces enfants; ne les poussez pas trop vite; insistez d'abord sur la fidélité à la règle et au travail; inculquez-leur bien le principe de l'obéissance. Tout dépend de ce point; montrez-vous très-ferme à cet égard. Puis insistez sur la laideur du péché qui ôte la paix de l'âme et la joie d'une bonne conscience et rend malheureux en cette vie. Vous avez raison d'appuyer sur le silence et le travail; c'est la première chose à établir comme fondement de tout le bien qu'on peut faire.

VI. Pour les permissions de sortir, soyez plutôt facile que de vous faire une réputation de rigidité. Quand vous serez ancré, vous diminuerez tant que vous pourrez; mais quand il y a vif désir de sortir, cédez plutôt que de les rendre mécontents pendant huit jours.

VII. Soignez vos gloses pour la lecture spirituelle pendant quatre ou cinq ans. Lisez les maîtres en

ce genre afin d'avoir des principes solides ; ayez force exemples de la vie des Saints ; insistez sur le règlement, l'examen de conscience, l'esprit ecclésiastique, les intentions de l'Église dans les différents temps de l'année, et appuyez sur l'amour de Notre Seigneur pour nous, afin d'échauffer le cœur : quand on tient cette partie, on a tout. Insistez aussi sur la tenue, la modestie, et inspirez à vos enfants une grande haine des airs du monde, ce qui les perd infailliblement. Tâchez qu'on ne voie pas de ceintures élégantes, de souliers trop cirés, et surtout de cheveux frisés ; inspirez-leur l'amour de la pauvreté, vertu éminemment ecclésiastique, source de grâces et de bénédictions dans le saint ministère.

VIII. Dans vos conférences des dimanches, attachez-vous aux fondements de la religion, sans discussion philosophique, et à leur bien faire posséder l'histoire de l'Église. Lhomond est admirable pour cela. Puis donnez-vous de la latitude pour les objets accessoires : la manière d'étudier, de converser, et généralement tout ce qui est dans le *Manuel du séminariste*. Il y a encore la manière de bien lire et de savoir profiter de ses lectures, et spécialement le choix des livres, leur insinuant qu'ils n'en doivent pas lire sans consulter. Pour tout cela, suivez votre attrait ; tâchez de mettre de la variété, de l'aisance et de la simplicité unie à l'onction. Qu'on dise toujours : Il ne cherche qu'à nous bien former.

IX. Pour les sacrements, il faut se faire une réputation de douceur, de tendresse, de condescendance, pour leur ouvrir le cœur. Tout est dans une bonne confession générale. Quand ils ont une fois

déclaré ce qui leur pesait le plus, ils ont moins de peine à communiquer leurs peines, et vous pouvez leur parler plus librement. Mais qu'ils soient bien persuadés que vous connaissez toutes leurs faiblesses, que vous n'en êtes point étonné, et que vous êtes toujours prêt à pardonner.

X. Pour la tonsure, faites-la prendre le plus tard possible et seulement à ceux qui sont les plus fervents, les plus studieux. Que ce soit une affaire d'état, mettez-y toutes les formes imaginables. Que ce soit la plus grande récompense du cours de philosophie, et de la sorte, vous n'aurez rien à craindre et vous en ferez un moyen d'émulation.

XI. Amusez-vous avec vos enfants, cependant sans vous lier et vous engager constamment ; mais faites beaucoup jouer.

XII. Pensez sans cesse que vous êtes chargé d'une des œuvres les plus importantes dans l'Église, parce que les premières impressions sont les plus durables, et que si vos enfants sont bien formés à l'esprit de foi et à l'amour de Notre Seigneur, il y a beaucoup à espérer pour l'Église.

§ IV

Conseils à un directeur sur la prédication.

I. Votre désir de composer des sermons demande réflexion, c'est-à-dire qu'il faut savoir ce qui est nécessaire pour composer de bons sermons. Or il faut

être rempli de la doctrine spirituelle et être famier avec les saintes Écritures, versé dans l'oraison, tre bien convaincu que la grâce seule porte du ruit. N'écrire et ne parler que quand on est assuré e la divine volonté, désirer beaucoup les humiliaions, et, dans tout ce qu'on dit, ne vouloir que la umière du Saint-Esprit et la pure gloire de Dieu. On voit dans la vie de M. Olier les règles les plus certaines de la prédication. Une chose à craindre quand on occupe une place aussi importante que la vôtre *, est de prendre un goût trop vif pour la composition, et d'être ennuyé quand on est interrompu par les enfants et mille affaires de détail; d'être dégoûté des exercices communs et de ses devoirs ordinaires, et de ne penser qu'à la chose qui nous charme; de tenir pour peu les exercices de piété, et puis d'avoir la démangeaison de parler et de se faire un nom. Ensuite des discours faits d'avance ne s'appliquent pas toujours exactement aux circonstances et aux personnes, et arrêtent l'inspiration qui suggérerait des pensées et des mouvements plus convenables. Voilà les inconvénients. Cependant il y a aussi de grands avantages à se former à la composition et au style, à la méditation des vertus et des devoirs attachés à notre état. Pourvu qu'on y aille simplement et avec de bonnes intentions, cela peut être utile. Mais mettez en première ligne la perfection de votre place. Savoir parfaitement toutes les matières qu'on enseigne dans le séminaire, posséder les connaissances que les jeunes gens ont dû acqué-

* Supérieur d'une communauté de philosophes.

rir auparavant : littérature, histoire, langues, de manière à pouvoir leur en parler avec intérêt, et leur donner des conseils salutaires pour rectifier et perfectionner une éducation souvent manquée, pour inculquer les principes du goût et leur donner de l'éloignement du *néologisme* et de toutes les folies à la mode.

II. Quand vous êtes pressé, donnez vos discours comme vous les avez composés, mais il est bon aussi, après s'être pénétré d'une matière, de se mettre au large pour parler du cœur avec abandon et simplicité. Je me confirme tous les jours dans la persuasion qu'on ne touche pas les jeunes gens par des discours bien soignés. Cependant il est toujours bon d'écrire, parce qu'on peut se trouver dans des états où la tête ne fournit plus rien, et alors on donne ce qu'on a. En général, ne craignez pas de parler quand on vous le demande, lors même que vous n'auriez rien de bien préparé, et croyez que souvent ce que l'on dit avec plus de peine et qui nous déplaît le plus, est ce qui produit le plus d'effet. Tout ce qui nous humilie est bon. Tenez plus au travail du cœur qu'à celui de l'esprit ; il vaut mieux réfléchir beaucoup que d'écrire des phrases. Visez à la simplicité, à la clarté, à l'onction.

§ V

Conseils à un directeur économe.

I. Depuis votre départ, je vous ai suivi de l'esprit et du cœur dans votre nouvelle position. Le bon Dieu qui vous y a conduit, la conformité à la volonté divine qui vous a déterminé ne me laissent aucun doute que ce ne soit pour vous un séjour de grâces et de bénédictions. Mais comme toutes les grâces viennent de la croix, vous en aurez votre petite portion; petites quand il ne s'agit que de la santé et des fonctions : celles qui touchent le cœur sont bien plus piquantes. Enfin il est bon d'un peu s'y attendre et de s'y préparer, surtout dans votre place où, quoi que vous fassiez, il est moralement impossible de plaire à tout le monde. Tout ce qu'on peut faire, c'est de tâcher d'être bon envers tous, agir avec candeur, simplicité, douceur, grande compassion des misères humaines; ne se rechercher en rien et se regarder comme le serviteur de tous. Il ne faut vouloir plaire qu'à Dieu, tout en s'épuisant pour le prochain : il n'y a que cela qui ne trompe pas.

II. Le saint emploi d'économe représente la Providence de Dieu sur la terre et ce que faisaient saint Joseph et la très-sainte Vierge à l'égard de l'enfant Jésus. Travaillez bien pour vos bons enfants, vous serez une bonne mère à leur égard et vous offrirez

tous vos pas à notre bon maître pour qu'il y donne sa bénédiction. *Benedicat Dominus introitum tuum,* etc. N'allez pas vous imaginer qu'il n'y a pas beaucoup de saints parmi les économes : Saint-Sulpice me fournirait la preuve du contraire. C'est bien là qu'on a à exercer plus d'actes de vertu que dans les autres emplois, et que très-rarement on est récompensé dans ce monde pour ce qu'on a fait : car je ne vois pas qu'on caresse et qu'on flatte beaucoup les économes; ils auront beau faire, ils n'arriveront jamais à contenter tout le monde. Dites-moi après cela si ce n'est pas une place bien désirable.

III. Croyez bien, mon cher ami, qu'il y a dans votre emploi plusieurs moyens de sanctification. Et quand on pense que c'est le bon Dieu qui nous place, que le plus grand bonheur est de savoir qu'on fait sa sainte volonté, et qu'on n'y est pas par son choix ! Voilà tout ce qui nous restera de consolation à la fin de notre vie. Quant aux répugnances, nous pouvons beaucoup les adoucir, quoiqu'elles rendent nos actions plus méritoires ; le moyen est de considérer que, dans la Compagnie même, il y en a beaucoup qui ont plus de mal que nous (et on serait très à plaindre si on n'avait pas de mal en cette vie); qu'une fois qu'on prend en patience les peines qui nous arrivent, elles deviennent très-supportables ; que, quand on pense au bonheur d'une vie cachée, on est bien convaincu que c'est le plus grand trésor qu'on puisse avoir. Tâchez, d'ici à la fin de l'année, de vous mettre en telle disposition que tout vous soit indifférent, et même que rien ne vous plaise en ce monde que de travailler pour notre bon Maître.

IV. Vous estimez heureux ceux qui professent et ui peuvent étudier. Si vous connaissiez leurs gémis-ements intérieurs, vous verriez qu'il y a du mal artout et que notre pauvre nature se retrouve tou-ours. Vous avez de très-bonnes intentions en vou-ant étudier; mais le bon Dieu le veut-il? Votre anté le permettra-t-elle? Aurez-vous le temps de aire les études qui vous conviennent? c'est ce que j'ignore. Il faut s'instruire, me direz-vous; mais il y bien des manières: l'expérience, le conseil, la prière. Nous avons cet avantage dans la Compagnie : on s'aide réciproquement. Il n'y a pas de jour où l'on ne puisse conférer utilement avec ses confrères.

V. On croit que l'on sera moins dissipé; mais je vois que l'étude fatigue autant l'imagination et des-sèche le cœur autant et plus que les affaires exté-rieures. En tout cela, le mieux est de ne chercher que la divine volonté, de ne s'occuper réellement qu'à aimer le bon Dieu, sanctifier ses actions par la pureté d'intention, et recourir à la croix pour notre consolation. Vous connaissez mieux qu'un autre les peines de l'économie, mais vous ignorez entièrement les peines des autres emplois, et, si vous en aviez essayé quelques mois, vous regretteriez joliment votre affaire. Le bon Dieu sait mieux que nous ce qui nous est avantageux, et pour l'ordinaire c'est ce qui con-trarie le plus la nature.

VI. Un de nos confrères qui, après avoir longtemps professé, est devenu économe, m'a demandé des règles de conduite. Je lui en ai donné où je lui parle de choses auxquelles on ne pense pas ordinairement et qui ont une grande influence sur le séminaire dont

l'économe est la Providence visible. Les voici : 1° ordre, 2° propreté, 3° entretien, 4° vigilance.

1° Ordre. Connaître tout ce qui est dans la maison; avoir une place déterminée pour chaque chose, depuis la cave jusqu'aux greniers; avoir des mémoires exacts et renouvelés tous les six mois du linge, du vin, des instruments, des meubles, sans quoi tout se perd et se détériore.

2° Proprete, depuis la chapelle jusqu'aux lieux communs. La décence, la santé, le bien-être en dépendent. Établir pour cela des surveillants.

3° Entretien, qui consiste à réparer aussitôt ce qui se détériore : la toiture, les murs, les meubles; quand on attend, on double et on triple la dépense.

4° Vigilance. Ne rien laisser perdre et savoir l'emploi et l'usage de tout, et tirer parti de tout; c'est une grande économie de ne rien laisser dilapider. Pour cela, tellement connaître la maison qu'on sache ce que tout devient. Cela met les employés sur leurs gardes.

Après le matériel vient le personnel.

1° Pour vous : fidélité constante à tous les exercices spirituels, pureté d'intention, zèle pour le bien de la maison.

2° Domestiques. Ne jamais parler par commandement; les prier, les encourager, témoigner de la satisfaction quand ils font bien, se mettre quelquefois avec eux pour le travail; de petites récompenses quand ils ont plus d'ouvrage; leur marquer de l'intérêt dans leurs peines.

3° Séminaristes. Être une bonne mère; les connaître tous, entrer dans leurs petites peines, embarras

e famille, savoir leur histoire; les visiter dans eurs maladies, leur donner quelque douceur, être e consolateur de tous.

4° Confrères. Grande attention pour les contenter, et même accorder quelques fantaisies quand ils y tiennent beaucoup; ne pas se montrer trop raide et à la lettre; les prévenir quand ils craignent de demander.

VII. J'ai souvent, par circonstance, parlé des règles à suivre pour les économes, et toujours avec la pensée qu'on aurait bien de la peine à s'y mettre. Il faut pour cela une vocation spéciale, un grand esprit de sacrifice et beaucoup de zèle.

VIII. Dans votre place, fermeté et bonté; voilà ce qu'il ne faut pas séparer, et pour réussir il faut s'efforcer de conserver le calme intérieur et ne point paraître ému et troublé.

IX. Un malade à garder, à soigner, à écouter et à consoler est une grande grâce de notre bon Maître qui n'a eu à faire qu'à des malades, et qui est venu pour cela sur notre terre maudite. C'est là que s'exerce l'œuvre parfaite de patience. On est bien obligé d'entrer dans les petites plaintes, les impatiences, les mécontentements, et paraître ne pas désapprouver ces soulagements de la nature. Mais quand nous pensons aux Saints, qui ont soigné des malades rebutants, toujours de mauvaise humeur, voilà le plus admirable, et tant qu'on n'y a pas passé on ne connaît pas la perfection de la vertu.

§ VI

Conseils à un professeur de philosophie.

I. C'est partout qu'on reconnaît la faiblesse des études ; cela tient à bien des causes et surtout à l'organisation des petits séminaires. Quand le fondement est manqué, je ne vois pas ce qu'on peut bâtir pardessus. La philosophie est aussi très-importante, mais il faut des professeurs qui s'oublient tout à fait pour descendre à la portée des enfants et partir du point où est leur intelligence. Il faut pour cela bien du tact et du talent. Il est plus aisé de faire de l'esprit que de développer les esprits.

II. Prenez votre temps pour bien connaître vos élèves, et pour donner du mouvement à votre classe. Commencez par l'essentiel : que l'on ne cause pas et que l'on fasse attention. Puis vous les instruirez de la manière de bien étudier, et vous encouragerez les meilleurs, tout en ayant soin de ne pas décourager les faibles et les lâches, parce qu'il faut un rien pour les dégoûter du travail.

III. Un bon moyen de gagner la confiance de vos enfants est d'avoir un caractère égal, d'éviter les vivacités, de se mettre à la portée des faibles et de leur témoigner de l'affection en leur aplanissant les difficultés, ne se lassant et ne se rebutant jamais quand leur esprit n'est pas encore ouvert. Il faut éviter tant qu'on peut les reproches publics, les

ailleries humiliantes et tout ce qui ferait croire u'on a d'eux une petite idée...

IV. Employez tous les moyens de faire bien travailler vos enfants. Dites-leur que le meilleur carème qu'ils puissent faire est de beaucoup étudier, de ne pas perdre de temps et de garder le silence. Vous avez raison de les exercer au latin, malgré leurs dégoûts et leurs résistances. Ils vous en sauront bon gré quand ils seront en théologie, et vous ferez bien d'appuyer souvent sur ce motif, de les encourager et de ne pas céder à leurs petits mécontentements. Une fois que vous les aurez mis sur un bon pied, votre classe ira toute seule les autres années. Tenez aussi à ce qu'ils sachent bien par cœur le texte de leur auteur, en louant ceux qui l'étudient comme il faut et qui ne se contentent pas d'en donner la substance en estropiant les pensées et la diction.

V. Je n'entends plus parler de M. de Lamennais et j'attends à dix ans pour savoir ce qu'on en pensera. Faites de même, et cela n'empêchera pas que vous fassiez un bon cours de philosophie à des esprits droits.

VI. Je suis bien aise que vous fassiez repasser les matières que vous avez enseignées. Les jeunes gens ne savent rien, s'ils n'ont pas vu trois ou quatre fois la même chose. Ne leur donnez que ce qu'ils peuvent porter, mais soyez ferme, inflexible, et inexorable pour qu'on sache. Formez-les surtout à la réflexion, afin qu'ils ne soient pas comme des perroquets : c'est là le principal de l'enseignement; ensuite d'inspirer un grand amour du travail.

VII. Tâchez de les exercer par des matières de

composition, l'analyse de quelque ouvrage, comme Frayssinous, La Luzerne ou Bourdaloue. Brisez-les à l'argumentation; apprivoisez-les à toute la sécheresse de la logique par des exemples multipliés, par des comparaisons agréables, par des exercices fréquents. Il n'est rien qu'on ne puisse rendre intéressant par la tournure que l'on y met : si vous acquérez le talent de les faire sourire dans les questions les plus abstraites, vous leur inspirerez le goût de cette étude, et vous dissiperez les préjugés. Sachez prendre le cœur et l'imagination de ces petits enfants bien légers et étourdis, et vous en ferez ce que vous voudrez. Excitez aussi l'émulation. Lorsque quelques-uns ont mieux réussi, faites en sorte que votre supérieur et les directeurs du grand séminaire témoignent leur contentement. Cependant, pour l'émulation, il faut la fonder entièrement sur les motifs de la foi et de la religion. Tout autre motif est dangereux et ne fait pas un fondement solide. Ils n'ont déjà que trop à combattre leur amour-propre, leurs petites prétentions et les sentiments de jalousie qui naissent dans leurs cœurs.

Ne parlez pas longuement dans les classes, interrogez beaucoup : c'est le conseil de M. Bertin.

VIII. Quand les jeunes gens sont faibles et ont peu de moyens, il est bon de les prévenir d'avance quand on veut les interroger, afin qu'ils ne soient pas surpris et déconcertés; user toujours de condescendance et de compassion à leur égard. Pour ceux qui se relâchent et qui pourraient mieux faire, il est plus utile de les ranimer par la bonté et les encouragements que par la sévérité et l'expression du

mécontentement. Ils sont déjà assez humiliés d'avoir mal répondu.

§ VII

Conseils à un professeur de théologie.

I. Vous avez bien fait de pratiquer dans la classe la patience, la douceur et la bénignité. Cela n'empêche pas de travailler et d'exciter les plus faibles, en mettant de l'intérêt aux matières de la classe, en montrant leur importance, en traitant les sujets avec une grande clarté, en appuyant sur la pratique. Ce qui charme les jeunes gens, c'est quand on leur rend les choses si claires qu'ils ne peuvent pas ne pas les comprendre, et quand on leur montre comment on en fait l'application; de sorte qu'une classe présente des cas, les met en scène et donne une variété qui attache l'imagination.

II. Faites votre classe de manière que les jeunes gens disent: « C'est si clair et si méthodique qu'il est « impossible de ne pas profiter; et il ne gronde ja- « mais, il excuse, il a plus de peine quand on ne sait « pas que celui qui n'a pas étudié; il fait en sorte que « tout le monde réponde bien. » Demandez tous les jours pour notre Solitude cette divine vertu de douceur, que l'on n'acquiert que par une entière abnégation. Voilà pourquoi peu s'en soucient; on va au plus court et au moins gênant: la sévérité. Ne jamais parler

sèchement ni avec sévérité pendant la classe, ne jamais témoigner du mécontentement, mais après récidive voir en particulier le paresseux, l'engager avec douceur, lui proposer une méthode facile de travail, le prévenir du jour où on l'interrogera, l'encourager pour les moindres efforts. S'il résiste, lui dire avec beaucoup de bonté qu'on aura la douleur d'être obligé de prévenir le supérieur. Menacer et ne pas exécuter tout de suite. Enfin, mon cher ami, tenez bien à ce point-là, et quand vous aurez épuisé pendant cent ans, que je vous souhaite, toutes les voies de la douceur, reprochez-vous de n'en avoir pas encore assez, et n'oubliez jamais que qui n'a pas le cœur n'a rien, et qu'un mot imprudent peut le fermer pour toujours. Mais le grand point est d'examiner si la classe est faite avec méthode, clarté, simplicité, intérêt, et si elle est à la portée des médiocres.

III. Faites la classe de votre mieux, tâchant d'intéresser; ce n'est pas là qu'il faut faire de l'humilité; l'intérêt des jeunes gens demande que l'on parle comme étant chargé de les instruire et de résoudre leurs doutes; cependant ménagez votre santé délicate; vous savez assez : laissez les choses mûrir dans votre esprit, vous occupant plus de faire faire que de faire vous-même, et bien convaincu qu'on leur en donne toujours trop et plus qu'ils n'en peuvent porter.

IV. Travaillez surtout à votre classe pour la rendre de plus en plus intéressante et facile. Avant de la commencer, une bonne pratique est d'aller devant le très-saint Sacrement demander à Notre Seigneur humilité, douceur, patience, renoncement à son es-

rit propre, et cela tous les jours. Il ne faut jamais ortir de cette vérité que tout descend du Père des umières, qu'il faut l'invoquer sans cesse et ne compter ue sur son assistance : hors de là, vanité et peu de ruit. Pour les choses que l'on enseigne, ne viser amais qu'à l'utile et ne point s'embarrasser dans les questions subtiles, mais s'attacher aux principes fondamentaux et à les graver dans les esprits à force le les répéter, de les éclairer, de présenter des exemples frappants, des images, des comparaisons qui les rendent sensibles : bien distinguer ce qui est de foi ou d'opinion libre, et montrer le danger de s'attacher, surtout en chaire, à quelque sentiment qui n'est pas décidé par l'Église. Éviter de changer l'auteur sans une extrême nécessité. Dans les explications, s'attacher à rendre les choses claires de manière qu'on ne puisse ne pas les entendre, en définissant bien tous les mots. Cela rend une classe nécessairement utile et intéressante, rien ne fatiguant plus les esprits que de ne pas bien saisir et de voir trouble. Habituer les jeunes gens à réfléchir, les interrogeant en différentes manières pour s'assurer qu'ils ont compris.

V. Quant à l'intérêt de la classe, il consiste en deux choses : à saisir dans chaque leçon le point utile et pratique, soit pour le tribunal soit pour la chaire, mettant les élèves en scène : « Si vous prêchiez sur « telle matière, diriez-vous ceci et cela? » La seconde, c'est d'être pénétré du saint amour de Dieu, de manière que cela perce par un petit mot dit à propos, qui vienne du cœur. Il est vrai qu'on doit spécialement parler à l'esprit; pourquoi cependant mettre le

cœur tout à fait de côté, par exemple dans les traités de l'Eucharistie, de l'Incarnation de la grâce, etc.? Enfin exciter l'émulation. La perfection est de tellement faire aimer la classe par une instruction claire, solide et méthodique, et par une bonté et un intérêt toujours soutenu, qu'on la préfère à toutes les récréations et qu'on y vienne avec un cœur dilaté.

§ VIII

Conseils à un directeur pour le temps des vacances.

I. Le temps des vacances nous apprend deux choses : la première est l'excellence de notre vocation et d'une vie de communauté. Quand on y est, il n'en coûte rien pour faire exactement tous les exercices de piété et pour s'exercer au recueillement, à l'humilité et au renoncement. La seconde, c'est que nous ne sommes que faiblesse, et que, malgré la bonne volonté, de saintes résolutions, on manque à bien des choses ; ce qui montre qu'il faut avoir contracté une forte habitude pour ne pas déchoir quand on est dans le monde ; mais au moins cette expérience peut nous servir à devenir plus généreux, à prier avec plus de ferveur et à reprendre courageusement toutes les bonnes pratiques.

II. Pour opérer l'union entre les personnes divisées dans la famille, ce qui est une œuvre toute divine, nous n'avons d'autre moyen que la prière et une

grande charité. Contentez-vous d'édifier, et le bon Dieu sera satisfait, et cela ne sera pas perdu et produira des fruits en son temps. On avance plus en prêchant d'exemple que par les paroles les plus touchantes, et vous avez bien fait d'user de la plus grande discrétion sous ce rapport. Avec tout cela le monde n'est pas grand'chose pour nous, et tout tend à nous en détacher. Dieu soit béni ! Plus on avance, plus on voit qu'on ne perd rien en quittant le monde.

C'est une bonne pensée d'aimer la retraite, même en vacances, ce qui n'empêche pas de servir Dieu quand l'occasion se présente, puis de prendre tout le délassement convenable. Vous en avez besoin, et l'ordre veut qu'on le prenne dans les vacances.

III. Je ne vous engage pas à aller chez vos parents pendant les vacances, à moins que vous n'en receviez l'ordre de votre supérieur pour le bien de votre santé. Vous pourriez, pendant ce temps, faire quelques petites courses dans le diocèse, avoir pour but quelque pèlerinage, prendre votre délassement dans quelques petites occupations récréatives et utiles à la fois. De cette manière, le cœur est plus en paix, et il n'y a pas tant à refaire quand recommencent les exercices.

IV. Ne négligez rien de ce qui pourra fortifier votre santé, et surtout prenez le repos de l'esprit qui est indispensable, parce que rien n'use plus la machine qu'une contention continuelle. C'est là la cause de toutes les folies qui passent par l'imagination, dans les exercices de piété et la récitation du bréviaire, mais il faut les mépriser et n'en tenir nul

compte, ce qui serait peine perdue. Vous ferez donc bien d'avoir un temps convenable pour suspendre vos occupations ordinaires et pour détendre vos organes.

V. Suivez l'attrait que Notre Seigneur vous donne de ne point faire de courses pendant les vacances. En cela vous agissez conformément à notre vocation, aux exemples de nos pères; vous aurez plus de grâces pour faire sentir aux prêtres que vous formerez qu'il n'y a rien de plus dangereux que les courses et l'attache aux parents.

§ IX

Conseils à un directeur malade ou infirme.

I. Je pense comme vous qu'il vous faudra mettre au repos. Est-ce à Rome que vous trouverez ce qu'il vous faut? Plusieurs de nos confrères y sont allés et sont revenus comme ils étaient partis. Je considère ensuite qu'être isolé, abandonné à soi-même, n'est pas la vie d'un sulpicien, et quoique infirme, je ne voudrais pas, pour tout au monde, être séparé de la compagnie de mes confrères. J'en ai vu plusieurs hors de combat. Ils nous édifiaient par leur fidélité aux exercices communs, leur douceur et leur gaieté dans les conversations, leur humilité et leur obéissance, ne sortant jamais sans

demander permission. Ainsi, la plus grande grâce que Dieu puisse vous faire, c'est de vous conduire dans un de nos séminaires. Là vous avez deux choses à faire : premièrement, fidélité aux exercices de piété ; deuxièmement, un règlement dans lequel vous déterminiez tout l'emploi de votre temps, récréations, promenades, occupations. Ayez un travail coupé, intéressant, varié ; du latin, de l'histoire, des antiquités, voire même de l'archéologie, l'histoire des grands hommes du pays, les monuments religieux. C'est le moyen d'intéresser les jeunes gens dans les conversations. Et, ce qui plaît souverainement à Notre Seigneur, ne rien faire que par obéissance, devenir petit enfant, puisque notre santé ne nous permet pas autre chose. Veuillez examiner ces raisons devant Dieu, et puis vous écrirez à notre très-honoré Père ce qu'il vous inspirera. Je pense toujours au mot de saint Vincent de Paul, qu'un infirme est un trésor dans une communauté : il pratique toutes les vertus, et il édifie tous ceux avec qui il a des rapports, et on ne fait rien de tout cela sur les grands chemins ou dans les auberges.

II. Vous ne faites pas le carême comme les autres parce que le bon Dieu veut que vous le fassiez autrement. Les péchés se rachètent par une douceur continuelle, par un support inaltérable et en faisant comme Notre Seigneur nous a dit : Pardonnez et vous serez pardonné. Pensons comme Notre Seigneur a aimé tendrement tous les hommes en se chargeant de toutes les iniquités et en ne se rebutant jamais de nos misères.

III. Dans l'état de votre santé, ne considérez les

choses que selon la foi qui ne trompe jamais, et abandonnez-vous avec une entière confiance à la divine Providence. Si on savait combien elle est bonne, douce, suave, comme ses voies sont admirables et salutaires pour nous, comme tout réussit à bien pour celui qui n'a d'autre souci que de plaire à Dieu et de pratiquer les vertus, on vivrait dans une paix et une tranquillité inaltérables. Dieu est si miséricordieux, si facile à pardonner, qu'on est toujours sûr de sa tendresse.

Pour vos repas, ne vous inquiétez de rien, vous n'êtes pas maître de votre estomac. Réjouissez-vous de ce qu'on vous prendra pour un gourmand.

§ X

Conseils à un ecclésiastique travaillé de peines intérieures.

I. Je vous engage à ne pas laisser arrêter votre imagination à des objets lugubres, mais plutôt à la tourner vers la douce confiance au Seigneur et au cordial acquiescement à sa très-aimable volonté.

II. Votre rétablissement avancera d'autant plus que vous aurez l'esprit plus calme et plus confiant en Dieu et dans ce que nous disent les saints, que nos misères sont le trône de sa miséricorde. Que nous demande le bon Dieu, sinon de gémir de nos continuelles misères, de demander humblement sa grâce,

et de se proposer fortement d'y concourir par de bonnes et saintes résolutions?

III. En offrant nos actions de la journée en esprit de pénitence, nous faisons la satisfaction que Dieu demande de nous et dont son infinie miséricorde se contente. Ce n'est pas que nous n'ayons toujours un grand fond de misères, motif d'une constante et profonde humilité; mais jamais de découragement, de toutes les tentations la plus cruelle, la plus délicate, et la plus ridicule. Croyez vos péchés pardonnés, mais reprochez-vous de vouloir sonder dans les profondeurs de Dieu et d'en demander une assurance positive qui ne peut être qu'une révélation.

IV. Le bon Dieu a permis vos peines pour que vous n'ayez plus de confiance en vous, mais en lui seul ; que vous ne vous regardiez plus, mais lui seul. La crainte de ne pas posséder éternellement un si bon et si adorable Maître vous sauvera : *Ille placet Deo cui placet Deus.* Demandez bien à Notre Seigneur la paix, la confiance et la joie du Saint-Esprit, si nécessaires dans vos fonctions, si propres à gagner les cœurs et à leur faire aimer la piété.

V. Tâchez de conserver toujours dans votre âme ces deux dispositions : la paix et la confiance. On n'en a jamais assez, et on en recueille de grands fruits pour avancer dans la vertu et surtout dans le saint amour. Ne demandez que cela au bon Dieu, de bien l'aimer, parce que l'amour chasse la crainte, dissipe les anxiétés et les amertumes, et fait trouver tout bon. Je demande à Notre Seigneur qu'il vous fasse marcher dans cette dilatation du cœur, et qu'il vous

remplisse des suavités de la sainte Enfance, pour vivre en paix et dans le pur abandon.

VI. Votre grande affaire est de vous offrir à Dieu tel que vous êtes, de vous abandonner à sa miséricorde, de supporter tout ce qu'il vous envoie, d'attendre tout de son amour et de la protection de Marie ; puis de faire tout ce que vous pouvez dans votre emploi. Avec cela on est en assurance ; pour tout le reste, soyez un homme de désirs.

VII. Si nous savions comme le bon Dieu conduit tous nos pas, comme il a calculé tout de toute éternité, et notre tempérament et notre humeur, et notre esprit, et nos fonctions, nous serions dans la plus heureuse indifférence pour toutes les positions, nous attendrions en paix tout ce qu'il lui plaira d'ordonner et nous trouverions que cela vaut mille fois mieux que tout ce que nous aurions imaginé.

§ XI

Conseils à un jeune vicaire-général.

I. La voix de l'évêque est la voix de Dieu. Après avoir fait vos observations, soumettez-vous; s'il vous appelle, acceptez la place qu'il vous donne, ne vous proposant autre chose que la gloire de Dieu. Demandez de tout votre cœur l'humilité, la patience et la confiance : avec cela on peut tout. Proposez-vous surtout dans cette place d'être le modèle du

clergé par une vie de règle, une grande fidélité à l'oraison, à l'étude. Si vous ne savez pas encore tout ce qu'il faut, vous l'apprendrez successivement. Avec un travail réglé, méthodique, sans empressement ni sollicitude, tenant son âme en paix, on acquiert la connaissance de ses devoirs. Priez et faites prier les bonnes âmes. Je ne vous ferai pas compliment de cette promotion, parce que, dans le ministère, je ne connais que des comptes à rendre et des croix à porter; puis, nos faiblesses et nos misères. Mais je me réjouis de ce que vous en profiterez pour vous donner plus exclusivement au bon Dieu. Vous avez un vénérable évêque qui sera votre soutien et votre modèle.

II. Qu'avez-vous à faire pour attirer sur vous les bénédictions de Notre Seigneur? Une seule chose : entrer par la porte de l'humilité et marcher constamment par le chemin de l'humilité, avoir les yeux fixés sur le cœur humble de notre doux Sauveur, et ne s'occuper qu'à être petit à ses yeux et à s'abaisser devant tout le monde.

III. Faites-vous, en arrivant, un bon règlement de vie. Je connais des grands-vicaires qui vivent comme des séminaristes et suivent autant qu'ils peuvent tous les exercices d'un séminaire. Cela leur donne une grande autorité sur les prêtres, car ils prêchent d'exemple l'oraison, le chapelet, la lecture spirituelle et les examens de conscience.

IV. Je vous recommande beaucoup le silence de discrétion, qui consiste à ne parler que par nécessité ou bienséance, à émettre très-rarement son opinion, à ne point contester, ni contredire les opinions des

autres, à éviter de parler mal des prêtres, excepté lorsqu'il s'agit d'un devoir de sa place, et à ne point parler de soi. C'est là le moyen d'éviter beaucoup de désagréments.

V. Votre histoire est celle de tous ceux que j'ai connus dans votre place depuis trente ans : votre consolation est de n'avoir pas cherché ni désiré un pareil poste et de n'y pas tenir. Personne ne gagne à être vu de près, et la familiarité, la confiance sont souvent un fardeau assez pénible. Voilà pourquoi vous avez besoin de prudence et de règles pour faire un bien durable et ne pas vous épuiser avant le temps. Ne vous pressez pour rien; sachez attendre comme saint Vincent de Paul : il y a des affaires qui demandent dix ans de patience. Mais tenez surtout à une règle de conduite qui consiste à avoir des temps déterminés pour les exercices de piété et à y tenir, à moins de nécessité indispensable, de sorte qu'on puisse dire : « C'est l'heure de son office, de sa lecture spirituelle, de son chapelet; » on finit par y habituer ceux qui ont affaire à vous.

VI. Quant à vos fonctions, mettez de côté ce qui n'est pas dans vos connaissances actuelles. Le grand art est de se servir de ceux qui ont fait des études spéciales dans chaque partie. Adressez-vous pour les chiffres à ceux qui y trouvent du goût; de même pour certains cas de conscience et de jurisprudence. Dans les rapports et conversations on apprend quelquefois plus que dans les livres.

VII. Les écoles ecclésiastiques demandent encore des hommes zélés, désintéressés, entièrement dévoués à leur œuvre, et connaissant la manière de

duire avec sagesse et prudence les enfants, ce i est une œuvre aussi importante que difficile. Sur nt petits séminaires, il n'y en a pas dix sur lesquels puisse compter. Plus j'y pense, plus j'y vois de fficultés presque insurmontables. Un évêque de- rait penser continuellement aux moyens d'avoir de ons séminaires et des directeurs éclairés. Soyez rudent avec les ecclésiastiques, c'est l'âme de tous es bons desseins; et au dehors, grande simplicité et ordialité.

VIII. Je pense que vous avez l'ouvrage que Mgr de Besançon a fait réimprimer : *Episcopalis sollicitudinis enchiridion*, où vous trouverez des règles utiles aux grands-vicaires. Montrez-vous l'ami du peuple et des pauvres; c'est le vrai moyen de rétablir la religion. Dans le temps où nous sommes, il ne faut que du courage et de la confiance. Commencez par ranimer l'extérieur et les pratiques de dévotion. Je suis enchanté que vous ayez rendu à la religion la chapelle de X., et surtout que vous l'ayez associée à l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires. On a besoin de Marie plus que jamais, mais avec elle on peut tout, malgré les fureurs de l'impiété. Il faut rendre votre diocèse à la très-sainte Vierge; prenez note de toutes les anciennes dévotions, multipliez les images, les prières, les médailles. Un mandement de votre prélat sur ce sujet serait très-bien. Pensez d'avance au mois de Marie, pour le rendre aussi brillant que possible.

IX. Prêchez toutes les fois qu'on vous le demandera, et toujours simplement et pour la pratique, ne désirant aucune réputation d'habile, craignant

même d'en avoir l'embarras : c'est la perte de la prédication ; on se tue et on ne fait rien. Bonne résolution de sortir très-peu, de manger rarement dehors, d'éviter autant qu'on peut liqueurs, café, vins étrangers. Tout le secret du ministère est de vouloir être un saint avant tout et après tout, et d'être fidèle à ses pratiques de piété. Voilà ce qui attire des bénédictions sur tout ce qu'on fait.

X. C'est sûrement une grande affaire, dans votre place, que de conduire des carmélites et d'en faire, comme elles doivent l'être, de grandes saintes. La vie de la B. Marie de l'Incarnation renferme des principes excellents, comme aussi celle de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. Il faut qu'elles arrivent à la plus parfaite abnégation, et à une solide oraison. S'occuper à sanctifier une seule de ces épouses de Notre Seigneur est une œuvre supérieure à la sanctification de mille laïques, et, comme vous le dites, il n'y a que Notre Seigneur qui puisse opérer dans ces âmes ; mais rien de plus admirable et de plus consolant que de concourir à leur sanctification.

XI. Dans les bonnes œuvres qui se présentent, agissez avec une grande prudence, circonspection et lenteur, surtout quand il s'agit d'établissements de filles. En ce genre, les bonnes supérieures sont excessivement rares, et tout dépend d'elles. Le grand point est de poser un solide fondement, parce que, quand les choses ne sont pas parfaitement engrenées, c'est une grande misère et difficulté pour réparer.

XII. Le bon Dieu vous fait les deux plus grandes grâces qu'il puisse nous faire en cette vie, qui sont

nous donner un sentiment profond de notre misère, et de ne nous faire voir dans les places que nous avons que les épines et les croix. C'est, comme vous le sentez vous-même, la plus grande preuve de l'amour de notre bon Maître, parce qu'il n'y a de bon en ce monde que de ne pas s'y trouver bien et de ne pas y avoir ses aises; et, pour bien remplir ses devoirs, il ne faut pas tenir à sa place, et même regarder comme une bonne chose d'en être débarrassé. Vous voyez pourquoi je vous ai dit que Dieu vous y appelait: vous étiez trop bien à X. Vous auriez fini par être gâté, même par les bons succès que vous y aviez. A présent c'est autrement; vous n'entendez plus ce concert de louanges et d'approbations, on ne tient point compte de vous. Eh bien! avant tout cela, on ne pratique l'humilité qu'en peinture. Et voyez jusqu'où va l'amour de Notre Seigneur: il se charge lui-même de nous mettre sur la voie; il retire de nous les louanges et les flatteries, et nous montre en même temps combien il y a dans notre cœur de sentiments de complaisance. C'est alors que ce cœur commence à se détacher des hommes, à recourir à Jésus qui est notre seul ami fidèle et de tous les temps. Ce bon Maître, qui vous traite en enfant qu'il aime, vous a bien dégoûté de la place qu'il vous a donnée, pour vous empêcher de vous en glorifier et d'avoir votre récompense en ce monde.

XIII. Quand on veut être un saint, il faut se résoudre à déplaire à bien des gens, à n'être pas approuvé, et même à être critiqué, calomnié jusque dans les meilleures intentions; et, au milieu de tout cela, se réputer encore plus misérable que les autres

ne pensent, trouver bon qu'on ne tienne aucun compte de nous, et aspirer sans cesse à aimer toujours davantage et uniquement celui qui seul doit être tout notre bien. Alors on ne tient à aucune place, mais on reste là où le bon Dieu nous a mis. Vous avez bien raison de ne pas penser à un changement, car, pour fuir une croix, souvent on en rencontre deux, d'autant plus rudes qu'on les a cherchées soi-même.

§ XII

Conseils à un prêtre dans le ministère paroissial.

I. Je remercie de tout mon cœur Notre Seigneur des bénédictions qu'il répand dans votre ministère : vous ne pouviez rien m'apprendre de plus consolant. Tenez bien à l'ordre que vous avez établi dans vos occupations et tout ira bien. C'est la persévérance qui a fait les saints : ils ont été fidèles tous les jours, et jusqu'au bout, à ce que les autres ne font que de temps en temps et quittent par caprice. Le bon Dieu inspire beaucoup de confiance à vos paroissiens pour vous; raison, mon cher ami, de s'enfoncer dans l'humilité la plus profonde pour la conserver; puis de se préparer à supporter les petites contradictions qui auront lieu, parce que cela est inévitable. Répétons souvent : ce ne sont pas les louanges qui nous

sanctifieront, mais le mépris de soi-même et des louanges nous rendra agréables à Dieu.

II. Vous avez bien raison de tendre sans cesse à une bonne oraison, parce que plus vous y tiendrez, plus vous serez convaincu que c'est là la source et le seul moyen de se corriger de ses défauts et d'acquérir les vertus, surtout d'humilité, en considérant que les plus grands saints, avec un travail infini, se regardaient encore comme très-misérables et très-ingrats envers l'inépuisable bonté de notre Sauveur. Vous me faites plaisir de me parler des soins que vous prenez pour l'embellissement de votre église, ce qui ne peut produire qu'un très-grand bien, à mesure que les offices sont célébrés avec plus de pompe et de modestie. L'essentiel en cela est de combattre l'empressement et la préoccupation, et d'être bien persuadé qu'il vaut mieux sauver une âme que d'avoir une église toute d'or et de diamants.

III. La divine Providence vous attache à votre paroisse, afin que vous l'aimiez comme votre chère épouse et que vous mettiez bien avant dans votre cœur tous vos enfants et spécialement les plus misérables pour le corps et pour l'âme : *Evangelizare pauperibus misit me.* Pour vos bonnes gens, continuez à pratiquer la douceur, la tendresse, le zèle, la compassion et la condescendance : vous les ferez avancer par là dix fois plus vite et plus sûrement, et vous éviterez les confessions et communions sacriléges qui sont très-communes, surtout parmi le peuple. Ne retardez pas, pour la première communion, les enfants qui ont l'âge et les connaissances. Quand

les passions se sont fait sentir, on a des peines infinies et l'on n'obtient pas grand'chose. Le point capital est qu'ils suivent exactement les catéchismes pendant une année après leur première communion. C'est le plus important. Proposez-leur des prix de distinction, des images, pour bien établir cette pratique.

IV. Pour le fils de M. X., tâchez de le gagner par beaucoup de gaieté, d'aménité, sans lui parler encore de religion, mais seulement de ses études et des choses qui l'intéressent, sans avoir l'air de vouloir le surprendre. Il faut pour cela prière, prudence, douceur, longanimité : un mot trop raide dit mal à propos suffirait pour le rebuter entièrement.

V. Dans notre ministère, nous éprouvons tous les peines et les difficultés qui vous embarrassent, et souvent nous ne savons quel parti prendre. Cela, mon cher ami, nous montre combien nos lumières sont bornées et incertaines. Que pouvons-nous faire, sinon reconnaître la continuelle nécessité de recourir à Dieu par une prière humble et de ne compter jamais sur nous-mêmes? Nous nous trompons tous; mais quand nous n'avons cherché que la gloire de Dieu, remettons le tout à sa miséricorde. Continuez à relire vos auteurs et à réfléchir sur les principes qu'ils donnent. Si vos instructions paraissent longues, abrégez-les, parce que, pour produire du fruit, il ne faut pas que l'ennui et la fatigue s'en mêlent. On vous écoutera, mais intérieurement on souffrira. Dites peu et vous ferez plus de fruit. J'approuve votre simplicité dans la prédication, quoique quelques-uns la blâment. Il faut qu'on cherche autre chose que la

satisfaction des oreilles si l'on veut profiter. Réservez-vous pour l'onction et ne vous pénétrez que d'une chose, du désir de faire connaître Notre Seigneur et d'amener à une vie chrétienne.

VI. Voyez successivement tous vos paroissiens, pour leur édification, et n'ayez que cela en vue. Mais ne faites pas de visites de causerie et de perte de temps. Aimez votre chez vous; point de sorties, point de repas, toujours une occupation du ministère ou la lecture; et, pour délassement, le jardinage, ou autres petits ouvrages tendant à la propreté et décoration de votre église. Rien ne contribue davantage à établir la réputation d'un prêtre et à lui concilier la confiance, que de ne voir personne et de très-peu parler. J'en connais à Paris qui font comme cela, et ils en sont plus contents. Ménagez votre santé afin de pouvoir travailler davantage à l'accroissement du royaume de Notre Seigneur.

VII. Quant aux ornements d'autels, aubes, missels, etc., j'approuve assez que l'on y mette du luxe, lorsqu'on est à la tête d'une paroisse; mais pour soi personnellement, on fait bien de réunir la simplicité et la propreté. Continuez à vous habiller modestement, quoi qu'on dise. A présent on passe les bornes, et l'on voudrait effacer la sainte vertu de pauvreté dans notre état où elle devrait être en perfection. Quand les ceintures de soie sont communes et ordinaires dans un diocèse, on peut en porter sans difficulté.

§ XIII

Conseils à un aumônier d'hôpital.

I. Dieu soit béni qui vous appelle à l'œuvre la plus excellente, la plus riche, la plus consolante qui existe, le soin des pauvres et des malades ; c'est un ministère tout divin. Si on vous avait dit : Allez ailleurs, je n'aurais eu d'autre mot que l'obéissance, parce que c'est elle qui nous sauvera : mais puisqu'on vous appelle dans un hospice, je vous dis d'avance que vous n'y aurez pas été un mois que vous serez dans le ravissement. Un séminariste de Saint-Sulpice qui a passé un an à la Solitude et que sa santé a forcé de nous quitter, a été envoyé dans un hôpital où étaient réunies les maladies les plus honteuses et les plus dégoûtantes ; ensuite il a été nommé chanoine et grand-vicaire ; eh bien ! il m'écrivait qu'il regrettait tous les jours ses pauvres galeux et que jamais il n'avait été si heureux. Quand il le peut, il va les revoir. Un de nos solitaires a soigné les cholériques, à l'ambulance de Grenelle ; il n'a quitté que quand tous ont été guéris ; il a eu les plus douces consolations, et, quoique d'une santé délicate, il ne pouvait pas s'en arracher. C'est à présent le seul ministère où il y ait des consolations, où l'on obtienne ce que l'on n'obtiendra jamais dans une paroisse.

II. Il est avantageux d'avoir été dans un ministère ıtérieur; vous aurez plus de facilité à savoir ce qui anque à ces pauvres gens, en quoi ils ont manqué, ; ce qu'ils ont ignoré. Un grand avantage encore ıns votre place, c'est qu'on peut mener une vie ıtérieure, recueillie et réglée comme à la Char-ᵗeuse. Ainsi, mon cher ami, réjouissez-vous en Jotre Seigneur, mais ne quittez pas la croix.

III. Demandez à Dieu une autre grâce bien excel-ente et qui vous servira de règle universelle : c'est le ne rien faire que par obéissance envers celui qui vous représente notre bon Maître. Quel que soit l'esprit de la maison, les personnes qui la conduisent, les difficultés et les abus, les peines et le travail, ne décidez rien que par obéissance; dites en tout : *Domine, quid me vis facere?* Cela fait, vous n'êtes plus responsable de rien. Vous éviterez même de trop observer, de trop voir ce qui se passe, de vous inquiéter, d'imaginer des changements et des améliorations. Vous direz : Cela ne me regarde pas, je n'ai qu'à faire ce que me dit M. l'aumônier.

IV. Après cela ne vous occupez qu'à être homme d'oraison, de douceur et d'humilité; un visage toujours serein et gai, des paroles aimables et affectueuses; inspirant la confiance aux pauvres malades, leur témoignant de la tendresse, ne vous troublant de rien et recourant toujours à notre bonne Mère. En lisant les vies des Saints, remarquez comme ils ont affectionné les pauvres et les ont préférés aux autres. Vous aurez de grandes consolations mêlées de peines, mais qui sont bien adoucies par l'onction divine.

§ XIV

Conseils à un séminariste.

I. Remerciez bien le bon Dieu de la grâce qu'il vous fait de vous bien connaître, et du désir qu'il vous donne de votre perfection; mais aussi gardez-vous beaucoup de vous déconcerter quand le caractère a échappé. Revenez doucement à chaque fois par un acte d'humilité et de confiance, renouvelant vos résolutions dont la principale doit être de ne rien faire sans l'avoir communiqué à votre directeur. Et puis quand il vous dira une chose, n'en cherchez point la raison, voulant obéir purement, parce que cela plaît à Dieu.

II. Vous voudriez bien faire des progrès dans l'esprit et les vertus de notre saint état, mais vous vous étonnez des difficultés que vous y rencontrez, oubliant ce que dit l'auteur de l'imitation : *Non est opus unius diei, nec ludus parvulorum.* J'en reviens donc toujours à ce point, qu'il faut prendre patience, s'exciter à la confiance, et tout espérer d'un bon Maître qui ne se lasse point de nos résistances, qui nous attend comme s'il avait besoin de nous, et qui fait une grande fête dans le Ciel quand il a trouvé une de ses brebis égarées.

III. Pour aller à la pratique, entrons bien dans

'esprit du carême : c'est un temps de privations. Nous nous privons de nourriture; faisons aussi des privations pour notre esprit : privation de parler quand on est ému et qu'on en sent une très-grande démangeaison, privation d'aller avec ceux qui reviennent trop à notre humeur et qui entretiennent la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, privation de raisonnement quand on nous propose une chose qui ne revient pas à notre goût. Évitez surtout comme la peste ceux qui sont légers et dissipés. Il ne faut qu'un quart d'heure de cet air de dissipation pour perdre le fruit des meilleures résolutions. Le fruit du séminaire tient à cela, parce que le respect humain s'emparant de nous, on n'ose plus être dévot, recueilli, modeste, parler de piété et se mortifier, de peur d'être raillé, moqué, persiflé; et on sacrifie Celui qui est mort pour nous à des gens qui se moquent de nous à leur tour, parce que nous avons été assez imbéciles et niais pour craindre de leur déplaire.

IV. Si vous voulez un moyen de faire un séminaire d'or, ayez devant les yeux cette maxime du B. Berchmans : *Geram me in seminario ac si essem mendicus per gratiam et omnia cogitando fieri mea gratia.* Avec cette maxime on serait toujours content et comme en paradis; on éprouverait tous les rebuts imaginables qu'on dirait : « Je suis encore trop heureux qu'on « me laisse ici et qu'on ne me chasse pas. » On travaillerait avec courage, se disant à soi-même : « Je « n'en ferai jamais assez pour remercier le bon Dieu « de m'avoir appelé dans son sanctuaire et conduit « dans une maison où je suis mille fois mieux que

« je ne mérite d'être. » Quand j'ai quelque chagrin et que je m'imagine être moins bien traité que mon orgueil ne le voudrait, je n'ai qu'à me dire : « Misérable! qu'est-ce que tu as fait pour être ici? » alors je tremble comme la feuille d'être mis à la porte, et je ne me sens guère disposé de me fâcher. Je vois clairement que je suis un fou d'avoir des prétentions, moi qui ne suis bon que pour être jeté à la voirie. Faites donc l'essai de cette bonne maxime, et vous verrez comme vous serez tranquille.

V. Je conçois bien que le poële a été une grande tentation, mais enfin il n'en est plus question. Mettez actuellement dans votre cœur le feu de la divine charité. C'est là l'essentiel. Ne vous contentez pas de l'extérieur, parce que cela ne tient pas, et à la première occasion on se laisse démonter. Proposez-vous de bien honorer la très-sainte Vierge qui est toute notre consolation sur la terre, de la remercier des grâces qu'elle vous a obtenues, de vous en remettre à sa bonté pour tous vos besoins. Vous éprouvez les sentiments de l'amour-propre; c'est ce qui arrive quand on se donne au bon Dieu. Le démon furieux remue tout notre fonds qui n'est qu'orgueil, et la divine Providence le permet ainsi pour nous convaincre que la vertu ne vient pas de nous : c'est une plante étrangère à notre cœur et qui descend du Ciel; ensuite elle le permet pour nous faire expier le passé et acquérir des mérites; enfin pour nous montrer qu'il faut travailler toute sa vie à l'humilité, sans quoi nous ne serons que des sépulcres blanchis. Mais, pour y arriver, il ne faut jamais s'étonner ni se troubler de ses fautes; s'en relever

oucement et dire toujours : Je n'y suis pas encore, nais j'y arriverai. C'est ce que me disait souvent un le mes enfants qui, pendant son séminaire, s'en illait quelquefois comme une soupe au lait, parce ju'il n'aimait pas d'être contrarié. A présent c'est un bon prêtre qui donne tout ce qu'il a aux pauvres et qui n'a pas manqué une seule fois à son oraison.

VI. Étudiez la théologie ; c'est en étudiant que vos difficultés s'évanouiront, et non en disputant. Croyez-moi, la dispute ne mène à rien. Je sais bien que vous avez bonne intention, mais vous vous y prenez mal. Que faut-il donc pour apprendre? trois choses : beaucoup réfléchir, rédiger par écrit ses traités, prier le bon Dieu de qui nous vient la lumière. Après cela, on vous permet de parler à un de vos condisciples; cela est excellent, parce qu'on s'exprime avec plus de familiarité avec son égal, on prend son temps, et il est permis, jusqu'à un certain point, de mettre plus de vivacité dans le ton ; au lieu qu'avec son professeur on ne doit jamais parler sans accompagner ses questions de respect, de déférence, d'humilité. Notre Seigneur, au milieu des docteurs, nous montre avec quelle prudence et quelle sagesse nous devons nous conduire alors. Mais soyez bien persuadé que tant que vous disputerez vous n'apprendrez rien; vous accumulerez des nuages et des obscurités, le démon vous fera croire que vous avez seul raison, que tout le monde a tort, que l'Église se trompe, qu'il faut tout changer. Si vous saviez les suites terribles de tout cela, vous en seriez bientôt dégoûté. Pour les discussions théologiques et philosophiques, soyez donc très-sobre en récréa-

tion, parce que ce n'est pas là qu'on se forme ; on ne songe qu'à soutenir son sentiment. Seulement, on peut proposer des questions, comme fait celui qui veut chercher à s'éclairer. Nous apprenons tous les jours, et plus nous étudions, plus nous reconnaissons la pauvreté de notre esprit. Quant à votre mémoire, elle se fortifiera à mesure que vous deviendrez plus calme ; mais rien n'obstrue plus le jugement que la vivacité et l'aigreur. Et puis, si vous voulez savoir solidement, pratiquez beaucoup l'humilité ; c'est la clef de la science comme de la vertu : et je vois que Dieu vous fait cette grâce lorsque vous me dites que vous avez beaucoup à vous méfier de vous-même. Voilà une parole d'or et qui vous sauvera, car quiconque aura la sainte défiance de lui-même évitera une multitude de fautes. Appliquez bien cela aux paroles et aux conversations ; c'est là où nous avons plus à nous défier de nous. Et le moyen de pratiquer cette défiance, c'est de faire une petite prière avant de parler, à l'exemple du prophète : *Pone, Domine, custodiam ori meo et ostium circumstantiæ labiis meis :* et puis, toujours un examen après avoir parlé.

VII. Le saint ordre du sous-diaconat vous a été donné pour vous exercer dans la sainte humilité ; car sans l'exercice on ne l'acquiert pas, comme un soldat qui n'a jamais été au combat ne peut être un brave. Nos jeunes gens ici nous en donnent de beaux exemples ; nous en avons de familles très-distinguées qui se disputent à qui fera quelque acte d'humilité. Le fils d'une comtesse, qui est prêtre à présent, allait chercher les pauvres ; puis dans le

séminaire s'était chargé de la propreté des lieux communs. J'en ai connu un autre qui, étant d'une pauvre famille, disait à tous ses condisciples qu'il avait gardé les bestiaux chez son père ; il ramassait dans le réfectoire les morceaux de pain pour lui. Voilà notre plus grande consolation, parce que la meilleure preuve d'une bonne vocation, c'est l'amour des humiliations.

DEUXIÈME APPENDICE

Maximes de M. Mollevaut sur divers sujets de spiritualité.

1. Allons droit à l'abnégation, et avec elle nous profiterons de tout.

2. L'abnégation est le premier et le dernier point de la vie spirituelle. Tout le reste, hors de là, est bien peu de chose.

3. Il n'est pas mal d'être traversé dans ses propres idées ; c'est le moyen de les épurer et d'avoir le cœur et l'esprit dégagés.

4. Nous ne viendrons à bout de la crainte d'être méprisé que quand nous nous mettrons si bas dans l'estime de nous-mêmes que personne ne pourra y atteindre, et qu'à tout ce qu'on dira et pensera de nous, nous nous dirons : *Si l'on savait tout, on en penserait cent mille fois pis.*

5. On peut tout quand on a les cœurs, et c'est par la douceur, la simplicité, la compassion, la condescendance et la patience qu'on vient à bout de les gagner.

6. Un acte de déférence envers des confrères vaut mieux que plusieurs mortifications.

7. C'est une bonne mortification de juger les autres en bien, et de nous regarder comme le pire de tous.

8. Au milieu de toutes nos misères, c'est déjà avoir fait beaucoup que de ne se troubler ni ne se décourager en voyant que l'on est si faible et si dénué.

9. Souvenons-nous que les rétractations ne suffisent pas pour acquérir l'esprit d'abnégation, que l'on peut s'humilier devant tout le monde, et conserver toujours la même attache à ses sentiments et la bonne opinion de soi-même jointe au mépris des autres.

10. Il faut tout sacrifier au séminaire, et, pour être bon directeur, n'aimer rien tant que le séminaire.

11. Les difficultés qui s'y rencontrent sont la pierre de touche des œuvres de la divine Providence. Il est impossible de vouloir faire quelque chose de généreux pour la gloire de Notre Seigneur, sans que les contradictions et les oppositions ne viennent de tous côtés, et de ceux dont on en attendait le moins. Tant il faut ne compter jamais sur les moyens humains.

12. Celui qui est humble de cœur dans la solitude l'est partout ailleurs, parce que les temps et les lieux ne nous font pas autres, mais nous montrent ce que nous sommes.

13. Ne pensons plus qu'à la céleste patrie et aux joies éternelles : il faut être bien enfant pour s'inquiéter d'autre chose.

14. Tout le bonheur de cette vie est de mourir à soi, d'embrasser la croix hors de laquelle tous les sentiments d'amour sont une pure illusion.

15. L'oraison ne se soutient et ne se nourrit que par la mortification

16. Mettons toute notre piété dans le renoncement.

les grands désirs, les prières consolantes ne valent pas un acte de mortification.

17. La vertu de simplicité prend tout en bonne part, elle aime autant le silence que les explications.

18. Il vaudrait mieux manger tous les jours de carême un bœuf par obéissance, que de retrancher un pruneau par propre volonté.

19. Le lever du matin, le silence et le travail sont trois points capitaux pour faire son séminaire.

20. Il ne faudrait qu'un homme de prière dans un séminaire pour y mettre le feu de la charité.

21. Restons bien convaincus que c'est Dieu qui fait tout, et qu'il aime mieux se servir du néant que de la science. Moins on a, plus on devrait se réjouir. Le peu que nous mettons du nôtre gâte tout.

22. Quel trésor d'être ignoré et tenu pour rien ! on devrait l'acheter à tout prix.

23. Le bon Dieu, qui fait tout pour notre bien, nous suscite des contradictions et des railleries, permet que nous donnions prise en quelques points, et c'est là une grâce d'élite : car à quoi se réduirait tout le bien qu'on peut faire si on avait le malheur d'être honoré et considéré? Comme on se figurerait vite qu'on vaut quelque chose !

24. Sans les humiliations et persécutions de tout genre, l'âme ne se purifie pas, les vertus ne s'acquièrent pas, l'esprit ne s'éclaire pas, le cœur est de glace pour Jésus et pour sa croix qui est son chef-d'œuvre et dont il a peine à se détacher.

25. C'est une grande faveur que Dieu nous fait quand nous ne plaisons pas à tout le monde.

25 *bis*. N'avoir de familiarité avec personne est fort

bon ; il n'en faut qu'avec Jésus, le véritable, unique et constant ami de notre cœur.

26. A force d'aller d'immortification en immortification, on arrive à la fin de sa vie, et l'on a le plaisir de se dire, trois minutes avant de mourir : Je me suis trompé.

27. La souffrance vaut la bonne prière.

28. C'est le bonheur d'un prêtre de souffrir puisque sa vocation est d'être victime.

29. Quand j'ai les paroles de la foi, je n'ai pas besoin de me demander si je sens, si je goûte, si je m'attendris. Je sais par la foi que Dieu m'est présent, et tout est fini par là.

30. On ne se tire pas d'affaire sans oraison ; pas d'oraison, pas de prêtre.

31. Il faut être fou pour désirer d'être supérieur.

32. Il vous en coûte de ne pas réussir comme les autres : vous voudriez avoir leurs talents; prenez-y garde, vous le paieriez cher. Si vous aviez le malheur de viser à la réputation, il vous arriverait le double, le triple, le quadruple de soucis, pour vous soutenir seulement dans celle que vous auriez acquise.

33. Faites, si vous le pouvez, la liste de tout ce que vous ne savez pas. Relisez-la souvent et étonnez-vous ensuite de ce que l'on contredit votre sentiment.

34. Vous sauveriez tous les prêtres, même les plus mal doués, si vous pouviez leur dire : Défiez-vous de vous-même.

35. Ces gens à science médiocre ont deux ou trois petites vues, une ou deux expériences, et puis ils vous généralisent tout.

36. Ce qui fait un esprit judicieux, c'est de n'étudier ue la plume à la main.

37. La raillerie, si fine qu'elle soit, n'est jamais une ertu chrétienne.

38. L'art de la vigilance est de prévenir les fautes.

39. On ne doit étudier que pour être utile : étudiez ar curiosité, vous vous noierez.

40. Quand quelqu'un préfère l'étude à une visite au Saint-Sacrement, à son examen particulier, à une direction, vous pouvez dire hardiment qu'il n'étudie pas pour Dieu.

41. On ne sera jamais tout à Dieu qu'autant qu'on se singularisera en toutes manières. Quand on veut suivre en tout sa conscience, dans quelque position qu'on se trouve, on paraît singulier.

42. On peut prêcher comme un ange, décider les questions les plus difficiles aussi bien que les plus habiles docteurs, et être avec cela le plus pauvre prêtre du monde.

43. Il faut retenir toute sa vie qu'on n'exerce la douceur qu'envers ceux qui n'en ont pas.

44. Avec la bonté on est au niveau de l'univers.

45. On ne pratique la douceur qu'à ses dépens.

46. Le zèle est la perfection de la charité; qui n'a point de zèle n'aime pas.

47. Celui qui n'a pas un cœur de père et de mère pour ses enfants ne connaît pas le zèle et n'en remplira pas les devoirs.

48. Que tout est petit et méprisable pour un prêtre qui est chargé de procurer aux âmes un royaume éternel, et de les empêcher de tomber en enfer !

49. On n'aura de zèle pour le salut des âmes qu'autant qu'on en aura pour son propre salut.

50. Tous les exercices auxquels on a été formé au séminaire sont autant de moyens de salut; celui qui le veut sincèrement n'en négligera jamais aucun.

FIN.

TABLE DES SOMMAIRES

